

L'ORGIE LATINE

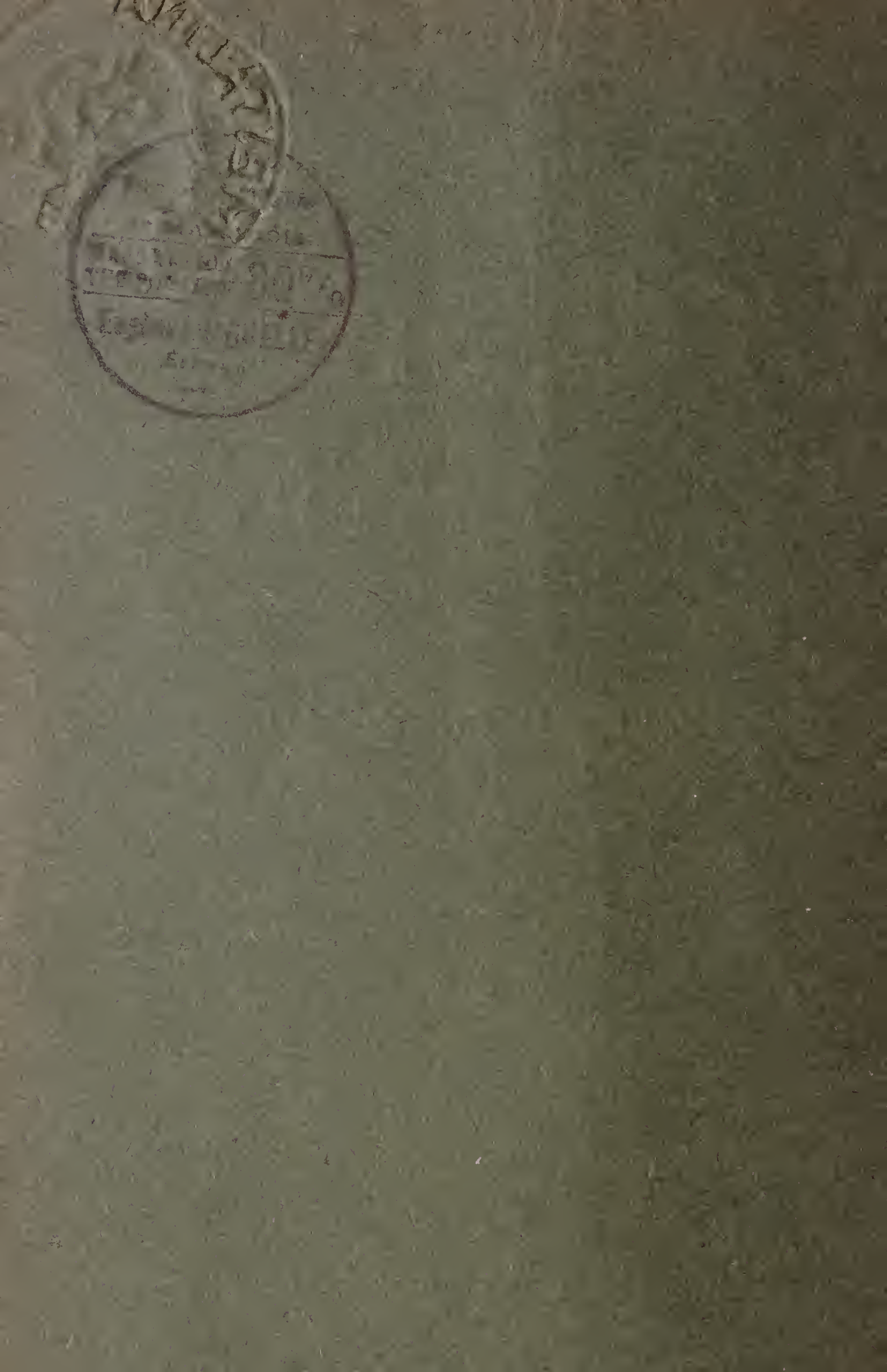
par

FÉLICIEN CHAMPSAUR



EUGÈNE FASQUELLE

éditeur







Il a été tiré de cet ouvrage :
cinquante exemplaires numérotés
sur papier de Hollande.

L'ORGIE

LATINE

Romans de Félicien Champsaur

La Faute des Roses Roman de France & d'Italie Fasquelle, éditeur 17[e] mille. 3.50

La Glaneuse Vie parisienne Fasquelle, édit. 7[e] mille. 3.50

Poupée japonaise (Sameyama) Fasquelle, éditeur 23[e] mille. 3.50

Lulu Roman clownesque, illustré de 200 dessins de maîtres. Fasquelle, éditeur 20[e] mille. 3.50

Le Semeur d'Amour Roman indou Fasquelle, éditeur 11[e] mille. 3.50

L'Arriviste Trilogie sociale : MARQUISETTE, M[e] CLAUDE BARSAC, RENÉE APRIL. L'ouvrage, revu définitivement par l'auteur, complet en un fort volume Albin Michel, éditeur 330[e] mille 3.50

La Caravane en folie (Afrique) Fasquelle, éditeur 18[e] mille. 3.50

Le Mal de Paris (Mimi) Fasquelle, éditeur 14[e] mille. 3.50

Autres Romans du Même Auteur

dont les tirages sont épuisés à ce jour :

Un Nid détruit — **L'Amant des Danseuses**

Dinah Samuel — **Regina Sandri**

ŒUVRE PROCHAINE :

Le Roi des Pauvres :

* LE PAUVRE un volume. 3.50
** LE RÉDEMPTEUR un volume 3.50
*** L'ÉTOILE un volume 3.50

Félicien Champsaur

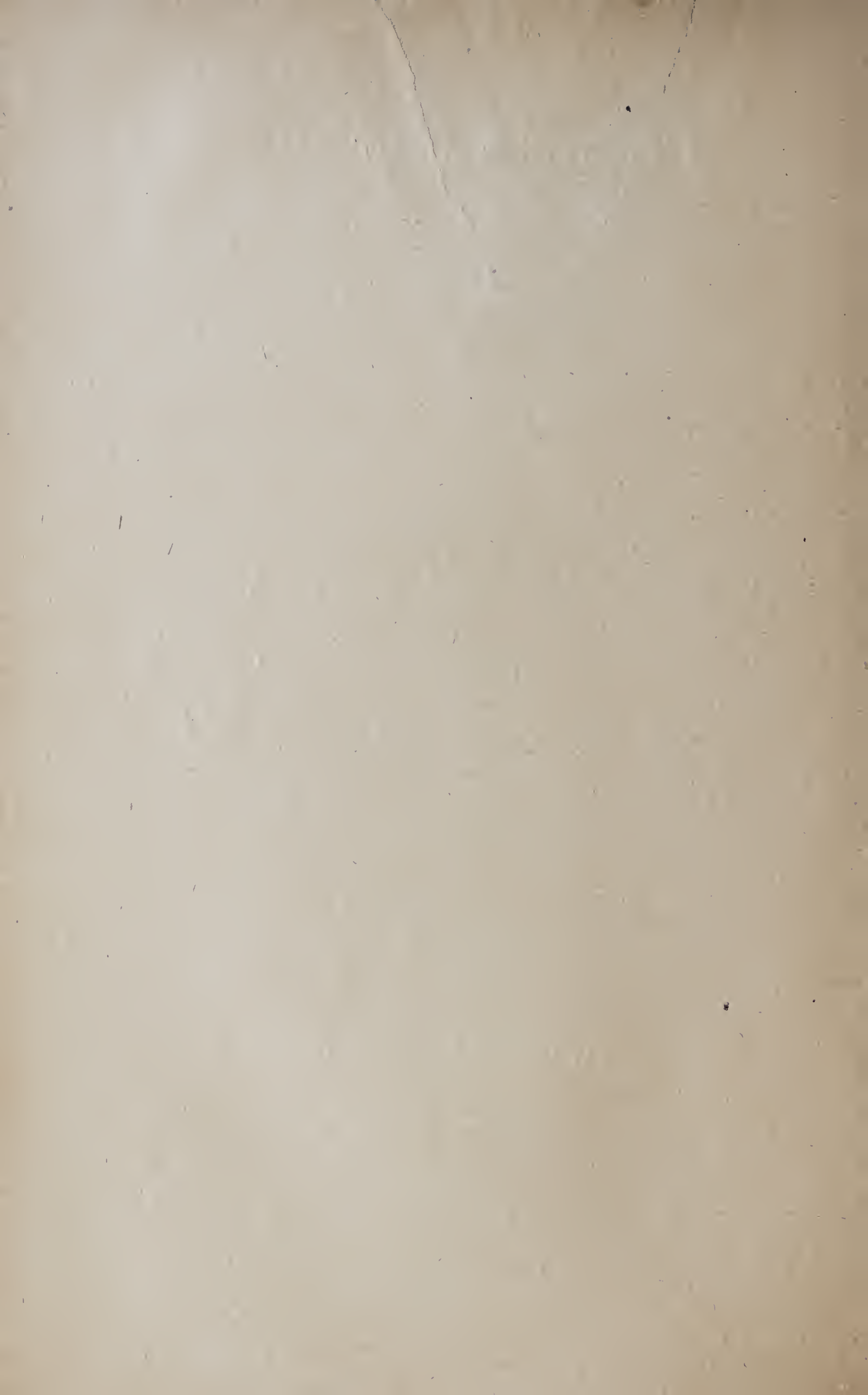


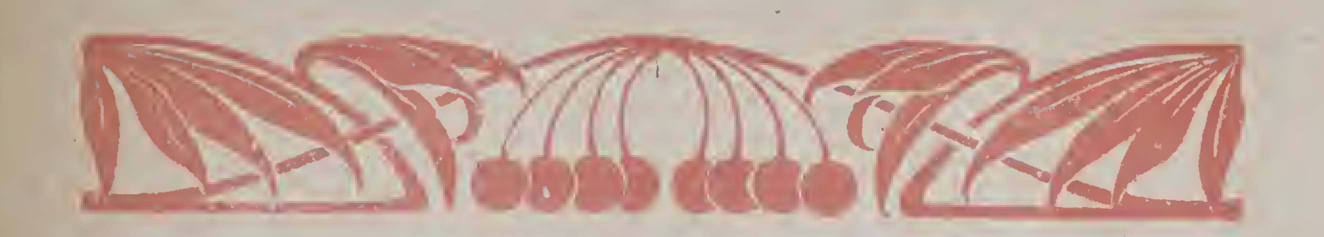
L'Orgie Latine



illustrations
par
Auguste Leroux

Paris
Eugène Fasquelle, Éditeur
11, Rue de Grenelle, 11
1918

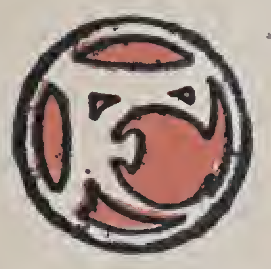




À EUGÈNE FASQUELLE



on cher ami, je vous offre ce livre, parce qu'il m'est agréable de vous donner publiquement ce témoignage de mon affection profonde, et parce que je tiens à vous remercier des soins que vous lui avez apportés. Très artiste, vous avez été mon collaborateur. Messaline, si luxueusement parée, qu'elle devrait être seulement la joie des lettrés riches, des bibliophiles épris de belles éditions, ressuscite, par vous, deux mille ans après, dans sa splendeur souveraine. Vous avez changé mon manuscrit en joyau admirable : aussi, vous dédiant ce poème de la Luxure latine à l'apogée de l'empire romain et au début du christianisme, je ne fais que rendre, en bonne justice et de tout cœur, *à César ce qui est à Lui.*



LA LUXURE

DANS LA VIE, LES LETTRES ET LES ARTS



Ce livre, malgré les vingt siècles nous séparant de l'époque qu'il retrace, est d'actualité : il le sera encore, demain et toujours, car l'homme ne change guère, malgré la diversité d'aspect des temps et des mœurs, car nos vertus, nos vices, nos agitations, nos grimaces ressemblent aux vertus, aux vices, aux agitations, aux grimaces des ancêtres disparus. Ainsi, dans des milliers d'années encore, ceux qui vivront ne seront ni meilleurs ni pires, — différenciés un peu seulement par le progrès, les inventions de la science, avec des âmes ni plus hautes ni plus laides.

Pour se convaincre de l'exactitude de cette affirmation, il suffit d'un regard sur la vie de l'Europe, cette année. Le drame qui rougit les murs du Konak, à Belgrade, ne rappelle-t-il pas les tragédies qui faisaient passer, à Rome, la couronne d'un front impérial à un autre ? Le colonel Machin, avec une bande d'officiers serbes, massacrant le roi Alexandre et la reine Draga, en 1903, une femme et un dégénéré, n'est-ce pas le tribun Chéréas tuant Caligula, en 41, dans un corridor de son palais du Palatin ? La reine Draga, on la surnommait, à tort ou à raison : Messaline. Les masques de Claude, César omnipotent, et d'Alexandre de Serbie ont, dans la mort et dans l'histoire, le même sourire de faibles, un peu idiots, dominés par la sensualité.

Du triclinium de Claude, l'Empereur romain, et du lit banal d'un petit roi, Messalina, Draga, pareillement gouvernaient. Des faits précis complètent l'illusion de ces rapprochements. Les officiers ayant pris part à la boucherie nocturne de Belgrade — assure un journal serbe — ont reçu trois cent mille francs qu'ils se sont partagés, ainsi que des assassins à gages. De même, les meurtriers de Caligula reçurent de Claude, son successeur, quinze mille sesterces (environ 3,750 fr., par tête). Le procédé identique se retrouve avec sa honte spéciale, et les cruautés, les trahisons.

Mais il n'y a pas que des faces de souverains et de souveraines qui ressuscitent, il y a aussi des figures graves et claires de pontifes. Quand commence ce roman, *l'Orgie Latine*, Pierre le Pécheur était à Rome depuis six ans, 42, date qui marque l'installation de l'autorité apostolique dans la capitale du monde païen devenue la Ville Sainte. Deux cent soixante et quelques papes se sont succédé à travers des événements, des cataclysmes, et voici que, du dernier conclave, sort, le front magnifié par la tiare, un enfant du peuple : Sarto, fils et frère de pauvres gens de la Vénétie. Un humble, qui semble mériter sa destinée quasi divine, Pie X, un pape selon l'esprit des premiers temps de l'Église, renouant la tradition chrétienne trop souvent interrompue, est monté, à son couronnement solennel, le 9 août 1903, sur le trône romain, à la fois héritier de l'empereur César et du pécheur Pierre, de l'humble par qui a commencé une longue et glorieuse série de Pontifes. En un temps de prêtres, évêques et cardinaux, — pour la plupart, arrivistes, comme les reportages autour du conclave l'ont prouvé en anecdotes pittoresques, — ce fut hier, en un retour momentané au point de départ, comme aux

origines : le triomphe de la simplicité, de la foi, de la bonté.

Autre actualité de ce livre : le courage et le mépris de la mort qu'on retrouve, avec la même intensité, chez les gladiateurs des premiers siècles de notre ère et chez de hardis jouteurs du vingtième. Au mois de mai 1903, des hommes, vêtus de peaux de bêtes, sur des monstres de fer et d'acier frémissants, qu'ils dirigeaient, se sont élancés sur la route de Paris à Madrid, pour une course fantastique et terrible. Si forte était l'énergie saturant les chauffeurs dans cette lutte pour la victoire de telle ou telle marque de fabricants de voitures automobiles, si féroces les instincts primitifs et brutaux réveillés en eux, que les propos tenus, dans les haltes forcées, aux divers contrôles, sur la voie jonchée, de loin en loin, de morts et de blessés, évoquent, en leur cruauté tranquille, notée par des journalistes sportifs, les dialogues des gladiateurs dans les coulisses des deux cirques de Rome, sous Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, et, plus tard, dans l'amphithéâtre de Vespasien, inauguré par Titus, en 80, le Colisée. Mais, alors — comparé à un autre cirque, celui qu'aima Néron, et qui se dressait entre le Janicule et le Vatican, à peu près là où s'élève aujourd'hui la basilique de Saint-Pierre, — le cirque Maxime, en tout temps le plus considérable de Rome, créé sous les rois, agrandi et garni de gradins de pierre par César, embelli par les empereurs successifs — *Circus Maximus*, le plus grand cirque, au superlatif, — remplissant la vallée, entre l'Aventin et le Palatin, de sa puissante et fruste architecture, de son imposante masse, où pouvaient s'exalter, en les fêtes barbares, cent cinquante mille spectateurs était certes déjà, pour le populaire, le Colosse — *Colosseum*.

Le Cirque, pour les Romains comme pour les étrangers, fut le lieu d'incomparables délices, — le Cirque, avec son sable jaune et, de ci, de là, des flaques de sang humain qui fume, — le Cirque, où, malgré l'immense velum, la caresse ardente du soleil allume des fièvres, — le Cirque, avec sa foule bigarrée en délire, — le Cirque, lupanar d'étalons humains que choisissent les spectatrices amoureuses et impatientes, — le Cirque, où rivalisent : le rétiaire preste, jouant de son filet avec des grâces souples de mime et de saltator ; le Gaulois géant et roux, aux longues moustaches tombantes et frissonnantes, à la peau blanche ; le Grec, petit, brun et luisant, nerveux et râblé, tant d'autres mâles superbes de tous les pays. C'est l'Amour et la Mort confondus dans un relent de luxure, c'est la douleur et c'est le plaisir aussi, l'angoisse et la volupté ; sur les lèvres pâlies des femmes une émotion incomparable de désir de danger, qui, après le spectacle, affolera des ruts

Expédiés de toutes les provinces de l'empire romain, des condamnés, parfois pour de simples délits, approvisionnent le Cirque, servent à l'amusement du peuple souverain qui s'affermit, là, dans sa dureté, sa force, en se passionnant pour les escrimes mortelles des gladiateurs, du peuple souverain et criminel qui se distrait encore à la contemplation raffinée de nudités de vierges, de palpitations de chair sous les dents des bêtes fauves, d'une jolie fille, dans le tas des victimes, cachant ses seins ou sa Fleur d'un geste chaste, dans de l'effroi. Rome, ancien repaire de bandits,

nourrissons d'une louve obligés de ravir des femmes aux voisins, Rome, à présent, cosmopolite, enrichie, par huit cents ans de conquêtes, des dépouilles de toute la terre connue, Rome jouit, au Cirque, de formes plastiques imprévues, de perversités féroces, d'images violentes et originales : ce public, qui ignore la pitié, grise ses yeux et ses sens, regarde les supplices, en connaisseur, en artiste.

La masse colossale du Cirque Maxime, aujourd'hui disparue, domine les acteurs et les evènements de ce livre ; il les couvre de son ombre revenue, de son fantôme gigantesque. Il est, Lui, le personnage principal auprès duquel les autres semblent rapetissés. Mais cette arène monstrueuse, aboutissement de siècles de luttes et de guerres, est aussi, sous l'empereur Claude, un départ. Nombre de ces condamnés, — pour des causes diverses, et minimes souvent; en plus d'un cas, il faut le répéter, autres que leur croyance, — étaient les premiers sectaires d'une doctrine de douceur et d'amour. L'humanité trouva, dans ces hécatombes, du moins pour le vieux monde, l'affranchissement, la fin de l'esclavage; la femme y fit les premiers pas de son relèvement et de son émancipation. Ainsi se manifesta, pour l'humanité, dans le sang répandu, un Être Suprême chimérique; à l'immense vie panthéiste, à la respiration de la nature en un peuple de dieux, à la féodalité olympienne qui régnait sur la terre, succéda cet Inconnu moral que beaucoup désignent encore sous le nom de Dieu

Il y avait des dieux, il y eut un Dieu.

Rome, pâmée dans la victoire et la débauche, était la Capitale du monde païen, la Ville, par excellence, *Urbs*. Ce long et effroyable baptême du Cirque en a fait la Capitale du monde chrétien; et le génie latin, ressuscité depuis la Renaissance, longtemps agonisa, aux premiers siècles de la croyance nouvelle, dans l'ombre mystique et renfrognée des églises. Rome, conquérante de l'univers, exemple de vaillance, d'esprit de suite, de force et de joie, prêcha, désormais, le renoncement aux biens de la terre, — au profit d'un clergé tueur d'énergie. Ce fut, dans cette nuit du moyen âge, par des prêtres, des moines, des seigneurs, bandits aux donjons crénelés, ignorants, ivres de leur foi, la destruction des temples païens, des palais, des manuscrits, des marbres, des chefs-d'œuvre : il nous reste seulement, aujourd'hui, les épaves oubliées dans ces ténèbres montantes de l'obscurantisme et de la barbarie. Cette nuit effroyable dura jusqu'au XVIe siècle où, enfin, de grands papes belliqueux, mais intelligents, érotiques et raffinés, Jules II et Léon X (Jean de Médicis,) suivis, de près, par un grand roi libertin, François Ier, furent les incitateurs de la Renaissance des lettres et des arts, en Italie, puis en France. (L'Arioste, Machiavel, Bembo, Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini, le Primatice, Marot, Ronsard, Delorme, Cousin, Jean Goujon, Rabelais, la plupart impudiques — ou du moins, apudiques.) D'après quelle loi, les époques de luxure élégante sont-elles, comme plus tard, au XVIIIe siècle, avec ces génies silencieux. Voltaire, Diderot, Mirabeau, les moments historiques précis des plus éclatantes ou des plus formidables évolutions d'idées?

A un carrefour d'histoire, — quand s'ébranle la civilisation du monde antique et naît, de la pourpre humaine baignant le sol, une Société nouvelle, — *l'Orgie Latine* on le voit, n'est pas seulement un roman dramatique déroulant son action à travers des agonies et des sensualités, ce livre est aussi un éducateur qui peint, en une fresque sincère, la vie d'un peuple, la couleur d'une époque, et, pour la personnifier, ranime une femme extraordinaire, femme autant que légende, Messaline, — l'ardente et l'insatiable — l'Impératrice Luxuria, l'épouse de Claude et la maîtresse du peuple romain, — Messaline, avide d'inconnu, capricieuse effrénée, chercheuse de sensations, à la grâce de chèvre lascive, aux baisers inassouvis, — Messaline, digne d'incarner une époque, car Messaline, ce n'est pas seulement une femme, c'est une foule, — celle de nos ancêtres.

C'est une foule, oui, parce qu'Elle a eu, vivante, tout le peuple romain, à ses pieds, dans une contemplation faite de haine et de désir, — le peuple romain, avec ses consuls, ses augures, ses tribuns, ses patriciens, ses gladiateurs, ses soldats, ses portefaix et ses prostituées, — le peuple romain dont le sang coule dans nos veines. Oui, cette foule, nobles visages et silhouettes sinistres, agita des vertus et des vices dont nous avons hérité. Les spectacles horribles dans le Cirque Maxime et l'amphithéâtre Flavien subsistent encore en Espagne, transformés et adoucis, — comme dans le Midi de la France, à Nîmes, Arles, Béziers, dans les anciennes arènes romaines, — avec les combats d'hommes contre les taureaux de Camargue ou d'Andalousie. La luxure de Rome impériale, ses ardeurs, ses héroïsmes, sa force, ses faiblesses, avant sa déchéance, l'invasion et le renouveau des barbares, on les retrouve dans la volupté, les goûts, les révolutions ou les guerres, les énergies et les dépressions,

bref dans le tempérament des nations latines. *Le Droit Romain*, par exemple, immense entassement de décombres, amas formidable de ruines, nécropole des lois qui calment les mauvais instincts, réfrènent les passions, protègent enfin l'État, la ville, la rue et le foyer, *le Droit Romain*, — devenu, depuis l'Assemblée Nationale de 1789 et, surtout, depuis Bonaparte, le César moderne, chantier de construction, a fourni presque tous les matériaux du code français actuel, ses pierres essentielles. *Italia Galliæ magna parens;* l'Italie mère et nourrice de la France. Rome, — dont la forte administration centrale a modelé toute la nôtre, — a imprégné nos cerveaux; nous avons les germes de ses pensées, de ses libertés, de ses sentiments, de ses sensations, de ses bravoures, de ses audaces, de ses voluptés, de ses pourritures finales qui courent dans notre sang; et, à dix-huit siècles d'intervalle, César et Bonaparte, Auguste et Napoléon, les deux grands héros latins, ont tenu, un instant passager de la durée de la terre, à Rome et à Paris, le sceptre du monde, dans une pareille apothéose impériale

Ceci, pour qu'on sache bien que, dans ce livre, il n'y a pas qu'une étude de la luxure romaine. Certaines gens ressemblent, sans doute, à ces cochons que l'on mène dans les bois de chênes, parmi de beaux paysages, pour y déterrer des truffes. Les animaux, de leurs groins, fouillent le sol, sans voir la beauté de ce qui les entoure ou les domine : les fleurs, le remuement des branches, le frisson incessant des feuilles, les oiseaux, les insectes, la vie char-

mante d'une forêt, et, par-dessus tout, l'immense ciel bleu irradié de soleil. Ceux-là, dans cette évocation d'un passé de gloire, de foi, d'amour, d'énergie, de luxure aussi, — car elle est éternelle, étant la vie même, — ceux-là ne verront dans ce livre, *l'Orgie Latine* que l'occasion de rôder dans l'intimité des rues chaudes de Suburre, dans ses tavernes de gladiateurs et de filles, ses lupanars, et de caresser, en songe, *l'Impératrice nue*, peut-être, dans le mystère d'après la mort, encore inassouvie.



Les imbéciles ou les tartufes qui jetèrent de l'encre sur le groupe des danseuses de Carpeaux, à l'Opéra, étaient des négateurs, inconscients, je veux le croire, de la Vie elle-même. La sensualité n'est ni un vice ni un péché; c'est le but vers lequel convergent toutes nos aspirations, nos rêves, nos efforts, et c'est d'Elle que sort, dans l'univers, la perpétuation des espèces et des races. — Vraiment, puisque les maîtres les plus illustres ont représenté nus l'homme et la femme dans tous les siècles, puisque, au musée du Louvre, pour n'en citer qu'un, on admire des Dionysos, des Héraclès aux phallus entourés de toisons, laissant saillir harmonieusement leurs muscles; le Discobole, en son merveilleux équilibre de grâce et de force, toute une galerie de bronzes et de marbres antiques aussi peu vêtus; — puisque tous les peintres et tous les sculpteurs (le Tintoret : *Suzanne au bain;* Jan Matsys : ***David et Bethsabée;*** Rembrandt : ***Femme au bain;*** le Titien, aux nus illusionnants de vérité; le Corrège, Rubens, fleuve de chair, selon l'expression de Baudelaire; Jordaëns; Michel-Ange : *l'Esclave;* Jean Goujon : *Diane;* Jean de Bologne : ***Mercure;*** — et le cortège souriant des petits maîtres fripons du XVIII[e] siècle,

Fragonard, Boucher, Lavreince, avec les gravures licencieuses : *la Jarretière, les Deux cages, le Lavement;* plus près de nous, Canova, Clodion, Ingres, Henner, Gérôme, Rodin et tant d'autres dont l'énumération ferait plusieurs catalogues), puisque tous les artistes italiens, français, espagnols, flamands ont eu le souci constant du nu, dont tant d'anecdotes et d'allégories païennes ou religieuses ne sont que le prétexte, du nu reste le summum des œuvres plastiques — puisqu'il n'est pas, jusqu'aux cartes postales d'aujourd'hui qui ne fassent connaître au monde entier les plus jolies femmes d'art et d'amour de chaque pays, prises par l'objectif du photographe en des poses suggestives accusant leurs formes dévoilées, ou nues parfois, simplement ; — puisqu'on publie, par livraisons, des albums de reproductions de photographies des modèles nus ; — puisque, dans les salons de peinture et de sculpture annuels, autour de marbres et de plâtres très nus, évolue le public, jeunes gens, jeunes filles, messieurs mûrs ou vieux marcheurs, mamans, causant, fleuretant ; — pourquoi le nu, permis aux autres artistes, semble-t-il défendu, par les hypocrites, à la littérature ?

Et, puisque, nous en tenant à la littérature, elle peut dépeindre l'avare, pour ne pas énumérer toutes les tares de l'esprit que les grands écrivains ont pu observer, caractériser en leurs chefs-d'œuvre, puisque, dans les tragédies des maîtres grecs, Eschyle, Sophocle, Euripide, se mêlent, à chaque instant, toutes les horreurs des passions humaines, les incestes, les empoisonnements, les assassinats ; puisque les religions, les morales, les arts et les littératures, les poètes lyriques et épiques, les éloquences militaires et civiles, à l'envi, n'ont cessé, depuis Caïn et Abel, de glorifier les guerres, c'est-à-dire le meurtre innombrable, le carnage, le vol en grand, le pillage avec le viol de ci, de

là ; la Mort enfin — pourquoi interdire de célébrer l'Amour, plus loin que dans ses préludes, jusque dans son apogée, et son but de nature, le Baiser — pourquoi tirer toujours sur deux beaux êtres joints, comme un rideau banal, plusieurs lignes de points ? La guerre, aux louangeurs officiels estimés et récompensés d'honneurs dans tous les pays, c'est la Mort, et la luxure, je le redis, en vérité, c'est la Vie. — « Une nuit de Paris réparera tout cela », disait Napoléon Ier, un soir de victoire, sur le champ de bataille couvert de milliers de cadavres. Alors, pourquoi l'étude de la luxure, plus utile que la guerre, plus noble que l'avarice, moins criminelle que les vols, les empoisonnements, les assasinats, qui sont les aventures de tant de drames et de livres et qui encombrent l'histoire de tout les peuples. — pourquoi une étude, parmi d'autres travaux, de la luxure serait-elle défendue au romancier moderne (et artiste, bien entendu) ? Il n'a pas à s'occuper, certes, de faire des livres pour les petites filles ; il doit écrire pour des hommes qui pensent, pour des femmes qui sentent, pour des êtres majeurs qui ont aimé, qui aiment, qui aimeront, pour des yeux libres et émancipés capables de tout lire, pour des cerveaux, — au contact joyeux ou triste de la vie universelle, — mûris et fécondés.



Tout héros de roman ou de drame étant, par principe, un être d'exception, Messaline, certes, devait être choisie pour incarner la Luxure, — Messaline, insatiable de stupre autant que de poésie, furieuse, lubrique, curieuse de tout, de tous et de toutes, jamais rassasiée pas plus d'érotisme que d'idéal. En Elle, *l'Impératrice Luxuria* se résume et se magnifie toute la sensualité latine, — avant Messaline, et après.

Il ne faut pas célébrer ou dénigrer en Elle — et la sensualité intelligente, luxueuse, qui fait circuler l'argent dans la société comme le sang dans notre corps, peut être aussi admirable, si ce n'est plus, que la chasteté solitaire et stérile — seulement l'apogée, la floraison en une orchidée extraordinaire et immortelle, un épanouissement de la débauche païenne.

Non.

Ce livre, trempé de vérité, remonte aux sources de la religion catholique, apostolique et romaine, montre parmi les esclaves, les misérables, les simples, l'infiltration, dans les esprits et les cœurs, des idées d'une secte qui est devenue l'une des plus puissantes religions de la terre. Malheureusement, cette secte a installé, dans l'univers, l'hypocrisie, alors que, avant Jésus, toutes les religions et toutes les civilisations, latine, grecque, orientale, glorifiaient le phallus, le priape, le lingam, la procréation, la fécondité, l'acte de vie enfin.

Le christianisme a caché, comme une honte, les organes de la génération, dédaigné le souci du corps pour la seule exaltation de l'âme, si bien qu'au moyen âge et plus tard, sous l'établissement triomphal de la domination catholique, on a méprisé l'hygiène. Pendant des siècles, on fut malpropre, des rois et des reines aux bourgeois, aux serves et aux manants. Aujourd'hui encore, en des petites villes de province, il n'y a pas de maisons de bains, et, quand il y en a une, elle est rarement fréquentée. L'hiver dernier, dans une préfecture de Bretagne, un voyageur se rendit à l'unique établissement de ce genre ; on lui dit : « Voulez-vous attendre jusqu'à demain ? On nous a commandé deux

bains pour des fiancés qui se marient après-demain. Vous profiterez de l'eau chaude. » Dans la plupart des campagnes, pour consentir à se baigner, il faut être malade et avoir une ordonnance du médecin. Les ablutions secrètes de la femme sont tenues pour une dépravation, et celles qui se livrent au culte de l'eau sont, plus facilement, notées de mauvaises mœurs et, pour un bidet qu'on a entrevu, calomniées par les chuchotements du pays. Tout cela vient de l'indécence d'être nu, alors que, dans l'antiquité, les jeunes filles luttaient sans aucun voile sur l'Agora, sans penser aux regards qui pouvaient détailler leurs formes voluptueuses, s'arrêter aux pointes brunes de leurs seins.

Sous les empereurs romains, les plages d'Ostie, Baïa, Néapolis étaient célèbres, attirant les Césars, les patriciens et les riches. Or, depuis la mort du paganisme, les bains de mer furent délaissés, comme ceux d'eau douce. Les innombrables thermes des anciens disparurent. Le catholicisme a glorifié la malpropreté de saint Hilarion, au IVe siècle. Saint Antoine résistait aux tentations, dans l'ordure, avec son cochon; sainte Marie l'Égyptienne, qui pourtant fut courtisane, une fois convertie et retirée au désert, négligea, dans la seule inquiétude de son salut éternel, tous soins charnels; Siméon le Stylite perchait et priait dans ses excréments : éloignons-nous de ces odeurs de sainteté. (Avez-vous remarqué que les plaisanteries scatologiques sont familières aux moines, aux prêtres et aux dévots?) Et encore, en 1859, le catholicisme a béatifié saint Labre qui vécut et mourut dans la crasse, par dédain de sa guenille charnelle. L'essentiel, pour cette doctrine, est de sauver son âme, le reste importe peu. Coïncidence bizarre : c'est une princesse napolitaine, — ayant en elle le sang latin et les goûts des ancêtres, — mariée au duc de Berry, en 1816, qui

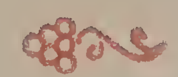
commença à remettre à la mode, en France, l'exode vers les plages. Elle adorait les villégiatures au bord de l'Océan, et ainsi revint, par l'imitation de la noblesse, l'habitude païenne, très timide encore, des bains de mer. — Des épouses chrétiennes, en 1903, trouvent certainement que c'est bon pour des filles publiques de s'astreindre à de fréquentes toilettes intimes, de tremper ses seins dans l'eau pour les affermir, jugeant que ces pratiques appellent Satan et sont une impudeur. Considérant que leur corps ne doit pas être vu, en entier, d'aucun homme, pas même du mari, les épouses catholiques, n'ayant pas laissé toute vergogne, ont eu, longtemps, pour les rapprochements du devoir conjugal, des chemises spéciales, avec une petite fente. Imaginez quels cloaques devaient être les sexes impurs.

J'ai connu, dans mon enfance, à Digne, un vieux magistrat, ancien style, le président Pécou, très pieux et marguillier, qui, toujours, avant de se déboutonner pour « verser de l'eau », avait soin de prendre une feuille de papier, afin de ne pas souiller sa main en touchant « le membre immonde ». A plus forte raison, devait-il l'exempter de lavages. Moi-même, il me souvient que, à douze ans, le matin de ma première communion, au dortoir du séminaire, j'aperçus, sans le vouloir, la chosette de mon camarade, Pépin des Grillons, et, point tranquille, craignant de ne plus être en état de grâce pour recevoir le divin sacrement, j'eus hâte de confesser mon péché au vénérable directeur, M. l'abbé Cougourdon, qui, en souriant, me donna l'absolution.

Et cela est la faute du catholicisme.

Jésus n'est pas responsable. L'apôtre de la Galilée avait pour son corps les soins qui étaient et qui sont toujours dans les coutumes, et même dans les rites religieux, des Orientaux. Ayant pour tous les êtres la grande bonté

aryenne, il ne méprisait pas les femmes d'amour, dont plusieurs, selon les évangiles, le suivaient, l'assistant de leurs biens; et l'une d'elles, Marie de Magdala, sœur de Marthe, oignit Jésus de parfums et, après les ablutions habituelles, lui essuya les pieds avec ses longs cheveux blonds. Jésus, propre et net en tout son corps, est nu aussi sur la croix, pour l'adoration de ses amoureuses éternelles. Je ne sais plus quel Père de l'Église a prétendu qu'Il n'était pas beau. Une jolie femme réplique : « Alors, Il n'était pas dieu. » Les disciples du Maître juif ont déformé, comme on le voit, sa doctrine, les parasites qui accaparent toute théorie féconde, toute vie généreuse, pour en tirer bénéfice, et souvent la travestissent. — Il faut réagir, proclamer notre réhabilitation corporelle, dans une ardente foi païenne, célébrer, éperdument, la splendeur de la chair, s'insurger contre la conception dévote qui défend et trouble d'une idée de péché l'observation et le culte de la beauté humaine.



Eh bien, — arrêtant ici le développement d'une idée nécessaire, pour revenir à Messaline, type du génie latin en son temps, *et depuis* — voyez, malgré l'épuration contestable du christianisme, voyez, sur la même péninsule latine, ce long épanouissement nouveau d'art, de crimes, de magnificence, de plaisir : les Médicis, à Florence ; les Borgia ; — l'initiale tombée, le panache majuscule, reste : *orgia* — les Borgia, dis-je, avec un pape incestueux, Alexandre VI, mort empoisonné en 1503 ; son fils, César Borgia, cardinal immortalisé par ses crimes et par Raphaël ; Lucrèce Borgia, fille et amante de pape, immortalisée aussi par sa beauté, par ses désordres et par Hugo. L'Italie

reste le pays d'amour, la terre des aventures, avec des pontifes artistes et priapiques, les galants seigneurs, et les grandes dames des petites cours, royaumes et duchés, de Ferrare, Toscane, Naples, Sicile, avec les marchands luxueux et luxurieux de la république de Venise. Tous ont fait fleurir, sous d'autres formes, la même sensualité, la même débauche. — Messaline ne fut donc pas une créature unique dans la luxure : elle incarne, on le voit, toute une race. Et, récemment, dans la causerie après un dîner, à Rome, — un cardinal, érudit et vénéré, répondait, en souriant, à une cantatrice illustre qui, lui posant une question, se penchait, dans un cercle d'habits noirs, de prélats et de femmes exquises, vers sa belle tête blanche et sa robe rouge.

— *Peccato di carne non è un peccato.* (Péché de chair n'est pas un péché.)

Le prince de l'Eglise, héritier de la pourpre romaine, n'adressait pas un banal compliment à l'artiste française, méridionale, brune et belle, qui peu de temps après, apparaissait, dans une des fêtes de la principauté féerique, au palais de Monaco, et dans un bal costumé chez une reine de l'art, à Paris, en Messaline; il traduisait simplement le caractère intime d'une race, et de trois nations, il trahissait, en lui, la sensualite latine.



L'Argent et la Femme sont les deux grands mobiles de l'effort des hommes, et, encore souvent, ils ne souhaitent avoir l'Argent que pour conquérir la Femme. Une jolie femme, mais c'est au fond, l'unique joie ; son cœur et sa beauté sont l'oubli et la récompense des âpres batailles pour

le lucre ; elle est le sourire de la vie, sur la terre d'attente, où, passagers, condamnés à mort, tous et toutes, nous nous démenons, poussières de demain. Une belle femme, merveilleuse incitatrice d'art, est un chef-d'œuvre elle-même, aussi puissant que n'importe quel chef-d'œuvre, poème, marbre, tableau. Il suffit d'énoncer quelques noms : Hélène, princesse grecque, fille de Jupiter métamorphosé en cygne et de Léda, Hélène, enlevée, à douze ans, du temple de Diane, où elle dansait, Hélène, sujet de la guerre de Troie et si belle que les vieillards troyens, assis sur les remparts, autour desquels on se battait depuis dix ans, La voyant passer, se levèrent pour La saluer, lui pardonnant en faveur de sa beauté tous les maux qu'elle avait causés; — Campaspe, illustre courtisane, maîtresse d'Alexandre le Grand et peinte par Apelle, devenu si éperdument épris de son modèle que le Roi, par admiration pour l'Artiste, renonçant à son amour, lui permit de l'épouser; — Phryné, courtisane, modèle de Praxitèle pour ses statues d'Aphrodite, Phryné qui, accusée d'impiété, se montre, à la fin de la plaidoirie d'Hypéride, toute nue aux héliastes, qui l'acquittent pour ne pas priver les artistes grecs de cette image de la Déesse; Phryné, si riche de par sa beauté, qu'elle offrit de rebâtir à ses frais Thèbes, demandant seulement qu'une inscription publiât que la ville détruite par Alexandre le Grand avait été réédifiée par Phryné ; — Aspasie, de Milet, courtisane d'Athènes, amie de Socrate, de Périclès, d'Alcibiade, et qui suscita les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse ; — Cleopâtre, reine d'Égypte, séductrice inconstante de César, d'autres, puis du triumvir Antoine et pour qui, le soir d'Actium, dans les pourpres du soleil indifférent, sur les flots bleus ensanglantés, sont en déroute les galères romaines ; — Messaline ; — Théodora, fille d'un

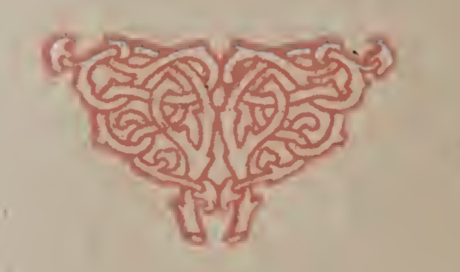
gardien de bêtes féroces pour les Jeux du cirque, comédienne, danseuse, courtisane, Impératrice d'Orient, — Diane de Poitiers, Montespan, Ninon de Lenclos, Wanda de Boncza, fine, brune et jolie, dont les yeux, troublants et morbides, dans la mémoire de ceux qui l'ont connue, brillent toujours. Voici que des imaginations suscitent des visions de chairs nacrées, des nudités sous des voiles transparents; ces voluptueuses restent prodigieusement émouvantes, *même mortes*, puisqu'elles ont eu des milliers de fois, et elles auront, au collège, les premiers désirs et les premières sèves de bien des cœurs de vingt ans. — Bref, sur la scène du monde — où les mortels sont comme les marionnettes qui font trois petits tours et puis s'en vont, — où on se démène, on se bouscule, en attendant la sortie, le plus tard possible, — la Femme est la porte de notre existence, elle en est le but.

Il faut négliger la luxure, affirment les eunuques et les moralistes, car elle est très secondaire dans les soucis du monde. En effet, qu'une simple fille publique soit assassinée, tous les journaux, qui se taisent sur un beau livre, lui consacrent, pendant plusieurs semaines, quotidiennement, des articles; et la disparition de cette auge, où les porcs riches allaient se dégorger de luxure, fait plus de tapage que la mort d'un grand philosophe, d'un penseur, d'un artiste, d'un inventeur. — Des hommes peinent au loin, après les mers, sous les ciels brûlants des pays tropicaux : iis amassent l'or qui leur permettra de venir à Paris, se payer la belle fille, célébrée par les journaux, dont l'image trouble leur sommeil. Et cette belle fille, dont les succès et le faste corrompent autrement qu'un livre, est honorée, respectée, fortune faite; elle reçoit, en son salon, des ministres, des académiciens ou des gens qui désirent le

devenir. Pour peu qu'elle appartienne au théâtre, — à ce théâtre dont la scène est, parfois, un trottoir plus élevé, l'éventaire au Japon des maisons de fleurs du Yoshiwara, — quand elle meurt, laissant un million ou deux, plusieurs centaines de mille francs de bijoux, le ministre républicain — qui, la veille, a refusé de parer, à l'hôpital, d'un bout de ruban rouge, un grand poète miséreux, sur son lit d'agonie, — conduit les funérailles de la théâtreuse officielle. Et, le soir, il va chez une vieille prostituée enrichie sous tout le second Empire, et nommée par lui Officier de l'Instruction Publique, — dîner en compagnie d'hommes d'élite. Et cela est juste, fut à peu près de même, en tous les temps, à Babylone, Alexandrie, Athènes, Corynthe, Syracuse, Rome, Londres, Vienne, Paris, Berlin, qui apparaissent, dans le passé ou dans le présent, comme les grands rendez-vous, en même temps que de toutes les énergies, des lettres, des arts, et de la sensualité humaine. Oui, plus la civilisation d'une époque est brillante, plus les femmes réjouissent les soirs de bataille, les repos, les armistices, redonnent, — quand elles ne tuent pas — des énergies nouvelles.

Alors ? — *Sat prata biberunt*, comme dit Virgile, « les prés ont assez bu » ; et il est temps de demander pardon pour les fautes de l'auteur.

FÉLICIEN CHAMPSAUR



Paris, 19 octobre 1903.

L'ORGIE LATINE

LIVRE PREMIER

La Danseuse de Tanagra.



I. — CAMPEMENT D'ÉGYPTIENS

LE BRASIER — odorant, — crépite. Tout autour, les Errants chantent, ou accroupis, rêvent, en cette fin de crépuscule. Les enfants et les vieilles ont glané, par les bois et dans les champs, les branches mortes de cytises, d'acacias, d'eucalyptus, d'oliviers et des sarments de vigne pour le feu du soir — qui monte dans le commencement de la nuit.

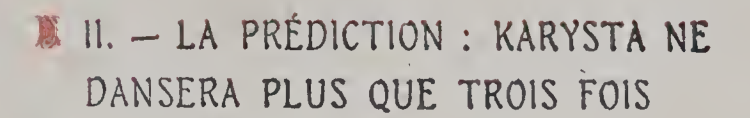
Des chariots, rangés en demi-cercle, s'exhalent les souffles des animaux. Des fillettes brunes jouent aux osselets, ou, sur les tapis fleuris d'Orient, esquissent des pas, des voltes gracieuses. Des garçons, presque nus — on dirait de petites statues bronzées, alertes — se poursuivent et piaillent, tandis que les derniers nés s'ensommeillent. Des couples s'évadent dans le bois proche, et leurs silhouettes, parfois, apparaissent dans la zone lumineuse du bûcher qui fait danser des reflets sur l'écorce des arbres, à l'orée de la clairière, allume l'or des torses cuivrés, fait se jouer des étincelles aux verroteries et aux métaux des colliers, aux bar-

bares montures des amulettes pendantes sur les jeunes poitrines, — à l'air, de ci, de là, fraîches et fermes, — des filles d'Égypte.

Ils sont une trentaine de pèlerins des routes et des villes, préludant au repos nocturne par des jeux et des causeries. Au ciel, les étoiles naissent une à une, semblent jouer à paraître et disparaître parmi les nuages floconneux, ou bien, tout à coup, elles s'allument en pléiades ainsi que sur la tenture sombre d'un éventaire infini dont un joaillier invisible ôterait le voile. Autour de la clairière où campent les baladins orientaux, les arbres, pins et sapins, découpent leurs ombres fantastiques, protectrices ou menaçantes, dardant leurs branches ainsi que des armes, — ou, paisibles, les avançant comme pour accueillir ceux qui font halte sous leur ombre.



Le chef de la troupe compte les monnaies que lui ont apportées les accrobates, les danseuses, les charmeuses de serpents et les musiciens, les devineresses. Des voix rogues gourmandent les jeunesses mal assouplies encore ou peu dociles aux leçons des aînés qui les instruisent à manger du feu, à manier gracieusement les reptiles, à jongler avec les lames aiguës, à danser sur des rythmes berceurs, en agitant des étoffes chatoyantes, des pas voluptueux où se devinent la beauté des formes drapées, à chaque geste. — Soudain, un chien aboie au lever de la lune, dont la face, blafarde et narquoisement rieuse, paraît entre les cimes de trois peupliers, flèches noires piquant l'azur du ciel calme.



II. — LA PRÉDICTION : KARYSTA NE DANSERA PLUS QUE TROIS FOIS

VERS UNE JEUNE FILLE, assise un peu à l'écart du groupe et qui semble anxieuse d'un souci secret, un adolescent, aux traits hardis et très beaux, s'avance pour la surprendre dans sa songerie. Des cheveux drus encadrent de leurs boucles d'ébène son front étroit, et ses lèvres pourpres s'écartent, sur les dents nacrées, en un sourire heureux — de la voir seule et pensive, sans aucunement se mêler aux jeux des autres.

— Comme tu es grave, Karysta! — fait-il, à mi-voix, en posant sa main droite sur l'épaule, ronde à la fois et menue, de la songeuse qui sursaute.

— Oh! c'est toi, Sépéos! Tu m'as fait peur... Je méditais sur des histoires de ta mère si savante, et j'ai cru qu'un démon venait me convier aux fêtes que donnent, durant le sommeil de la terre, les esprits infernaux.

Karysta éclate de rire et jette à la figure du ieune homme des fleurettes qu'elle tient à la main :

— Voilà pour te punir, méchant!... Il y a, là, de la sauge qui fait dormir et donne des rêves d'insatiable désir; du gui qui fait liantes, durables à jamais, les affections éphémères, deux brins de mimosas pour attirer l'or, et un liseron, symboles des chaînes amoureuses. Si tu m'échappes, après un tel charme, c'est que les dieux, le destin et la magie sont mensonges... Tu es pris!...

Pieusement, pendant qu'elle parlait, Sépéos s'est baissé pour ramasser les fleurettes, puis, relevé, il prend aux épaules Karysta et l'enveloppe toute du regard câlin de ses yeux longs, noirs et fauves, sous les longs cils de soie brune, dont se rehausse l'Orient de ses prunelles.

— Tu sais bien que d'autres charmes — les tiens, Karysta! — suffisent à me lier. Tes joues sont savoureuses comme les raisins de l'Hellas, ta patrie, et ta bouche est une cerise merveilleuse qui me trouble. Ton front bombé est uni et doux ainsi que les pétales d'un iris. Tes yeux, petite grâce, ont plus d'éclat que les mimosas, ils sont d'or et d'améthyste, en ton fin visage de précieuse idole, et tes paupières sont pareilles à des papillons prisonniers, ne pouvant quitter le gîte exquis de tes prunelles, ces deux fleurs profondes.

Karysta, fière, malgré quelque minime et gentille raillerie dans ce dithyrambe du grand camarade, contemplait Sépéos, ardemment :

— Tu m'aimes?... Oui... mais j'ai une inexplicable appréhension du destin... la fatalité brise les cœurs, aussi les existences, pour la joie des dieux contraires.

Sépéos, sans répondre, entraînait doucement la gracile danseuse, dont la fragilité contrastait avec sa force, une énergie de mâle que trahissent, — en plus des épaules larges et du torse bombé, le nez arqué, le menton carré des races aryennes, demeurées sans mélange. Karysta a le profil pur, le nez droit et mince, les lèvres arquées des filles hellènes; de mignonne taille, ses hanches saillent superbement sous la légère tunique de soie bleue, brodée d'argent qui s'effiloche; ses seins, ronds comme des coupes, apparaissent à demi hors du vêtement qu'ils semblent retenir; et son cou se dresse, colonnette frêle, tige où s'épanouit la corolle du visage.

Or, assise sur une pierre, Géo, la plus vieille femme de la tribu, marmonne en consultant les tarots étalés sur ses genoux, et dont les signes falotent aux lueurs inégales du brasier. Nulle n'est habile autant que la vieille prophétesse à déchiffrer l'avenir des êtres; elle a vécu plus de soixante années et jamais ses prophéties ne furent vaines.

Sépéos, son fils, est fier de la science maternelle; il sait Géo détentrice des secrets de la fatalité. Depuis la dernière lune, il est fiancé à Karysta, la jolie danseuse de Tanagra. Géo avait lu leur amour en des signes certains; elle avait prévu l'heure où il livrerait sa vie à l'existence de la preste ballerine, orgueil de la troupe, — qui doit célébrer leurs noces, aux ides prochaines.

Des fois innombrables, Géo a prédit, sûrement, heur et malheur; rien

ne se fait au camp et nul voyage n'est entrepris, sans que les chefs et les anciens ne l'aient consultée. Pour sa sagesse, les fils d'Égypte vénèrent Géo et les étrangers la redoutent, car elle peut précipiter contre eux les mauvais sorts et les sombres esprits.

Karysta s'est assise auprès de son fiancé, sous un acacia dont quelques grappes de fleurs blanches constellent le gazon; Sépéos, à voix basse, se grise de la folie de leurs caresses, bientôt, et elle laisse en ses mains les siennes, elle murmure son exaltation d'être aimée. Mais Sépéos lui reproche ses tristesses fréquentes :

— Qui donc a pu te chagriner? N'es-tu pas la plus belle et la plus fêtée des danseuses de la tribu, la plus glorieuse aussi. Des patriciens fameux t'applaudirent et souhaitèrent vainement posséder ton corps d'Aphrodite... Tous les nôtres te chérissent, Karysta; même les femmes ne te jalousent point, tant elles savent ta bonté... Tu aimes et tu es aimée... N'es-tu pas bénie parmi les filles égyptiennes?..

— Certes, je semble ingrate. Mais c'est justement parce que je suis si heureuse que je tremble pour mon bonheur... Ne sais-tu pas que les divinités, toutes, sont jalouses des amants et de ceux qui sont en contentements. Je t'aime trop, Sépéos, et tu as le cœur trop plein de moi; trop de félicités sont autour de nous comme les récoltes mûres d'un bel été. Je crains l'orage qui fait pourrir les fruits et massacre les blés d'or, saccage les épis... Ferons-nous nos moissons?... Ce doute gâte mon espérance.

— Que tu es sotte, mon adorée!...

Sépéos rit pour cacher la douleur éveillée en lui par les pressentiments de Karysta. A ce moment, Géo chante plus fort quelque invocation aux esprits. Sépéos montre sa mère :

— Écoute... La croiras-tu, si elle te promet un avenir de joie? Jamais elle ne fit mentir les tarots et les dieux habitent son âme, dictent ses oracles. Demande lui quelle est ta destinée. Veux-tu?

Ils s'approchent de Géo, la considèrent un instant. Puis, comme la sexagénaire mystérieuse, sortant du recueillement où elle était plongée, lève les yeux sur ses deux enfants :

— Mère! mère!... Dis-nous le sort de Karysta ;elle veut conduire sa vie d'après les conseils des présages.

La vieille sphynge fixe la jeune danseuse, et, d'une voix lente :

— Si, vraiment, tu veux savoir, il faut que tu sois croyante. Ne maudis pas les dieux, mais écoute leurs signes, et vis selon les oracles... La vraie sagesse, vois-tu, petite, c'est de savoir rester ignorante. Si l'avenir est triste, on n'en a pas moins espéré des félicités inattendues; s'il est plein de jours radieux, les connaître par avance ôte le charme des surprises successives, quand restent clairs et bleus les lendemains... Tanagréenne, toi qui es belle et qui es aimée, que ne jouis-tu, insoucieusement, de l'Heure présente, tant qu'Elle est belle comme toi et qu'Elle t'aime ?...

L'haleine du thym, vive et un peu rude, se mêlait à l'odeur lourde des sureaux fleuris, aux voluptueux relents des syringas et des jasmins, dans la nuit tiède du printemps romain. Une femme, qui avait tiré du feu quelques braises pour y déposer une jatte pleine de lait, s'était accroupie par terre, à côté, pour attendre l'ébullition, et, chantonnait une complainte :

La fleur que la rosée — ne vivifie plus, meurt. — Dois-je donc mourir, — puisque mes lèvres se fanent, — de n'être plus baisées ?

A l'appel des mères, les derniers enfants joueurs, cachés dans les herbes ou qui se poursuivent en piaillant, comme les vols des martinets sur l'azur du ciel estival, étaient rentrés sous les tentes ou dans les chariots; seules, vacillaient quelques ombres près du bûcher; la jeune femme enlevait la jatte chaude; du pied elle repoussa les charbons ardents dans le foyer; des étincelles firent scintiller les paillettes de sa robe et des épingles de métal en ses cheveux crespelés.

Géo, les cartes battues et disposées, hésitait : « Tu le veux, sérieusement? tu l'exiges?... » De ces réticences s'éxaspérait la sveltesse fringante, Karysta ; elle frappa le sol du talon en s'écriant :

— Si ce n'est pas à tort qu'on vante ta science, dis tout, mère... Le pire des oracles vaut mieux que l'incertitude.

Géo, en train de manier les tarots selon les rites, psalmodie une prière aux dieux des secrètes sapiences. Frémissante, Karysta regarde les figures

et les symboles fugitifs aux mains ridées de la vieille cartomancienne, Géo lève un index maigre et long, puis secoue la tête :

— Ma mie, voici beaucoup de bonheur tout d'un coup brisé ; tu danses, on t'applaudit ; des cœurs volent autour de toi, et d'invisibles oiseaux, — les désirs des hommes. Tu danses ; et, soudain, plus d'harmonie, tes gestes brisés s'arrêtent brusquement... Oui, c'est bien cela, tu as une étoile rouge... une de celles de la parure de Cassiopée...

— Mère, questionne, anxieusement, Sépéos — peux-tu lire la vie de l'étoile au firmament?...

La vieille l'interrompt. Debout, elle désigne, entre des cumulus et des nimbus, une lueur vacillante, — telle une veilleuse dans la nuit d'un sanctuaire que la fumée de l'encens assombrit. Trois fois un nuage bref éclipse l'étoile, et, trois fois, disparaît la lueur vacillante.

— Karysta la Tanagréenne, tu danseras trois fois... à tous et à toutes plairont tes mimes... Mais le nuage engloutit ton étoile, comme fait un griffon d'un oiselet... Tu danseras trois fois encore, et tu mourras... Ainsi parle le Destin par ma bouche.

Dans le silence qui suivit, ce fut un cri farouche de Sépéos, cri de colère et de passion, douloureux comme un sanglot. Sépéos a saisi Karysta aux épaules et à la taille, pour l'emporter, il ne sait où, loin de cette menace mystérieuse et terrible. Géo s'est assise de nouveau sur sa pierre, et, le menton en sa main, elle semble retomber en son rêve. La jolie danseuse de Tanagra résiste aux efforts de son amant, et rit :

— Laisse-moi ; je ne suis pas de votre race crédule...

— Karysta ! Karysta ! dit la sphynge, levant sa tête aux yeux perçants et attristés, les enfants sont téméraires... Je te le répète, ne joue pas avec la destinée.

Géo psalmodie encore, tandis que, en cahotant, elle s'éloigne :

— Nul n'a pu déjouer le sort... Ceux qui rient ou ceux qui se lamentent, les croyants et les incrédules, chacun en son temps se prend aux filets du futur. L'avenir est un monstre qui guette les humains, au tournant de chaque route... Il y a des reptiles dans les haies les plus fleuries... Cueille les fleurs, n'éveille pas l'esprit... Il t'aura blessée avant que tu aies vu son cou bleu, chargé de venin, paré de vivantes

gemmes... Nul, je le dis, n'a pu déjouer les embûches de l'avenir, peint aux pages du Livre... Karysta ne dansera plus que trois fois.

Sépéos étreint la Tanagréenne et la supplie :



— Viens, Karysta, allons tous les deux, seuls, dans la montagne... Mes bras sont forts et peuvent te porter, pour éviter à tes pieds les pierres du chemin. Il faut que nul ne sache notre retraite; le chef de la tribu pas davantage que le plus riche des patriciens de Rome ne pourront requérir tes voltes prestigieuses. Je ne veux plus que tu danses, car je ne veux pas, mon adorée, que tu meures.

— Ma fortune et ma gloire sont dans la grâce de mes gestes. Est-ce vivre, ô mon ami, que de renoncer à son art?

Sépéos, l'Égyptien magnifique, la berce, la supplie, puis il ordonne ; enfin, défaillante, la frêle danseuse tanagréenne murmure en un baiser, après qu'il l'a grondée comme une enfant et câlinée tour à tour, pour la convaincre :

— Puisque je t'appartiens, je ne puis me reprendre... Je t'aime, Sépéos, je t'obéirai donc; mon amour m'est plus cher que l'art des beaux gestes, des danses voluptueuses et des mimes... Non, il n'est pas l'heure de mourir, quand se lève l'aube d'amour... Seulement, écoute, je veux, en échange de ma soumission, te faire une prière : avant de quitter le campement, laisse passer cette nuit et demain encore, jusqu'au crépuscule... Je veux embrasser mon amie Lerya, emporter mes voiles, mes anneaux et mes boucles, afin que la Tanagréenne, si elle ne danse plus, du moins puisse se parer pour toi... afin que, ces suprêmes heures parmi les nôtres qui m'admiraient, j'emplisse mes yeux à jamais, mon souvenir, de ceux que je ne verrai plus... et de l'artiste que je ne serai plus... Il y a deux femmes en moi dont l'une, la plus légère, expire aujourd'hui, puisque tu le veux...

III. — DANSEUSE DE TANAGRA

SEULE, parmi la tribu des gens d'Égypte, sans cesse errants par toute la terre, Karysta, la mignarde danseuse, n'était pas de la race pérégrine. On avait coutume de l'appeler du nom de sa ville natale, la Tanagréenne, pour la distinguer des filles de la pure caste des Rômes, ainsi que se désignent entre eux les gens de « l'Anneau de Fer », disséminés autour du monde. D'ailleurs, elle-même se différenciait des filles d'Égypte par la blancheur mate de son teint sous la légère patine dorée dont les soleils et les autans coloraient ses joues ; ses lèvres ne saillaient pas en une moue gloutonne, mais, fuyantes aux commissures en fossettes, ressemblaient aux lames fines des poignards courbes des Orientaux.

Karysta ne savait rien — ou guère — de ses années puériles, sinon qu'elle avait été tentée, un jour, — il y avait bien des années, — par les perles et les verroteries que lui montrait la vieille Géo, car elle ne se souvenait point d'avoir vu la devineresse moins caduque ni moins ridée qu'à présent : l'on aurait beaucoup étonné la danseuse en parlant devant elle d'une Géo qui eut été jeune et belle et qui, la même, serait la mère de Sépéos et la sienne adoptive.

Chaque jour, au temps où elle vivait à Tanagra, la mignonne s'en allait jouer, sur le sable d'or semé de paillettes des grèves de l'Asopus, avec d'autres enfants, — pendant que son père modelait des amphores et des statuettes de danseuses et de déesses, selon les formes rythmiques transmises par les potiers, ses ancêtres : il vivait pauvre, heureux pourtant, car des étrangers s'arrêtaient souvent devant son éventaire, des marchands venus d'Athènes et des îles, et il lui plaisait d'entendre dire : « C'est très bien, ça ! » L'artiste, sa fillette orpheline — car la mère, Mavia, était morte en la mettant au monde — et l'unique esclave, chargé de cultiver le jardin et des soins intérieurs du foyer, vivaient de la vente des poteries et des statuettes.

De quel chagrin souffrait son père? Il lui arrivait de murmurer des phrases de souvenance mélancolique en modelant la terre mouillée, ou tandis qu'il avivait de pourpre les pointes des seins et l'arc des lèvres, et que, de la pointe de son pinceau, il fixait aux orbites creuses l'antimoine dont on fait les yeux, qu'il laquait les sourcils et les cils abaissés sur les factices regards des figurines : il maugréait contre



l'enfant, dès que ses malhabiles doigtelets voulaient jouer avec les poupées de terre. Parfois cependant, il la mettait nue devant lui, dans le soleil, et lui défendait de jouer bruyamment, lui disant qu'elle était jolie et qu'il faisait à sa ressemblance une nymphe enfant, une déesse menue, une minuscule ballerine.

Karysta ne comprenait pas tout ce que marmonnait le potier, elle obéissait pour n'être point battue, et puis aussi à cause d'une vanité de s'entendre dire belle en sa gracilité de mièvre chose vivante. Plus tard,

ces phrases de son père tintèrent inexpliquées dans sa mémoire, sans qu'elle sut clairement d'où elle les avait retenues, et ce fut pour elle comme une lointaine prophétie, l'oracle de son adolescente joliesse : « Chacun répète que mes statuettes ressemblent toutes à Mavia. Alors c'est que Mavia n'est pas morte; Karysta, notre fille, est troublante comme une petite nymphe, une faunesse enfant... A vendre des Mavia et des Karysta et des amphores sculptées, l'on gagne des drachmes... On les échange contre des amphores lisses et des peaux de bouc qui ne sont point belles... Mais les amphores sculptées sont vides, et je les vends; les autres contiennent du vin résiné, l'élixir de Samos et de Chio, et c'est de l'oubli... c'est la joie!... » D'autres fois, Karysta entendait maugréer son père durant les nuits, quand il rentrait tard, et, de son lit, elle écoutait tomber lourdement, sur le sol, les sandales lourdes.

De tout cela la jeune fille ne gardait que des souvenirs confus ainsi que d'un rêve ancien, d'on ne sait quand, il y a d'infinies années. Seuls demeuraient inscrits en son esprit ces tableaux : le jardin où elle dérobait des figues blanches et des figues rouges aux basses branches, la grève où elle s'en allait jouer, un homme à barbe grise qui salissait ses mains à remuer de la terre colorée ou qui montrait à des gens de passage des statuettes et des vases parés de figurines.

Un jour, elle s'était attardée sur la grève, et l'esclave ni son père ne l'avaient rejointe pour la ramener; un campement de Rômes séduisait l'enfant, insoucieuse de l'heure et du crépuscule. Les femmes étaient vêtues d'oripeaux bleus, verts, orangés et rouges, de beaux colliers bruissaient sur l'airain doré de leur cou, des poitrines à demi-nues. Des petites filles jouaient, d'autres faisaient des tours avec de jeunes hommes souples, cabrioleurs comme les singes qu'elle avait vus sur l'Agora, quand des matelots et des baladins montraient des animaux, aux jours de fêtes publiques; les Égyptiens l'avaient entourée; des femmes lui donnèrent des gâteaux de maïs et de riz parfumé, et du miel dans du lait. Ils disaient des mots très doux, Karysta ne comprenait pas, acceptait, avec des sourires heureux, les caresses et les friandises. Et comme ils avaient entassé leurs nippes et leurs objets familiers dans des chariots couverts, ils dispersèrent leur feu, fouettèrent les chevaux avec des cris. Alors la petite, craignant de rester seule dans la

nuit survenue, navrée de voir s'éloigner les paillons et les voix de ses récents amis, s'était mise à pleurer : « Oï! oï! la! » Et elle avait tendu ses légers bras nus hors de sa tunique vers la caravane en partance. Une vieille, descendue d'un chariot, l'avait prise sur son épaule; l'enfant mangea de la bouillie sucrée, but un liquide aromatique et s'endormit, roulée dans un coin de tapis multicolore, dans l'angle du chariot qui lentement s en allait entre les bois d'oliviers et les vignes, tandis que la vieille, au visage pareil à du raisin sec, psalmodiait un chant mystérieux.



Parmi les Egyptiens, Karysta grandit, menant leur vie; elle ne regrettait rien, heureuse, on ne lui commandait nul travail fatigant, et elle avait des parures et des étoffes chatoyantes. On lui apprit à danser en agitant un tambourin à grelots, les cheveux dénoués, à se draper en des écharpes de gaze et de soie, à faire rhythmiquement saillir ses hanches et ses seins menus, à prendre des poses d'idole, sous les regards aguichés des spectateurs.

A travers les provinces africaines de Rome, dans les diverses contrées de l'Hellas, sur les forums des villes latines, elle dansait, conduite par la devineresse Géo. Le plus souvent, c'était aux carrefours des routes où passent nombreux les chars et les piétons. On s'arrêtait pour la regarder, les sesterces pleuvaient autour d'elle, — et son nom voltigeait de bouche en bouche, car. depuis longtemps, la troupe égyptienne cou-

rait l'Italie, la Sicile où l'on aime les danses et les jeux des baladins. Karysta souriait, très fière, quand des gens disaient en s'arrêtant : « C'est la Tanagréenne qui danse! » et s'ajoutaient aux spectateurs.

A quinze ans, la frêle ballerine sentit germer en elle des désirs qu'elle ne connaissait point; alanguie, elle pleurait sans raison, la nuit, dès qu'elle était seule, ou sous les arbres, à l'écart du campement; elle recherchait les câlineries de la vieille Géo qui la traitait comme une poupée précieuse, non sans quelque affection qu'elle ne lui montrait pas trop, de peur de rendre exigeants ses caprices.

Un soir qu'elle sanglotait — sans doute d'être si seule avec des pensées que les autres ne comprendraient point — Sépéos, le fils de Géo, de la sphynge parcheminée, l'avait surprise. Elle n'avait pas entendu ses pas, sur le velours vert de la mousse. Avant qu'elle eut aperçu le jeune homme, deux mains avaient clos doucement ses yeux :

— Tu pleures?... Quelqu'un a-t-il été méchant pour Karysta, ou bien ne possède-t-elle pas assez de parures?

— Ce n'est pas cela... j'ai de la peine, Sépéos, sans trop savoir pourquoi.

Sépéos avait été le compagnon de jeux de la fillette, et il était resté son grand ami, celui dont, le plus volontiers, elle recevait les leçons de danse et d'adresse, qui lui enseignait des chansons et l'art de jouer de la cithare et de la harpe, d'agiter des clochettes harmonieuses. Il avait toujours été très doux envers elle. Plus ardemment que tous les autres, il savait dépeindre en des paroles berceuses sa gracilité preste, elle sentait qu'il disait vrai, dans ses éloges parfois un peu troublés.

Karysta avait pris l'habitude de confier ses menus secrets à Sépéos; le jeune homme lui expliqua le mystère de ses inquiétudes printanières et comment il souffrirait, lui, un atroce tourment, si elle ne l'aimait point. Et Sépéos dit ensuite à Géo son amour pour la Tanagréenne; Karysta ne fit point de difficultés d'avouer sa tendresse. Alors, on décida, dans la tribu des Rômes, le mariage des fiancés, au prochain avril, selon les rites égyptiens.

IV. — GÉMISSEMENTS INUTILES

« TU LE SAIS, mon fils, il est défendu aux hommes d'Egypte de vivre seuls avec leur épousée ou sans nulle compagnie », chevrottait Géo, car sa voix était faible et brisée, sauf quand le souffle prophétique venait enfler et soutenir d'inspiration ses paroles. « Oui, malheur à ceux qui délaissent leur devoir et leur tribu, pour suivre l'amour passager... Et puis, je te l'ai dit, nul n'échappe à sa destinée... Karysta peut s'en aller, elle! Elle n'est retenue par aucun lien du sang. »



L'Egyptien venait de signifier définitivement à sa mère la résolution — ferme le lendemain, comme la veille — qu'il avait prise d'emporter sa fiancée, dont son bras fort, à ce moment, entourait la taille, loin du danger de mourir. Il avait déclaré sa frayeur, profonde comme son amour immense, de voir Karysta danser pour quelque obligation soudaine — ou par orgueil, tant la ballerine s'enivrait de saltation effrénée, de sa propre grâce et des applaudissements des hommes, pâmés de désirs devant elle.

— Oui, — reprit la mère — cette Grecque n'est point de notre race,

elle peut partir sans que la poursuivent les esprits... Elle est ingrate ! Elle t'oubliera, mon fils, et tu l'oublieras...

A ces mots, l'étrangère adorée manqua pleurer; mais sa plainte tourna en colère d'exclamations qui protestaient de son amour vrai; la danseuse de Tanagra se dressait sur ses pointes comme sur leurs ergots les coqs de combat fameux de son pays. Voici que, maintenant, la mère la suppliait avec des phrases de tendresse, et la sybille s'était tue en elle, pour ne laisser en jeu que la douleur d'être, sur ses derniers jours, privée du fruit de son ventre. Mais Sépéos demeurait inflexible, tant sa passion le dominait; les yeux brûlants de fiévreuse ardeur, il répète sa volonté hardiment, — ponctue ses adieux, en manière d'excuse et de prière, par ces mots plusieurs fois répétés : « Elle est trop jeune pour mourir ! » — en montrant Karysta, déjà enveloppée dans ses voiles.

Le fiancé énumérait, à présent, respectueux, mais décidé, les raisons militant pour leur volontaire exil de sa famille nomade :

— Karysta ne dansera plus et elle ne sait rien autre des travaux d'Egypte... A quoi servirait-elle dans la tribu? Les autres femmes la regarderaient de travers, à cause de l'oisiveté où elle vivrait, car si jolie, si fine, si délicate et patricienne, elle ne doit pas participer aux besognes et ne peut servir d'esclave ménagère.

— Mais toi, n'es-tu pas le chef prochain ?... Qui donc guidera les nôtres, si tu interromps la filiation des gestes ? Tu dois nous commander, un jour.

Sépéos hausse les épaules. Le pouvoir l'intéresse moins que son amour, et le salut de Karysta. La sphynge insiste :

— Alors, il t'est indifférent de m'abandonner pour cette saltatrice qui te trompera ?...

— Mère, ne m'irrite point ! J'ai du respect pour tes cheveux blancs; ne fais pas en sorte que je bannisse même le souvenir de ta face, quand je serai loin avec celle que j'aime et qui m'aime.

Les Egyptiens avaient fait halte au revers de la voie Appienne, pour préparer le repas du soir. Ils devaient traverser Rome avant la tombée de la nuit, et camper au revers du Janicule, dans un bois, car un décret des édiles défend aux errants, et aux baladins, qui ne sont point d'une maison, de rester dans la Ville, après le jour disparu. Or, les Egyptiens

ont coutume de parcourir, durant cette saison, les cités du Latium; des messagers ont prévenus les camarades de Sépéos de l'approche d'une troupe de leurs frères venus de la Gaule Cisalpine. Ils ont ordre de les rejoindre.

Les femmes avaient commencé de préparer les viandes et d'éplucher les légumes, assises à croupeton dans l'herbe chaude encore des ardeurs d'un soleil printanier. Les enfants s'égaillaient vers les boqueteaux rares, pour recueillir des branchettes de bois mort. Des jeunes filles, porteuses d'amphore d'argile et de vases de cuivre, s'en allaient aux sources chercher de l'eau pour la cuisine en plein vent.

Pendant ce temps-là, des hommes de la tribu, nonchalamment, s'étaient étendus pour rêver, pendant que d'autres s'exerçaient à des jongleries. Des acrobates de douze à seize ans, sur des tapis orientaux, se livraient à des voltiges extraordinaires, avec des cris aigus, des syllabes gutturales, en guise d'appels et de signaux. Ils bondissaient des épaules de l'un aux épaules de l'autre, pirouettaient en l'air et leurs sauts périlleux faisaient briller, aux antépénultièmes lueurs du jour, les mille paillettes de leurs pittoresques haillons.

A présent, la vieille Géo, bougonnante, consultait encore ses tarots: ses yeux brûlaient d'une curiosité passionnée. Elle rappela Sépéos qui, tardant encore à s'éloigner, rôdait autour d'elle :

— Fils — dit-elle — ne nous quitte pas, du moins, avant que la clarté de ce jour ne soit morte. Le chef s'opposerait à ta fuite, s'il la prévoyait, et tu sais qu'il ne faut pas défier le destin en rompant ses liens au soleil... Puis, le Maître des Rômes m'enverra, peut-être, un meilleur présage... Qui sait?... Ah! je le vois, mon fils, tu quitteras sans regret ta mère, et ceux d'Egypte, pour cette fille de l'Hellas, car ton amour pour elle en toi parle plus fort que le sang vagabond et indépendant de ta race...



V. — LA VOIE APPIENNE, VERS LA SIXIÈME HEURE

PARCE QUE, à cette époque, il plaisait à Messaline de se rendre, presque chaque soir, à l'impériale villa d'Ormizari, située aux environs de la capitale du monde, non loin de la Voie Appienne, parce qu'aussi, nombre de patriciens possédaient, de ce côté de la banlieue de Rome, des maisons d'été, de petits palais et des Thermes, la plus magnifique des routes romaines était toujours sillonnée, entre la cinquième et la sixième heure, — le mouvement était là — d'une multitude de véhicules, de cavaliers et de promeneurs.

C'était devenu une mode, une élégance de déambuler — en char ou à cheval, ou en lectica — le long de la Voie Appienne. Du Forum jusqu'au-delà du tombeau de Cecilia Metella, jusqu'au gracieux temple, formé d'un double portique, érigé dans la campagne, à Vénus Physica, la déesse favorite des Pompéiens, les oisifs et les courtisanes, les sénateurs et les magistrats, après la fin de leurs travaux du jour — tout ce qui, dans Rome, avait des loisirs, voulait, en se promenant, voir ou être vu, était là. On y rencontrait les proconsuls, délaissant leurs gouvernements lointains pour venir dans la Cité briguer des magistratures plus élevées; on y saluait d'un murmure flatteur les chefs de légions et les tribuns militaires qui s'étaient distingués dans les guerres récentes. Des navigateurs au teint hâlé, aux yeux profonds et clairs, miroirs des immensités qu'ils sondent, des princes Numides ou Syriens, coiffés, les uns de plumes d'autruche, les autres de l'orientale mitra, des Kirghis et des Keltes, des Daces et des Perses, des Grecs et des Assyriens, des banquiers enrichis,

d'anciens esclaves parvenus par la délation et des friponneries, des patriciens tarés et des tribuns du peuple se croisaient et se mêlaient. Parmi eux, les grandes courtisanes et les matrones impudiques se toisaient et calculaient du regard le prix de leurs parures. La Voie Appienne était le champ de bataille de leurs coquetteries.

Or, les Egyptiens ne prirent pas garde au brouhaha qui commençait sur la voie. Des troupes de citoyens, des parasites aux yeux inquiets et quêteurs, commençaient leur promenade à la recherche du repas du soir. Des philosophes dissertaient, et des poètes, perchés comme les rhéteurs sur les dalles des tombes, déclamaient leurs vers, devant des auditoires de flâneurs, arrêtés pour les entendre. Les poèmes et les discours traitaient presque toujours des aventures des dieux ou des déesses ; ou bien c'étaient des dithyrambes à la gloire d'Augustus Claudius et de Messaline, la Magnifique impératrice.

Mais voici que des chars roulent, plus rapides, sur la voie encombrée, soulèvent des nuages de poussière, ardemment colorés des nuances d'agonie du soleil ; l'Astre paraît, entre les collines d'Ouest, une lampe énorme, une face ricanante d'ivrogne, où se dessinent des traits vagues et enluminés ; Phébus, à cette heure, prend la face d'un Bacchus nimbé de pourpre et d'or.

Les villas campaniennes, avec leurs marbres, semblent de blancs oiseaux dans le fouillis des arbres. Des pommiers, des amandiers, des cerisiers en fleurs neigent aux versants des monts, roses et blancs de cette jonchée, où des corolles écarlates parfois rutilent, ainsi que des bouts de seins, des pointes de chair vive aux jeunes corps des femmes.

Des lilas et des héliotropes, des orangers fleuris, des roses et des mimosas, de toutes ces cassolettes écloses du renouveau, des parfums s'évadent dans l'air tiède du crépuscule vernal. Autour des tombes, — reposoirs des ancêtres renommés, — des parterres versicolores festonnent, des deux côtés de la route. Les clochettes tintinabulent aux cous des chevaux ; des centurions, après le service, caracolent sous les regards des promeneuses en bande, et des courtisanes rieuses des faubourgs, guettant la fortune du soir. En des litières, sur des coussins pourprés, bleu saphir ou d'azur céleste, ou d'hyacinthe, des couples patriciens, des vieillards honorés, des prêtresses d'amour, passent, sous les feux

de regards adorants, admirateurs ou envieux. Un proconsul, des sénateurs, précédés de licteurs armés des faisceaux, se croisent et se saluent. Des élégants, plus nonchalants que des femmes, laissent pendre hors de leurs litières dorées des mains de crème où scintillent des pierreries. Des chefs africains, un roi d'Arménie, sujets de Rome, défilent, les uns traînés par des zèbres, l'autre monté sur un méhari à bosses doubles, dont la fine tête, flanquée de houppes soyeuses, se balance, tel le col d'un cygne, — au-dessus des vagues plébéiennes, en curieux remous, autour des luxueux équipages. Une troupe de cavaliers passe, acclamée par le peuple, et des belles se penchent hors des chars, pour décocher des sourires aux soldats chevaliers, casqués d'airain, et dont scintillent, sculptées aux cuirasses, les aigles d'or.

Des femmes dirigent elles-mêmes leurs chars à deux, trois et cinq chevaux impatients d'être retenus dans les files montantes et descendantes vers Rome ou vers les villas de plaisir. Là-bas, au Nord, dans la poussière lumineuse, des dômes de palais et des colonnades s'érigent, enluminés de rouge, lamés d'argent; des faîtes de temples, des obélisques se noient en des brumes couleur d'améthyste, orangées; au-dessus des mosaïques et des toits de pierre et de tuiles carminées, sans nombre, par delà les portiques et les statues qui semblent planer sur Rome, le ciel, comme un volcan immense, se mue, et ses richesses éphémères sombrent en la grisaille envahissante de la fin du jour. Une rumeur, faite des cris des porteurs d'eau, des marchands, des voix d'histrions chanteurs et de femmes — la respiration et les voix de la ville — monte, domine le bruit des roues, des sonnailles, des crieurs et des cochers; tout cela éteint un peu la chanson des feuilles, les grêles voix des passereaux, l'hymne de la nature, le rut des sèves, du printemps qui vivifie les choses et brille dans les yeux des hommes — aussi des femmes. Déjà les courtisanes, aux joues fardées, aux yeux avivés d'antimoine, se hâtent vers la lueur de la ville, et, plus loin, enhardies dans le déclin de la lumière, rient, défont à demi les pans des robes multicolores, pour laisser à nu des coins tentants de chair.

Soudain,
un grand remous, un mascaret de foule se produit et des crieurs s'élan-

cent, des gardes cuirassés à demi sur la soie des tuniques, casques empanachés, font la haie :

— Place! Place! à Messaline, Impératrice!

Et le peuple et les chars se massent aux côtés de la voie, pour laisser passer l'Augusta.

C'est pour elle que tant d'hommes, assoiffés de sa splendide beauté, sont venus, attendent fiévreusement. C'est pour elle que luisent les regards de visages ardents, des prunelles de mâles et de femelles cupides de cette chair divine, espérant le hasard qui les servira, pantelants de leur envie d'être les voluptueux convives de débauches dont la rumeur publique entretient sans cesse tous ces désirs tendus vers la Souveraine de la terre, vers cette Majesté Luxurieuse, que tant de sujets, à Rome, connaissent si à fond, qu'un poète satirique, dans une chanson célèbre en ce moment, l'a surnommée : Impératrice nue.

D'abord, une turme de prétoriens à cheval, cuirassés d'argent, aux aigles d'or sur leurs poitrines, au travers d'un nuage de poussière, où flotte l'étendard impérial, puis un manipule de fantassins, aux pareilles cuirasses d'argent, marchent en tête du cortège des Augustans :

Domitius Ahenobarbus, le mari d'Agrippine et le père de Néron, vient au premier rang; Decius et Miso, consuls, précédés de licteurs à cheval, Vernax, Gaulois traître, qui a changé contre le titre de chevalier et une fortune sa ville et sa tribu, l'archonte Melkios, venu à Rome pour traiter des intérêts de la Grèce opprimée et qui, sénile, chavire, oublieux de sa tâche, dans les incessantes noces érotiques et bachiques de la Cour; Veracchius, tribun militaire sans gloire, dont le plus beau titre est d'avoir livré à Claude ses deux filles; d'autres, moins infâmes, peut-être par mollesse, ou portant des masques d'obséquieuse courtisanerie, pour cacher une peur mêlée de dégoût devant les cruautés et les ignominies des souverains, tels sont les principaux du cortège précédant la litière impériale; Carmilès est à cheval, et Senio, le prêteur, conduit un char attelé de deux coursiers bruns, dont les longues queues balayent le sol. Tous portent la toge entièrement pourpre des amis d'Auguste et, dans le tourbillon, ils semblent des flammes qui passent.

Sur de grands chars dorés, des danseuses dont les nudités s'enguirlandent de roses et de corolles rares, — gemmées, au sexe et autour des

seins, de bijoux, — forment d'harmonieux ensembles d'attitudes et de gestes, des lignes parfaites et rythmées. Des cochers du cirque et des histrions chantent, accompagnés par des joueuses de lyres, de flûtes et de cithares. Enfin, parmi l'ébrouement des chevaux d'un escadron de gladiateurs, vingt lions domptés et accouplés, que des bestiaires conduisent par des chaînes d'or et d'argent, traînent dix chars somptueux, où les plus chères amies de Messaline sont debout.

Dans le peuple, des rumeurs diverses saluent le cortège. Des sifflets accueillent Pallas et Narcisse, les favoris de Claude, tandis que des vivats saluent cette perversité, Messalina, splendide et sculpturale en un réseau de mailles d'or et quasi nue, luisante de nard et de cinnamome, diadèmée de trois cercles d'or en ses cheveux d'ébène. L'Impératrice offre à peu près aux regards avides de sa glorieuse beauté impudique son corps radieux, pire que nu, exquis et blanc sur la pourpre des coussins de damas frangés d'or. Son visage est à demi protégé d'une gaze transparente où les traits s'estompent dans une ombre vague, et ses prunelles d'aigues-marines et de jais brillent au-dessous du front très blanc, marmoréen. Deux géants noirs agitent, autour de sa tête luxurieuse, des flabelli de cygne blanc et d'ibis rose.

Nonchalant, vêtu d'une toge de damas fin, blanche et rouge, les cheveux blonds serrés par un coquet bandeau, la face soigneusement épilée et rose, les yeux noirs, ardents et troubles, cernés de bistre, le sénateur Silius est couché tout auprès de l'Impératrice, en une pose pleine de morbidesse, et s'accoude sur un coussin écarlate qui tranche sur la blancheur de celui où repose son corps.

A la face de Rome amusée, les amants, insoucieux du souverain débile à force de débauches, étalent leur mutuelle passion comme un défi et un exemple aux voluptés de tous autour d'eux. — Messaline est, vraiment par sa beauté, l'idolâtrie du peuple et des soldats, la Maîtresse Suprême, LUXURIA, la Dominatrice de Rome et de l'Empire, car elle gouverne Claude, l'Empereur, — Silius, deux fois consul — et les prétoriens, et les légions par leurs chefs.

Une immense acclamation court, le long de la voie Appienne, sur Son passage. Des mains se lèvent, hérissent les groupes. Les belles affranchies, quêteuses d'amour et de l'or des riches, crient : « Ave, Venus

Messalina!... » Elles se penchent et décochent des baisers, tendent goulument leurs figures fardées et leurs mains blanches aux ongles peints de rouge et d'antimoine, dans l'espoir d'être distinguées.

VI. — KARYSTA DANSE POUR LA PREMIÈRE FOIS

LE CORTEGE, un moment, sur un signe de l'Impératrice, a fait halte. Messaline a aperçu, en dehors de la route, les chariots des Égyptiens et Sépéos debout, tenant la main de Karysta, prêts l'un et l'autre à quitter la tribu. De sa voix dolente et à la fois souveraine, elle commande :

— Amenez ces adolescents... et ces gens d'Égypte, ils savent de plaisants tours et des danses. Je veux aussi qu'on me dise l'avenir — le mien et celui de Silius... Je suis sûre qu'ils nous apprendront des choses bizarres... N'est-il pas vrai, mon esclave d'amour? — stride Luxuria, en un méchant rire, vers Silius indifférent, dont une main machinale tourne les bagues de l'autre.

Pour obéir à la Divine, les Égyptiens courent aux chariots. Des tapis nuancés d'Orient fleurissent la chaussée, le gazon entre les tombeaux; des jeunes filles agitent des crotales et chantent en une langue inconnue des chansons ardentes et passionnées où des prières se mêlent aux mélodies, à des phrases de joie; le rythme de leurs têtes et de tout le buste balancé accompagne leurs strophes.

Géo accroupie, les jambes croisées auprès de la litière impériale, solennellement silencieuse, étale les tarots sur un tapis, — lodix, — où sont brodés des reptiles et des scorpions, des salamandres et des chimères symboliques, des figures astrales. Luxuria, penchée, a défait le voile de gaze, laisse resplendir l'incarnat de ses lèvres dans la blancheur nacrée de son visage; la vieille lève les mains, avec un geste d'horreur :

— Je vois des choses atroces dans Ta vie; tu es belle, éblouissante Impératrice, tu es cruelle et voluptueuse, et de tout cela sort ton amuse-

ment physique et sentimental, qui est un besoin pour Ta Divinité aussi bien que l'air respirable, mais ton malheur aussi dans le futur...

— Que veux-tu dire, sorcière?

— Ne m'interroge point, ou promets, Majesté troublante, si je dis vrai que ta colère ne s'appesantira point sur ta servante!

Avec un geste d'impatience, Messaline, rieuse, ordonne à la sphynge ratatinée de poursuivre :

— Dis tout ce que tu vois, sorcière. Que m'importe demain? si ce soir, des baisers neufs réjouissent mes lèvres, si ma chair frémit d'un frisson inéprouvé!... Parle!

— Dans les jardins voilés d'ombre, des hommes armés s'avancent vers le secret réduit où tu t'ébattais aux bras d'un affranchi, hier encore esclave... Ils guettent les paroles brutales éperonnant les corps en rut, les soupirs de Ta Lascivité, Impératrice... Ils s'élancent, et l'un d'eux, un officier, déchire ta robe, tandis qu'un autre te frappe. Dans les jardins, non loin bruissent les cithares, s'alanguit l'hymne des harpes et des luths; et tu râles, et l'on traîne ta beauté palpitante sur le gravier des allées... C'est la fin de ton destin, mais tu as, auparavant, des stupres sans nombre...

Tintinnabule l'éclat argentin du rire impérial :

— Jouir!.. Mourir!.. Tu l'entends, Silius? jette-lui des talents, elle a parlé comme ne ferait nul poète... Quel plus grand bonheur qu'une telle agonie?.. Des baisers, puis la pourpre chaude du sang...

Pendant la prédiction, les yeux de Silius n'ont pas quitté le corps mignard de Karysta, la Tanagréenne, debout, adossée à une stèle du bord de la route. Il a fait signe à la danseuse qui s'est avancée. Il lui demande son nom, et de la main flatte ses joues, tandis que, de colère et de crainte, scintillent les prunelles de Sépéos.

— Tu es exquise... Nulle statue de mon palais n'égale ta sveltesse callipyge, souple et jolie, Karysta; je suppose, à ta lunique fendue sur les hanches, que tu dois être ballerine...

— En effet, seigneur, répond la frêle danseuse, l'air frigide et apeuré devant ces deux amants pervers, monstrueusement complices, devant les deux maîtres de la louve romaine.

— De quel feu brillent tes prunelles, adolescent! — chuchote de son

côté, Messaline à Sépéos. Tu es beau, j'aime la beauté des mâles. Tes yeux ardent d'une autre flamme que les yeux latins et n'ont pas la fade douceur des prunelles gauloises, ni la sotte fixité des regards numides... Tu suivras mon cortège, homme, je veux te retrouver au palais impérial...

— Je ne peux ni ne dois. J'ai bouclé ma ceinture pour un long voyage.

— Hé! que m'importe! Tu me suivras... — dit-elle, tour à tour irritée et câline.

Puis, tournée vers Silius, elle sourit de voir qu'il enlace Karysta de son bras en cercle autour de cette vivante fleur d'amour :

— Danse, mignonne, pour plaire à mon ami et tu auras un bel aureus neuf, à l'effigie de l'empereur Claude.

Sépéos s'élance. Défiant l'Impératrice et Silius, l'Amant Officiel, il clame avec un air de combat :

— Elle ne dansera pas !... Je suis son fiancé... je ne veux pas qu'elle danse!

Silius ricane, et, d'un doigt las, désigne l'Egyptien :

— Licteurs, liez-le à cette stèle — en parlant il désigne une colonne tronquée, près d'une tombe — et flagellez-le, tant qu'il s'opposera au désir de l'Augusta.

Les soldats se ruent, entravent de cordes les membres de Sépéos, qui vainement tord ses bras, tout le buste dénudé se tendant d'un grand effort d'impuissante colère. Deux licteurs brandissent les verges de saule, et, déjà, le sang gicle sur les épaules bronzées; des raies rouges éclatent au torse de l'adolescent muet. Karysta, prosternée, vers Silius content de ce facile triomphe, tend des mains de prière :

— Je danserai, — dit-elle — pour qu'il soit libre.

— Tu aimes cet errant? — ricane l'Impératrice.

— De toute mon âme d'errante... Pour payer ta clémence, je danserai...

Alors, sur les tapis fleuris de corolles nuancées, Karysta esquisse des pas légers, brode de ses pieds roses en ses sandales, de capricieuses voltes. Pour son amour — malgré la prophétie sinistre, sans autre souci que d'empêcher la souffrance de Sépéos, — sous les yeux cruels de Messa-

line, de Silius et des courtisans, Karysta danse, tandis que l'amant délié est amené auprès de l'Impératrice.

— Suis-moi, bel adolescent; au palais, des surprises inconnues de tes sens récompenseront ta docilité à mes ordres... Mes lèvres t'en diront plus, durant les nuits sans paroles, que tous les vers des poètes.

Silius tient les deux mains de Karysta et lui propose de partager son lit, dès le soir. Karysta hoche la tête :

— Je suis sa fiancée, dit-elle.

Cependant, Sépéos refuse le cheval amené par un soldat sur l'ordre de Messaline. — Furieuse du dédain de l'Egyptien, l'Impératrice ordonne d'emporter Karysta et se laisse tomber sur son coussin de pourpre, après avoir montré le chemin de Rome, toute blanche dans le bleu vermeil, le sinople et l'orangé de l'horizon. Parmi les vivats et les saluts, le cortège s'ébranle, et, — là-bas, dans l'ombre montante et violette du crépuscule, — la forme blanche de la mignarde ballerine se débat entre les reflets d'argent des dos de cuirasses.

VII. — LA PITIÉ D'UN PASSANT

SÉPÉOS, en clamant son désespoir, et ses malédictions, s'est précipité parmi les soldats. On le saisit, on le baillonne; des prétoriens, sur le signe d'un centurion, le dénudent à nouveau, le frappent du plat de leurs glaives, lui crachent au visage, meurtrissent tout son corps pantelant, rient des injures et des menaces de ses lèvres.

Ils l'ont attaché à un arbre, un acacia dont une grappe de fleurs tombe sur sa nudité. Plus rares sont les promeneurs, curieux de son supplice, tous rués derrière le cortège, dans la poussière dorée, vers la Ville.

Maintenant, Géo, agenouillée, veut délier son fils, elle se désespère devant ses blessures saignantes. Lui, indifférent à la douleur, regarde s'éloigner les soldats, les chars — et les flabelli de feuilles de lotus et de plumes de paon, au-dessus de l'impériale couche mouvante. Toute son

âme s'évade de l'être impuissant et blessé, Karysta prisonnière l'emporte, la Tanagréenne qu'ils feront danser, pour leur volupté, — jusqu'à la mort.

Géo se lamente et murmur qu'elle l'avait bien dit : la révolte de son fils contre la loi des Rômes lui a porté malheur. Elle ne peut, de ses mains tremblantes, trop anciennes et trop débiles, dénouer les dures cordes et les lacets de cuir qui font dans la chair de son fils de sinistres rainures gouttelantes de sang. Comment parviendra-t-elle donc à le délivrer ? Les autres, les gens de leur tribu, apeurés, ont pris la fuite Et voici que la nuit monte vers les sommets des collines. Elle n'y voit guère déjà, le jour; ses prunelles sont usées, à force de lire dans le passé et l'avenir.

Une voix, auprès d'elle, la tire de son désespoir :

— Ecarte-toi, femme, je couperai les liens qui retiennent ce brave. C'est ton fils, je pense ?... Dans tous les cas, il est hardi autant qu'il est beau; j'ai été témoin de son courage, même en face d'Elle, la terrible divinité.

En parlant, déjà, l'inconnu, — dont la cuirasse, le pourpoint de cuir lacé, les cnémides et le glaive trahissent le métier de gladiateur, — coupait les cordes avec son poignard. Sépéos arracha le baillon qui fermait sa bouche; il prit les mains du passant et fortement les serra entre les siennes. L'homme lui dit :

— Je suivais Messaline, avec une jouissance qu'elle connaît, la salope et l'orgueilleuse, La regardant comme si je La prenais... Et, de plus, j'ai assisté à une autre cruauté inutile.

Se dérobant à l'effusion de la mère, aux remerciements de Sépéos, il disparut dans la direction du cortège, vers Rome. Des badauds avaient assisté à toute la scène, sans oser intervenir. Sépéos, ne trouvant plus son libérateur, demanda :

— Quel est ce porteur d'épée qui m'a délivré ? Ne le savez-vous pas ?

— C'est vrai, — dit quelqu'un — ils ne sont pas de Rome. Tu ne

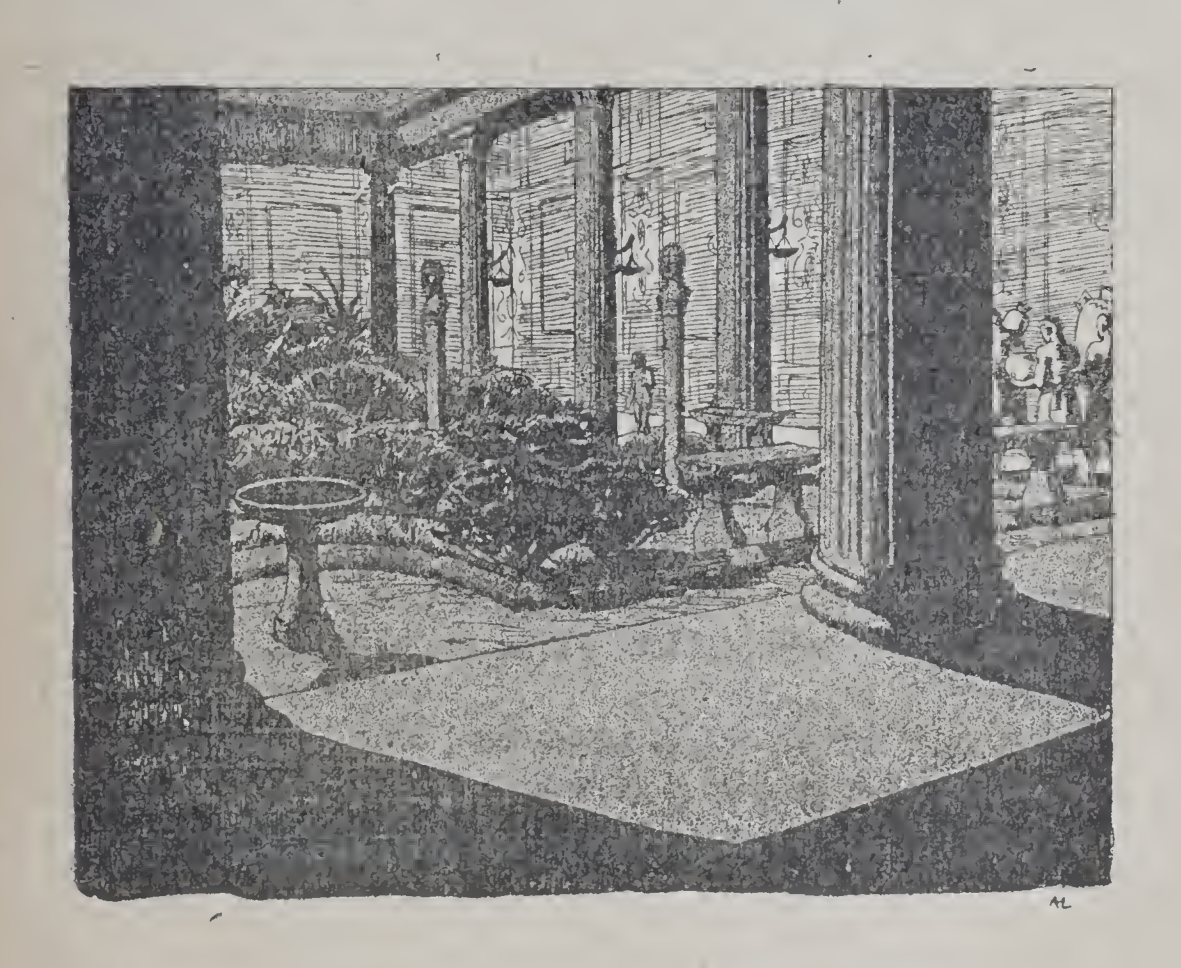
connais donc pas, Egyptien, le célèbre Manechus, gladiateur de la troupe des fiscales impériaux que la Ville paie pour réjouir le Divin Auguste?

— C'est lui qui a tué Merax.

— Il a blessé à mort le fameux grec Selnex, — fit un autre.

— Oui, il a été vainqueur dans plus de vingt combats, et il serait déjà riche, s'il se souciait de l'or et ne le gaspillait en artiste prodigue.

La foule, là-bas, s'écoulait vers Rome. Atterré, Sépéos, assis au revers de la route, songeait, la tête dans ses mains. — Accroupie non loin, Géo n'osait parler.



VIII. — UNE FÊTE AU PALATIN

LES JARDINS DE SILUS, dans la nuit opaline, se dessinent, aux flancs du Palatin, en longues sinuosités de lumière. Des girandoles, des lanternes irisées colorent les plantes et les fleurs d'invraisemblables nuances

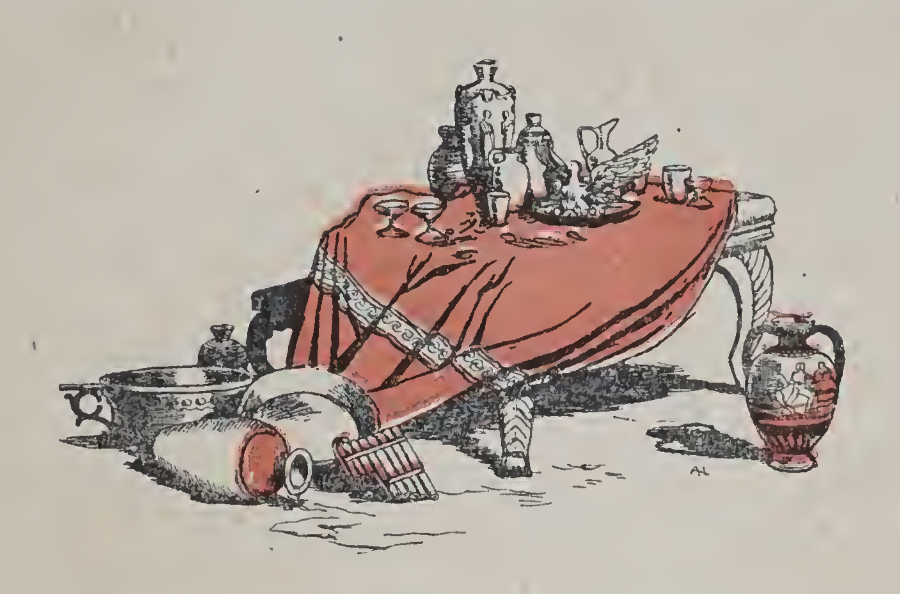
de feu. Des parterres montent d'enivrantes odeurs de roses et d'héliotropes, de lys et de tubéreuses, de verveines et de syringas et de fleurs d'Orient, rapportées jadis par le proconsul.

Un portique s'érige, dont le toit repose sur des colonnes de marbre; sous l'arche en nef, autour d'une table parée des plus rares corolles de roses de toutes couleurs et de toutes formes, des patriciens et des femmes, trois à trois sur chaque lit de pourpre, tous couronnés de jasmins, d'orangers, de myrtes et de roses encore, sont couchés, s'accoudent pour festoyer, causer gaiment et rire.

Au centre de la joie, Silius et Messaline sont seuls étendus sur le même coussin fait du mol duvet des cygnes. Les amants semblent ne se préoccuper en rien de la présence de leurs conviés; leurs visages se frôlent et, de temps en temps, s'enlacent leurs membres, et leurs bouches se joignent. Sur les triclinia, les autres imitent l'exemple impérial : des mains s'égarent, voluptueuses et caressantes, aux plis des tuniques enrésillées parfois de métal. Il y a là les plus célèbres dépravés de Rome : Carvilus Marbo, l'éphèbe imberbe et son ami inséparable, Sollius, tous deux vêtus d'un pareil manteau de soie mousse sur des robes blanches brodées de fleurs d'or. Marcus Pollio, le vieux sénateur, entre deux courtisanes, s'affaire en des attentions minutieuses et grotesques dont il s'imagine voiler sa décrépitude soignée, parfumée et peinte selon la mode des courtisanes vieillies. Avia, fille d'un ancien consul, papillonne entre Tullia Virginia et l'édile Mucius, adolescent brun aux regards orientaux.

Impassible, — derrière chacun des convives, — un esclave remue un flabellum : on dirait de grandes fleurs dont les tiges seraient humaines et que le vent agiterait. Valére, l'un des chefs de la garde prétorienne, Polina, sœur d'un consul, une fille de Lejean, le préfet des gardes du défunt empereur, sont là, pêle-mêle avec de belles filles ignorées hier, et des jeunes hommes inconnus que le caprice de Messaline fait, ce soir, pour leur beauté, qui est une aristocratie, égaux aux nobles. Des esclaves, — panetiers, échansons, porteurs de plats d'argent, d'or, d'antimoine et de vermeil, — vont et viennent autour de la table, sous la surveillance des affranchis solennels, donnant des ordres par des signes discrets.

Aux cratères de métaux précieux, nimbés de fleurs, où nagent des pétales multicolores, des africains nus, des femmes, statuairement belles, puisent sans relâche, emplissant les coupes, en forme de calices, cornes ouvragées, cristaux précieux venus d'Egypte et d'Asie, et les conviés



de l'impériale orgie boivent, — boivent. Les propos bourdonnent comme des papillons obscènes et libertins, nés des lèvres avivées. Sollius, d'une voix féminine, conte le scandale récent d'un candidat à la questure, briguant les suffrages et qui les obtint :

— A chacun il disait : « Je te ferai présent d'une belle esclave, car l'argent me fait un peu défaut, et je n'ai plus le temps de vendre avant les votes. Tu peux me donner les voix de tes clients, et je signerai le marché, si tu manques de confiance... ».

— C'est un honnête homme, il a tenu sa promesse aux trois plus puissants.

— Bah ! ne vous offrit-il point des carpes exquises, à la débauche d'avant-hier ? de cumin et d'ambre la sauce était parfumée... Livia ne s'est pas plainte, le soir ; des épices naît de la verve... Quand le vin est bon, pourquoi médire de la vie ?

— Claude — dit Messaline — peut s'en plaindre à bon droit... Il s'égaie au début de la seconde amphore et titube pour trois coupes... Au lit, ses membres semblent tentacules de pieuvre décalottée. J'attends l'ivresse je lui envoie Mikalia ; il l'appelle Messaline.

— Peut-être — geint Pollio — est-il plus heureux ; il étreint, imaginairement, tout son rêve.

Messaline parodie les gestes du vieil empereur, mime son inertie, et ses velléités de débauches impuissantes. Elle explique ses goûts bizarres, analyse les ridicules du vieil époux, ses quarts de virilité, ses lippes, tous éclatent par saccades, de bruyants rires. Tullia Virginia gémit, disant qu'Avia pesait sur sa main engourdie. Elle se prend à pleurer parce que ses doigts sont inertes ; Mucius frotte la main de la jeune femme, la câline avec de petites phrases pour la consoler ; il lui offre à boire dans sa coupe. Alors, Avia éternue, à cause du kari qu'il a jeté dans le Falerne d'or, — repleure, — et tous de rire aux larmes. Sollius se querelle à mi-voix avec Marbo, parce qu'il fixe Messaline avec une insistance d'ivresse.

Mais l'Impératrice a consulté son amant et fait un signe.

En théories alternées de blanches tuniques ou roses et orangées, saphirines et de sinople, vêtues de gazes transparentes et de résilles d'or pointillées de rubis, des fleurs étranges aux mains, s'avancent les belles filles, les danseuses, les éphèbes saltateurs et les mimes. Lointainement bruissent, — à chaque seconde rapprochée, — les accords et les pizzicati des luths, des harpes et des cithares.

Des soldats barbares, d'abord, surgissent, à droite et à gauche de la table du festin, tirent une éclatante sonnerie des tubas d'airain et d'argent, puis s'effacent, disparus dans la nuit des massifs. — Du velum de soie bleue, en éventail au-dessus des convives, pleut une odorante rosée.

Processionnelles, en robes blanches, fendues le long des corps et laissant transparaître le rose des chairs, de jeunes ballerines, porteuses de luths fragiles, tourbillonnent, miment des appels d'amour et de tendres coquetteries. Ensemble, deux à deux, elles dansent enlacées, leurs corps souples et leurs menus seins en avancée vers les convives, les lèvres écarlates dans la crème des faces, les bouches aux arcs tendus, les bouches tentatrices.

Lentement, elles esquissent des pas hiératiques, les mains levées, semblent demander grâce, puis le rythme s'accélère, et paraît, au milieu des groupes, une nouvelle saltatrice, vêtue de fils de perles qui gre-

flottent et s'écartent sur la gracieuse nudité d'un corps adorablement serti à la taille d'une ceinture d'or, gemmée de turquoises, de rubis et d'émeraudes, de perles blanches. La danseuse traduit en gestes harmonieux la fête des caresses qu'elle ignore et appelle, suppliant Aphrodite dont il semble que l'hallucine une imaginaire vision. Et sa bouche frissonne d'une soif d'amour.

Accroupis en cercle hors du portique, les joueurs de flûte double et les esclaves chanteurs font entendre des prières câlines; éclate, enfin, une fanfare annonciatrice, et tous les regards fixent l'allée, par où doit apparaître Karysta, la danseuse de Tanagra, dont Messaline a exalté la suprême joliesse. Silius ardent, dont les yeux flambent, guette la nuit où brillera l'Apparition.

Dolente, à pas languides, Elle approche.

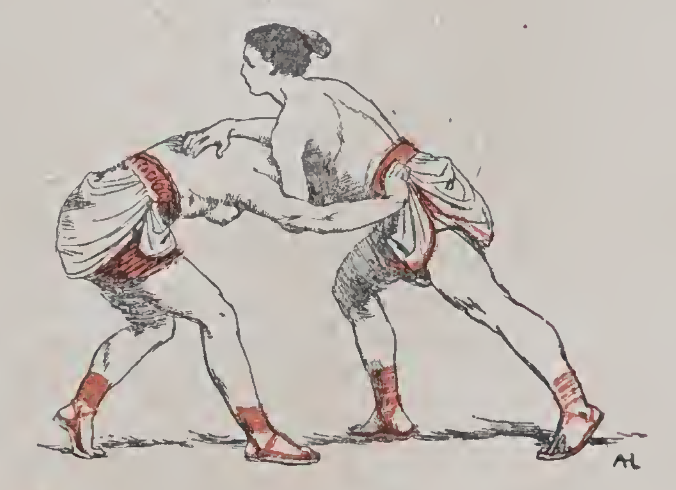
La Tanagréenne est nue sous une gaze d'hyacinthe, les cheveux bruns épars sur les épaules ensoleillées d'or ouvré, les doigts longs parés de bagues, un serpent de métal aux yeux d'améthystes autour du col.

Messaline l'encourage, et Silius sollicite d'elle les danses, inconnues à Rome, qu'elle doit savoir. En un geste de prière, Karysta demande grâce; une invincible lassitude l'alourdit. — « Je danserai demain... un autre jour, mais ce soir, — dit-elle, en arrondissant ses bras délicieusement — je ne sais pas ce que j'ai de mou dans les ailes. »

Les danseuses, en des attitudes de beauté, se sont arrêtées. Messaline sourit, indulgente, aux derniers mots, paresseux et pittoresques, de la prière de la Tanagréenne, et Karysta s'étend auprès de l'Impératrice, tandis que les danseuses s'en vont.

Viennent les gladiatrices; elles sont trois couples.

Deux luttent, assouplies aux jeux d'athlètes. Les corps musclés, de marbre souple, s'enlacent et les hommes demi-excités par des attitudes, des renversements, des écartements de jambes en l'air dans une volte, acclament les phases du combat, s'enivrent de l'odeur des



femmes, dans le relent de l'orgie et les parfums des roses. Armées uniquement d'un glaive et d'un bouclier, deux autres s'escriment; ce sont des filles campaniennes robustes, mâles un peu, dont saillent les croupes drues et les seins. Elles font étinceler leurs armes et scintiller, aux reflets des lampes, les visages sculptés au sommet de leurs casques d'airain et d'argent; leurs épées tintent jusqu'à ce que l'une ait chu, le sein droit troué « comme une poire, dit Marcus Pollio, où on plante un couteau ». Du sang éclot et zèbre le ventre de la blessée : on l'emporte.

Deux autres combattent à la lance, et toutes deux, enferrées simultanément, sont emportées aussi par des esclaves, en agonie sur un brancard de fleurs qu'arrose leur sang mêlé : des applaudissements éclatent et des cris de plaisir.

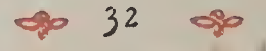
A présent, un jongleur s'efforce vainement à capter l'attention des convives, tout entiers à une causerie sur les jeux du cirque et discutant les mérites des gladiateurs célèbres. Les yeux de Silius ardent, ils caressent les formes graciles de la Tanagréenne languide aux pieds de Messaline, qui, parfois, de sa main luxurieuse, frôle, sur la nuque de la danseuse, les frisons évocateurs de la chevelure, parfumée de myrrhe, de ce petit printemps.

Des branches bruissent doucement où soupire la brise nocturne. Les flûtes ont des sons lointains et les lyres s'éplorent et rient dans l'ombre où les musiciens se sont dérobés, — quand un hymne éclate à la gloire de l'Impératrice, chanté par un chœur invisible :

Tu es si belle, d'une auguste beauté — que tous les yeux s'enflamment de Ton approche — Vénus impériale qui sais guider vers Toi — l'universel désir.

Pour défaillir d'extase dans tes bras — et se pâmer de délice aux merveilles de ton corps — Messalina! — Il n'est guerrier, roi barbare ou patricien séculaire — qui ne donnerait tous ses lendemains, pour avoir une heure, — ton étreinte sacrée.

« — Ah! Oui, par Hercule! une sacrée étreinte! » dit à ses camarades, au fond des jardins, un jeune soldat Gaulois, joueur de tuba. Et il raconte des détails.



IX. — KARYSTA DANSE POUR LA SECONDE FOIS

GUIDÉ PAR L'INTENSITÉ DES LUEURS, Sépéos a pu pénétrer dans les jardins de Silius. Il se cache dans le feuillage tremblant d'un parterre de myrtes.

Du campement, où sa mère Géo, en gémissant, le pansait, il s'est évadé, à travers les ténèbres, tandis que tous, autour du feu mort, dans les chariots, s'étaient endormis. Des gens arrêtés autour des Egyptiens pour voir leurs danses et leurs acrobaties causaient, cet après-midi : il les a entendus, par hasard. Il a su que Silius donnerait une fête dans ses jardins, le soir même, en l'honneur de Messaline. Les mots écoutés criblaient sa fièvre : « Gollio m'a dit qu'il y aurait une nouveauté, une danseuse de Tanagra, très jolie, paraît-il ».

Depuis trois jours qu'il était couché, meurtri des horions et des verges des soldats et du plat des glaives. Sépéos guettait le retour de ses forces, obsédé par l'idée d'aller à Rome, y retrouver Karysta, fut-ce au prix de la mort. « — Il ne faut plus qu'elle danse! » — ces mots de la prophétie le harcelaient. Dans son sommeil tourmenté, il s'éveillait en sursaut, s'élançant pour empêcher son amie de tourbillonner, selon les rythmes d'un art léger, quasi aérien, pour la distraction des Augustans et des courtisanes, de Luxuria, — de l'Impératrice nue.

L'adolescent dévore Karysta des yeux, la jalousie le mord de la voir somptueusement dévêtue auprès de Messaline, parmi les désirs de Silius et des autres. Indifférent, il la regardait autrefois danser sans presque aucune draperie, et cela ne le blessait point; mais une brûlure arde en sa poitrine, à présent, de la contempler en proie à ces concupiscences bisexuelles. Avant, elle était l'anonyme et gracieuse danseuse, admirée des passants pour la seule souplesse de ses gestes, et c'était tout. Ce

soir, Karysta est une esclave de plaisir, but d'ennuis et de voluptés, une capture vierge à la merci de ces vices.

Les yeux de Sépéos n'abandonnent pas un instant Karysta immobile, accoudée près de Messaline, qui, fatiguée d'être horizontale, se dresse en riant, ramène sur ses seins, la tunique défaite qui les moule, et quitte le triclinium.

Silius, dès qu'il a vu disparaître l'ombre impériale, au coin d'une allée, prend les mains de Karysta craintive, n'osant le fuir. Les autres convives continuent de boire; des esclaves renouvellent les couronnes; ils versent dans les cratères d'or, d'argent, les vins mousseux de Sicile, et le Falerne épais, les mousses crépitantes des vignes campaniennes, les nectars d'or de l'Attique.

— Karysta, les déesses et les nymphes de ton pays ne dépassent point ta séduction, petite Tanagréenne!... Ecoute-moi, je ne suis pas un maître dur, et je t'aime. Dès que je te vis, saltatrice gracile, au revers de la route, tes yeux d'améthyste ont pris mon cœur... Veux-tu, ce soir, parer ma couche? A la colonnette marmoréenne de ton cou — ainsi qu'en ex-voto d'amour — je veux suspendre des pierreries... Tu seras plus ornée que les déesses des temples, par la reconnaissance d'un maître du monde pour sa maîtresse...

Karysta fait non d'un léger mouvement de tête; énergique à la fois et timide, elle écarte son corps frémissant, apeuré de l'approche du mâle, s'efforce d'arracher sa main aux mains de Silius penché sur elle et dont brillent les yeux et les lèvres, avivés du désir de sa jeune chair.

— Quelle crainte te fait frissonner? — reprend, en riant, Silius — Karysta, ne sois pas méchante envers moi qui t'adore et t'implore... Tu seras mienne et je te ferai riche, plus riche que Livia qui est si fière de ses colliers et de ses bracelets, plus puissante qu'une matrone, car je te donnerai de nombreux esclaves. Cette nuit, quand les lampes trembleront et qu'ils seront tous partis — (Silius désigne les convives) — je t'emporterai dans mes bras et je couvrirai de baisers ta chair rose et blanche... et ta corolle, ô Fleur.

Silius, aux mains rapides, tâche de vaincre Karysta; mais, prestement, elle se dérobe et, d'un effort, s'arrache aux gestes aggrippeurs. Elle fuit par les allées du jardin, affolée, telle une biche poursuivie;

bondissante, elle s'éloigne, disparaît derrière les arbres; entre les troncs noirs, sa robe, par instants, voltige, comme des ailes de libellules où se jouent des reflets.

Sépéos a suivi la scène. Il va s'élancer, rejoindre Karysta dans les méandres des parterres, reconquérir sa promise, la Tanagréenne. Deux mains parfumées se nouent à son cou; un corps se moule contre sa



poitrine, et des lèvres, avec un tison de chair, closent sa bouche. Chancelant, d'abord :

— Messalina! clame-t-il, après un cri.

— Oui... moi, l'Impératrice. Egyptien, je t'ai reconnu... Je sais ton nom : Sépéos... J'aime à savoir les noms des beaux hommes, aux prunelles de feu... J'avais quitté la fête pour être seule un peu; je baillais aux sottises de pourceaux ivres que disent mes invités... Et, soudain, je t'ai vu! Tu as bien fait de venir, ô beau garçon; je t'ai remarqué, tout de suite, l'autre jour, et, depuis, j'ai songé plusieurs fois à ta beauté d'éphèbe brun... Je suis heureuse! Viens... Que tu dois être un bon amant! J'ai très envie de toi... Oui, très envie...

Froidement, Sépéos regarde dans les yeux Messaline. Il esquisse un recul et un geste.

— Ne dis rien pour te défendre de mon amour... Que m'importe ton rang! Qui que tu sois, tu es beau, tes prunelles sont d'ambre et de jais, et tes lèvres de corail pourpre... Ton corps est d'un Apollon d'airain qui palpiterait. Tu es fort! Je veux me pâmer en tes bras, Sépéos, râler de ton étreinte... Je te donnerai un palais... ou, plutôt, non!... tu resteras près de moi et tu charmeras les heures oisives de mon existence... On s'ennuie parfois d'être la souveraine de tout et de tous, mais sans désirs, souvent... Et voilà que je te désire, mon cher, car — je me grise rien que de le répéter, — tu dois être un très bon amant...

Balbutiante tour à tour et impérieuse, Messaline frôle des pointes de ses seins la poitrine de Sépéos; elle le retient par le cou, et quête sa bouche :

— Je serai tienne, ce soir! N'es-tu pas heureux? Remercie tes dieux, Égyptien, de t'envoyer une telle fortune... En rêvas-tu de pareille, jamais, durant tes nuits errantes?

Câline, l'Impératrice l'effleure, l'enveloppe de caresses; mais, lui, lentement, s'écarte :

— Je suis venu, seulement, pour emmener ma fiancée Karysta!

— Imbécile!... ricane Messaline. Elle en aime un autre!

Sépéos, farouche :

— Ne mens pas, Impératrice, n'essaie pas de me torturer en calomniant ma fiancée. Je suis sûr de Karysta comme de moi-même.

Messaline, sans répondre, le tentait par les effluves de ses yeux lascifs; de ses bras blancs, elle lui fit un collier, où l'éclat des bracelets allumait des rubis et des turquoises, des chalcédoines et des topazes, des émeraudes, des améthystes et des saphyrs, des diamants. Et, de nouveau, la bouche impériale chercha les lèvres de l'Égyptien insensible, qui la repoussait, écartait son visage, s'arrachait aux mains en rut.

Une fureur de ce mépris d'un homme de vile race emplit tout à coup le cœur de Messaline; jamais nul n'osa se refuser à son caprice; les plus grands s'enorgueillissent de la moindre faveur d'elle; suffoquée, elle examine cet homme, assez audacieux pour vouloir échapper à son désir :

— Les animaux du cirque se repaîtront de ta chair ou je te ferai crucifier comme un esclave! Des lanières, auparavant, et des verges

déchireront le bronze de ton corps!... Brute! Voilà que tu refuses mes baisers! Préfères-tu donc les supplices? J'ai des esclaves asiatiques qui savent arracher mille cris de douleur, avant de permettre de mourir.

Muette, elle épie sur le visage de Sépéos l'effet de ses menaces. Mais les prunelles de l'Égyptien, ses oreilles, tout son être est attentif aux bruits, aux lueurs de la fête : il redoute de voir Karysta ramenée à Silius, il craint d'entendre la chère voix disant pour ce sénateur érotique les chansons des Rômes nomades.

Rageuse, Messaline, haletante, reprend, avec un méchant rire :

— Écoute, ce serait trop de bonheur encore pour toi, vil errant, de périr ayant au cœur la foi en ton amour, et ce serait sot. Karysta, la Tanagréenne, est ta fiancée... Tu l'aimes, dis-tu?... Elle t'aime, elle?... Eh bien, ce soir, elle sera couchée entre les bras d'un autre, je la donne à Silius, je la lui donne, tu entends!... Elle lui appartiendra, ce soir, parce que c'est ma volonté, ma vengeance.

Elle demeure un moment, palpitante, en face de Sépéos, dont les yeux rutilent dans la nuit. Des sons de flûtes clament le rut des faunes et l'apeurement des nymphes; des luths incitent à l'amour et les harpes supplient, non loin; au portique illuminé, les fleurs invisibles embaument, et Luxuria reprend :

— Tu réfléchiras... Quand expirera la fête, reviens te cacher ici même, où j'ai mendié ton baiser. Dans ce parterre, parmi les fleurs, tu les verras... Karysta enlacée par Silius... Et tu ne douteras plus, et tu seras à moi, beau garçon...

— Je la tuerai! — gronde Sépéos.

— Non — s'écrie Messaline — rayonnante à l'idée de sa victoire — tu ne tueras pas. Mes baisers ont des filtres charmeurs qui savent guérir les pires blessures d'amour. Tu m'inonderas de ta volupté et je me pâmerai de ton extase... J'aime qu'on soit heureux et que tout et tous fassent de la beauté autour de moi... Oh! que j'ai envie de toi!... Vive la beauté!

Messaline s'en va vers le portique, d'où les voix des conviés s'échappent en rumeur joyeuse, — Sépéos, lui, s'enfonce à pas lourds sous les feuillages, affaissé sous le poids du doute, entré en son cœur, comme une épine invisible aux doigts d'un enfant qui cueillait des roses.

Des cris et des applaudissements fêtent Luxuria, de retour. Silius, debout, revenu quelques instants avant Elle, tenait en riant la main de Karysta qu'il avait pu rejoindre et ramener. Il reprend sa place auprès de l'Impératrice, et des fleurs volent des mains des jeunes hommes et des belles filles vers les amants souverains, et Messaline ordonne de verser de nouveaux vins en d'autres coupes d'onyx et de marbre. Des gageures insensées s'engagent. Pollio invite à des folies Avia, la blonde d'or. Elle trempe tour à tour en un cratère de Chio les fraises de ses seins d'où gouttèle de l'or liquide, le sénateur vide le cratère, puis, alourdi, demeure immobile, muet, écarquille les yeux et balbutie.

De nouveau, des danseuses s'en viennent. Elles sont vêtues de tuniques pareilles aux fleurs; multicolores, elles tourbillonnent autour des mimes aux corps de statues qui font les gestes de les cueillir et de les baiser, tandis que susurrent les luths et que les violes implorent et s'éjouissent soudain, en un crescendo de volupté. Des danseuses nues ont des ailes de gaze et de soie diaprées; papillons, elles viennent poursuivre et butiner les roses rouges, blanches et safranées, les roses de chair et les œillets pourprés, blancs, où ont plu des gouttelettes du sang des colombes. Des bacchantes ensuite se précipitent et tournoient, poursuivies par les faunes qui les emportent en riant, et les terrassent dans les fleurs. — Mais tous sont dégoûtés de ces banales danses coutumières et désirent la gracile souplesse de la Tanagréenne, le poivre et les piments de danses qu'ils ne connaissent pas encore.

— Karysta!... Karysta!... Karysta!... Augusta Messalina, dis-lui que nous voulons l'applaudir...

Messaline, au lieu d'ordonner, prie la frêle danseuse avec des gentillesses flatteuses. Elle lui dit :

— C'est offenser les dieux de rester triste durant les libations et Vénus te punira, Tanagréenne, de te soucier mal de son culte. Danse pour l'enchantement de nos yeux, pour notre distraction, et nous te parerons des plus éclatants joyaux, car tu es dorénavant la plus chérie de nos ballerines. Danse, comme dansaient, par les vallées de l'Hellas, les dieux de ton pays.

Or, tandis que, fleurs vivantes, se sont arrêtées les autres danseuses, lasses, Karysta sourit d'un mélancolique sourire; elle est restée une

spectatrice navrée de la fête. Reverra-t-elle jamais Sépéos, son fiancé? la vieille Géo, malgré sa prédiction fatale? et les camarades d'Égypte? Alors, pourquoi ne pas danser, pour mourir plus tôt? parmi des splendeurs qui l'emprisonnent et lui pèsent.

Toutes ces pensées sombrissent ses regards nostalgiques, et les gaîtés, autour d'elle, aggravent sa tristesse.

Karysta danse,

— follement

Follement, elle s'est élancée, soulevant des deux mains sa robe de gaze violette, pailletée d'or, d'argent et semée de pierreries. On dirait une libellule dont le corps serait d'une femme. Elle saute et il semble qu'elle vole, si légère est la saltation de ses membres grêles, blancs, à peine dorés de l'or de raisins clairs dans le soleil.

Sous la lumière des torchères et des lampes, elle virevolte, tournoie, fleur de chair, de clarté, de pierreries — et d'avril.

Plus lentement, elle festonne des pas rythmés où tout son corps s'offre, liane callypige et artiste, pour, en un geste pudique, échapper à une soudaine étreinte imaginaire, en un jeu tour à tour provoquant et chaste. Parfois, le corps menu et merveilleusement modelé de la mignonne ballerine se dérobe à demi sous la transparence de la robe, puis s'éploient et battent vertigineusement les ailes diaprées de reflets.

Karysta la Tanagréenne — fleur, femme, flamme, joie, douleur, amour, gemme, papillon, fée — danse, follement, éperdue de l'ivresse triste de son âme.

X. — LA TROMPEUSE APPARENCE

MAIGRE, haillonneuse, la vieille Géo dresse sa silhouette sinistre au milieu des danseuses graciles et tant parées. En ses vêtements de pauvresse, avec ses mains brunes, aux doigts crochus, avec sa figure ridée, pareille aux pommes sèches, sous la broussaille

minable des cheveux rares et d'un blanc sali, l'Egyptienne est, un instant, semblable à une chauve-souris aveuglée, chue en plein jour au milieu d'un essaim d'oiselettes :

— Oh! Karysta! ne danse plus!... C'est la mort qui te guette. L'oracle a dit que tu danserais trois fois et que tu dormirais pour toujours...

Les accords des flûtes, des violes et des lyres se sont brisés, des cris de stupeur ont accueilli le mauvais présage de l'apparition. Brusquement, se sont interrompues toutes les danses. Karysta reste immobile, haletante de la précipitation de ses pas tout à l'heure, quand elle tourbillonnait pour étourdir son chagrin, parmi les fleurs, l'harmonie de la musique, dans la lumière de l'orgie.

Géo avait veillé Sépéos, durant les nuits douloureuses, et, ce soir qu'il était plus calme, elle s'était endormie, sûre de la guérison du fils bien-aimé, meurtri par son amour, les verges des soldats et le plat des glaives lourds.

Mais son sommeil, tourmenté de rêve, avait été troublé par des pas; elle avait reconnu, au clair de lune, Sépéos fuyant le camp. Elle l'avait suivi, avec d'infinies précautions pour ne se point trahir. Vers la Ville, que des lueurs signalaient dans l'obscurité, il se hâtait. Elle le vit pénétrer dans les jardins de Silius, étagés aux flancs du Mont Palatin. Tremblante, elle avait épié la silhouette du futur chef des Rômes, à travers l'ombre des massifs; mais, un moment, elle l'avait perdu de vue, et elle était tombée exténuée de la route longue et de l'ascension rude. Quand elle avait atteint le lieu de la fête, Karysta dansait, et un seul sentiment l'avait prise, l'indicible effroi que son fils pouvait mourir si — pour avoir, trois fois, dansé et plu — mourait la petite danseuse de Tanagra.

Les convives, d'abord, se sont épouvantés un peu de cette apparition d'une sorcière — quelque démon, pensent-ils, en leur ivresse. Plusieurs ont fait les cornes et ont ri, Messaline plus fort que tous, Pollio envoie un baiser railleur à Géo. Sollius et son ami, dédaigneux de l'incident, se fixent avec tendresse, sans une parole.

Cependant, l'Egyptienne caduque a posé ses mains griffues d'oiseau de nuit sur les épaules de Karysta :

— Viens !... Viens vite, mignonne, si tu ne veux pas mourir. Plus qu'une fois, tu le sais... Les dieux l'ont dit... Viens !

Mais l'impétueuse souveraine bondit du lit de pourpre où s'étale son altière beauté ; debout devant la sorcière et la danseuse, après un rire moqueur :

— Eh quoi, la vieille, tu veux m'enlever ma favorite, la ballerine que j'ai élue, parmi toutes les danseuses grecques, romaines ou orientales ? Tu es donc toquée ?... Pars ! on ne te fera point de mal, mais Karysta m'appartient ; elle me plait et je la garde... On ne s'en va pas ainsi sans ma permission.

Un murmure approbateur salue les mots de l'Impératrice, des phrases jaillissent des groupes de conviés.

— Tu es belle autant que clémente, divine Augusta Messalina.

— La vieille est, certainement, une aliénée que les gardes n'ont pas vue rentrer.

— Il faut que ces soldats soient saouls.

— Que deviendra l'empire ? — gémit l'austère Pollion dont la bouche s'empâte, si de tels méfaits demeurent impunis ?

Sépéos s'est élancé du massif où il se tenait blotti. Il étreint les genoux de l'Impératrice, tend vers Elle des mains suppliantes. Des gardes, aux éclats des voix, un centurion prétorien à leur tête, sont accourus, Messaline ordonne :

— Jetez hors des jardins cette énergumène... Elle hurle !... Vite, éloignez-la de force. — Quant à cet Egyptien, liez-lui solidement les poignets derrière le dos et laissez-le errer, à son gré, par les allées.

Tandis que s'empressent les soldats, debout autour de Sépéos, pour garroter ses bras de bronze, — une ardeur, aiguillonnée du refus de l'homme, trouble la souveraine. Les soldats ayant fini, Messaline s'avance vers le beau captif et lui chuchote à l'oreille :

— Ici même, avant une heure, attends et surveille...

Puis, tous, amphytrions et convives, regagnent les lits ; sous le portique illuminé, la fête reprend plus licencieuse. Mille propos exubérants

se croisent ; même, de la philosophie se prostitue aux bouches des buveurs. Messaline exalte l'art du plaisir :

— J'aime d'être aimée et j'aime qu'on s'aime autour de moi... Je cherche la Beauté partout, toujours, et je souhaiterais — pour mes amis et pour moi — réunir palpables, jouissables, toutes les beautés de l'univers... Des lèvres gourmandes et des fruits savoureux, de splendides corolles, des tiges rigides, des chairs et des gemmes, des yeux qui flamboient, ce sont des fêtes, des bouquets de plaisirs. La tâche de sagesse est de les colliger pour soi — en une gerbe idéale, le plus fréquemment renouvelée, des voluptés, des loisirs délicats, des ardeurs, enfin de toutes les parures imprévues que peut avoir la pire réalité.

— Le plus titubant ni le plus sobre des rhéteurs ne s'exprimeraient mieux — applaudit négligemment Silius — Vois, Karysta nous regarde et semble ne pas comprendre ces conseils de vie intense... Pourtant, délicieusement printanière et jolie, elle vient du pays d'Hélène la blonde et l'immortelle, dont les hommes, depuis qu'elle causa la ruine de Troie, sont toujours un peu épris.

— Tu entends, mignonne. Remercie le sénateur du compliment. Oh! — dit-elle, en riant — il n'est qu'une façon de remercier un homme quand on est jolie fille... Ne crains rien, je ne suis pas jalouse; tends vers lui tes lèvres, qui semblent des framboises mûres.

Luxuria fait s'étendre l'enfant entre elle et son amant, la pousse doucement vers lui et les regarde avec des yeux d'indulgence. Mais, comme perlent, aux yeux de Karysta, des larmes lourdes qui tombent sur les roses blanches que Silius passait aux agraphes de sa robe, Messaline, furieuse, la chasse :

— Va-t'en ! — Monte dans la chambre du palais qui t'a été désignée. Je ne veux pas voir ici de la tristesse... C'est à cause de lui, et pour ne chagriner personne, — elle montre Silius dont les yeux demandent grâce pour elle — que je dédaigne de te faire châtier.

Sur un signal, des patriciens s'élancent vers les musiciennes et les danseuses, qui de nouveau, tourbillonnent — fleurs vivantes, comme soulevées rythmiquement par le vent qui chante. Toutes, avec des rires de faunesses poursuivies, se sauvent, légères, et c'est, par les allées des parterres, l'envol de leurs tuniques de soie et de gaze, avec le chatoiement des pierreries.

Mais, bientôt, les reflets des colliers et l'éploiement des ailes soyeuses sombrent sous les ramures. Les couples enlacés, sous les arbres, tachent à peine la nuit. Des soupirs montent dans le mystère où les luths et les violes se sont tus. Danseuses, mimes et musiciennes sont des fleurs chues dans les parterres, cueillies par les faunes invités. Messaline qu'excitent enfin tous les spectacles épars de cette féerie galante, se serre contre Silius; tendrement, elle lui a noué ses bras autour du cou, puis, câline, elle pose le papillon pourpre de sa bouche sur ses yeux et sur ses lèvres :

— Oh ! mon cher amant, jamais, je pense, ma chair n'a souhaité ta chair comme ce soir... Jamais une telle soif ne me fit désirer tes caresses. Silius, dans la fièvre de ce printemps de Rome, tout un renouveau d'amour refleurit en moi.

— Messalina, ma divine, aimons-nous; nous avons encore de belles heures à vivre l'un en l'autre... Mais je suis, cette nuit, comme toi transporté; des baisers chantent en moi, montent vers toi et je te rêve infiniment mienne sous ces arbres en fleurs... Tout de suite, veux-tu ?

Silius étreint Messaline, mais l'Impératrice s'évade, en riant, de ses bras déçus :

— Attends-moi, oh ! mon amant, quelques minutes, et tu seras heureux plus et mieux que tu ne rêves... Une surprise...

Luxuria s'esquive, fuit, à travers les bosquets où tremblottent aux branches de factices pierreries de lumière. Haletant de stupre, tourmenté délicieusement de deviner la promesse de son amie perverse, Silius s'étend sur les coussins pourprés où gisent des pétales défaits et des corolles meurtries. Silius songe. Tour à tour, puis confondues, tournoient devant ses yeux — ses yeux fous, ses yeux ivres — Karysta, Messaline, toutes deux troublantes, et si différentes. L'Impératrice, c'est un parfum qui le réveille toujours, un attrait de peau, le souvenir d'heures inoubliables de contact, de fantaisie et de luxure. La danseuse de Tanagra, c'est l'appel fiévreux et l'approche exquise d'une caresse suprême et inconnue, ardemment appelée.

Voilà que chantent à nouveau les lyres des invisibles musiciennes, les harpes, les violes, les cithares et les flûtes; bruissent les instruments en une harmonie lointaine; un chœur de fraîches jeunes voix célèbre l'avril

et le plaisir. Des esclaves s'en viennent éteindre les lampes; et sur l'orgie maintenant silencieuse dans la nuit de nacre, au zénith, brille — parmi les étoiles, en troupes nymphéennes — le diadème de Diane, Astarté, Vénus vespérale, Hélène blonde, nimbées d'argent.

Sépéos, dont les pieds glissent plus qu'ils ne marchent, s'approche sans bruit du lit où Silius demeure plongé en la volupté de ce songe. Il se cache derrière l'un des piliers du portique, puis, immobile, pantelant de colère et d'attente, il guette la venue de l'autre, — qui? Messaline? Karysta? — suppute ses douleurs prochaines, rumine d'impossibles vengeances.

Le chœur expire sur une languide strophe d'amour. Les musiciennes taisent leurs mélodies. Du palais, dont la silhouette monumentale s'estompe dans la nuit, une femme sort, vêtue ainsi que Karysta, la ballerine tanagréenne. C'est Messaline qui s'avance, rythmant ses pas au prélude de la lyre d'or qu'elle tient.

Aux plis flous d'une gaze violette, constellée de gemmes orfévrées, un corps jeune et splendide, marmoréen, sous les clignements d'étoiles, transparaît, soulevant parfois, au gré du rythme, les pans de la tunique fendue sur les hanches. Or, elle chante, doucement, d'une voix pareille à la voix de Karysta, un introït passionné :

Parmi les vignes d'or aux vertes feuilles — il y a des grains savoureux, que le soleil a muris ; — sous mes voiles, des fruits attendent les lèvres amantes, — plus tentateurs, plus fins, plus parfumés encore — que les raisins de Crète, que les fruits d'or de l'Hellas :

Qui coupera les fruits et fera la suprême vendange? Toi, n'est-il pas vrai ? — Toi, le fort et beau vigneron dont j'attends la serpe amoureuse. — Le vigneron blesse la vigne; — mais, bientôt cicatrisée, en une nouvelle saison — elle a d'autres grappes lourdes et mûres pour des bouches nouvelles.

Tends tes lèvres à mes lèvres, — Tes doigts emprisonneront mes seins. — Vois, mon bien-aimé, ils sont pareils aussi aux colombes — érigeant, pour les baisers, leurs becs pourpres, — dans les matins clairs — les aubes bleues, d'argent, de pourpre et d'or, — les aurores buveuses de rosée.

Baisers, papillons frôleurs, — vous me donnez faim de plus profondes étreintes ! Déchire, pour te hâter mieux, mes voiles. — Et, si je suis nue, vêts-moi de caresses ! — Que je n'aie plus froid au cœur, — aux bras, à ma bouche, et partout, — où je suis brune et je suis belle.

Messaline est venue jusqu'auprès de Silius. Et son amant, fou d'elle, la saisit. Enlacés, ils s'enivrent l'un de l'autre, en une frénésie, où semble s'exalter le génie illusionnant de la fausse danseuse. — Oh ! l'élan, le bond de fauve du captif Sépéos vers eux ! Il a surgi de l'ombre du portique et se dresse en face des amants pâmés, parmi l'émoi des agonisantes roses.

Frénétique, il tord ses impuissantes mains liées, et les veines de son corps à demi nu se gonflent de l'inutile et suprême effort qu'il fait, pour rompre sa chaîne. Silius s'est retourné à peine, en le flagellant d'une raillerie, et il étreint ardemment Karysta, insoucieux des mouvements de rage du barbare attaché.

Alors, Sépéos, debout en face d'eux, brute en courroux, ne réfléchissant plus, n'observant plus, dupé dans les ténèbres de cette aventure et de cette nuit, fouaille les amants de ses insultes :

— Karysta ! prostituée ! Plus vile que les catins de Suburre ! Menteuse ! tu m'avais promis la Fleur de ton printemps, et tu sais l'art d'une fille publique... Tu dégringoleras demain, avec des esclaves, dans l'ordure des plus basses complaisances qu'un consul romain, aujourd'hui, te paie ! Ah ! celui qui t'achète, puissant qui ne sait rien que l'orgie, je l'émasculerai de mes mains !... En cette ville de fange, Rome, qu'il faudrait brûler, les patriciens sont l'opprobre du monde, sacrilèges, voleurs, proxénètes... Ah ! gloutons de tout le festin, le jour viendra où les autres, les petits, voudront, à leur tour, être conviés. Ils jetteront à bas des lits vos catins, depuis la première de toutes, l'Impératrice Nue, ils te lacèreront les épaules, la poitrine et la face, ils te marqueront au front, Silius ! — et, moi, sois-en certain, je te désexuerai !... Les singes et les porcs se repaîtront de ta chair, à toi, la Tanagréenne souillée !

N'en pouvant plus de colère, l'Égyptien se rue sur le groupe obscène :
— « Je vous séparerai, du moins, à coups de pied, comme des chiens ! »
Messaline, dans la tunique fendue de la danseuse et coiffée comme

Karysta, parée de ses bijoux, se sauve, à cette menace, en se voilant le visage d'une main, par prudence, esquisse de l'autre un geste moqueur à l'adresse du bohémien entravé. Les yeux de Sépéos, anxieusement, suivent cette fuite, jusqu'à ce que, au seuil du palais, disparaisse la gracile silhouette.

Silius heurte un gong, pour appeler ses licteurs et les prétoriens de sa garde. A demi redressé sur le lit, — tandis que déjà — luisent, au fond d'une allée, les torches des soldats, drapé en sa toge de lin brodée d'une bande pourpre, — il désigne Sépéos, dont l'intelligence de taureau berné vomit de nouvelles baves :

— Emmenez cet homme, et qu'il soit fouetté de verges! Puis, qu'on l'enferme dans l'ergastule... Je veux qu'il soit livré aux bêtes dans les jeux du cirque, offerts par moi au peuple de Rome, pour les calendes d'août, en l'honneur de Messaline!... J'ai dit.



XI. — KARYSTA DANSE POUR LA TROISIÈME FOIS

DES CRIS des appels, dans le brouhaha de la foule romaine, entassée au long des gradins de l'amphithéâtre immense, se croisent, et des saluts, des souhaits de bon présage. Du forum s'engouffre sans cesse la multitude sous les arcades du Cirque; les chevaliers, la plèbe grouillante et bruyante des jours de liesse, surgissent des vomitoires pour s'épandre sur les gradins. — Hommes et femmes, pêle-mêle, se heurtent et se bousculent pour atteindre aux rangées de pierres les plus recherchées, qui font face à l'entrée de l'arène, par où fauves et gladiateurs viendront combattre. Des querelles éclatent; des citoyens, arrivés, la veille ou dans la nuit, des villes voisines, ont, dès l'ouverture des portes, accaparé les premiers degrés dont les veulent déloger les gens des faubourgs. Les désignateurs, chargés aussi par les édiles de veiller au bon ordre, s'interposent, indiquent aux spectateurs les places qu'ils doivent occuper, sans prendre garde aux quolibets pleuvant sur eux des hautes galeries où se pressent les esclaves.

Le soleil perce le velum bleu suspendu au-dessus des gradins et de l'arène. — Des rayons se jouent sur les faces enluminées par les libations du matin, surexcitées par l'attente du grandiose et sanglant spectacle. — Le sable de la piste, pailleté d'étoiles minuscules, se rose de lumière adoucie; et le podium, où les souverains, les vestales, les sénateurs et les prêtres vont s'asseoir sur la pourpre des coussins, est violet, d'or et de rouge mêlés, d'un violet sanguinolent où l'éclat des passementeries s'allume en reflets métalliques.

Du forum, toujours, la rumeur monte des masses plébéiennes retenues par les soldats; des acclamations saluent les patriciens populaires à leur passage. Des marchands de boissons et de fruits crient leurs denrées. Le cirque est plein du haut en bas; dans l'enceinte gigantesque c'est une houle de têtes rasées ou exagérément chevelues, et des éclairs brillent aux yeux impatients.

La foule tapageuse dit la splendeur des précédents combats offerts pour l'avènement de Claude; on discute la gloire des gladiateurs; les hommes critiquent ou louangent la façon de frapper des hommes des divers pays; les noms prennent une emphase d'admiration en passant de bouche en bouche, les noms aimés de ceux qui ne furent jamais vaincus. Des jeunes filles se font plus gracieuses et souriantes pour obtenir des places meilleures; des amants se serrent l'un contre l'autre, et des enfants, à califourchon sur les épaules des hommes, rient; des fillettes mangent des fruits, et le jus des oranges et des pastèques raie drôlement leurs visages puérils. Tous les yeux cherchent à distinguer le podium, aussi les silhouettes des lutteurs entre les barreaux des portes. Parfois, des rugissements de lions ou de tigres se mêlent au tumulte des voix humaines, — les voix rauques des fauves prisonniers et affamés.

Une clameur formidable, soudain, emplit le cirque : Messaline, parmi les flabellifères érigeant des écrans de plumes, et Silius paraissent. Claude, — l'Empereur vingt mille fois cocu, car les amants de Messaline, dit-on, rempliraient plus d'un septième du Cirque — malade, est demeuré au palais impérial. — « Vivat Augusta Messalina! », clame la foule — « Vivat Silius consul amatusque! » Ainsi Rome applaudit les amants patriciens, en des transports de joie pour les jeux qui lui sont offerts.

Les coussins précieux, aux somptueuses harmonies, du podium, disparaissent à présent sous la blancheur des toges — de la stola et du carbasus — et des robes des vestales : le peuple salue chaque arrivant, les magistrats, les courtisanes et les patriciennes. Parfois, strident des sifflets, à l'entrée de quelque édile tyrannique, d'un questeur, par exemple, soupçonné de s'être enrichi du froment destiné à la plèbe, ou d'un patricien détesté pour son arrogance en des fonctions anciennes ou présentes.

Des silhouettes blanches, entre les colonnades du premier gradin, s'égrènent : ce sont les danseuses et les musiciennes de l'Impératrice, et parmi elles, Karysta, couronnée de myrte. Elles jettent des fleurs en hommage à Messaline, étendue sur son pulvinar de pourpre éclatante, et dont la palla de soie entr'ouverte laisse apercevoir la taille cerclée d'or, un collier d'émeraudes et de rubis, ruisselant sur les seins, enrésillés d'or, où des brillants scintillent. Autour de Messaline et de son amant, les danseuses et le musiciennes se sont accroupies; l'Impératrice

garde Karysta, la Tanagréenne, à ses pieds, flatte, par instants, d'une main familière, le front et les cheveux de la svelte danseuse.

Silius est persuadé d'avoir possédé la jeune fille, l'autre soir, après la fête dans ses jardins; Messaline ne l'a point détrompé; il a trouvé, sur les lèvres et aux caresses de sa maîtresse impériale, une imaginaire saveur de nouveauté, que sa pensée seule fit naître. Or, le consul est blasé dès l'abord : une corolle butinée ne le tente plus. Pourtant, la reconnaissance de sa chair lui dicte une pensée miséricordieuse.

Les fanfares buccinantes ont fini de célébrer l'entrée de l'Impératrice et du consul. Dans l'arène, un taureau noir est aux prises avec une panthère numide, et cette lutte — simple prélude à d'émouvantes tueries — amuse à peine le public impatient des émotions prochaines. Distraite, Messaline ne prend pas garde aux acclamations qui, de partout, retentissent à la gloire de sa beauté. Elle écoute Silius, demeure, en souriant, l'Enigmatique, — divine et surhumaine par la puissance et la volupté.

— Tu es trop belle pour n'être pas accessible à ce que je voudrais te dire, diva Messalina, mon adorée maîtresse...

— Que veux-tu donc, Silius?

— Tout à l'heure, avant les jeux, je suis allé voir ceux qui vont combattre. Sépéos est du nombre; il sait manier le glaive comme le meilleur de nos centurions et lance le javelot en plein cœur des cibles... Cela ne t'amuserait-il pas de faire l'amour, — pardon — de faire de l'amour, en rendant à Karysta son fiancé magnifique et stupide?

Des rugissements montent de l'arène; dix ours des montagnes s'agrippent à dix lions. Des gradins tombent des projectiles — peaux de fruits, prunelles et petites pierres, des pommes et des oranges dont le jet attise les colères des fauves. Et le peuple rit, applaudit aux phases du combat. — Un orchestre de tubas, de trompes et de flûtes aigres rythme la rumeur de cent mille voix exultantes.

Messaline, sans répondre à Silius, se penche vers Karysta et l'appelle :

— Tanagréenne, je veux que toi et les tiens bénissent mon nom... Sais-tu quel bonheur va t'être donné, petite grâce?

Luxuria, qui rit ironiquement de la fausse allégresse qu'elle cause, continue :

— Tu pleures Sépéos, ton futur époux... Tu vas le revoir. Vous

5

serez libres, l'un et l'autre, et nul obstacle ne séparera plus vos bouches unies, vos mains exquisement jointes. C'est moi, Messaline, qui veux vous remettre aux bras l'un de l'autre... Et c'est lui — (montrant Silius) — qui sollicite votre pardon à tous deux, en souvenir des baisers qu'il a cueillis sur tes lèvres...

Sans écouter la fin, la Tanagréenne se jette aux pieds de l'Impératrice, baise avec effusion ses doigts fuselés, exprime sa reconnaissance infinie en un flux précipité de paroles :

— Je savais bien, déesse, que tu étais bonne autant que belle... Si tu souffrais la souffrance de Karysta!.. Elle serait morte sans ta clémence, ô Messaline.

— Si tu étais laide et si ta vue ne délectait mes yeux, je me serais peu souciée de te faire pleurer, — dit nonchalamment Luxuria; puis, désignant, à nouveau, le consul :

— C'est la récompense des carèsses que tu as prodiguées à mon amant.

La danseuse, qui ne comprend pas l'allusion et ignore la comédie de l'autre nuit, se retourne vers Silius et s'incline avec des mots de gratitude :

— Exquise ballerine, ce matin, au ressouvenir du miel de la langue grecque, j'ai puisé l'idée généreuse de mettre en liberté ce sauvage qui te plaît... Oh! petite danseuse de Tanagra, je n'oublierai, de sitôt ta bouche minuscule.

— Que veux-tu dire, seigneur?

— Je t'aurais cru inexperte et maladroite comme ces vestales d'autrefois, ignorantes de l'art du baiser, élevées au temple... Mais le soleil de l'Hellas verse la science au cœur de ses nymphes. Tu étais troublante, mignonne, et tu étais nue sous un voile léger, et chacun de tes gestes suscitait le désir en moi... Et tu étais mieux que nue sous la gaze violette, et comme le frôlement d'une brume d'amour rôdait à chacun des plis de ta tunique fendue...

Karysta ne saisit pas le sens de ces paroles. « Peut-être — se dit la jeune vierge — Silius a-t-il vidé de trop nombreuses coupes pendant les sacrifices des calendes... Ou bien, c'est un jeu auquel il veut me prendre. » Et elle sourit, innocente, avec ces prunelles d'indulgente moquerie amusée des enfants qui voient passer quelque ivrogne titubant et joyeux, chantant faux et riant d'un rire de faune, un jour de vendange.

Un bonheur indicible gonfle sa poitrine. Elle va revoir Sépéos, son amant adoré; plus rien ne lui importera plus au monde, du moment qu'ils se seront retrouvés. Il l'emmènera, sans doute, dans les montagnes campaniennes, ils y vivront insouciants de tout ce qui ne sera pas leur amour. Ils mèneront l'existence des bergers. Des baisers et des mots dont on ne se lasse point empliront de charme les heures.

Emportée par son rêve d'idylle, Karysta ne garde point rancœur de ses souffrances. Elle n'entend ni les rugissements des bêtes féroces ni les roulements des chars, les cris des cochers ni le bruit des chocs où se brisent les véhicules, ni les sonores claquements des fouets, ni la cloche du signal et de l'arrivée, ni les proclamations des hérauts. Confusément, l'énorme rumeur de la foule orchestre la joie qui chante en elle.

— Va-t-il venir bientôt, mon bien-aimé? questionne-t-elle, en une audace soudaine, élevant vers Messaline ses mignonnes mains, deux lotus roses en offrande, ainsi qu'en présentent à Vénus ses prêtresses.

— A l'instant — dit Silius. Et il ordonne à un centurion de quérir Sépéos dans le souterrain où il attend parmi les condamnés.

Après les courses, un entr'acte est annoncé pour les préparatifs des combats d'hommes. — Alors, entre les prétoriens, dont luisent les armes et les boucliers, droit et fier en face de Messaline et du consul, Sépéos monte les degrés du podium.

Il est nu, sauf sa campestre, courte et rouge, tenue autour des reins par une ceinture métallique, des sandales et le casque, des bracelets de fer aux poignets. Il affecte, tandis qu'il marche entre les soldats, — les mains liées, comme on fait aux condamnés avant de leur donner leurs armes, — de ne point voir Karysta. Elle, les yeux ardents, le corps penché en avant, le visage illuminé du bonheur de revoir son ami, le regarde venir, et son cœur bondit en sa poitrine, soulève d'un mouvement saccadé ses seins mignards et fermes, sous sa tunique blanche.

Elle s'élance vers lui. Mais Sépéos, farouchement, la repousse, avec mépris, et, montrant Silius:

— Suis-je un esclave, pour prendre les restes de ses caresses?

Et il lui jette une insulte, le nom grossier des courtisanes dont la conque repait les esclaves et les bas affranchis aux bouges crapuleux de

Suburre. « Quel crime a-t-elle commis? » — se demande anxieusement Karysta, ignorante de la calomnie qui la souille, de la feinte qui abusa l'amant jaloux. Quel est son grief? Elle lui fait horreur, il la hait. Tout son être ingénu dit l'étonnement.

— Oh! Sépéos, quel démon s'est emparé de ton cœur, a rendu ton âme insensée? Que t'ai-je fait? — clame la svelte Tanagréenne.

Et les larmes perlent au coin de ses paupières bleuies d'antimoine, roulent sur ses joues et dans le sillon de ses seins, sur lesquels a glissé la tunique lâche.

Sépéos montre Silius :

— Demande à ce ruffian de nouveaux baisers, pour le soir de ma mort, pour ce soir.

— Oh! mais tu es fou, mon bien aimé! jamais une seule de mes pensées, n'alla vers un autre que toi.

La Tanagréenne laisse fondre son chagrin dans une explosion de sanglots. Sépéos a vu sur les lèvres du consul muet, plissées d'un ironique sourire, la confirmation, d'ailleurs vaine, après le témoignage de ses yeux, de son inéluctable et douloureuse amertume :

— Tu es indigne, ô Karista, et je suis heureux de mourir.

— Mourir?.. — questionne Karysta, stupéfaite, terrifiée... Mais, pourquoi? Sépéos?.. Pourquoi? Quel malheur ignoré de moi nous frappe? Oh! mon amant, mon époux, pourquoi mourir?

Silius se redresse :

— Parce qu'il me brave encore, gronde-t-il — les bêtes le déchireront.

— O Messaline, ô déesse! — s'écrie Karysta, précipitée aux genoux de l'Impératrice, immuable en sa beauté souriante. — Est-il coupable envers toi, envers ton adoré, tellement que je ne puisse mériter sa grâce? Les déesses sont puissantes, mais moins encore que les adorées, et tu es souveraine, femme et amante. Sois, Auguste Impératrice, clémente à l'amour, par qui tu règnes!

Eplorée, toutes les lignes de son corps délicat et souple élancées vers Messaline, Karysta, la Tanagréenne, implore de toute sa gentille jeunesse, belle comme une nymphe de l'Hellas. La Magnifique semble se laisser fléchir et, baisant au front la danseuse qu'elle attire vers elle :

— Je ne veux pas, petite belle, qu'une si exquise enfant pleure, je

veux épargner ses larmes; mais Sépéos a insulté Silius, consul et mon amant. Veux-tu racheter sa faute, payer sa dette?

— Oh! toute ma volonté, tout le sang de mes veines sont à toi — pour lui.

— Eh bien danse, Karysta, danse les pas d'Egypte et tourbillonne, selon le mode d'Orient et le mode hellénique... Danse, et vous serez libres l'un et l'autre, libres d'aller où il vous plaira, libres de vous aimer dans la vie et jusque dans la mort... Et la mort, désormais, est loin de vos adolescences!

— Oh! de tout cœur, oui je danserai!.. Mais fais délier ses mains meurtries, ô divine Messaline, pour que la douleur de le voir souffrir n'empêche pas ma danse d'être légère et douce.

Messaline donne l'ordre aux soldats, d'un signe, de dénouer les liens de Sépéos. Impassible, l'Égyptien laisse les prétoriens défaire les cordes tressées de métal.

I

Alors, Karysta, pour la troisième fois, danse.

Sur des tapis, entre les coussins de pourpre où se tiennent les joueuses de flûtes et de lyres d'or, sur une mélodie lente d'abord, dont peu à peu s'énerve, s'enhardit, s'échauffe le rythme passionné, elle danse. La Tanagréenne soulève ses voiles, s'en enveloppe et les écarte, semble un papillon merveilleusement blanc, cerclé, au milieu du corps svelte, d'un anneau d'or gemmé; puis, libellule aux ailes longues, elle paraît voltiger sur des fleurs. Karysta tourbillonne et se joue. Ses lèvres flamboient de carmin en la pâle matité de son visage, et ses seins surgissent de la blancheur de ses voiles transparents, rosés du reflet de son corps aux lignes délicates.

Un murmure de plaisir bruit dans la foule, impatiente cependant des combats de gladiateurs, attendus dès la seconde partie du spectacle. Tous acclament Karysta; des milliers d'yeux la câlinent. Quelques-uns l'ont reconnue, et bientôt un surnom court de gradin en gradin, répété avec admiration : la Tanagréenne.

XII. — LA PRÉDICTION EST ACCOMPLIE

SEPÉOS, étonné d'abord, a levé ses bras de bronze et fait jouer ses doigts meurtris, ses mains lasses d'être captives.

Mais, d'un geste prompt comme l'éclair, l'Egyptien saisit le glaive d'un soldat, frappe Karysta, qui, les bras levés, une seconde, fait onduler ses seins comme des fleurs sur la tige immobile de son corps. Un cri léger. Elle s'affale, en une chute blanche, où éclate un coquelicot pourpre, — palpitante de la lutte de la vie, de l'amour et de la mort.

En un effort suprême, vers Sépéos qui a laissé choir le glaive, la petite amoureuse tend de nouveau ses mains, emportée malgré la souffrance, l'éternelle nuit prochaine, vers l'aimé. Sépéos contemple cela, hésitant, toujours l'air un peu farouche, mais pourtant ému d'une pitié qui lui monte à la gorge et qu'il va ne plus pouvoir refouler.

Messaline se penche, alors, vers l'Egyptien stupéfié, dérouté par tous ces jeux d'en haut, et, montrant le menu corps pantelant, comme un papillon que des mains puériles auraient meurtri :

— Tu peux l'aimer, Sépéos, — dit-elle, avec son immuable et souriante ironie. — Baise son front... baise ses lèvres. Dépêche-toi, beau garçon... avant qu'elle expire... C'est moi, grand sot, que tu as vue aux bras de Silius.

Pieusement agenouillé, les yeux secs et brûlant de fièvre, l'amant douloureux et meurtrier baise la petite danseuse morte :

— « Adieu, Karysta, dit-il, pardonne-moi ! »

Et, tout à coup, ce mâle superbe sanglotte.

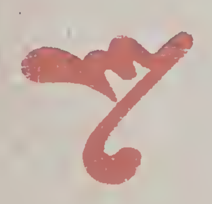




Livre Deuxième



Ancilla Domini.



I. — MORITURI SALUTANT

Au signal du gong et de la cloche, Sépéos s'est remis aux mains des soldats qui l'escortent, libre, vers le souterrain où se préparent au combat les gladiateurs.

De la grille, soudain béante en gueule profonde et noire, les hommes armés sortent, par groupes, et défilent :

Il y a des Thraces et des Macédoniens, vêtus de peaux d'ours et de bœufs, dont les mufles couronnent leurs têtes, des Gaulois aux torses nus, aux braies rayées de bleu, de blanc et de rouge, aux longues moustaches blondes dorées et rousses. Puis, des Numides, des Parthes en costumes multicolores, et des nègres nus aux corps de bronze et d'ébène; des Séres même, safranés, armés de lances en forme de fleurs. Des esclaves, armés à la romaine, frappent, de leurs glaives angulaires, les boucliers d'airain, d'argent, d'acier. Des Latins aussi, des plébéiens, de vieux soldats, accoutumés aux luttes, viennent dans l'arène.

Tous — tandis qu'éclatent les fanfares des buccines et des tubæ, des

serpents rauques et des cors recourbés, s'avancent, jusqu'au centre du cirque. Très droit, splendide, en sa demi-cuirasse sur le torse nu, Sépéos, dont les yeux fulgurent, marche en tête d'une décade. Cent cinquante



gladiateurs, — rythmant leurs pas sur la cadence des sistres, des cymbales et des trompettes, défilent devant la loge impériale et, saluant de leurs armes, — splendides de force et de beauté fière, — clament d'une seule voix retentissante :

Diva Imperix, morituri Te salutant.

II. — VAINCRE POUR SE VENGER

MESSALINE, alors, se pencha vers Silius et, désignant Sépéos, dit à son amant :

— Ce serait dommage qu'il fut tué dès la première fois. Vois ces membres souples et ces bras nerveux. Il pourrait devenir l'un des plus beaux « fiscales » que l'Empereur entretient pour notre plaisir et celui du peuple de Rome.

Tandis que les buccines, les cors, les trompettes d'argent et les longues « tubæ » d'airain sonnaient un hymne guerrier, les combattants, visages découverts, firent le tour de l'arène ovale. Les spectateurs les saluèrent d'un mot au passage, surtout les femmes dont quelques-unes savaient les noms et les performances de chacun des gladiateurs.

— Laberus ! Laberus ! — clamait une petite brune rondelette en battant des mains — sois vainqueur ! Tiens ! un baiser, pour toi, Laberus !

Et son baiser, jeté du bout des doigts, traversa l'air, comme un oiselet invisible. Laberus la salua des yeux. C'était un Italique géant, vêtu d'une cotte de mailles de bronze en écailles imbriquées tombant à moitié des cuisses nues, les jambes protégées, par devant, depuis la cheville jusqu'un peu au-dessus du genou, par des cnémides de bronze incrustées d'or. Des sandales de paille tressée le chaussaient, attachées par des lanières de cuir fauve constellées de perles d'argent.

Des paris s'engageaient :

— Vingt deniers, contre le double, que Silon sera vainqueur d'Alcès.

— Je les tiens ! — balbutia le sénateur Cornelius Sapor, d'une voix tremblante de vieillard aux lippes baveuses, — je les tiens, Linus ! mais à la condition que tu parieras aussi, avec moi, sur ce nouveau qui marche entre le Gaulois Kerbrix et le Lybien.

— Soit, il peut valoir quelques sesterces, maigre comme il est... Enfin, l'on ne sait pas avec qui ce novice doit lutter, ni quel laniste lui a enseigné la science des armes.

— Cinquante sesterces contre le double pour son adversaire.

— Non, je le prends à cinquante contre cent cinquante. Le triple !

— Tu comptes comme un changeur lombard, Linus — remarque ironiquement le jeune tribun du peuple Salvius, — c'est la preuve d'une éducation soignée.

(Le père de ce Linus était un affranchi qui avait fait sa fortune par l'usure jointe à la délation; son fils avait gagné la toge laticlave en fournissant à Tibère des renseignements précieux sur les patriciens qu'il fréquentait au bain et dans les tavernes.)

Nombre de gens, dans la foule plébéienne connaissaient le bohémien Sépéos. Son nom, vite colporté de bouche en bouche par la chronique de Rome, courait surtout le long des hauts gradins où la tourbe

populaire s'entassait, les jours de spectacle : « Sépéos ! on le disait condamné aux bêtes ! — Non, il s'est fait gladiateur, parce qu'il était las de la vie errante des histrions de carrefour. — Mais non, il a insulté un sénateur ! C'est Callia, la lingère d'Augusta, qui me l'a rapporté. — S'il croise le fer avec Kerbrix, il est perdu ! » L'intérêt grandissait pour Sépéos. Des jeunes filles le trouvaient beau et quelques-unes le plaignaient par avance : « Efface-toi bien et ne frappe pas comme un fou ! — Tends ton épée, ami, sans lier les lames ! » Une gentille campanienne blonde lui envoya un baiser, comme avait fait à Laberus la brune grassouillette : « Et, surtout, garde-toi de mourir ! » Sépéos, le fiancé de la danseuse de Tanagra et son meurtrier, n'entendait rien de toute cette rumeur. Le cirque lui semblait un immense marais où des êtres grouillaient, dont il ne distinguait ni les corps ni les voix mêlées, en une vision, un bourdonnement confus. Il marchait comme un véhicule, inconscient du moyen qui le meut. Dans sa tête lourde et vide de pensées nettes, des images, torrentiellement, se succédaient, s'embrouillaient. Il revoyait les scènes gracieuses et tragiques de son idylle brève, réentendait la prophétie terrible de la vieille Géo : — « Karysta ne dansera plus que trois fois. » — Elle avait fini de danser, la mignonne Tanagréenne, avant d'avoir goûté à l'exquise douceur de l'amour. Et c'est lui, Sépéos qui l'avait tuée : son cerveau restait comme écrasé par ces jeux des maîtres du monde et des dieux.

Par groupes, les gladiateurs, après un dernier salut à la foule assemblée, rentraient dans les salles alternées avec les vivaria, où les bêtes affamées rôdaient en rond, appuyant leurs muffles aux barreaux et aspirant l'air, lançant, de temps à autre, leurs rugissements ou des miaulements sinistres et nostalgiques.

Les rétiaires, armés d'un filet et d'un trident, — les bestiaires qui doivent combattre les fauves, avec une étoffe peinte, la lance ou l'épée, — les

Mirmillons, aux casques ornés de panaches en forme de poissons, — les Thraces, sicaires vêtus, à la ceinture, de peaux de bêtes, brandissant leur dague nationale très pointue, à lame recourbée, — les Parthes, avec les arcs et les flèches destinés à simuler des chasses au désert, — les Gaulois portant des sayons de poils de chèvres et des braies rayées, — les Italiques, enfin — et les Romains, qui luttent avec le glaive droit à deux tranchants et le bouclier, se retiraient en bel ordre, pour bientôt reparaître. La turme de cavaliers numides, des Arabes drapés d'envols de laine blanche, montés sur des chevaux petits, nerveux et fins, — et les Latins, cuirassés, à la façon des légionnaires, de lamelles de bronze, tournoyaient dans une vertigineuse fantasia en brandissant lances et boucliers, auxquels s'accrochaient des rais de soleil — passant entre les velaria rayés de blanc et de rouge, tendus sur le grouillement fabuleux de milliers et de milliers de spectateurs.



Et de nouveau, l'arène fut vide. Mais avant de gagner les couloirs et les salles où s'arment les gladiateurs, Sépéos avait revu, mollement couchée tout de son long sur les coussins pourpres, Messaline impudique

dont la « palla », aux draperies flottantes, perversement ajustée à son corps érotique, baillait sous les aisselles, laissant apercevoir, au hasard d'un geste, le bouton brun rose des seins, l'un ou l'autre, parfois les deux.

La haine lui rendit la conscience de lui-même. Une indicible colère bouillonnait en lui, plus forte désormais que sa douleur, à cause de Karysta, l'innocente qu'elle avait tuée par sa main à lui, Sépéos. Les prunelles de l'Égyptien fulgurèrent, vers Messaline, pendant qu'au fond de lui grondait son ressentiment terrible :

— Je te tuerai, vipère! Je serai vainqueur pour me venger, pour te tuer, à ton tour.

Il contempla la salle, où sur les gradins, s'agitait tout le peuple, Rome entière, avide de supplices et de sang, bien digne de son Impératrice qui résumait seule toutes les passions, toutes les impudeurs et les cruautés de cette tourbe. Autour de ces patriciens aveulis par la volupté, de ces chevaliers uniquement préoccupés de lucre et affamés des faveurs du César libidineux et sans grandeur, de ces citoyens prêts à tout vendre pour des jouissances et de l'or, — la plèbe grondante des affranchis, des Barbares et des esclaves se pressait à la curée, comme les chiens d'une meute derrière les limiers qui les entraînent et les guident.

Alors, Sépéos comprit que Rome, la ville-clarté, centre du monde civilisé, râlait, dans une agonie pareille à celle d'un vieux libertin surpris par la mort aux bras de ses prostituées, à l'heure où il se vautrait tordu d'un spasme suprême, dans une couche infâme. Il maudissait la Ville et Messaline, ces deux meurtrières de Karysta, la pure Tanagréenne — symbole de la Beauté, de la grâce et de l'Amour. Il eut rêvé d'étreindre d'un coup tous ces êtres, oui, en même temps et d'un seul geste terrible, toutes ces voix atroces et ces regards qui brûlaient de l'attrait du sang et des ignominies.

Vaincre! — Il ne songeait plus que les hommes contre qui il devait combattre étaient les plus exercés et les plus forts, les plus experts à tuer. Une énergie nouvelle, indomptable, emportait Sépéos. Il lui parut que son glaive lourd ne pesait pas plus qu'un fétu de paille dans sa main nerveuse. Agile et preste, accoutumé à manier des haltères et des poids à jongler avec toutes sortes d'objets, sachant volter et tordre les reins, au moment juste où il le fallait, pour éviter un coup ou une chute, rompu,

dès l'enfance, à des gymnastiques inouïes, il manierait ses armes, malgré son ignorance, avec une adresse qui, pour n'être pas expérimentée, aiderait à sa défense, — peut-être à sa victoire.

III. — DANS LES COULISSES DU CIRQUE

LE LANISTE, maître des gladiateurs loués pour cette journée, examinait ses hommes. Un grand romain, ancien soldat de César, devenu gladiateur, Saper, gouailla, questionnant Sépéos.

— Qui donc est désigné pour te livrer à Pluton, mon petit?

Sépéos releva la tête :

— Celui-là pourrait bien être déçu, soudard — fit l'Adolescent, en levant son bras dont il fit saillir les muscles durs.

— Par Pollux! — s'écria Kerbrix, le Gaulois — voudrait-il nous en remontrer, ce blanc-bec?

Et il rit, d'un gros rire de bon géant blond, dédaigneux, fort et doux. Le Macédonien Chylaïdès frappa sur l'épaule de Kerbrix et grimaçant du nez, qu'il avait fort long et mobile, en même temps que de ses lèvres épaisses tordues vers Sépéos :

— C'est peut-être lui, le phénomène que nous a promis le rhéteur Sapieus et auquel nul de nous ne doit échapper?

Sans répondre, Sépéos les toisa

Callixtus, un ancien chef de manipule dégradé pour ivrognerie invétérée, défia Kerbrix :

— Semio, le questeur, ne t'a pas vu, Gaulois, avant de parier sur ta carcasse? As-tu préparé l'as que tu donneras à Charon, ce soir, pour passer le Styx?

Chylaïdès fit le geste d'épousseter les épaulières du bravache :

— Tu te glorifies, Callixtus, et tu as déjà aux épaules la poussière du

spoliarium, où je te vois, dépouillé de tes armes et de ta campestre, gisant tout nu.

Dans un coin, quelques jeunes patriciens examinaient leurs combattants préférés. Ils discutaient, à haute voix, leurs mérites :

— Simias est bien meilleur cavalier qu'Arizemus, il a été vainqueur, quatre fois, cette année... Tu n'as pas de chance, Carmilès, j'entends le son de tes deniers qui s'en vont de ta bourse.

— Arizemus n'a jamais payé de mine, mais attends de le voir à l'épreuve, et ne commande pas encore le festin que tu as l'intention de donner à ta maîtresse avec mon argent; cela accroîtrait fâcheusement ta dette chez le marchand d'oiseaux et de fruits.

— Septimus Gelion, est-ce vrai que tu rachèteras Saper, s'il est vainqueur du Lybien ?...

— Oui, je veux des muscles de confiance pour m'accompagner en Égypte.

Mais le laniste Casper fit crier par l'ordonnateur la prohibition édictée par les préteurs d'occuper les coulisses du cirque, au moment des combats. Respectueusement, les centurions de la garde prétorienne, sous les ordres de Claudius Severo, rappelèrent l'ordre aux retardataires.

Les instructeurs, employés des lanistes, distribuaient et vérifiaient les armes. Sépéos prêta l'oreille au murmure d'un troupeau d'hommes — des disciples de Chreistos, le nouveau dieu Nazaréen — poussés pêle-mêle dans l'arène, qu'il apercevait sablée de poudre bleue et de raies safranées entrecroisées.

— Tu combattras, œruscator, (charlatan) dans la décade de Cornelio!... Fais de ton mieux et tu toucheras tes sept quadrigati... à moins que tu ne coûtes que le prix de tes funérailles...

De la salle voisine, venaient les cris de rage des fauves que les valets du bestiarium, à coups de barres de fer qui heurtaient les parois, chassaient des cages, dont les roulements se mêlaient aux formidables miau lements des tigres et des léopards et aux rugissements des lions.

IV. — L'HÉCATOMBE SANS ART

DANS L'ARÈNE une foule d'hommes et de femmes, dont un certain nombre couverts, par dérision de peaux de bêtes, de moutons et de veaux, de chèvres et de boucs, avait été poussée par les valets hors des vomitaria. Des femmes tenaient sur leurs bras des enfants; d'autres petits, plus âgés, se serraient contre leurs proches, tremblants de peur, les yeux rivés sur les ouvertures béantes des vivaria d'où les bêtes, désencagées, allaient surgir. Des femmes, des vierges, nues, parce que les gardiens leur avaient enlevé leurs robes et les « pallæ » qui couvraient leurs épaules, cachaient leurs seins pudiquement de leurs mains croisées. C'étaient les chrétiens, — illuminés ne reconnaissant, disait-on, aucun pouvoir, contre qui le peuple était furieux, parce qu'on les accusait de nombreux meurtres de patriciens et de citoyens riches dont le Tibre, chaque matin, roulait les cadavres. — Ils étaient aussi un objet de risée haineuse, parce que le bruit courait qu'ils adoraient une tête d'âne et un poisson qu'ils appelaient du nom de Chreistos. — On leur attribuait encore les malheurs publics, les défaites subies en Vénétie, et celle infligée par Mithridate, car c'étaient eux — croyait-on — qui, offensant les dieux de Rome, les indisposaient contre la Cité. La colère de la foule s'exaspérait.

Des lions, dix fauves superbes capturés au désert numide, sur le seuil des cages soudain ouvertes, — aveuglés par le jour, au sortir des souterrains pleins d'ombre, effarés par les cris du peuple, — hésitèrent, se battant les flancs de leur queue. Puis, ils se précipitèrent. Nul frémissement n'agitait les victimes. Leurs yeux extatiques semblaient fixés sur un signe invisible pour les spectateurs, en haut, vers le ciel. — « Lâches! lâches!.. Des flèches! Qu'on abatte ces lions comme des chevaux inutiles! » Un lion, plus affamé ou plus ardent que les monstres nonchalants qui s'étiraient, les quatre membres en arcs-boutants fichés

dans le sable, leva une de ses pattes griffues sur une femme dont les yeux horrifiés virèrent, clos soudain dans un évanouissement. Et du sang, par gouttelettes, comme des rubis sur la neige, brilla, gemmant la blancheur de la poitrine. Alors, les fauves se ruèrent.



Des poitrines déchirées, des membres arrachés, des corps qui s'affaissaient soudain dans une mer rouge, pantelèrent. Froidement, les jeunes patriciens discutaient la beauté des adolescentes et des éphèbes, leur grâce dans le spasme suprême avec des enthousiasmes d'où la pitié était bannie, mais regrettant parfois le geste de ces splendeurs de chair voluptueuse, dont l'attrait s'avivait ardemment dans la terreur de la mort, les larmes, les attitudes extatiques des beaux corps à l'agonie. Les martyrs ne faisaient pas un geste de défense ni de crainte. Seulement, ils traçaient, du front à la poitrine et aux épaules, un signe mystérieux en forme de croix. Deux enfants que tenait en ses bras un homme, leur père sans doute, furent arrachés de deux formidables coups de pattes d'un grand lion. Sépéos n'avait jamais vu ces terribles spectacles. Il restait, les yeux rivés sur l'arène striée pour lui par les barreaux de fer des grilles, fermant les souterrains — où les gladiateurs attendaient leur tour de mourir.

Mais les fauves repus, nonchalamment étendaient leurs membres, baillaient. Ils avaient apaisé leur faim, renaclaient devant les proies trop nombreuses. Alors, la foule, courroucée de leur mollesse, enivrée des odeurs d'humanité et de mort qui montaient de l'arène et de tout le

cirque, hurla d'immondes injures, jetant des fruits, des débris innommables aux géants des déserts, éclaboussant de boue les tigres dédaigneux, les panthères souples et la formidable majesté des lions.

Silius, directeur des jeux, commanda qu'une troupe de gladiateurs fut lancée sur les condamnés restés debout. Et ce fut, pendant dix minutes, un massacre atroce. Le tribun Claudius Severo dit, avec un hochement de tête, au sénateur Prœmius :

— L'art se perd; jamais on n'eut osé, autrefois, montrer au peuple un égorgement de moutons, et non un combat.

Les condamnés étaient tous morts. Deux cents sectaires avaient été dépecés par les bêtes ou exterminés par les glaives et les javelots courts.



Des valets amenèrent, des dessous du cirque, des chevaux noirs comme l'Erèbe, qui traînaient sinistrement de petites claies sans roues, où les bas employés, tirant sur le sable avec des cordes les cadavres inertes, les entassaient. De deux coups secs du rateau spécial à cette funèbre besogne, ils avaient rassemblé les jambes ballantes, ramené les bras au corps, sans trop vérifier si nul ne gardait un souffle de vie. Et, rapidement, les traineaux emportaient ces amas de chair humaine, dans les ténèbres du spoliarium. Aussitôt, les valets de l'arène, des esclaves nus, semèrent un nouveau sable qu'ils arrosèrent d'une profusion de borax et de cinabre, aux applaudissements enthousiastes de la foule, satisfaite de cette prodigalité luxueuse.

V. — MAITRES ET DÉBUTANT

DEUX DÉCADES DE GLADIATEURS, armés à la romaine, parurent alors, — et enfin. C'étaient des hommes endurcis, pour la plupart d'anciens soldats, trop débauchés pour demeurer dans les légions, ou las de la discipline; — quelques-uns étaient des esclaves à qui leur courage, leur force athlétique ou la science qu'ils avaient acquises dans l'escrime de toutes les armes, avaient permis de se racheter. Le peuple les acclama. Malgré leurs visières baissées, les habitués des jeux les reconnaissaient à certains signes qu'ils attachaient à leur cuirasse, ou à leur taille, leur embonpoint ou leur maigreur, à leur silhouette connue.

Les apostrophes, les paris emplirent le cirque d'une grande rumeur. Des jeunes filles se penchaient à l'oreille de leurs amies pour leur confier quelque impression sur l'un ou l'autre, ou leur préférence. Des voix fraîches saluaient des combattants : — « Porte-toi bien! Calixtus! Et ne va pas te laisser toucher! » Le chef de la première décade répondit d'un geste de son glaive nu.

— Kerbrix, je te dis, vaincra Calixtus et bien d'autres!

— Tu es fou, Pigion. C'est un barbare gaulois qui ne peut être aussi habile qu'un citoyen dix fois blessé à la guerre.

— Vingt-cinq sesterces que tu te trompes, Maglorius?

— Je les tiens; mais je t'assure que tu vas te ruiner.

Le jeune patricien à qui s'adressait cette réplique railleuse, haussa les épaules : — « Trente deniers contre un, que l'Egyptien, celui qui marche entre Chylaïdès et Saper, sera tué! — Tenu!... Il est peut-être mieux instruit que tu ne le penses. » Sépéos marchait d'un pas assuré, tenant ferme dans sa main, crispée de colère haineuse, la poignée de son glaive.

Les décades, sur le signal du laniste Casper, qui assistait au combat

se précipitèrent homme contre homme. Dix glaives se heurtèrent, firent résonner l'airain des boucliers. Des éclairs jaillirent.

Sépéos se trouvait combattre contre Simias, un ancien esclave grec, renommé pour les feintes rusées de son jeu. Mais, soit que la fougue de Sépéos, fonçant sur lui en brandissant son épée au bout du bras tendu, l'eut dérouté, soit maladresse passagère, Simias fit un bond qui le sauva seul du formidable choc, dont le bouclier portait la trace visible : des trépignements et des clameurs accueillirent ce coup d'un débutant. Les tenants de Simias ne s'inquiétaient pas, certains de leur homme, contre un novice sur qui bien peu d'hommes, sinon bien peu de femmes, avaient eu l'audace de parier. Quelques voix, pourtant, croisèrent des chiffres sur les deux noms.

Pendant ce temps, Callixtus contre Kerbrix, Chylaïdès contre Saper, Arizanus contre Manechus, le nègre Sapion contre le vieux Verilis et les autres, luttaient avec des voltes, des bruits de boucliers qui se frappent et des lames qui grincent en se froissant. Un grand cri accueillit la chute soudaine de Simias, dont le corps s'affaissa dans un bouillonnement rouge. Il rendait des flots de sang par la gorge que le glaive de Sépéos avait trouée, à demi coupée.

Sépéos, ayant relevé sa visière, salua du glaive la foule, après un regard sur le cadavre de l'adversaire mort, qui n'était même pas son ennemi. Puis, tourné vers Messaline, Silius et les vestales, il attendit la sentence du Peuple, le Roi aux cent mille têtes, et de l'Impératrice souriante qui l'applaudissait.

Messaline se pencha vers son amant :

— Il est vraiment très bien; pour un débutant, c'est un coup de maître.

— Oui, il faudra le faire entrer dans les fiscales impériaux; il a de l'avenir et, par Jupiter! dit Silius... Je m'y connais en hommes!

— Moi aussi! répliqua Messaline. Mais, vraiment, ce Simias est trop bête de se laisser vaincre ainsi. Je perds sur lui mille sesterces.

— Et moi, cinq aureus... Tant pis pour lui! il ne mérite pas sa grâce.

D'ailleurs, avant que la grande vestale Calpurnia, l'Impératrice et les consuls eussent décidé de trancher, par leur sentence, les avis de la foule, dont les mains tendues renversaient le pouce en bas ou le levaient

en signe de miséricorde, un grand tressaillement détendit le long corps étendu du gladiateur blessé, dont les reins, les jambes et le dos dessinèrent un arc, puis il retomba sans plus donner le moindre signe de vie.

En ce moment, Callixtus, touché à l'épaule, laissa choir de sa droite son épée. Tout le cirque applaudit des mains et de la voix le coup de Kerbrix, le Gaulois vainqueur. — Mais, aussitôt, les mains levées, unanimement, pardonnaient à Callixtus sa défaite, la première, peut-être, à cause des nombreuses médailles fixées sur sa cuirasse de bronze et qui attestaient son ancienne valeur militaire et sa gloire vieillie.

Tristement, l'ancien soldat se tint à l'écart du groupe des combattants.

VI. — SÉPÉOS VAINQUEUR

L'ÉGYPTIEN, à présent, se trouvait, en ligne avec le Gaulois Kerbrix qui l'avait raillé dans le souterrain où ils attendaient leur entrée dans l'arène. Souple, en face du géant blond, il se couvrait l'épaule et le flanc de son bouclier, tenait en haleine son adversaire par des feintes vers la face, de rapides coups trompeurs qui faisaient miroiter sa lame triangulaire, dans un moulinet où disparaissait, par moments, le dessin de son jeu vif, d'une foudroyante promptitude. Quatre combattants du peloton compact des autres faiblissaient presque ensemble.

Kerbrix, harcelé, fonça, soudain, comme un taureau ; Sépéos tendit le bras violemment dans la direction du ventre, et d'un coup violent de son bouclier contre celui de Kerbrix, écarta cette défense du corps du Gaulois. Traversé de part en part, le géant blond, — rejeté en arrière par l'adversaire, retirant de la gaine humaine sa lame sanglante, — s'écroula sur le dos : son épée gisait, à côté du vaincu, sur le sable. Et l'Egyptien, magnifique comme une statue de bronze animée, posant son pied

droit sur le cadavre clair, roux, pourpre, et, laissant sa visière baissée,
érigea, cette fois, son bouclier,
tel un coq sa crête, en triomphe et en hommage vers la foule.

Des formes sinistres, armées de glaives courts et casquées d'un corbeau de fer, achevèrent les blessés en leur tranchant l'artère du cou. Des crocs et des claies traînèrent les cadavres, sept sur vingt combattants, — et des parfums tombèrent, soudain, en rosée, des frises, tandis que Messaline à Sépéos Vainqueur, cria :

— Tu as bien mérité de vivre. Tu seras gladiateur impérial.

VII. — RENCONTRE DE LA HAINE ET DE L'AMOUR

Ebloui, au sortir du vomitoire des gladiateurs, après les ténèbres des salles souterraines. Sépéos s'en alla, au hasard. Rome, incendiée par le soleil près de mourir, flambait. Aux frontons des temples, des rayons d'or et d'argent s'irradiaient en trophées. Des chars à deux et quatre chevaux, des curricula, attelés de chevaux nains de Sicile ou de Ligurie, des litières portées par des esclaves noirs, semblables à des cariatides vivantes et en mouvement, encombraient de cris, de claquements de fouets la Voie Sacrée et la Voie Appienne.

Sur le Forum, une foule d'oisifs allait et venait ; les parasites se disputaient l'oreille des Riches, congratulaient les chevaliers et les marchands dans l'espérance d'obtenir un repas. Et partout, des deux côtés des grandes voies et à travers le Forum, passant avec ostentation devant les Thermes, où, sous les colonnades, des hommes flânaient après le bain, des courtisanes — en palla qui, agrafée sur l'épaule, laissait voir leurs aisselles épilées, leurs cuisses et leurs jambes, par éclairs de chair, — se promenaient. Des esclaves escortaient les plus luxueuses, portant leur miroir d'argent ou d'or. Les plus humbles, effrontément, provoquaient les hommes en clignant de leurs yeux prometteurs et fardés.

D'autres passaient, couchées sur des coussins multicolores, dans leurs lectica traînées par des chevaux ou entourées d'esclaves qui relayaient les porteurs de cent en cent pas. Des groupes de licteurs, des escouades de soldats, faisaient place à travers la foule à quelque magistrat vêtu de la laticlave à large bande pourpre ou à quelque chef militaire se rendant au palais de César, sur le Palatin. — Il y avait aussi nombre d'affranchis orientaux coiffés de la mitra, les joues et les lèvres avivées de carmin, les yeux cernés de kohl, faisant onduler leurs croupes saillantes, équivoques frôleurs louches dont les robes laches épandaient autour d'eux des parfums.

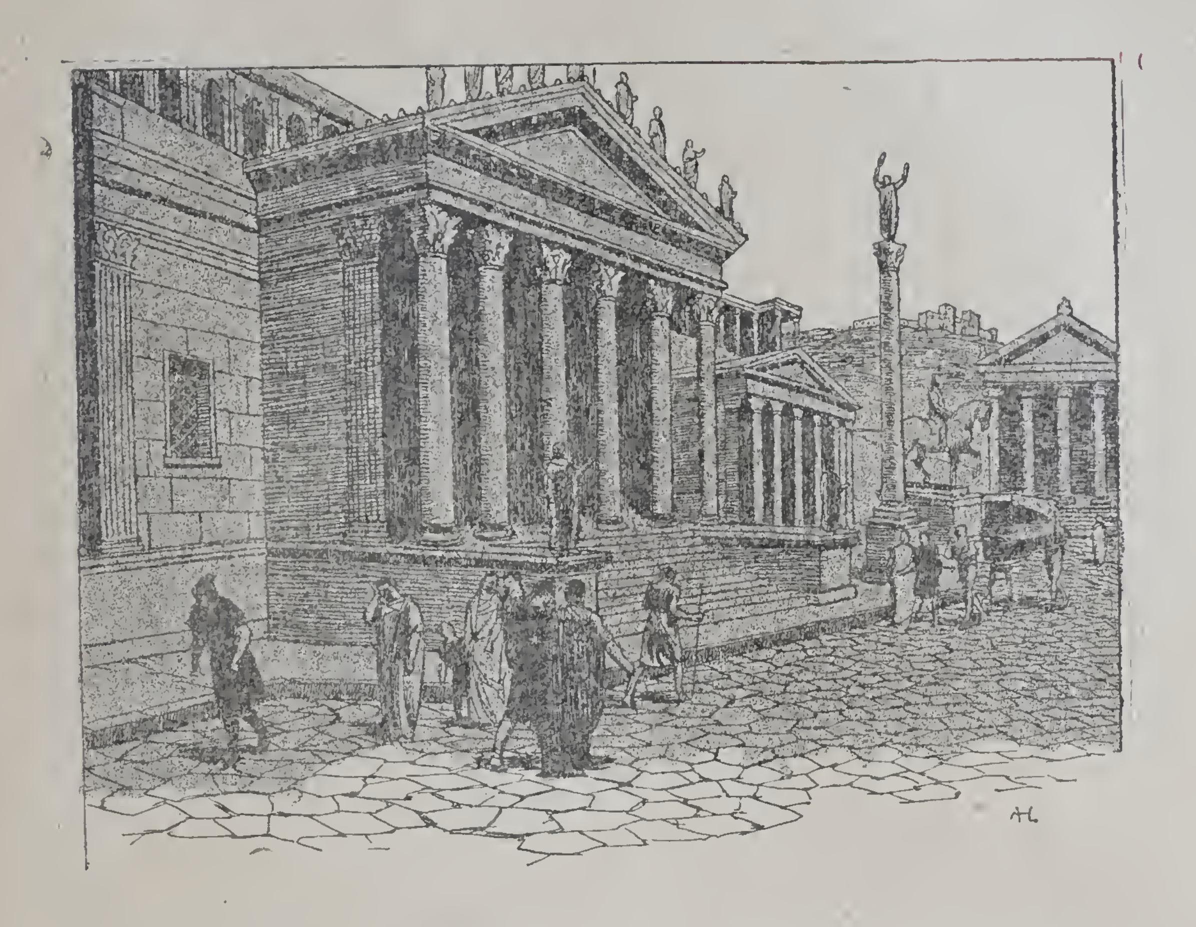
Sépéos traversa cette foule, indifférent au brouhaha, à toutes les rumeurs de la Ville. L'image de la scène horrible dans les jardins de Silius, la face morte de Karysta, la Tanagréenne, et ses chers yeux clos le hantaient, pêle-mêle avec les atrocités des jeux, le combat et les bêtes.

Mais, comme une malfaisante déesse, Messaline dominait toutes ces choses. Sa figure superbe, sa silhouette hautaine et voluptueuse, ses yeux pers, cruels et doux, étincelants de volupté féroce, poursuivaient Sépéos, avivant sa haine. Il cheminait à travers Rome, qu'il connaissait à peine, sans savoir où le conduisaient ses jambes machinales. Vide et veule, l'Egyptien allait, marmonnant entre ses dents ces trois seules paroles répétées à satiété :

— Je la tuerai ! l'immonde ! Je la tuerai.

Puis il ne se chuchota plus rien, pressa le pas, énervé des heurts et des frôlements de l'encombrement du Forum. Cette Ville, ce peuple en joie semblaient hostiles à sa douleur, l'exaspéraient. Toute pensée le quitta. Il fut quelque chose de douloureux qui marchait d'instinct, sans but et sans pensée. Il ne songea plus à rien, ne vit plus la foule, ni les gens, ni les visages, ni les sourires.

Sépéos atteignit ainsi des rues quasi désertes, où, sur le pas des portes, des femmes du peuple causaient. Enfin, se sentant las, il s'assit sur une borne, au croisement de la Voie Appienne et de la Voie Nomentane, en haut d'une colline et il demeurait là, le menton dans la main, accoudé sur ses genoux, regardant grouiller Rome, qu'il ne voyait pas.



Soudain Sépéos sentit une lourde main s'abattre sur son épaule, en même temps qu'une voix cordiale le saluait :

— Porte toi bien, mon camarade, tu es un brave !

L'Egyptien leva la tête. Derrière lui se tenait un homme de haute taille, aux larges épaules, vêtu d'une toge ornée, sur la poitrine, de médailles mémoriales, preuves de ses exploits passés.

— Tu me connais donc? questionna Sépéos, étonné... Ah ! c'est vrai, tu étais de la décade de Kerbrix le Gaulois, je t'ai vu au Cirque.

— Un beau coup ! Ah ! vraiment, pour quelqu'un qui n'est pas du métier, c'est un beau coup qui a envoyé Kerbrix chez Pluton ! C'est égal ! par Pollux ! L'ombre du Gaulois doit être honteuse d'être au bord du Styx par la main d'un novice. C'est très bien !... Pauvre Kerbrix

Le vieux gladiateur s'assit sur l'autre borne en face de l'Égyptien qu'il regardait attentivement comme si la figure de Sépéos évoquait en lui un souvenir vague, que sa mémoire s'efforçait de préciser.

— Je me nomme Manechus Bombyx... Et toi ?

— Sépéos !... Mais il me semble que je t'ai vu déjà, auparavant ?...

Il passa la main sur son front, cherchant dans sa tête bourdonnante et fatiguée de trop d'événements si imprévus :

— Je ne sais plus où c'était. Pourtant...

— Mais oui, Sépéos ; rappelle-toi, sur la Voie Appienne, là-bas ; tu étais avec une troupe d'Egyptiens, leur chef même, je crois. Messaline emportait une petite danseuse, une grecque. Les soldats t'avaient attaché à un arbre et battu. Ils ont fait danser la petite pour te racheter. C'est moi qui ai coupé les cordes qui liaient tes membres, tu te rappelles ?

— Ah, oui ! C'est toi !... Tu m'as dit : « Ils te la rendront, Silius ne garde pas longtemps ses caprices ».

— C'est bien cela. Tu vois, nous sommes déjà d'anciennes connaissances. J'aime les hommes qui n'ont pas peur et tu t'es conduit fort bien, au Cirque, tu es digne d'être gladiateur... Evidemment, tu ne sais pas toutes les finesses du métier, mais en travaillant tu arriveras à quelque chose, j'en suis sûr.

Manechus parut à Sépéos sincère et bon. Ce n'était pas un étranger. Une fois déjà, il lui avait rendu un grand service. Et il sentait une amitié naissante dans le franc regard de ces yeux gris brillants entre les paupières ridées du vieil homme d'épée.

Manechus était laid, d'une énergique laideur ; le nez fort et rougeoyant entre des joues empourprées, tannées, hâlées par le soleil. Une cicatrice coupait son front en diagonale, d'une tempe à l'autre. Le menton rond fuyait sous une bouche aux lèvres minces et glabres, laissant voir les dents qu'il avait belles. Des zébrures, sur les avant-bras, révélaient d'autres coups reçus dans des combats continuels. Mais cette face rude s'était empreinte, vis-à-vis de Sépéos, d'un masque de sympathie véritable et profonde.

— Alors, tu es libre ?,.. ils ne t'ont pas gardé ?...

— Le laniste Casper m'a fait donner sept deniers d'argent, à l'issue du combat. Il m'a dit de me présenter à son école, dans Suburre. Je dois entrer au collège des fiscales de César. C'est l'ordre d'Augusta.

— Eh ! tout de suite, tu prends, parmi nous, un beau rang, Jupiter !

Il y en a qui t'envieraient, qui t'envient déjà, peut-être. Mais tu as déjà travaillé; tu connais l'escrime, au moins à la manière des Barbares?

— Pas du tout, mais, nous autres, gymnastes vagabonds, assouplis à tous les jeux d'adresse et de force, nous sommes un peu préparés aux combats de l'arène.

— Eh bien, moi, mon petit, je t'enseignerai notre métier. Et personne ne pourra dire que j'en sais moins long qu'aucun laniste. Personne ne raillera l'ami de Manechus, je t'en réponds, car je t'apprendrai des coups que, moi seul, je sais... Mais, pardonne ma curiosité. Tu trouves peut-être que je suis bavard et indiscret comme un rhéteur grec ou un poète de place publique. Ils te l'ont rendue, la petite danseuse?... Ta sœur?... ou ta maîtresse?

— Karysta! Elle n'était ni l'une ni l'autre. Je l'aimais!

— Ils te l'ont prise?... Pauvre garçon! Ils te la rendront... Elle se lasse vite de ses favorites, et jamais elle ne permettrait à Silius d'aimer longtemps une autre qu'Elle.

Sépéos secoua vivement la tête en signe de dénégation et, sourdement, il répliqua :

— Elle ne peut plus me la rendre! Karysta est morte, Messaline...

— Elle! toujours elle!

— Toi aussi, elle t'a donc fait souffrir?... Moi, elle m'a torturé dans mon amour et dans ma vie. Elle m'aurait fait tuer par ses soldats ou mettre en croix comme un esclave, ou battre de verges au point que mon corps sanglant bût la poussière de la Voie Appienne, qu'elle m'eût fait moins mal... Oh! je la hais, je la tuerai! Je la tuerai!.. Personne n'aura sa peau que moi... sa vie, je veux dire... Je veux me délecter d'entendre sa gorge, par tant de mains et de lèvres caressée, râler son agonie!... C'est que tu ne sais pas, Manechus... Ecoute... Voici comment elle me l'a prise... C'est elle qui l'a fait danser trois fois. Et ma mère Géo l'avait prédit : d'après les signes, elle devait mourir, la troisième fois qu'elle danserait!... Ce n'est pas tout. Dans les jardins de Silius, la nuit que les arbres étaient fleuris de milliers de lampes à plusieurs becs, aux mèches baignées d'huile fine, lychni suspendus aux branches, brillant dans les feuillages sombres grappes et guirlandes

de feu, pendant la fête, la gueuse m'avait fait attacher les mains derrière le dos, et, sur le lit où il était, lui, son infâme amant, Messaline avait pris de Karysta la robe de gaze et la ceinture dorée; les pierreries de la Tanagréenne brillaient dans ses cheveux. Elle prodiguait à Silius des caresses de courtisane impudique. Et moi!... moi, dans la pénombre, je croyais — insensé que j'étais ! — je croyais que c'était Karysta, ma bien-aimée... Et lorsque, aujourd'hui, au Colysée, espérant me sauver, la Tanagréenne a dansé pour la troisième fois, j'ai tué Karysta, la croyant infidèle, coupable ! Elle expirait quand Augusta m'a dit l'atroce ruse qui m'a trompé... Mais je me vengerai, je la suivrai partout et l'heure viendra de me venger !... Je la hais !... Je la hais!... Je la hais!

Manechus avait écouté attentivement les confidences de Sépéos. Il tressaillait chaque fois que l'Égyptien parlait de l'Impératrice. Il hocha la tête tristement. Une tendresse soudaine, rude et franche, passa dans ses yeux.

— Mais, à présent, mon camarade, que comptes-tu faire?

— Je ne sais pas. Reprendre mon ancien métier de coureur de routes, traverser des villes et y quêter ma vie avec les miens, ne me plaît plus, maintenant que Karysta est perdue pour moi. La vieille Géo, ma mère, a dû, forcément, rejoindre, avec mes anciens compagnons, nos bandes à qui le Maître de l'Anneau a commandé de se rendre en Ibérie... D'ailleurs, Messaline a commandé; elle veut que je sois gladiateur. Partout, dans quelque coin du monde où je voudrais aller, je serais pris, livré aux préteurs, avant même d'avoir atteint le but de mon voyage.

— Oh! si elle le veut, c'est certain!... Mais tu as bien débuté, Castor et Pollux! Tu seras des nôtres!... Où demeures-tu?

— Nulle part encore, Manechus. Hier, j'étais prisonnier. Aujourd'hui, après le combat, le laniste Casper m'a donné sept deniers d'argent. Les voici : deux avec la tête de Jupiter; deux à l'effigie des frères jumeaux, Castor et Pollux; ces trois, avec le profil de votre déesse casquée, Roma; sur le revers, les quatre chevaux de son char de victoire, et le quadrigarius debout, brandissant un triple fouet... C'est tout ce que je possède... En me remettant çà, il m'a ordonné de me rendre, chaque jour, à son logis, pour m'exercer au maniement des armes. Il habite

non loin de la voie Suburrane, au pied de l'Aventin. J'irai donc!

— Et tu seras un fameux gladiateur, c'est moi qui te le dis... Mais, il est tard. As-tu soupé?

Sépéos eut un geste d'indifférence en faisant « non » de la tête.

— Eh! pas de ça mon cher... Il faut des forces; ce n'est pas tout d'avoir du courage... Allons, viens avec moi, Sépéos, je t'indiquerai une maison où loger, et je vais te présenter aux camarades.

Sépéos, machinalement, se leva, suivit Manechus.

A présent, le ciel, merveilleusement illuminé par le couchant, semblait traîner un pan de sa robe bleue constellée de fulgurantes pierreries, accrochait des flammes multicolores, des drapeaux de nuages aux sommets des Sept Monts.

— Tu trouveras des amis parmi nous, — reprit Manechus en tapant amicalement sur l'épaule de Sépéos — il y a là, où je te mène, des hommes solides et braves... Quelques-uns t'ont vu combattre, cet après-midi.

L'Égyptien écoutait à peine les affectueuses paroles de Manechus. De l'élévation où ils se trouvaient, à mi-côte du mont Coelius, on pouvait voir Rome tout entière. A droite, aux flancs du mont Palatin, le palais des Césars se dressait magnifique; autour, des jardins luxuriants fleurissaient. Le Forum dressait ses temples et ses obélisques de travertin gris ou rosé entre les sept collines. Or, un gigantesque nuage, couleur de sang, se deroulait au-dessus du palais impérial, drapant le Palatin d'un immense manteau de pourpre qui s'avançait, mangeant l'azur du ciel, tandis que planaient, au-dessus du temple de Vesta, des nébuleuses nuancées d'améthystes, de la teinte des vêtements des souverains déifiés. Le grand voile rouge gagnait, dévorant tout, effaçant l'or et l'argent, les pétales enormes, comme effeuillés par le soleil, dont les reflets traînaient.

Sépéos montra le ciel à son compagnon, d'un grand geste :

— Tiens, regarde, Manechus. Du sang, du sang partout! C'est bien là le manteau royal des Césars cruels et veules, des féroces impératrices. Du sang et des flammes, c'est bien le signe des calamités qu'ils déchaîneront, à force d'injustice, sur Rome. Et cela signifie aussi la mort



de l'Empire dans l'incendie qui bouleversera le monde... Ceux de ma race savent lire ces choses... Oui, il y a, sur la Ville, des flammes et du sang.

A mesure que s'épaississait l'ombre, les voies et les places, presque vides à l'heure du souper, recommençaient de s'emplir de foule. Des amants se pressaient vers les maisons des aimées. Les chars recommençaient de rouler le long des grandes voies, et les litières, précédées de coureurs et de porteurs de torches, fendaient les flots du peuple, parmi des lueurs de petites lampes d'argile ou de bronze, lucernæ tremblotantes, ou bien chandelles de poix, de cire, si ce n'est de suif, qui, dans la rue ou dans les maisons, un peu partout, déjà trouaient la nuit, de minute en minute plus dense.

Les gemmes éphémères du ciel s'étaient éteintes; à peine, vers l'ouest subsistaient des clartés rouges qui se mouraient. Et, comme pour justifier la prophétie de Sépéos, voici que disparaissaient, dans l'ombre, la statue géante de la Ville, — celles de ses fondateurs têtant la louve maternelle et féroce, — les arcs de triomphe et les colonnes et les portiques mémoriaux, les Rostres retentissants des paroles enflammées des tribuns du peuple, les temples des dieux oubliés et les trophées.

— Oui, dit Manechus — la nuit bienfaisante viendra effacer toutes les ignominies et les tristesses... En attendant, Sépéos, il faut vivre.

Les deux gladiateurs — le vétéran glorieux et le novice — marchèrent, un moment, en silence dans la rumeur du peuple.

Ils gagnèrent l'Aventin, puis la partie du quartier de Suburre où logeaient, dans des maisons lépreuses ou d'un luxe de mauvais aloi, les parasites pauvres, les gladiateurs, les histrions et les basses prostituées.

Sépéos, soudain, posa sa main sur l'épaule de son nouvel ami :

— Enfin, Manechus, quelle pensée te pousse à me montrer de l'affection, à moi... un errant obscur, que tu connais à peine depuis quelques heures, Toi qui a vaincu tant de fois tes adversaires et dont Rome entière sait le nom?

— C'est à cause « d'Elle ! »

Il se retournait vers le Palatin, vers Messaline, l'invisible dont il évoquait d'un mot la toute Puissance et la Beauté.

— Ah! Je la hais! dit Sépéos. Je la hais!

— Moi — dit Manechus — Je l'aime!

— Je la tuerai! l'Immonde!

Le gladiateur leva la main, plantant son regard dans les yeux de Sépéos :

— Oui, mais à moi d'abord!... Pas avant que je l'ai possédée, que

mes bras aient fait craquer ses reins sous mon étreinte et mes baisers. Je la veux!... Après, elle t'appartiendra.

— Toi aussi — dit Sépéos — elle te rend malheureux, la néfaste déesse ?



— Moi, voici des mois, des années, qu'elle me torture. Je l'aime, je l'aime comme un fou! D'autres, des centaines d'autres — des camarades du Cirque, des mariniers du Tibre, des porteurs de fardeaux, des affranchis et des esclaves — l'ont possédée. Un jour, à l'issue d'un combat, elle m'a complimenté. Elle a couronné mon front du laurier d'or: j'avais tué deux hommes après un lion. Et je le lui ai dit à Elle : « Que veux-Tu que me fassent tes éloges et les récompenses? Ce n'est pas des paroles ni des médailles, ni des couronnes que je veux de Toi, diva Augusta, c'est Toi, Toi seule, Tes lèvres ». Ah! le souvenir de ce jour

de triomphe



et de désastre m'obsède!... C'est parce quelle a senti l'immense désir qui me brûle, parce qu'elle a compris que j'étais, — de mon cerveau jusqu'aux testicules, en passant par les moelles de mes reins, comme dans tous mes nerfs et tout mon sang, — conquis à sa Beauté, pour toujours, que je lui appartenais, parce qu'elle était certaine d'avoir vaincu le victorieux, c'est pour son emprise d'amour sur moi jusqu'à la mort qu'elle s'est refusée, qu'elle se refuse!... A moi seul!... A quoi bon se donner, puisqu'elle me posséde si bien?... Comprends-tu, Sépéos, comprends-tu quelle attirance nous lie?

Sépéos hocha la tête, et, les yeux fixes, obstinément, proféra :

— Oh! elle doit périr de ma main! Je la tuerai.

— Je la tiendrai dans mes bras, Sépéos. J'écraserai ses lèvres sous mes lèvres. Je veux sentir sous la brûlure de sa bouche, la fraîcheur de ses dents, la douceur de sa langue. Je caresserai son corps, je baiserai ses seins, sa croupe frémira et sa taille fléchira entre mes muscles. Elle râlera de volupté, son corps serré contre ma chair.

— Je la veux voir expirer comme un monstre vaincu. Je veux voir se ternir, se révulser ses yeux! Son sang coulèra et ce sera moi, moi,

Sépéos, un vagabond égyptien, qui l'aurai tuée, Elle — l'Impératrice — la déesse de Rome !

— Oh! la sentir palpiter sous ma poitrine! sous mon désir tout entier enfin dans Elle, comme un poignard qu'on enfonce jusqu'à la garde... Mais sais-tu, Sépéos, que c'est bien imprudent, bien fou de clamer ton rêve de tuer l'Augusta? Il y a des délateurs qui peuvent t'entendre...

— En tout cas, moi d'abord, Sépéos... Après, Elle t'appartiendra! Veux-tu? Nous serons amis et complices.

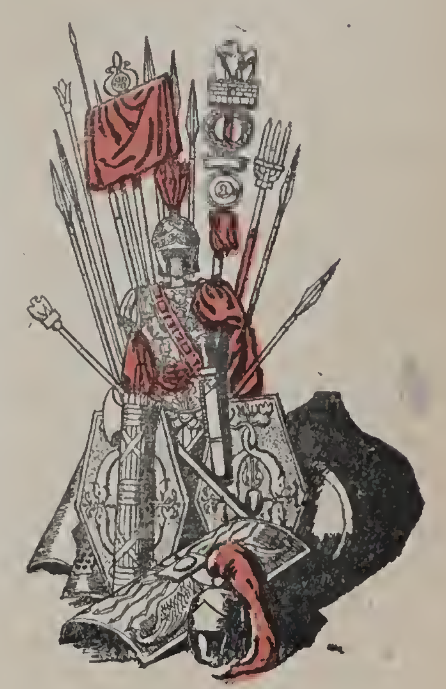
— Soit! Je ne veux pas aggraver ta peine; tu l'aimes, je la hais; nous serons alliés.

Plus calmes, — à cause des nombreux flâneurs et des femmes qui les entouraient, grouillaient obscurément sur les seuils et dans la rue, — les deux hommes, ayant conclu leur pacte, ne dirent plus rien, absorbés par leur idée fixe et la contemplation du but.

L'un rêvait la Mort, l'autre l'Amour,

Sépéos halluciné par l'idée de sa vengeance, — Manechus emporté par son rêve incessant de Messaline, hypnotisé par un triangle mystérieux, tout son esprit tendu vers la Femelle, au milieu de l'Impératrice, — vers son sexe, comme des plantes se tournent d'instinct, besoin de leur existence, — vers le Soleil.

VIII. — LE ROI DU GLAIVE



LE GLADIATEUR MANECHUS, depuis qu'il avait vaincu le nègre numide Golias, avait atteint la plus haute renommée qui puisse illustrer un homme de sa sorte. Il était plus célèbre, certainement, que maint tribun militaire, vainqueur des ennemis de Rome. Bathylle, le mime, le cocher jaune, Salvecion, et le chef incontesté des Verts, Lormius, l'histrion Casper, que nul n'égalait dans

les pièces de Ménandre, pouvaient, à bon droit, être jaloux des marques de popularité qu'à toute occasion, lui prodiguait la plèbe, — et des innombrables cadeaux dont le comblaient les grands. Même, Claudius César lui avait fait donner, à l'issue d'un combat où il avait étranglé un ours blanc du Caucase, un collier de plaques d'or où étaient enchâssées des opales alternant avec des améthystes.

Aussi, il n'y avait guère de jeux, au Cirque, sans que Manechus y dût paraître. Il avait commencé d'apprendre son métier dans la bande du fameux Janex, le laniste gaulois. Dès l'âge pubère, alors que les petits romains quittent à peine la robe enfantine, Manechus, pareil à un jeune lion, tuait quatre des dix hommes armés de glaives opposés à son manipule.

Il avait dans le combat une furie de jeunesse, robuste et souple, des feintes imprévues déconcertantes, qui l'avaient, tout de suite, signalé aux connaisseurs. Un ancien consul, le sénateur Rufus Vero, l'acquit de son chef. Raffiné amateur des jeux sanglants de l'arêne, son nouveau maître exigea qu'il demeurât deux ans, sans se produire en public. Il l'envoya en Sicile où se tenait alors une école fameuse, afin qu'il se perfectionnât dans toutes les branches de son art, qu'il devînt à la fois rétiaire et mirmillon, qu'il sût manier la faux aussi bien que la hache et les glaives de tous les pays, qu'il excellât dans l'usage de la lance et de la fronde baléarienne.

En Afrique, Manechus dut prendre les leçons des noirs lybiens qui se mesurent avec les lions, les léopards et les tigres, dont leur adresse, jointe à des muscles herculéens, force et ruse, viennent parfois à bout. Il dut les affronter avec les armes primitives de ces Barbares, l'épieu de bois et de fer, les lances de bois dur, les flèches barbelées qui s'émoussent dans les blessures ou sur la peau des monstres irrités, à moins qu'ils ne soient atteints, au premier jet, en plein cœur — ou dans l'orbite de l'œil qui laisse entrer la pointe dans leur cervelle.

Passionné de son métier, Manechus devint le plus fort peut-être des Romains et de leurs esclaves. Et il était glorieux de ses formes et de ses bras superbes. En ce temps-là, Rufus Vero le réservait pour le faire, de nouveau, apparaître aux jeux du cirque que l'on offrait au peuple, lors des ides d'automne. — Manechus devait combattre un lion, sans autre

arme qu'un épieu ferré. Puis, deux des plus célèbres gladiateurs, le Gaulois Pensilis, et Rigor, le Thrace invaincu, qui l'avaient défié, mesureraient leurs glaives à son glaive.

Rufus Vero avait promis, avec un sourire de raillerie, la liberté à son esclave s'il était vainqueur, sur la prière de Claudius César, qu'émerveillait cette audace non pareille et le courage d'exécuter une telle vanterie.

Or, au troisième jour des ides, commencèrent les jeux. Le lion, en face de l'homme agile et robuste, tomba frappé au cœur. Pensilis chut, le second, la tête fendue d'un coup admirable de Manechus. Rigor, après un long combat où les épées heurtées faisaient naître aux chocs des étincelles fugaces, tomba, la poitrine trouée, levant une main désarmée, pour demander grâce. — Et Manechus fut, depuis ce jour, le lion du bois de Némée, le Chef reconnu des hommes de sang; on l'appelait : Le Roi du Glaive.

Quelle folie, un jour, étreignit son âme brutale et rudimentaire? Quel égarement l'avait entraîné à d'imprudents regards et à des gestes d'offrande vers la divine Messalina? Comment osa-t-il, le stupre aux yeux, ce jour de victoire où l'Impératrice le couronna, lui adresser d'audacieuses paroles? Mais, toujours, l'affranchi semblait sacrifier, comme à une déesse troublante et sanguinaire, splendide et maléficieuse, les victimes qui tombaient pantelantes sous sa hache ou sa lance inévitables, — sous son glaive terrible et infaillible.

IX. — SOIR DE PRINTEMPS ET DE FÊTE

LA VILLE, à présent, était toute vêtue d'ombre que trouaient les torches et les lanternes des porteurs de flambeaux courant de chaque côté et en avant des litières, où des patriciens, des matrones et des jeunes femmes étaient étendus. Il y avait fête au palais de César. Des Augustans, vêtus de pourpre, passaient à cheval ou conduisant eux-mêmes leurs chars, que suivaient à la course des esclaves qui faisaient, à grands cris, ranger

la foule des plébéiens, curieux de contempler de près les amis du divin Claude. — Souvent, ils frappaient, de leurs badines souples d'osier ou de vigne, les badauds trop denses : « Place! Place! pour l'illustre tribun Cormilon! »

Claudius Severo passa devant Manechus et Sépéos, au moment où ils traversaient le Forum pour se rendre au pied de l'Aventin. Le peuple l'acclama; il était devenu populaire par sa victoire sur les Parthes et, malgré qu'il corrigeât la sévérité du costume romain par des innovations dans le goût oriental, comme les écharpes nuancées par-dessus la toge, ou la longue robe lâche, d'étoffe précieuse, sa mâle beauté, sa réputation de courage et sa générosité proverbiale plaisaient aux vieux Romains, en même temps que sa grâce et les élégances de son existence lui valaient l'admiration affectueuse de toutes les femmes et l'amitié des jeunes gens. On disait aussi qu'il haïssait les délateurs et souffrait mal la promiscuité des affranchis néfastes, des flatteurs de Claude, conseilleurs de ses cruautés et ses courtiers de débauches.

D'autres Augustans, favoris de Claude, peu aimés de la plèbe, étaient accueillis par des huées prudentes. D'entre les colonnades des temples partaient des injures sanglantes, rappelant des crimes, des concussions, des méfaits restés impunis mais dont couvait le ressentiment.

C'était l'heure où, passée la chaleur estivale de ce jour de printemps, après la griserie de leurs émotions, au Colysée, les Romains jouissaient de la douceur de l'air. Plus nombreux encore qu'avant la sixième heure, qui était celle du repas du soir, les efféminés promenaient leur démarche alanguie et leurs croupes équivoques; et les courtisanes, plus hardies, provoquaient des yeux, d'un mot libertin, parfois du geste, les flâneurs, les passants de tout âge. Aux portes des thermes, des carillons de cloches annonçaient que l'eau chaude pour les bains était prête.

Un poète, maigre, dans sa toge rapiécée de partout, était monté sur une borne, au coin de la Voie Appia; un esclave avait fiché en terre une torche, tandis qu'un joueur de flûte préludait et accompagnait de notes monotones la mélopée chantante de l'Orphée de carrefour, qui, appuyé sur le long bâton habituel des rhéteurs et des philosophes, célébrait la grandeur d'Auguste Claude, Ahénobarbe, vainqueur des Scythes, des Parthes, des Daces et des Gaulois, ainsi que la générosité des sénateurs

et des patriciens qui, sans doute, lui accordaient de temps à autre des repas, ou — plus élégante que l'ancien petit panier rond, en osier tressé, plein de provisions, — la sportule d'argent.

Manechus, blasé sur ce spectacle, Sépéos, trop ardemment préoccupé de son deuil et possédé par son désir de vengeance, passèrent vite. Ils manquèrent se jeter dans la lectica de Medianus Babion, consul, et déjà, les zélés de la « familia » qui l'escortaient, levaient les poings pour frapper les insolents plébéiens qui retardaient la marche d'une litière où un si considérable personnage se prélassait. Mais Manechus en prit deux aux bras et, violemment, les agita en l'air, puis les reposa sur le sol. On le reconnut; la foule clama son nom en des vivats enthousiastes.

A présent, ils avaient gagné la Voie Suburrane. Sépéos ne regardait, ne voyait rien, ni les transparents phalliques en enseignes aux façades des mauvais lieux, les signes des prostituées de tout âge, dont les pallœ lâches laissaient voir les chairs épilées et les seins fripés, tombants ou, de loin en loin, fermes et drus.

— Nous sommes arrivés — dit Manechus — tu vas retrouver ici tes frères de combat et plusieurs de tes adversaires de l'après-midi, au Cirque.

X. — TANIÈRE DE GLADIATEURS

UNE OUTRE de peau de chèvre, au-dessous d'un bouquet de tamaris et de foin, servait d'enseigne à la « popina ». A la fenêtre de cette taverne, débit de vins et restaurant, pour faire voir qu'on y vendait à boire et à manger, était exposé un morceau de viande entouré de légumes, selon la coutume, dans un bocal plein d'eau, pour grossir ce mets aux yeux des passants et les attirer. Devant l'entrée, pareille à celle d'une cave souterraine, une table portait un pêle-mêle de flacons et d'amphores vides. Un brouhaha de grosses voix, des rires lourds d'hommes et des gemmes claires provenant de bouches féminines, s'échappaient de cet antre, qu'une porte à claire-voie séparait de la rue, pleine de pas, de cris

et d'appels, d'un murmure de paroles et de papotages, de bruits de cuirasses et de glaives heurtés, à cette heure où les soldats courent les bas quartiers, les tavernes et les maisons de plaisir. Manechus poussa la porte d'un geste brusque; des mots rudes de bienvenue partirent de toutes les poitrines :

— Manechus, salve! Tu as eu la bourse à l'amphithéâtre : ton devoir est de régaler les camarades et les vaincus.

— Bien! Cadmio... Ce pauvre Kerbrix n'eut pas mieux parlé.

— Je vous amène son vainqueur, Sépéos l'Égyptien qui est mon ami et sera mon élève.

Les gladiateurs — ils étaient six — grognèrent un assentiment vague. Des mariniers du Tibre, penchés sur une table de hasard et de calcul, se passionnant au jeu des douze lignes, s'arrêtèrent pour regarder de près l'homme qui, sans avoir encore reçu aucune leçon des lanistes, avait abattu le fameux géant Gaulois et blessé d'autres non moins célèbres histrions de l'épée. Aurizanus et Chylaïdès laissèrent tomber leurs dés :

— Tu as perdu, mon Athénien — dit Aurizanus — cela fait que mes sesterces paieront des mules brodées par les femmes mauritonniennes à ma bien-aimée Mycelia.

Saper, s'étant levé, dit à Sépéos :

— Camarade, tu as encore beaucoup à étudier avant d'être l'égal de ceux qui boivent ici.

Simias fit la moue :

— Certes, je viderai encore des centaines de coupes de Falerne, avant qu'il fasse à ma peau la moindre boutonnière, de quoi passer la queue d'une rose de Pæstum... Alors, jeune homme, tu veux tâter du fer?.. Pour moi, je te conseillerais de commencer en province.

— Il a tué Kerbrix, répliqua Manechus.

— Peuh! le Gaulois avait dû vider, avant les jeux, trop de coupes — fit Aurizanus.

— La fortune a des caprices inexplicables... Une rude chance, ah! oui, c'est une rude chance pour un amateur... Il fallait que le destin fût de la partie.

Sépéos entendait mal. Il comprenait que ces hommes vaniteux, cupides d'applaudissements, fiers de leur force exceptionnelle, le raillaient. Il

sentait, sous la vague courtoisie des paroles protectrices, une hostilité sourde contre le nouveau venu dont la victoire sur un gladiateur émérite froissait leur amour-propre de métier. Il répondit :

— C'est à Rome que j'ai gagné ma première victoire! A Rome, je veux édifier ma renommée.

— Bon! — s'écria Manechus — Voilà qui est parlé en homme.

Et frappant, à grands coups d'un broc de fer qui gisait vide, sur la table humide de vin, parmi les dés et les osselets, le vétéran cria:

— Ohé! respectable Gueranus, que fais-tu donc, au lieu de nous apporter une amphore de ce vin d'Ombrie que je veux boire, à l'exclusion de tout autre?... Prends garde de me donner de l'aigre jus des raisins du Latium! Par Pluton, ton corps serait plus tôt vide de ton âme... qu'un broc de ton vin, quand on s'y met à quatre!

Un judas s'ouvrit au fond de la boutique, à même le mur peint à fresques, qui représentaient des gladiateurs nus s'exerçant avec des espadons de bois ou lançant le disque. Des phallus, ornementalement, s'érigeaient parmi des fleurs symboliques en encadrement à ces scènes du Cirque, tandis que, au plafond, des images lubriques, représentant des couples enlacés dans toutes les attitudes de la volupté, semblaient promettre aux combattants des murs de semblables récompenses.

— Mon mari est à vous, seigneur Manechus; laissez-lui le temps de boucher une outre dont le lien a coupé le col et qui laisse couler le vin.

— Par Castor, que ne l'apporte-t-il? hurle Simias. Et toi-même, Lenia, viens servir ces braves, si tu es une femme de cœur.

— Seigneur, je suis dévêtue... Je dormais, étant malade.

— Raison de plus pour nous montrer tes charmes. Casper, le laniste, affirmait hier que tu as tous les attributs du sexe fort.

— Tu n'as qu'à t'informer auprès de Simo Barbax — réplique, avec un gros joyeux rire, Arizanus.

Tous rirent aux éclats.

— Gueranus voulait un héritier — dit Arizanus — On a de ces faiblesses. Et puis, Barbax est très riche : il a fait fortune à vendre aux bestiaires et aux organisateurs de jeux, aux amateurs patriciens, des bêtes fauves achetées au débarquement, à Ostie, Neapolis et Palerme.

Lenia parut. C'était une Illyrienne, de race campagnarde, forte, à la

croupe bombée, exubérante et ferme sous le vêtement de laine d'un blanc sale, avec manches et capuchon, bardocucullus, fendu légèrement en bas du côté droit, qui couvrait jusqu'aux pieds son corps charnu, carré, solide. Les traits accusés du visage, un soupçon de poil mal épilé aux commissures des lèvres épaisses et droites, un nez fort et busqué, naissant entre les sourcils revêches à force d'être touffus, une tignasse noire autrefois dont les crins emmêlés grisonnaient, des mains aux doigts épais scellés à des paumes massives, faisaient de cette aubergiste une assez redoutable commère, capable de rendre la partie rude, dans une rixe, même entre les gladiateurs qui composaient, avec des mariniers du Tibre et des portefaix du Transtévère, la clientèle ordinaire de la popina.

— Manechus, je t'apporte une ampoule de vin d'Ombrie, mais je ne servirai plus rien à ces ivrognes... Merci! pour qu'ils cassent tout et attirent les veilleurs de l'édilité, comme avant-hier.

En parlant, elle désignait les gladiateurs assis autour des tables, sur des escabeaux de bois dur aux pieds grossièrement sculptés de têtes d'animaux féroces. — Ils grondèrent, mais aucun ne releva le propos de la mégère. Chylaïdès inspectait le nouveau venu. Saper interrogea :

— Comment s'appelle ton compagnon, Manechus? Il n'a pas les membres bien gros pour se risquer en notre compagnie.

— Sépéos. Il en remontrera à plus d'un d'entre vous. Il a déjà la main alerte et le coup d'épée sûr. Attendez un peu, mes maîtres : Casper et moi, nous en ferons un homme.

— Jeune débutant — dit Saper — sais-tu manier le ceste comme Chylaïdès ?

— Assez pour ne pas le craindre.

— Je n'ai pas d'adversaire à la lutte grecque, — fit le gladiateur ionien. — Les Romains n'aiment pas ce jeu, où j'ai remporté, en six ans, deux couronnes... Oui, tu as les membres trop minces, beau saltimbanque, et je ne te crains pas, à la boxe... les courroies de cuir du ceste gantant tes mains et tes poignets, monteraient-elles, armées de plomb ou de clous, jusqu'au coude... que tu te mets dans l'œil.

Avec des sourires, Claudius Saper, Simias, Arizanus, Callixtus s'empressèrent autour de la table des nouveaux venus. Leurs brocs étaient vides, et ils craignaient d'affronter immédiatement la colère de Lenia.

— Chylaïdès — dit, lentement, Sépéos en le toisant — tu es un brave; je te crois digne de te mesurer avec moi, au ceste... à la lame celtibérienne, au tranchant droit, longue et lourde... ou, si tu préfères, à l'épée recourbée, à pointe fragile.

Claudius Saper ricana. Sépéos reprit :

— Pour toi, Saper, car j'ai retenu les noms des héros, lors de l'appel dans les « vivaria... ».

Ce dernier mot souleva des protestations.

— Insolent! Sommes-nous des animaux?

— Paix! — dit Manechus — allons-nous, entre libres citoyens, nous quereller, alors que nous sommes la fleur des hommes robustes, la gloire de Rome et les rois du glaive?

Saper marmonna sourdement :

— « Vivaria, vivaria! » qu'il retire le mot. Ce sont les bêtes qu'on encage dans les vivaria, non des hommes...

— Il est étranger — dit Manechus — et ne connaît pas toutes les finesses de notre langue.

Gueranus montra soudain sa silhouette aux larges épaules dans l'embrasure de la porte qui, de la boutique, conduisait au cubiculum où couchait le couple redoutable des patrons. Le popinarius n'avait guère plus de surface que Lenia; seulement, son ventre formait une rotondité remarquable entre ses cuisses énormes et le thorax bombé d'où issait un cou de bœuf supportant une tête d'oiseau, petite en proportion du corps.

— Ah! par Pluton! — s'écria Saper — voilà Gueranus qui connaît les choses de l'arène. Il va nous dire si c'est possible de mettre en ligne ce maigriot et notre Chylaïdès.

— J'en ai vu de plus minces, qui ont accroché des garçons plus forts que toi au croc funéraire. Kerbrix était grand, et un nouveau, qui ressemblait à ce gars, l'a fait traîner dans la poussière du spoliarium.

En parlant, il hochait la tête d'un air d'expert qui connaît la question à fond et qui a trouvé le bon exemple, pour justifier ses paroles.

— Mais, — s'écrie Manechus, — ecce homo!

Il poussait par l'épaule Sépéos qui, les sourcils froncés, guettait l'orage. Alors, Gueranus :

— C'est toi, le vainqueur du géant Gaulois?... Lenia, tu peux leur apporter à boire, afin qu'ils trinquent tous avec ce vaillant.

A ce moment, un gladiateur en cuirasse lacée, casqué de bronze, les cnénides étincelantes, les cuisses superbes, entra, tenant dans ses bras une très jeune femme vêtue d'une robe couleur d'iris jaune, avec une palla violette pendant comme un drapeau au-devant du groupe qu'ils formaient.

— Salut, Cornelio ! — s'écria Manechus — Mais tu ne viens pas d'un combat ?

— Si, chez César, cette nuit, ma décade était commandée pour montrer aux ambassadeurs asiatiques ce que savent faire des gladiateurs romains. Le sang et le vin se sont abondamment mêlés sous les tables de la fête : Giulus et Ramo sont morts, Verbex est blessé au cou. César, Augustus Claudius, a largement récompensé les vainqueurs.. Ça ! du vin, Lenia ! Gueranus, voilà des sesterces !

Une pluie de piécettes tomba sur la table la plus proche de l'entrée de la « popina ».

— Bon, — dit Lenia — si tu les sers, Gueranus, fais du moins en sorte qu'ils n'effrayent pas avec leurs cris les passants de la rue... Medulla ni Carissa ne sont pas encore rentrées. Elles miment le mystère des androgynes chez le sénateur Carmilès. Elles cogneront à la porte; mais il vaut mieux la fermer que de risquer encore une amende.

Arizanus et Simias discutaient la méthode de Chylaïdès qui, au lieu de chercher à frapper à la face, dans les combats à mort, affectionnait les feintes basses.

Lenia, qui avait ramassé les monnaies de Cornelio, gourmandait son époux :

— Puisque tu es trop lourd pour combattre encore dans l'arène, sois

bon à quelque chose, Gueranus; descends au cellier et ne t'y attarde pas à boire seul, sans quoi...

Sans l'écouter, le popinator, prenant parti dans la discussion des trois gladiateurs, blâmait Chylaïdès. Il tenait pour la vieille escrime et se réclamait de l'autorité de Casper, le laniste réputé, qui était en même temps que lui chef de décade. — Lenia commençait de remuer les volets, dehors, avant de les fixer par des boulons de fer à la devanture.

Mais, juste à la minute où elle les soulevait à grand bruit, trois jeunes femmes envahirent la tanière. Linola, la maîtresse de Cornelio, s'appuya sur l'épaule du gladiateur et prit un air de dignité.

— Salve! Bonsoir à tous! Cette petite folle de Baltrix a tellement promené de lupanar en thermopolium, de caupona en popina ce vieil impuissant d'Ilius Gasper, qu'il ne lui restait plus un liard de raison, ni une sesterce...

— Et il n'a pas eu cela de moi, mon adoré Saper, pas cela, et j'ai gagné, sans fournir un seul baiser, deux aureus au moins.

D'un geste affectueux, elle glissa les deux pièces d'or dans la main du gladiateur, — qui la baisa, longuement, aux lèvres.

Entre Arizanus, Saper, Simias et Chylaïdès, les deux autres petites amies s'assirent. Elles portaient toutes les trois des pallæ, sans tunique par dessous, qui moulaient leurs corps très jeunes, au moindre geste.

— Lenio m'adore — dit Sabina — mais je ne veux pas lâcher mon marchand de bœufs, avant d'être sûre qu'il ne me laissera pas, sitôt après m'avoir eue...

Candilia se penchait vers Chylaïdès : « — Quand tu auras obtenu la bourse à l'amphithéâtre, nous louerons la maison du changeur Carmius qui s'est tué et nous vivrons heureux avec nos économies sans que j'aie encore besoin de louer, à la course et à l'heure, mes quatre lèvres. — Et ton œillet brun, sur lequel tu t'assieds, » dit une des rieuses.

Manechus expliquait à Sépéos et à Cornelio un coup de pointe; mais une tristesse indicible poignait le nouveau gladiateur, — assis sous le chassis aux crocs duquel étaient attachées des provisions salées, des légumes secs, des herbes, des saucisses, un jambon fumé, le carnarium suspendu au plafond de la taverne, — parmi les intimités cordiales de ces braves et de ces filles.

XI. — UN GITE DANS UNE TAVERNE

OH! — s'écria Candilia, soudain, entourant de ses bras le cou de Chylaïdès — c'est lui sûrement qui gagnera les cent aureus. Il verra mes yeux en face des siens; il pourra, entre deux éclairs d'épée, percevoir la rose de ma bouche... S'il n'est pas vainqueur, c'est qu'il n'est pas digne de ma beauté.

Baltrix, pinçant les lèvres, frappa sur l'épaule large de son amant de cœur : Caïus Saper :

— C'est lui qui a gagné la coupe d'or, contre Chylaïdès lui-même. Ainsi, tu as tort de vanter ton amant avec une exagération pareille.

Les deux rivaux, Chylaïdès et Saper, se dressèrent, et, comme ils se jetaient des invectives, Manechus interpella l'hôtelier :

— Evohé! Gueranus, les vas-tu laisser se quereller à propos de leurs muscles, toi qui pouvais en remontrer, il n'y a pas encore si longtemps, à tous les gladiateurs de Rome?

— Bah! ils miaulent, mais ça les entraîne... Je suis sûr qu'ils attendront les jeux pour trancher la question dans le vif.

Orgueilleusement, Simias, dédaigneux des paroles, se leva, pour faire contempler aux camarades ses bras et son torse puissants que les nerfs enrésillaient de nodosités et de cordelettes saillantes.

— Voyez donc! Saper m'a vaincu à mon second combat. Tu t'en souviens, Caïus? Ton glaive avait tranché mon épaule jusque dans l'os; tu m'avais frappé au front... et là.

Il fit sonner d'un coup de poing sa poitrine retentissante et bombée.

— Oui, je me souviens; c'est de ce jour que date notre amitié, ou, du moins, — ajouta-t-il avec un gros rire — de quelques deux semaines après, car j'ai bien cru que ta grâce serait inutile.

— Et, depuis, je suis devenu d'une force et d'une adresse redoutables, même pour toi, Caïus.

— C'est vrai. Tu as gagné contre moi la « coupe consulaire » aux jeux de l'automne dernier.

Cornelio et Linela faisaient, à part, dans un coin, un groupe amoureux digne du ciseau d'un Praxitèle : elle, toute mince et mignarde, la stola lâche, sans subucula par dessous, croisée sous la palla, que deux griffes de lion en argent ciselé retenaient sur l'épaule droite, laissant voir le nid rosé de l'aisselle et parfois les flancs délicieusement courbes, un sein, un peu de cette jolie statuette de chair : Linela.

— Barbax ! Ah ! cette fois c'est lui ! Salve et Lucre, Simo. (Porte-toi bien et gagne de l'argent !)

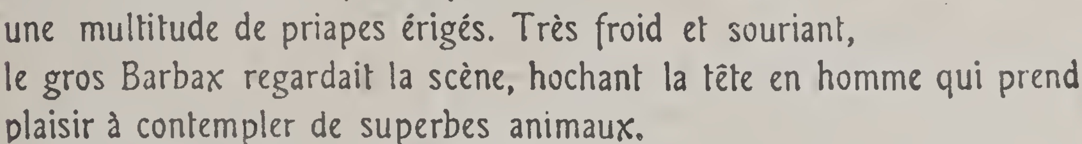
Un homme petit et noueux, barbu, comparable à ces troncs d'ormes étêtés qui bordent les vieilles routes, envahis par les mousses et les lichens, parut. Les yeux petits, en trous de vrille, brillaient de malice : son nez trognonnait au bout fleuri de joyeux bourgeons violets et rouges, au-dessous d'un front étroit et bas, envahi par les boucles brunes et emmêlées d'une tignasse drue qui broussaillait noire et grise. La bouche béait, minuscule dans le nid faunesque du menton. Il portait de lourdes bagues à tous les doigts de ses mains courtaudes et fortes; des boucles d'or pendaient à ses oreilles. Il se dandina comme un ours, sur le seuil.

Lenia, entendant la porte s'ouvrir, bondit sans autre vêtement que sa tunique de nuit, hors du cubiculum :

— Ah ça ! qu'est-ce encore ? La porte n'était donc pas close ? Et quel esclandre ! par Pollux et Vesta !... Je te dis, Gueranus, que nous devrons encore payer l'amende !

Rudement, la mégère repoussa les ironiques caresses dont les gladiateurs la voulaient amadouer. Arizanus embrassa Candilia à la faveur du tumulte; furieux, Chylaïdès se précipita sur lui et le saisit à la taille et au cou :

« — Tu es un larron de baisers!... Porc!... Andabata! » Cette dernière injure était plus grave; c'était le nom de gladiateurs comiques qui, pour amuser le peuple romain, après les jeux farouches, luttaient avec un bandeau sur les yeux ou la tête en un casque fermé, sans ouverture dans la visière. Les incidents de ces combats au hasard étaient la source de rires et de lazzi. Les deux hommes roulèrent sur les dalles dont les mosaïques représentaient une multitude de priapes érigés. Très froid et souriant, le gros Barbax regardait la scène, hochant la tête en homme qui prend plaisir à contempler de superbes animaux.



— Ils sont presque aussi beaux, grogna-t-il, que les deux lions que je viens de vendre au consul Avicius Mison.

Lenia gagna le seuil pour fermer elle-même la popine :

— Ah! si mon fainéant me soutenait! — menaçait-elle, rongeant les mots comme un dogue hargneux — à nous deux, on vous sortirait tous! Et dire que je suis malade! malade! par Pollux.

Manechus la tira par un pan de son vêtement de nuit au moment où elle revenait, ayant clos solidement la devanture.

— Vous vous en irez par la porte de derrière l'atrium, d'autant que ma servante, cette petite coquine de Filiola ne vous ouvrira pas, ce soir... (Elle éclata d'un méchant rire :) Ça, je vous le promets.

— J'attendais justement elle ou toi, Lenia, car je voulais te demander si tu consens à loger ce jeune homme, un nouveau gladiateur, dans ta maison. Tu vois qu'il a déjà touché le prix de son premier combat, et il ne te causera pas d'ennui; ce n'est pas un garçon bruyant... Il est plutôt d'un caractère triste.

La mégère regarda Sépéos; elle prit, sans doute, un certain plaisir à

son visage et à sa tournure, car ses yeux noirs, qu'elle avait eus fort beaux, s'éclairèrent d'une lueur de convoitise, peut-être luxurieuse.

Sépéos montra ses sept quadrigati.

— Je veux bien t'accepter, et tu mangeras aussi dans la popina, si tu veux. Je vais te donner un amour de cubicule, là-bas, au fond de l'atrium, avec une peau d'ours... Cela ne te coûtera, beau garçon, que douze sesterces par semaine.

Elle prit d'avance trois deniers d'argent des mains de Sépéos qui acquiesçait, malgré que Manechus protestât de la cherté du gîte et de la table.

— Mais il sera très bien logé, Manechus... Je lui octroie l'ancienne chambre de Gueranus et la mienne, non loin du réduit où couche notre servante, Filiola, la chrétienne de malheur.

— Qu'en as-tu donc fait de cette petite, qu'elle ne nous sert pas, ce soir ?

— Je l'ai punie; elle ne m'obéit pas... alors, tu sais... pense donc ! Une fille que j'ai achetée quand elle avait neuf ans et que j'ai payée, par pitié, quatre aureus... Ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise de pleurer dans la salle commune, comme si je la martyrisais, moi, sa mère adoptive... Je devrais pourtant bien la châtier, comme les maîtres d'école leurs écoliers, avec l'anguilla (Un fouet fait de peau d'anguille). Pour que l'on croie que je la maltraite ! Si l'on peut dire !... Mais, depuis la loi du tribun Cassius, en faveur des jeunes esclaves, toutes ces petites rêvent d'avoir à se plaindre, pour être rachetées. Ah bien, merci alors ! Où allons-nous ? Où allons-nous ?...

— C'est votre servante ? — demanda Sépéos, sortant de son long mutisme.

— Depuis sept ans passés. Et, grâce à nous, une jolie fille. Tenez, toute pareille de formes à la petite Tanagréenne qui venait chanter et danser, ces derniers soirs, sur la voie Appienne et au Forum. Celle que son amant a tuée. Il a été, pour cela, condamné à servir aux jeux, et l'on m'a dit qu'il avait été vainqueur. Tu y étais, Manechus ?.. Et toi aussi, sans doute, adolescent ?

Les yeux de Sépéos fulgurèrent :

— Ah ! c'est toi, j'en suis sûre ! Elle t'avait fait souffrir, sans

doute ? Et elle t'a lâché pour faire la fête avec Messaline et Silius?... C'est égal, tu t'es vengé durement !

— La paix, femme ! — dit Manechus — laisse tranquille Sépéos et va délivrer Filiola.

— Ah ! pour ça non, par exemple !

— Qui donc installera mon ami, puisque tu es malade ?

— Hé ! Gueranus, s'il n'est pas trop ivre, car ils sont en train de boire comme toute la terre d'Italie, un jour d'orage, en été.

XII. — IVROGNES A LA RUE

DANS LA TAVERNE, les voix des gladiateurs montaient, plus violentes, à mesure que s'entassaient plus nombreuses les fioles et les cruches vides. Les mariniers du Tibre se levèrent pour partir, mais l'un crut voir, sur la face camuse de Simo Barbax, une raillerie.

— Te moquerais-tu de moi, vieux mirmillon ?

— T'ai-je seulement regardé, fils de Charon ?

Un mouvement impétueux des deux compagnons du batelier jeta l'ivrogne sur Simias. — Mais Lenia fit signe à Gueranus qui ouvrit la porte de la rue; la mégère empoigna l'homme, le posa assis au milieu du ruisseau; Simias et Arizanus poussèrent jusque-là les deux autres qui, ahuris, maugréaient et se frappaient maladroitement entre eux, achevant de perdre la raison dans la fraîcheur nocturne, au sortir de l'atmosphère dense et surchauffée de la popina. Tous se mirent à rire.

Il n'y avait plus personne sur la voie. A peine si des passants clairsemés, en manteaux sombres, sortant des maisons mal famées ou, guidés par les phallus lumineux et les triangles roses, symboles du sexe féminin, se hâtaient vers leurs logis, leurs amours ou leurs débauches. A de rares fenêtres, brûlaient encore des lampes; par les portes à claire-voie des étuves, des rires de femmes fusaient, factices, avec des éclats de métal heurté. La lune dessinait au loin des fragments de façades, des

colonnes et des pans de portiques, sur un fond de tapisserie d'un bleu ardent et sombre, piqueté de feux tremblants d'étoiles.

Mais, au fond du précipice d'ombre où se devinait la masse noire et massive du Cirque, pareil à un monstre accroupi, au-devant du serpent argenté, énorme et tortueux que faisait le Tibre dans la nuit, plus claire à l'horizon, un rugissement énorme emplit l'espace, monta dans l'atmosphère qu'il emplit d'une clameur longue, rauque, terrible. Et d'autres rugissements aussitôt, comme en échos, s'élevèrent nostalgiques — voix de menaces en même temps, et de détresse — des fauves enfermés dans les vivaria, humant peut-être, avec la brise marine, les effluves des lointaines patries auxquelles Rome, maîtresse du monde, les avait arrachés.

XIII. — APPARITION DE FILIOLA

LES GLADIATEURS au-dedans de la popina, se querellaient de nouveau. Les femmes, sauf Linola, pâmée entre les bras nerveux de Cornelio qui avait délacé et quitté sa cuirasse de bronze, ayant discuté les sommes que leur rapportaient leurs charmes et la qualité de leurs amants riches, — les amants de cœur prenaient parti pour l'une ou l'autre. Et déjà, les glaives sonnaient entre les mains furieuses qui les tiraient des fourreaux aux pointes tréflées.

Manechus et Sépéos étaient restés sur la porte, cherchant la fraîcheur dans la rue, à présent apaisée. — Ils se retournèrent au moment où Arizanus en venait aux mains avec Chylaïdès, tandis que Gueranus, entre Saper et Simias, s'interposait, forçant le Grec à reculer vers un angle où il buttait contre des brocs vides. — Et Lenia, la vieille tavernière, allant chercher quel secours, s'évadait par la porte de l'atrium où donnait l'escalier conduisant aux cubicules.

Manechus, Sépéos empoignèrent chacun à bras le corps Simias et Saper. Simias saignait à la cuisse. Le doyen, Gueranus et Sépéos les interpellèrent, avec de véhémentes paroles :

— Voyons, guerriers, n'êtes-vous plus de nobles hommes d'épée et de lance? Défiez-vous! et la Ville, Rome, décidera lequel de vous mérite leur amour.

— Casper, le laniste, — proposa Gueranus — vous dira demain comment des gladiateurs vident loyalement leurs querelles.

Les gladiateurs, sans rien vouloir entendre, se débattaient; le plus cultivé, Chylaïdès, grondait des imprécations, à la façon homérique, et des obscénités.

Mais soudain, au seuil de l'atrium où la lune, en son plein, frappait de flèches d'argent le bassin entre les dalles de travertin rougeâtre, une jeune fille, en blanche palla, sur une subucula bleue de ciel, ajustée à la taille par une ceinture, parut. Elle leva ses deux mains menues et très blanches et, renversant un peu en arrière sa tête, que des flots d'or ambré auréolaient, pour éviter un revers de glaive :

— Seigneurs! seigneurs! ne répandez pas votre sang, pour l'amour de vous-mêmes. Des regrets rongeraient, demain, vos âmes, et plus d'un pleurerait ses actions d'une mauvaise heure. Ne savez-vous pas qu'il est un Dieu qui n'aime pas le sang et ne redoutez-vous pas sa colère? Or il a dit, pour les meurtriers : « Celui qui tuera par le glaive, par le glaive périra! » Et ce n'est pas seulement cette mort que vous ne craignez point, qu'il veut dire, mais la mort de vos belles actions, l'oubli et la perte de l'amour... Aimez-votre prochain, guerriers, et ne tuez plus, si vous rêvez la joie au delà de la vie présente.

Et tous, ayant entendu la voix mélodieuse de la faible vierge, baissèrent les lames et, — ne comprenant pas trop le sens de tous ces mots, s'inclinant devant elle comme si, messagère sacrée et inviolable, elle était, entre des belligérants, porteuse du caducée de paix, — murmurèrent avec un accent de respectueuse douceur :

— Ave, Filiola!



XIV. — CARESSES DE PAROLES

SALUT A VOUS TOUS! répondit-elle.

Et, souriante, à présent que les gladiateurs, plus calmes, se tenaient debout, sans trop savoir quelle furie, tout à l'heure, les précipitait l'un vers l'autre, Filiola s'approchait de Simias, qui avait une main éraflée fortement, du médius au poignet, et dont la cuisse trouée laissait pleuvoir des gouttes lourdes de sang sur les dalles. Alerte, elle ouvrit une porte dissimulée de placard, où était peinte une scène lubrique : deux matrones amenaient une vierge vers un faune aux pieds de bouc, à la virilité toisonnante et monstrueuse — Pan, Priape et Satyre, dont le torse était cuirassé de lamelles entrecroisées, et, sur la tête, un peu en arrière des cornes, un casque pareil à celui des vélites.

Filiola tira de là de la toile fine, un flacon dont elle imprégna le linge. Et, sans fausse pudeur, elle délaçait les cuissards de peau de

buffle, dégageait la plaie dont elle lava soigneusement les lèvres avec de l'huile d'olive et, malgré la résistance du soudard qui affectait de trouver ces soins inutiles pour une blessure insignifiante, le décida à se laisser appliquer l'onguent, banda de toile la jambe :

— Il vaut mieux, Simias, ne pas remettre tes cnémides. Le bronze est trop lourd et te ferait souffrir de la fièvre.



— Oui, — insista Lenia, obséquieuse — tu les prendras demain avant d'aller chez Casper. Car tu seras guéri demain.

— Heureusement — dit Simias — c'est ma main gauche qui est blessée.

— Caïus Saper — dit Gueranus, apportant une bouteille au col étroit, au ventre enflé comme un melon — j'offre cette « ampulla », que je vous recommande, de vrai Falerne, si tu tends la dextre à Simias.

— Soit, on n'est pas des ennemis. Ta main, mon camarade.

— C'est la bonne qui étreint la tienne; — fit Simias en riant — elle n'a contre toi nulle rancune.

En parlant, ses yeux rencontrèrent les prunelles mauves de Filioïa.

Ainsi, tous ces hommes turbulents, grossiers, accoutumés à verser le sang par métier et par jeu, préoccupés uniquement de violences, contemplaient, charmés, la mignonne vierge, écoutaient la voix douce et persuasive, chantante comme celle des femmes de la Campanie, mais avec une nuance très personnelle dans sa mélodie. — Ainsi, comme si son esprit imprégnait l'atmosphère de la popina d'un soudain fluide d'amour, toute terreur et toute mauvaise pensée étaient dissipées par sa seule présence, par le charme de son printemps gracieux et la séduction de sa beauté neuve.

Manechus frappa sur l'épaule de Sépéos qui, en face de Filiola, rêvait. Elle s'était réfugiée derrière la table massive qui faisait comptoir. Assise sur la haute cathèdre de chêne où trônait habituellement Lenia, l'aubergiste, la fine silhouette de la jeune fille se détachait sur le fond brun du dossier sculpté de têtes de lions par quelque artiste ingénu. On avait peint en rouge les langues dardées des fauves; dans leurs crinières échevelées, la lueur trouble de la lampe à trois becs, fumeuse et dont les chaînettes de cuivre s'encrassaient, allumait des reflets d'or aux tailles du bois, prêtant à ces profils et à ces gueules béantes une vie factice d'êtres hiératiques et immobiles, comme domptés.

Les mains appuyées sur la table et les cheveux d'or flottants, Filiola semblait une figure de songe égarée parmi les brutalités du décor et les personnages farouches qui le peuplaient, emplissant d'éclats de voix rauques et de bruit la popina fétide, pleine de fumées vineuses et d'une odeur forte de mâle, de toison et de peau mariée aux relents des poissons frits et de viande rôtie, dont Lenia tenait la vente, de la cinquième à la septième heure, pour les gens qui, mangeant au logis, n'ont pas le loisir de cuisiner leurs repas.

Blanche de la blancheur carnée des roses printanières, le teint de Filiola avait la transparence des pétales d'azalées ou des iris blancs. Son visage parut à Sépéos une perle enchâssée dans l'or d'un joyau : sa chevelure. Les yeux mauves, sous les sourcils arqués d'un brun enchaleuré de reflets d'un blond ardent, avaient la couleur mélancolique des anémones automnales sous le front, un peu bas et large entre les tempes; le nez droit aux narines palpitantes, rosées d'un rose de nacre, surmontait l'arc délicat de la bouche, qu'on eut dit modelée avec deux

feuilles écartelées de la corolle d'un fuschia pourpre. Et son visage ovale semblait, d'ensemble, une fleur de magnolia où l'aurore aurait fait pleuvoir et se figer les pierreries des yeux et deux gouttes du sang des colombes : ses lèvres. Et sa palla blanche la rendait pareille toute entière à un grand lys qui aurait poussé dans cette sentine.

Le nouveau gladiateur la vit lui sourire. Et, plus que personne, il subit, à cette heure de tristesse poignante, de remords et de rage — le charme indicible de Filiola, plus qu'aucun des rudes compagnons dont sa seule présence avait adouci la colère d'êtres primitifs et féroces.

Manechus dit à l'Égyptien :

— Tu la trouves belle : c'est la servante de Gueranus. Elle est très douce, mais un peu folle.

Il l'appela, sans rudesse, mais comme on parle à une esclave d'auberge :

— Petite, ce n'est pas tout. Il faut montrer à ce garçon la chambre où il logera, cette nuit et bien d'autres.

— Viens ! — dit-elle — si tu le désires, gladiateur; ta chambre est prête, j'en pris soin, sur l'ordre de ma maîtresse Lenia, dès qu'elle m'eut délivrée; car il paraît que j'étais fautive.

— Non, — dit Sépéos — pas encore ! Veux-tu t'asseoir près de nous, Filiola ? Aux cœurs tristes le parfum d'une fleur pareille à toi est doux et consolateur.

— Tu souffres ? — demanda la vierge — que ne vas-tu confier ta peine à Celui qui sait recueillir les larmes pour en arroser les corolles au fond des âmes que la douleur ensemença de ses mains rudes comme celles des laboureurs. Elles font mûrir, pourtant, les fruits et le blé qui désaltèrent et nourrissent les hommes.

Manechus l'interrogea :

— Tu disais, petite esclave, que l'on t'avait châtiée ?

— La maîtresse m'avait attachée, dans son cubicule, à la console de marbre et de chêne. Elle croit ainsi me torturer; mais, pendant ce temps, je rêve, j'ai le temps de songer aux idées qui me rendent heureuse et je vois des choses exquises, des êtres qui ne jurent ni ne se querellent, ni ne m'insultent, pendant ces heures-là.

— Elle ne t'a point battue, au moins, la vieille ?

Filiola rougit et se tut. Elle ne voulait point mentir, ni dire la vérité, accuser Lenia. Mais Sépéos montrait à son ami les marbrures violettes et rouges qui hachaient les roseurs délicates des poignets minces de la jeune fille.

— Oh ! oh ! par Pollux ! Tu vois cette mégère, Sépéos ? — s'écria Manechus. — Veilles-y, toi, dans la maison, ils n'oseront plus tourmenter cette mignonne. C'est à cause de Simo Barbax, qui veut la louer pour l'amener à sa villa de Neapolis, un jour par semaine. Elle en a peur et elle pleure chaque fois qu'il s'agit d'aller chez lui.

Il se retourna vers Filiola :

— Pourtant, Barbax est riche ; il pourrait t'affranchir, si tu savais le prendre comme on prend ce genre d'ours.

Et Manechus éclata d'un gros rire qui, selon lui, devait suffisamment compléter sa pensée. Filiola jeta sur le doyen des gladiateurs un regard de pitié :

— Oui, — dit-elle — j'ai peur de cet homme. Il y a des sentiments que tu ne peux pas comprendre. Kreistos veut que l'on soit chaste, que l'on garde pour l'aimé la fleur de sa chair et les baisers qu'un grand amour inspire envers un seul, l'élu du cœur et de vous toute entière... Tu ne connais pas Kreistos, tu ne peux pas comprendre.

— Qui est-ce donc ? questionna Sépéos, ce Kreistos dont tu nous parles pour la seconde fois ?

— Celui qui est mort pour racheter les hommes du péché qui engendre les souffrances du genre humain. Il est Dieu, et pourtant il voulut s'incarner, être parmi nous et pour nous une Hostie douloureuse. Il a enseigné la vérité, la tendresse et le mépris des violences. Il a dit aux êtres : « Aimez-vous les uns les autres ! » C'est l'Apôtre de l'amour entier qui embrasera un jour le monde, sans plus de distinction de sexe, de nation ni de rang. A ceux qui souffrent Il a dit : « Vos douleurs sèment pour l'avenir des joies inexprimables, car mon Père qui est dans les cieux aime ceux que la vie terrestre a roulés comme un fleuve fait des cadavres qu'on lui jette ! » Et ceux qui croient en Lui sont heureux, car ils espèrent, ils aiment les autres et recherchent la bonté.

— Alors, c'est parce que tu espères, que tu es belle et que tu es bonne ? — dit Sépéos.

« — Je suis encore un abîme de péché! » — répondit-elle. Puis, le fixant, elle reprit : « C'est toi qui a vaincu Kerbrix?... Tu as tué ce pauvre Gaulois?... Sa femme est des nôtres; elle a trois enfants blonds comme les épis mûrs en été... Tu ne le savais pas? »

— Non! — balbutia Sépéos — Il avait trois enfants blonds comme les épis mûrs... et je l'ai tué!

— Tu le connaissais, Kerbrix? demanda-t-elle?

— Non, je l'ai vu dans le vomitorium pour la première fois, de même que Callixtus et Manechus qui combattait contre ma décade, mais qui veut être mon ami, comme je suis et veux toujours être le sien.

Un gros soupir gonfla la poitrine de Filiola :

— Je sais bien; vous n'êtes pas de méchants hommes, mais toute l'âme des soldats et des gladiateurs passe dans leur épée : ils tuent sans haine. Kreistos abhorre le sang et les blessures.

— Tu sais, — dit Manechus, pendant que Filiola servait d'autres clients — ne t'impressionne pas; cette petite est chrétienne et, comme tous ceux de cette secte nouvelle, elle est un peu toquée... Ces gens-là adorent une tête d'âne ou un poisson. Ils se réunissent pour chanter des hymnes bizarres et ils professent l'amour à la façon des affranchis d'Orient et des esclaves asiatiques... Quant à la petite, elle est vierge. Pas pour longtemps encore... Je crois bien que Lenia ne tardera pas à la vendre à Barbax.

— Au marchand de bêtes féroces? Oh! la malheureuse! Une étrange impression s'est emparée de moi pendant qu'elle me parlait, Manechus. Il me semblait qu'une caresse tiède enveloppait ma tête et toute ma chair qui brûlent d'une intense fièvre. Mon navrement s'atténuait en mélancolie très tendre.

Sur ces mots, navrement et mélancolie, Filiola était revenue vers Sépéos; elle le calina avec une de ces phrases étranges qui lui venaient on ne sait d'où.

— Ton cœur est pareil à ces roses flétries qui gardent un peu du parfum qu'elles avaient les jours précédents, sous la rosée de l'aube et dans la gloire des crépuscules. Sois tranquille, pour toi le bonheur refleurira.

XV. — L'ÉLU D'UN SOIR

OR, UN IMMENSE TUMULTE, soudain, emplit la voie Suburrane. Des chars furieusement roulaient, venant du cœur de la ville qui s'arrêtèrent non loin de la popina. Des vociférations joyeuses, des cris — comme de faunesses enlevées — des rires se croisaient.

Lenia avait regagné déjà son cubicule. Gueranus et Barbax, Manechus en avant des autres, se précipitèrent. Sortant d'une maison infâme dont la façade sculptée de phallus, flambait des reflets de feux phéniciens, pourprés et améthystes, une femme voilée de tulle d'argent, superbe et d'allure hautaine, passa sur un pavois de boucliers formé par des gladiateurs. Un Dace gigantesque, sur une lectica oblongue, était porté auprès d'elle par des esclaves de Mauritanie vêtus de jaune orangé ; des Augustans suivaient, entraînant des prostituées dont les vêtements déchirés laissaient voir les chairs nues, et des mousses sexuelles.

Le cortège fou — clamait des : « Ave, Stella mundi ! » — Salut, étoile du monde ! — « Salve, Venus ! » — « Ave, Luxuria ! » parmi l'éclat sanglant des torches et l'odeur des parfums d'Arabie que des thuriféraires, admirables de beauté, — hommes et femmes, — faisaient brûler en des cassolettes et des encensoirs ainsi qu'autour d'une divinité.

Manechus, frémissant, étreignit des deux mains les épaules de Sépéos :

— C'est Elle ! — grinça-t-il tout bas — Messaline ! Elle se fait mener aux étuves de Suburre, avec l'élu d'un soir, le chef de décade, Lucion, un Barbare !... Tous — te dis-je — tous l'auront, tous ceux qui ne lui ont pas montré d'amour... Tous, sauf moi !

— Tu trembles, Manechus !

— C'est de rage...

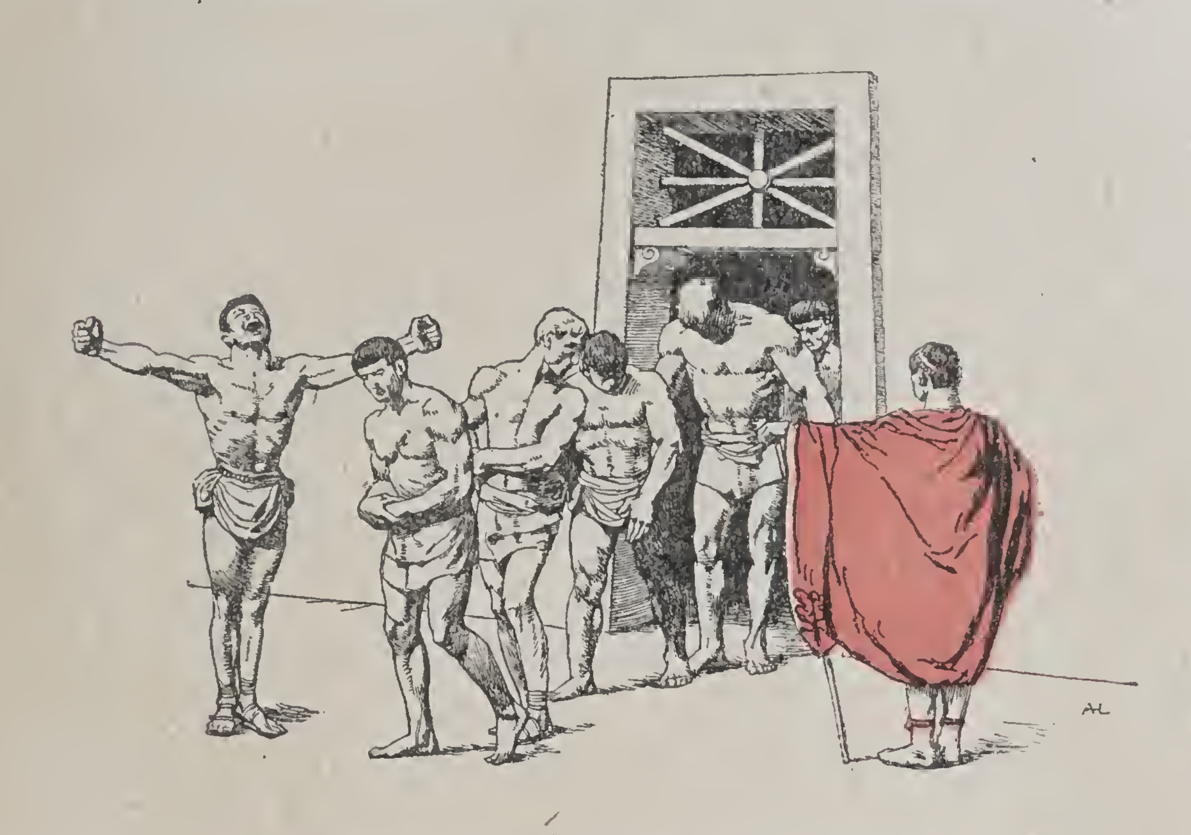
Les autres gladiateurs et Barbax, après un rapide « Salve » rejoignaient le cortège. — « Ave, diva ! Juno ! Venus ! Salve ! Luxuria ! » Ils savaient trouver encore du vin et de la volupté, derrière Messaline, dont

la triomphante magnificence faisait lever en son honneur, vers Elle, les glaives et les yeux, les désirs des mâles de tout Rome.

Cependant, Filiola, tandis que Gueranus verrouillait à nouveau la porte sur le départ de Manechus, prit un flambeau de cire et mena Sépéos jusqu'au seuil du cubicule où l'attendait un lit de marbre, couvert de tapis aux couleurs vives et d'une peau d'ours. Sur les murs, étaient peintes les femmes qui représentent les heures.

— Kreistos, sur ma prière, te donnera, j'espère, de beaux songes.

Sur ce souhait, — comme une vision de rêve, — elle disparut.



XVI. — L'ÉCOLE DES GLADIATEURS

LES GLADIATEURS ESCLAVES, rangés sous les arcades d'un immense atrium, sortirent, sous la conduite des chefs de décade, par des portes de bronze, assez basses, qui forçaient certains Gaulois, des Celtes, des Daces et des Lithuaniens colosses à baisser la tête. Plusieurs traînaient des chaînes qui entravaient leurs jambes; d'autres gar-

daient, à leurs chevilles, des sortes de lames lourdes et dentées que les valets du laniste défaisaient d'un côté seulement, sans les leur ôter, afin que les chefs puissent voir, tout de suite, lesquels avaient été châtiés. Lorsqu'ils furent tous rangés, les chefs de décade les inspectèrent. Les moniteurs de chaque chambre vinrent lire et remettre aux maîtres de gymnase, de palestre et cætera, la liste des hommes malades, ou tués dans des rixes, mis en cellule ou ayant eu un membre cassé durant les exercices de la veille.

Salvaz, Birus, Lacero, Cornelio qui doublait ses appointements de combat par le professorat d'escrime à l'épée, à la hache et à la lance, à cause des débauches qui sans cesse le ruinaient et du jeu dont il était la victime passionnée, laissèrent éclater leur mécontentement. Sept belluaires de leurs manipules étaient morts; dix-neuf blessés.

La veille, pendant la nuit, ces hommes qui étaient des prisonniers de guerre ramenés d'Asie pour servir au triomphe du consul Avicius Mison, ou des Gaulois expédiés, par Appius, de Gaule et de Vénétie, avaient profité du peu de surveillance de leurs moniteurs, — occupés sans doute à jouer aux « duodecim scripta », à remuer les dés, à compter les chiffres des osselets, — pour, dans une heure de nostalgie exaltée, s'entre-frapper avec tout ce qu'ils avaient pu dérober de poignards et de courts javelots, voire en déboulonnant les ferrures des portes de leurs prisons pour en faire des instruments de mort. Il avait fallu, pour arrêter la bagarre, appeler d'autres gladiateurs des dortoirs proches, pour les appréhender un à un, les séparer et les ligotter.

— Carmilès, mon patron, va m'en vouloir terriblement, — dit Salvaz — quand il saura le mauvais état où ils ont mis notre Lanion.

Ce gladiateur était célèbre, avant d'avoir combattu une seule fois, par sa prestance et sa force légendaire. On savait que, à la défense, il avait mis en déroute — presque seul aux côtés de Birtix, son chef — une turme des plus robustes cavaliers du consul Vermès Aro; dix hommes ordinaires auraient pu être mis en échec par ce géant, dont l'agilité ne le cédait pas à la force herculéenne. — Le jeune patricien Carmilès avait offert un ours de Lithuanie, acquis de Barbax au prix énorme de quatre cents sesterces, et un auroch que, successivement, devait combattre le captif géant.

• Il paraît — dit Cornelio — qu'il y a des paris énormes engagés et que le consul lui-même...

— Lui-même!... Avicius Mison pense plus à jouer qu'à s'occuper des affaires de l'Empire. Et peut-être a-t-il bien raison, est-ce plus prudent, en vérité.

— Oui; à mettre de grosses sommes sur des cochers, des gladiateurs ou des lions, il ne risque pas sa tête, tandis que les affaires publiques ressemblent au bois de Cacus : il y a un séide du dieu César à chaque tournant — grommela Lacero.

— Chut! fit Salvaz — risque seul ta vie, camarade, si tu veux parler de cette façon, mais ne compromets pas tes amis.

En disant ces mots à mi-voix, le chef de décade désigna d'un clin d'œil le sombre Birus, son collègue :

— Messaline l'a distingué; Claude lui a envoyé une couronne d'or, aux derniers jeux des ides. Il est de garde, fréquemment, dans les appartements de l'Augusta.

Un esclave médecin, du nom de Mirzan, et qui portait la mitra orientale, s'approcha du groupe des chefs :

— Le blessé peut être guéri; je ne réponds pourtant pas encore tout à fait de sa vie. Mais c'est moins grave qu'on aurait pu croire.

— Par Jupiter! médecin, Carmilès serait peut-être bien capable, si tu le sauvais, de te donner plus d'or qu'il n'en faut pour libérer ta chétive personne — réplique Salvaz. — Si j'étais à ta place, je m'entendrais d'avance avec lui sur ce sujet... Tu tiens dans tes mains ta fortune ou ta ruine.

Mirzan ricana, montrant des dents de loup et, obséquieusement, salua :

— Merci, noble guerrier, de ton conseil; je veux l'exécuter sitôt que je saurai s'il pourra vivre et combattre.

Mais les gladiateurs libres — anciens esclaves affranchis, la plupart, à la suite de leurs victoires dans les premiers combats dans le cirque ou soldats ennemis capturés dans les guerres, puis libérés pour leur bravoure sur l'arène — commençaient d'affluer dans l'établissement, ludus gladiatorius, où, sous la direction du laniste Casper, ils formaient des élèves à la pratique de leur art.

Chacun d'eux devait prendre sous ses ordres une section et l'instruire, tandis que les chefs de décade menaient leurs troupes déjà dressées et réglaient des luttes, simulées seulement, en ce sens que les armes étaient courtoises : espadons de bois qui affectaient la forme d'un glaive, lances qui étaient des bâtons garnis d'étoupes aux extrémités, haches de sapin avec lesquelles on s'escrimait après s'être coiffé de vieux casques de rebut aux visières baissées, pour garantir le visage.

Ainsi, Manechus, Cornelio, Birus, Lacero, Salvaz, vingt autres gladiateurs accomplis, firent évoluer, dans l'immense stade, leurs hommes dont les bras se levaient, retombaient lourdement ou, prestes, paraient les coups portés par leurs adversaires. — Et des archers, d'un bout à l'autre des arcades, tiraient à la cible, se défiant d'atteindre des buts imperceptibles et lointains. D'autres guerriers, au commandement des chefs, apprenaient le maniement de la lance — ou du pilum, plus court, de l'infanterie romaine, — qu'ils brandissaient et jetaient contre des mannequins de bois.



(Ces exercices duraient ordinairement plusieurs heures, coupées de repos, — pendant lesquels les hommes buvaient leur ration de vin dans des coupes de terre cuite, ou bien de l'hydromel, que préfèrent les Celtes, les Germains, les Daces, les Kimris et les Saxons.)

Dans de petites cours adjacentes, dallées de marbre blanc, noir et

gris, les moniteurs et professeurs, reconnaissables à leurs ceintures de cuir blanc ou jaune, prenaient un à un chaque élève, pour lui enseigner les principes des combats. — Un velum, fait de toile à voile, tamisait le soleil tombant sur l'atrium corinthien et les vastes cours que des esclaves arrosaient de temps à autre.

Au centre, parmi les cris et les ahans des gymnastes et des lutteurs, les jets d'eau des bassins murmuraient, en un monotone gazouillement, le chant de l'eau interminable et doux. La grande cour, sablée épaissement, brillait comme semée de myriades de pierreries que des chutes de prestes corps humains et des gestes violents de pieds nerveux déplaçaient, faisaient voler, parfois, avec des scintillements nuancés de toutes les couleurs de la lumière.

D'abord, les apprentis gladiateurs devaient assouplir leurs corps frottés d'huile par des mouvements d'ensemble, qui faisaient se tendre cent bras comme des menaces vers le ciel, ou tomber au même instant, vingt haches, vingt épées, pendant qu'une décade contre l'autre, rythmiquement, croisait les lames de bois ou les lances en tampons. — Deux à deux, d'autres faisaient assaut. C'étaient les plus habiles, ceux qui avaient fait leurs débuts dans l'arène ou qui étaient jugés dignes de se mesurer avec des rivaux fameux en présence de la superbe Messaline ou du peuple romain, sous l'égide et la menace du divin empereur Augustus Claudius.

Casper, le laniste, survenait, le plus souvent, vers la deuxième heure d'exercices. Aux plus remarquables il prodiguait les encouragements et les conseils, démontrant les coups qu'il préférait, gourmandant ceux dont la mollesse impatientait sa vigueur sanguine. Parfois, il arrachait des mains d'un moniteur son arme, la maniait avec une dextérité sans pareille, ou bien il s'arrêtait en face d'une décade, raillait un coup mal porté ou quelque parade maladroite :

— Plus vite, par Jupiter ! plus vite ! Tes bras sont de laine, Milito. Qu'as-tu donc fait, cette nuit, pour que tes membres soient si veules ?... Bien, Simias !... A la tête ! Gare !... Mets ta lance en travers, d'un seul geste, Saphis ! Si tu hésites, Lacero t'aura crevé la gorge, bien avant que d'avoir rencontré bois ou fer !

Ce jour-là, Casper entra dans une grande colère lorsqu'il apprit le tumulte de la nuit et ses résultats. Luc Sapercion, le gardien des gladiateurs esclaves, fut appelé. L'homme, un Grec herculéen des monts de Macédoine, tremblait en s'approchant du grand patron.

— Combien y a-t-il de morts ? — rugit Casper.

Silencieusement, le Grec leva neuf doigts, car deux Syriens avaient succombé, dans la matinée, à leurs blessures.

— Quels sont-ils ? Réponds, ou je...

— Maître, ce n'est pas ma faute. Hier, vers la neuvième heure, j'ai fait ma ronde ; j'ai moi-même mis aux fers, avec l'aide de trois esclaves, Boris et Machani que j'ai surpris, dans leur cubicule, en flagrant délit de forces perdues... J'ai fait battre de verges le gardien des Gaulois, et deux autres qui traînent leurs chaînes au pied gauche, là-bas, près du troisième pilier à senestre... Ils jouaient tous au « duodecim scripta »...

— Quels sont les morts ?

— Balthis, Cormo, Virgex, Salpestros, Larminus, Formicola...

— Ah ! seigneur Mars !... Formicola, le seul qui sut vraiment tuer avec grâce les plus beaux lions noirs.

— Moréas !

Pour le coup, le laniste parut près d'éclater comme une grenade trop mûre. Ses yeux, bruns de jais, lancèrent des éclairs ; son nez devint violet pourpre, semé de rubis ; ses sourcils froncés ponctuèrent d'une accolade farouche son front qu'une cicatrice rouge marquait d'une tempe à l'autre. Toute sa personne, de taille moyenne, sèche et nerveuse, parut se crisper, se ramasser — comme font les félins avant de bondir.

Luc Sapercion, terrifié, resta bouche béante, en face de cette colère, comme si quelque monstre l'eût fasciné. — « Celui-là, seul, vaut plus que ta vie ! » — D'un revers de sa terrible main, le laniste étreignit la nuque du gardien d'ergastule, dont craquèrent sinistrement les os, puis, faisant tournoyer l'homme évanoui, pareil à un paquet de loques, à quelque mannequin sans os, comme en ont les histrions pour leurs parades comico-tragiques ; il le lança, de toutes ses forces, dans le bassin, au centre de la cour sablée. La tête de l'esclave éclata en frappant sur la margelle de marbre blanc, soudain éclaboussée de cervelle sanguino-

lente, tandis que le corps, trop grand pour s'immerger de partout, s'agitait de soubresauts infimes, sous le jeu de l'eau moirée par la cascade d'ondes concentriques.



Sépéos vit les faces des lanistes se troubler devant le courroux du Chef; même un esclave, trois fois meurtrier, le gladiateur Barcomus, redouta, visiblement, une mort pareille, sans gloire.

Mais Casper, satisfait, les nerfs distendus, parla tout de suite affablement, s'informa des nouvelles, en donnant à son tour d'Ostie où il allait fréquemment faire des achats d'hommes, de chevaux ou de bêtes féroces pour les jeux publics et pour les divertissements sanguinaires des patriciens. — Puis, il voulut voir Sépéos, le fit mettre nu, lui commanda d'étirer les membres l'un après l'autre, admira ses muscles saillants, ses bras nerveux et la souplesse des mouvements de ce corps d'athlète précoce.

— Pauvre Kerbrix ! ses mânes doivent être tristes, aux bords

de l'Achéron, d'avoir été vaincu par un éphèbe... Mais, si cela peut le consoler, c'était du moins un beau rival.

Docilement, Sépéos répéta, sous les ordres de Manechus — qui avait fait part au maître laniste de ses intentions et de sa spéciale bienveillance pour le nouveau gladiateur — les mouvements rudimentaires, par lesquels on préparait les élèves au maniement de l'épée. Depuis des heures qu'il se livrait à ces gymnastiques violentes, Sépéos ressentait une certaine lassitude par tous les membres. Mais la vanité de sa force, l'amour-propre du métier où il avait débuté par un succès déjà célèbre dans Rome, lui fit vaincre la fatigue, l'exalta jusqu'à lui inspirer des voltes inattendues. Casper le questionna; il ne voulait pas croire que cet Égyptien n'eut jamais étudié sous quelqu'un des professeurs classiques de lutte, de ceste et d'épée. Il s'entêtait, curieux de connaître le passé de l'amant de Karysta, la saltatrice tanagréenne.

— Tu dis que tu n'as rien appris, hors la façon de lancer le disque, de lutter selon la mode hellénique et de combattre, les poings gantés du ceste?

— Oui, je n'avais jamais tenu un glaive avant les jeux donnés par Silius.

— Stupéfiant!... Mars lui-même!... Par Pollux! — grognait entre ses dents, tel un dogue rongeant un os qu'il apprécie, le premier laniste de l'époque. — Tu as, au moins, cultivé l'espadon de bois, brandi la massue?

— Non, mais je suis un des « Rômes » d'Égypte, qui sont les descendants des athlètes et acrobates de Perse, d'Arabie, de Syrie et des îles mystérieuses du Levant. Dès l'enfance, on accoutuma mon corps à toutes les souplesses.

Sépéos parlait avec orgueil, en face des hommes réputés les plus forts et les plus adroits de l'Empire. Leurs regards et les exclamations de Casper fortifiaient son grandissant espoir de se faire admettre, selon le désir d'Augusta, au nombre des cent gladiateurs, « Divæ imperiales », gardiens favoris de la somptueuse Messaline, Aphrodite sanguinaire, sadique et superbe. Ainsi, facilement, il réaliserait son idée fixe, atteindrait le but atroce et délicieux de son existence présente . venger les grâces éteintes de la danseuse de Tanagra. Il approcherait Messaline, l'immonde, — pour la tuer

Enfin, les gladiateurs esclaves, avec des rires béats d'êtres végétatifs et sans pensées, délivrés enfin du labeur quotidien, s'en furent, par longues files, sous l'œil des chefs de décade qui se faisaient rendre les armes et, soigneusement, les comptaient de peur qu'on n'en eût dérobé une seule.

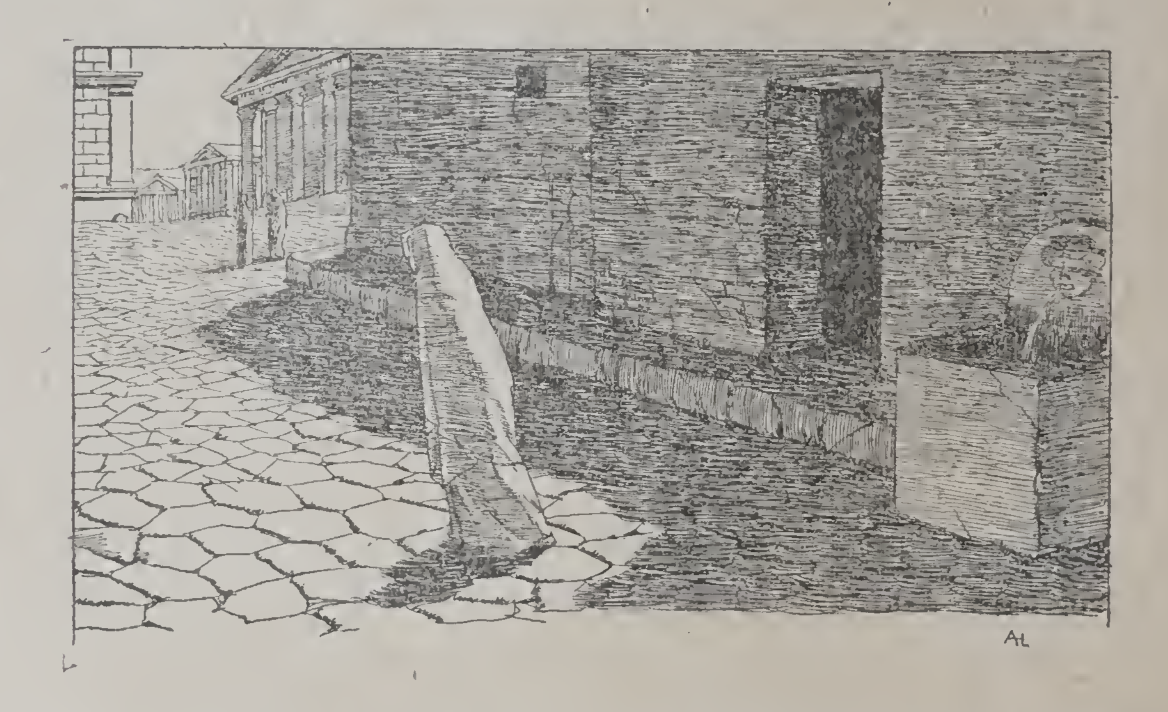
Le soleil déclinait, teintant de rose et d'or les bannes de toile du velum pendu au-dessus des cours. Sépéos suivit Manechus et Casper, sur un signe de son maître et ami, jusque dans une arène oblongue, à ciel ouvert. Un cheval fut amené par un esclave et, sur l'affirmation de Sépéos qu'il montait depuis sa naissance, le chef des lanistes le fit évoluer, sans selle ni étriers, ni bride. Enfin, derrière Manechus, parmi la turme des gladiateurs équestres qu'un ordre fit se séparer en deux pelotons distincts, Sépéos, rompu, mais l'âme vide et en joie, les nerfs vibrants, soulagé, par l'action, du pesant fardeau de ses souvenirs et de ses pensées, tournoya, vira, voltigeant et chargeant en une furie heureuse, où, harassées par le mouvement et la lassitude béate de vivre brutalement, — ses tristesses agonisaient.

XVII. — SUR LES REMPARTS

CE JOUR D'ÉTÉ ARDENT, Rome semblait prostrée dans l'intense chaleur d'un soleil de plomb. Au Forum, les temples et les portiques étaient pareils à des monstres irradiants de lumière qui emplis-

saient la place d'ardeurs et de reflets. Sous ses colonnades, les changeurs et les usuriers dormaient à demi, accoudés sur leurs éventaires, simples bancs, où, dans les sébiles, luisaient les pièces de monnaie de tous les pays de l'Empire.

A Suburre, pendant ces heures lourdes, Filiola restait libre d'aller et venir à son gré, sous le moindre prétexte. Les clients n'entraient guère, pendant le plein jour, à la popina, où le maître Gueranus sommeillait de la deuxième à la troisième heure, lourdement, tandis que Lenia demeurait à demi-étendue, affalée, les jambes molles, les coudes sur la table massive qui servait de comptoir, parmi les brocs vides et les coupes de terre et de bois.



La jeune fille s'évadait alors de la boutique, suivait les lignes d'ombre que font les murs sur le sol brûlant. Elle rendait visite à quelqu'une de ses coreligionnaires, esclave comme elle, ou misérable servante, — à moins qu'elle ne fût convoquée pour un prêche ou quelque office, chez Villia Samelina ou Appia Coroddina, deux patriciennes qui, l'une au centre du Transtévère, l'autre dans sa villa de la porte Capène, donnaient l'hospitalité aux apôtres, aux prêtres de Kreistos et réunissaient chez elles les disciples du dieu galiléen.

Mais, le plus souvent, quand aucune réunion ne la sollicitait, Filiola aimait à errer par les voies faubouriennes de Rome, coupées parfois de champs où des jardiniers avaient établi des cultures maraîchères, et où des arbres laissaient, dépassant les murs ou les claies, déborder un peu de leur chevelure verte et rousse.

Ce jour, Filiola flânait ainsi, rêveusement, dans la direction de la voie Nomentane, quand de la maison du laniste Casper, devant la caserne des gladiateurs, un homme sortit, auquel le janitor, le portier, — en train de caresser le chien de garde (catenarius), enchaîné à l'entrée, sous cet avis : Cave Canem — adressa un salut respectueux et cordial. Filiola ne reconnaissait pas Sépéos, à cause du plein soleil qui l'aveuglait. Et elle s'étonnait intérieurement que ses pas, guidés par une inconsciente pensée, l'eussent justement conduite à l'endroit où l'Egyptien pouvait être, puisqu'il ne faisait pas la sieste, cet après-midi-là, dans son cubicule, tout près de sa chambre à elle.

— Ave, dulcis puella ! (Salut, douce adolescente).

— Toi, Sépéos ?... Tu ne fais donc pas la sieste non plus, que tu viens de chez Casper ?

— Trop de pensées bourdonnaient dans ma cervelle, m'obsédaient. J'aime mieux flâner, errer n'importe où, que de me livrer aux cauchemars et aux démons troubleurs de sommeil. Mais toi, petite Filiola, où vas-tu, à pareille heure, à travers Rome déserte, sous l'ardeur du soleil ?... Si tu veux, je t'accompagnerai. Par Pollux ! ce me serait une grande joie dans la solitude où je m'attriste.

— Je veux bien ! — répliqua-t-elle vivement, très simple, laissant transpirer son plaisir de ne pas être seule à rêver, à écouter le crissement des cigales sur les branches brûlées des arbres des jardins.

— Où irons-nous ? J'aimerais te donner une joie ; si quelque endroit te plaît de préférence, je t'y mènerai volontiers.

— Où tu voudras, Sépéos, que m'importe, puisque...

Elle n'acheva point et rougit. Elle avait été tout près de dire ingénument le fond de sa pensée : « ... puisque tu es auprès de moi ». Ils marchèrent donc par les rues, lentement, Sépéos se laissant guider d'ailleurs par Filiola et la suivant.

— Gueranus et Lenia savent-ils que tu es sortie ?

— Oh! bien sûr. Je leur ai dit : « Je reviendrai avant la quatrième heure. » Et ils n'ont rien objecté. Ils ont trop peur que les miens, les disciples de Kreistos, ne veuillent me racheter et que je leur échappe. Ils ont fixé à deux cents sesterces le prix de ma liberté. C'est bien plus que je ne vaux, mais ils craignent que, même à ce prix, et malgré leur pauvreté, les « fidèles de l'Agneau » me délivrent de ma servitude.

— C'est peu pour tant de beauté! — complimenta Sépéos.

— Kreistos a dit que la beauté du visage est souvent comme une belle robe qui masque des laideurs.

Elle prononça ces derniers mots en souriant, avec un brin de naïve coquetterie et de malice. — Sépéos, sans répondre, la démentit d'un regard qui exprimait toute sa reconnaissance pour le printemps dont elle fleurissait le deuil de sa vie présente.

Ils étaient arrivés à une des portes de Rome, et, maintenant, ils longeaient les remparts qui font à la ville une ceinture d'émeraude brûlée, d'herbe calcinée. — Pelées, semblables aux dos des vieux lions bruns et roux, les fortifications de la capitale de l'Empire formaient un cercle de massifs de terre jaunâtre, élevés sur des bases de marbre dur qui disparaissaient presque dans le sol. Des plantes rares et grêles, rachitiques, faisaient une maigre toison à ces élévations, pareilles dans leur monotonie désolée, sous le soleil, à un troupeau de bêtes immobiles. De-ci, de-là, un arbre, quelque olivier gris, un pin, un eucalyptus aux feuilles en forme de serpe, se hérissait. Sous l'un de ces précaires abris, Sépéos et Filiola s'assirent. Lui tenait une badine arrachée à un arbuste et où il restait quelques feuilles. Elle, la tête un peu penchée sur sa poitrine, tous deux restèrent quelque temps muets, suivant, chacun, le fil de leur rêverie. Sépéos, grand et fort, dans sa tunique blanche serrée aux reins par une ceinture de cuir, grattait la terre du bout de sa baguette, machinalement. Filiola portait seulement une subucula très longue, sans palla, nouée à la taille par un cordon de laine tressé que deux glands effilochés terminaient, sur la hanche droite. Elle semblait ainsi une presque fillette qui aurait eu, précocement, des yeux de femme et les prémices de la vierge à l'âge de la volupté.

Un cri monta du Tullianum. C'était une voix déchirante et terrible

d'homme qui semblait faite de plusieurs voix. Filiola tressaillit, un grand frisson la secoua toute. Sépéos lui demanda :

— Tu sais que les captifs de la prison Mamertine doivent mourir aux prochains jeux? Ce sont tous des chefs.

— Oui, — dit-elle — et je pleure parfois, en secret, d'y penser. On m'a assuré, à l'assemblée, qu'il y avait, parmi ces Gaulois et ces Germains, plusieurs de nos frères. L'un des nôtres, qui est prêtre, a pu, je ne sais trop par quels subterfuges, pénétrer dans le Tùllianum. Il nous a conté les souffrances de ces prisonniers et les tortures de la faim et de la soif qui les ont rendus maigres, avec des visages hâves de malades. On les traite comme les fauves destinés aux jeux; on les affame dans l'espoir qu'ils seront plus féroces et se battront mieux. Mais aucun des nôtres ne se défendra, car il est défendu aux disciples de Kreistos de tuer.

— Doivent-ils donc se laisser dévorer sans même tenter un effort? Il faut être sans courage et je ne comprends pas un tel renoncement.

— Tu ne comprends pas, Sépéos! C'est vrai... Tu ne peux pas comprendre, toi. Tu ne sais pas qu'ils meurent ceux-là, pour confesser leur foi par le martyre. Ils préfèrent être massacrés que de souiller leurs mains du sang, même de leurs bourreaux. Kreistos, assis aux côtés de son père, ordonne à ses anges de leur préparer des couronnes... Pour les martyrs, les chœurs célestes accordent leurs cithares et le Paradis est plein d'une rumeur de fête, quand leurs âmes s'exhalent, bienheureuses, des pauvres corps meurtris que les bêtes et les armes des hommes ont déchirés.

Sépéos regardait, avec un étonnement qui s'effare, la petite chrétienne. L'enthousiasme de Filiola, transfigurée, à mesure qu'elle parlait, l'émouvait d'une sensation inexprimable, indicible. Il comprenait mal l'impression étrange qui poignait son âme en écoutant ces phrases bizarres, ces étonnantes paroles qui exprimaient des sentiments si différents de ceux qu'il éprouvait. Ainsi, ces hommes n'éprouvaient aucune haine contre ceux qui les torturaient? La Mort leur apparaissait comme la grande libératrice des misères humaines. Un espoir immense les attirait? Toutes ces idées, semées en lui par cette jeune fille, se heurtaient obscurément dans son cerveau fruste aux germes et aux premières brindilles d'un amour nouveau.

A cette époque où les doctrines du paganisme n'étaient plus un refuge pour une infinité d'âmes sceptiques, la croyance aux dieux, à une autre

vie, les Champs-Élysées semblaient aux fils d'un monde usé, prêt de finir, bien incertains et problématiques. Un point d'interrogation se posait devant la mort et l'existence future. Beaucoup espéraient l'anéantissement final, l'abîme où corps et esprit sombreraient, — sans plus aucune conscience d'être ou d'avoir été, — dans la joie de ne plus souffrir, de ne plus jouir avec l'appréhension des lancinants lendemains, et des malheurs planant sans cesse au-dessus des hommes, tels des aigles aux becs et aux serres inévitables.

De Filiola un charme émanait, que ne s'expliquait pas Sépéos. Ce n'était pas le sensuel attrait d'avril qui l'avait rendu l'esclave de Karysta, la danseuse tanagréenne; mais une autorité, inconsciente, peut-être, donnait à Filiola un pouvoir sur ceux qui l'écoutaient — une puissance mystérieuse, que Sépéos, plus qu'aucun autre, devait subir, en raison de sa mélancolie, (qui est toujours une dépression). Tandis qu'elle parlait, ses cheveux d'or nimbaient l'ovale fin de son visage et ses yeux violets s'étoilaient de reflets brillants, comme un ciel clair où des astres s'allument.

De nouveau, ils restèrent silencieux, un long moment. Puis comme l'Egyptien soupirait :

— Tu as été très malheureux?

Sépéos baissa la tête; ses yeux étaient emplis de larmes.

— Tu aimais bien Karysta?

— Oui. Elle est morte. Mais ma douleur vit plus que jamais. La pensée de la vengeance me console et me soutient.

— Te venger?... Et de qui te venger?

D'un geste terrible, Sépéos désigna le Mont Palatin où se dressait, au milieu des jardins, le palais d'Auguste.

— D'ELLE !

— Messaline!... Elle est toute puissante; mais le geste de Dieu menace les princes et Rome.

— Filiola, ton Dieu n'est pas aussi fort que le bras armé d'un homme mû par l'idée de la vengeance.

— Il dispose de tout, de tous et de toi-même. Sépéos, tu sers ses desseins, alors que tu crois agir par ta propre volonté.

— Alors, il a voulu la mort de Karysta? Ton Dieu est, dans ce cas,

aussi infâme que les leurs, dont les mains sont souillées de sang et dont les yeux sourient aux ignominies de ce monde atroce.

— Ne blasphème pas. Es-tu donc le seul à souffrir? Et, par Kreistos bien d'autres ont été consolés.

— J'aimais. Messaline a saccagé mon cœur. Je vivais insoucieux de tout, au gré du temps et des heures, content des fruits de mon labeur. Karysta dansait, et moi, le baladin, parmi la foule, sur chaque forum, au milieu des fêtes où elle avait tant de succès, je ne voyais qu'elle, la Tanagréenne, en qui brillait alors, pour moi, toute grâce et toute beauté... Mais, toi Filiola, tu sembles triste souvent. Ton existence cache aussi des peines?

Elle eut un ineffable sourire de résignation :

— Oh! moi...

Sépéos eut, envers Filiola, un geste de câlinerie protectrice — la main sur une épaule, tandis que l'autre tenait à la fois ses deux mains. Et elle ne ressentit aucune crainte, et, très naturellement, ne fit aucun mouvement pudique, comme quand, parmi les gladiateurs, elle se repliait, telle une sensitive frôlée, au milieu de la popina tumultueuse. A présent, le nuage qui voilait la figure et ternissait les yeux de Sépéos s'était dissipé. Il questionnait doucement la vierge.

Or, la Ville commençait d'émerger clairement de la nappe de lumière dense, aveuglante, qui empêchait presque de la contempler. Des frontons de marbre immaculés commençaient de dessiner leurs cariatides. Des bandes rosées de travertin semblèrent, aux façades des édifices, des sourires en d'immenses visages de pierre. Le Tibre roulait des vaguelettes mousseuses qui venaient mourir contre les flancs des lourdes galères amarrées et bariolant les rives des couleurs vives dont elles étaient peintes.

Peu à peu, le jour s'apâlissait, tandis que, du Forum et des rues, montait une rumeur de foule qui respire heureuse, un bruit d'éveil, après la torpeur des journées lourdes.

— Tu veux savoir ma vie? — disait Filiola. Je me rappelle seulement un peu de ma petite enfance, des incidents qui me font croire que j'étais née libre. Mon père était absent, pendant des mois. Il menait un de ces navires qui vont aux îles bleues de la mer Ionienne. Ma mère était belle, toujours drapée dans de longs voiles blancs aux plis ryth-

miques. Parfois, elle pleurait, attendant, au long de la mer rageuse, la voile pourpre qu'elle reconnaissait entre toutes. C'était, je pense, du côté de Sicyone, car j'entends toujours prononcer ce nom, avec un accent très doux et chantant, — dont je me souviens, — la voix de mon père... Un jour, fou de joie, il dit à ma mère : « Florina, nous sommes riches. Un marchand, qui a déjà gagné dans ce trafic quelques milliers d'aureus, m'offre de m'associer à son industrie. Il s'agit de porter sur les côtes africaines des produits de la péninsule et de revenir à Ostie, à Syracuse ou vers Athènes, pour le négoce de l'or, des peaux de bêtes, lions, tigres, hippopotames, des défenses d'éléphants, des gommes de l'Arabie et des fines épées qui se vendent au poids de l'or... Je vous emmène toutes deux dans mon premier voyage. » Hélas! au retour, nous fûmes abordés par des pirates noirs qui montèrent sur le pont de la nef. Je vois encore celui qui riait, d'un rictus énorme, en frappant ma mère d'un coup de hache, puis qui m'emportait, en pleurs, sur l'autre navire.

— Ta mère était morte?

— Elle était tombée, la gorge fendue, baignant au milieu d'une nappe de sang. Et je vis aussi, au pied d'un mât, la face aux yeux fixes de mon père, dont la tunique et le pallium se tachaient de larges plaques pourprées.

— Pauvre, pauvre Filiola! Mais comment es-tu venue à Rome?

— Je ne sais pas bien. On navigua longtemps, longtemps... Souvent, les pirates descendaient à terre, le soir, la nef amarrée dans quelque port. Et, toute la nuit, on n'entendait que le cri des matelots et les gémissements monotones des vergues, coupés parfois de plaintes : les captifs, au fond du vaisseau, se lamentaient... Des matins clairs, je vis ces malheureux, les pieds entravés de lourdes chaînes, entassés sur le pont, où le chef nautonnier les comptait. Il en mourut plusieurs que les matelots noirs jetaient par-dessus bord avec un « han! » sinistre quand ils soulevaient, d'un coup, le cadavre, pour l'envoyer aux requins, dont une bande suivait sans cesse notre poupe... Enfin, on nous débarqua, toutes et tous, dans un petit port, aux environs de Néapolis. Des hommes rudes, qui ressemblaient tous un peu à Simo Barbax, nous menèrent au marché de Suburre.

— Quel âge avais-tu, Filiola?

— Une dizaine d'années.

— Et depuis, tu es toujours restée servante à la popina des Gueranus ?

— Non. Je fus d'abord achetée par le majordome d'un vieux chevalier : Caius Simianus Vero. Mon maître était bon avec ses esclaves femmes et ne voulait point qu'on maltraitât les jolies. J'appris là comment on tisse la soie et la laine. On m'enseigna l'art de draper les toges avec des plis gracieux et de coiffer les cheveux des femmes élégantes, car mon maître aimait Arnicia et voulait sans cesse la garder près de lui. Elle, ne m'aimait pas.

— Elle avait peur de tes yeux, — dit Sépéos — de ta jeunesse. Tu pouvais devenir redoutable pour elle, toi, vierge et si plaisante...

— Peut-être, était-ce là sa pensée. Une fois, elle voulut que j'arrange un pan de sa palla qui s'était défait. Et, comme à son gré, je n'allais pas assez vite, elle me frappa si fort d'un côté de son miroir d'argent, que mon front saignait et que je m'évanouis. Le lendemain, Caius Simianus donna l'ordre au maître de l'ergastule de me faire vendre tout de suite. C'est alors que je fus achetée par Lenia.

— Elle est dure, souvent, la tavernière ?

Filiola hésitait à répondre ; elle ne voulait pas accuser sa maîtresse et sa bouche répugnait à mentir, surtout en face de Sépéos, dont l'affection simple, très pure, la caressait jusqu'au fond de sa petite âme neuve et fine.

— Oh ! — dit le gladiateur, se méprenant sur sa pensée — tu sais bien, Filiola, que ce n'est pas moi qui te trahirai... J'ai cru deviner que tu souffrais, et ta souffrance m'a paru sœur de la mienne... Lenia n'est point patiente.

— Elle me frappe rarement. Seulement, il y a Barbax, qui lui donnerait pas mal d'argent si...

— Barbax ! Oh ! le vilain être. Il ressemble aux ours qu'il vend aux bestiaires. C'est donc pour cela que, le premier soir de mon gîte chez Gueranus, Lenia t'avait enfermée dans le cubicule ?

— Parce que je pleurais et que j'avais dit que je n'irais jamais dans la maison de cet homme.

Ils causèrent de leur vie présente. Mais tout à coup, sur un mot de Sépéos, la face de Filiola fut soudain transfigurée. Ses yeux rayonnaient. Elle dit comment elle avait connu — dans un ergastule où Lenia

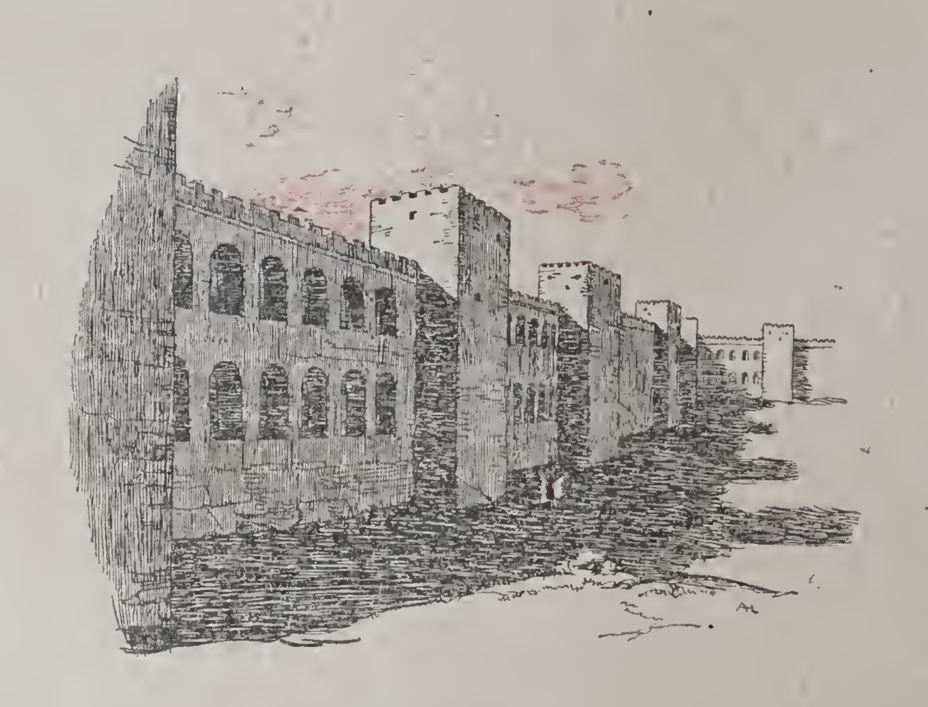
l'envoyait filer de la laine avec d'autres esclaves, dont on payait aux maîtres le gain journalier, — un homme d'une grande indulgence à la barbe blanche floconneuse, encadrant le visage calme et vénérable :

— Durant le travail, il nous racontait l'œuvre de rachat du genre humain par cet Hébreu, Kreistos, qui est mort sur la croix pour avoir annoncé aux malheureux leur participation immanente au bonheur et à la Justice. Et beaucoup l'ont écouté, qui sont esclaves et qui croient comme moi, que leur âme est libre pourtant, et qui espèrent la lointaine et si magnifique récompense des pauvres, qui sont les élus de Dieu.

Sépéos écoutait, ne trouvant rien à répondre à ces paroles inaccoutumées, et, sans qu'il s'en rendît compte, subissait cette influence de l'esprit, accueillait lentement — dans son cerveau barbare — un levain mystérieux.

Ils causèrent ainsi longtemps.

Puis, comme il se faisait tard, ils s'en furent, heureux de leur mutuelle amitié, liés par leurs secrets et leurs communes souffrances, — en longeant les remparts dont la mélancolie pelée se magnifiait dans les pourpres du soir.



Livre Troisième



L'Impératrice Nue.



I. — MESSALINE EN LIBERTÉ

Mucius Saphis, brun et bel éphèbe musculeux, mais qui restait mince et d'une délicatesse nerveuse, frisé au fer, les cheveux en boucles calamistrées avec soin, étalé mollement sur des coussins qu'il



avait fait apporter par Lenia des cubicules, rêvait. — Du moins, s'il ne rêvait pas, il ne faisait rien que, de temps à autre, examiner ses ongles qui étaient roses et polis minutieusement, les frotter avec une brosse douce qu'il tirait d'un étui pendant sur sa poitrine.

Ancien esclave, employé dans les thermes, — aquarius, officieux réputé pour ses habitudes licencieuses, — il apportait l'eau, la versait sur le baigneur, remplissait le large bassin, labrum, au bord plein et rond, se relevant à l'extérieur comme une lèvre humaine, était complaisant. Il fut affranchi par un sénateur; puis, un laniste fameux, dans l'affection de qui il était entré, et réciproquement, lui avait enseigné son art, et, aujourd'hui, Mucius Saphis avait sa célébrité spéciale. — Dédaigneux, il ne semblait pas prendre garde aux propos grossiers et tapageurs que tenait un groupe de valets du Cirque : ils emplissaient, de leurs voix rauques, la salle et imprégnaient l'atmosphère d'une odeur de mâles suants mêlée aux relents des fauves et des chevaux.

Mais il fronça, soudain, les sourcils et prêta l'oreille à des voix de femmes qui, gaîment, causaient avec volubilité :

— Saphis nous ressemble tellement, ma chère, qu'on assure que Simo Barbax l'a pris à la place d'une femme, un soir qu'il avait beaucoup bu chez Gueranus et, en face, à la caupona du Lion de Nubie.

D'autres pouffèrent de rire :

— Ah ! vraiment, vraiment !... Ah ! ah ! C'est trop drôle ! Candilia ! Candilia ! Viens donc !

Et aux autres :

— Il faut la taquiner. Elle a un béguin pour Mucius Saphis.

— Dis donc, Linela, cela prouve qu'elle a les mêmes goûts que Sabine.

— Je n'en dis pas de mal; c'est la meilleure langue de Rome.

— Après la divine Augusta Messalina, ma chère.

— Une déesse doit exceller partout, jusqu'au cubicule... Ah ! voici, Candilia.

— Ne lui dis rien qui puisse lui faire de la peine.

— C'était pour rire. Je ne l'agacerai point, ta chérie.

— Balseth m'a assuré qu'il aurait beaucoup d'argent pour se mesurer avec Birus et Fortex, si le premier tombé au sort ne le tue pas. Or, tu sais que je l'ai fait poser jusqu'à présent. Si je veux épouser Cardo, le marchand d'épices, je n'ai pas trop de temps pour amasser la dot qu'il faut pour installer, plus grandement, notre commerce dans la voie Nomentane.

— Ambitieuse! Il sera vaincu.

— Tais-toi, Sabina, tu vas m'être néfaste. Je vais aller exprès en pèlerinage à Pompéi, faire offrande de fleurs et de deux phallus d'or à Venus Physica.

Mucius Saphis tressaillit, contrarié parce que les valets d'amphithéâtre, gris de gros vin de Campanie, s'élançaient sur la voie en poussant des « Evohé » formidables, comme font aux fêtes d'Eleusis et de Bacchus, les initiés. Il ne se leva point, trop hautain pour vouloir paraître s'intéresser, plus vivement qu'il ne convenait, à de petites courtisanes. Lenia, ayant gagné le seuil, s'esclaffait, comme une folle, d'un gros rire épileptique qui faisait tressauter sa poitrine lourdement gélatineuse et son ventre houleux sous son bardocucullus illyrien.

Mais les valets du bestiarium, en rentrant, la bousculèrent. Chacun des trois premiers portaient Linela, Baltrix et Sabine. Les deux dernières se débattaient en poussant des cris. Et Candilia parut sur le seuil, l'air éperdu d'une femme poursuivie : du dehors, des cris parvinrent aux oreilles des consommateurs de la popina et de la patronne.

— Bon! — dit Lenia — ils se seront pris de querelle, ces brutes, avec les amants des femmes qui logent chez cette crapule d'Isponius.

Des gladiateurs, les habitués de la taverne, entraient au moment où Mucius Saphis commençait pourtant, d'invectiver les valets d'amphithéâtre, masquant de son corps la frêle Candilia qui pleurait de peur et de rage, suppliant son amant de ne pas se commettre avec cette racaille, lui, un homme d'épée.

Caius Saper, Manechus et Simias, que Sépéos suivait, entrèrent à cet instant. Bien vite, ils eurent pris fait et cause pour Mucius Saphis. Mais. aussitôt expulsés les valets d'amphithéâtre, celui-ci devint la cible de petites plaisanteries.

Filiola apporta, pour chaque nouveau groupe, des brocs de vin doré du Vésuve. — Mucius Saphis, sans prendre garde aux railleries, s'était esquivé avec Candilia vers un cubicule que Lenia louait aux couples de passage.

Et ce fut une invasion soudaine de rires en essaim et de petites figures joyeuses et fardées : Linela, Baltrix, Sabina. Une kyrielle de courtisanettes moins connues aux étuves et à Suburre : — Carosia, qui

n'avait pas treize ans et qui, sous sa subucula lâche, était nue; Glycera, une altière adolescente blonde que le tribun militaire Marcius Quinalis avait affranchie pour trois baisers; Balsis, Antilla — des oiselettes en stola, rouges, violettes ou jaunes, entraient pour voir les gladiateurs. Pour Filiola elles avaient toutes un mot gentil et un peu pitoyable :

— Elle est si jolie — disait d'elle Candilia — mais un peu détraquée. Ces chrétiennes ne savent pas profiter de leur jeunesse ni de leurs charmes.

C'était un peu pour cela d'ailleurs et, parce qu'elles ne redoutaient, de sa part, aucune rivalité, qu'elles la choyaient, la sachant bonne, très douce et consolatrice de leurs menus chagrins d'inconscientes fragiles.

Les dés claquaient sur les tables. Des coups de lourds poings, heurtant le bois, soulignaient les chances et les malchances. Des artisans non loin de la popina, travaillaient à la fabrication hâtive d'une sorte nouvelle de lances barbelées pour l'expédition en Scythie que devait commander l'impérator Marcus Mison. Et l'on entendait les résonnances, dans la forge, des marteaux sur le métal, mêlées aux rythmes de leurs chants monotones et aux rumeurs gaies de la rue, aux tapages exubérants de Suburre, le quartier chaud.

Tous, bientôt prirent part à une discussion ardente, au sujet de Mormix, l'Arverne, que Lacero, le chef de décade, affirmait capable de tuer dix hommes dans le même combat, rien que de ses formidables mains gantées du ceste de fer qui brisaient les lances comme un fléau écrase des épis. — Cornelio déclara qu'il le défierait le lendemain. Alors les petites filles cessèrent de rire pour le regarder avec admiration. Linela lui prit les mains, monta sur ses genoux et le baisa sur la bouche. Elle n'avait pas achevé, que les échos parvinrent jusqu'à la popina d'un grand tintamarre joyeux. Crissaient les sistres et résonnaient les cymbales. Voici des coureurs nubiens, — pour tout vêtement, une peau de panthère attachée sur l'épaule par une chaînette d'or où les reflets des torches, que portaient des négresses nues, allumaient des fulgurances. Des chars, au milieu d'une soudaine lumière roulaient, chargés de femmes, des Augustanes, — familières de Messaline, — et d'Augustans en robes orientales ou drapés dans la toge laticlave à large bande écarlate.

Superbes, parfois obscènes, — en des subuculæ transparentes de gaze lamée d'or et d'argent qui laissaient voir leurs seins et leurs flancs, — des patriciennes et des affranchis enlacés allaient au pas des chevaux caparaçonnés et attelés aux chars par des longes de métal précieux. D'autres femmes, couchées parmi les coussins de leur lectica — portée par des esclaves noirs, qui se relayaient de cent en cent pas, — soulevaient sur leur passage des acclamations ou des railleries, qui les laissaient dédaigneuses, un sourire figé sur leurs lèvres peintes, les yeux luisants du souhait des voluptés, d'un désir d'amour et de sang.

Portefaix et mariniers du Tibre, — arenarii, tous ceux qui luttent sur le sable d'un amphithéâtre, soit contre des hommes ou contre des fauves, bestiaires, gladiateurs — et jusqu'aux boulangers qui sortaient, le torse nu, des officines où ils ahannaient sur le pain qui devait nourrir Rome, paraissaient sur les seuils. Par théories, des femmes publiques que les meretrices essayaient en vain de retenir dans les maisons d'où elles s'évadaient avec des cris de bacchantes ivres, brandissaient des fleurs et lançaient sur les nobles passantes des pétales effeuillés de roses.

Mais un manipule de prétoriens aux cuirasses d'or, frappant leurs boucliers pareils de javelots étincelants, faisait une trouée dans la foule qui s'écartait en poussant des cris, des vivats, des implorations sexuelles, comme vers une divinité impudique et vénérée. — Des coins de rues et de derrière les bornes, par les interstices des volets, sourdaient aussi des apostrophes, comme des éclaboussures de bran qui seraient lancées, de partout, des maisons voisines par des bouches haineuses : c'étaient les mères dont les fils ou les filles étaient disparus, ou que Claude, Messaline, Silius et leurs favoris avaient souillés. Ou bien des voix d'hommes crachaient, au mépris de leur vie, leurs rancœurs, leurs inassouvis désirs, vers l'Idole, la Spermatique, la Magnifique, que la foule encensait d'épithètes :

— Ave ! Salve ! Diva Messalina ! Nos cœurs, nous les lançons vers toi comme des fleurs, devant Vénus ou au pied des autels !.. Nos désirs brûlent devant toi comme des cassolettes. Ave ! Diva ! Luxuria !

Les gladiateurs et les soldats en débauche, symboliquement, dres-

saient leurs glaives, tels des phallus érigés en l'honneur de la maîtresse du peuple romain, de l'Impératrice Nue, de la divine salope :

« — Ave Augusta Diva Messalina! Ave, Venus! »

Au centre d'un groupe d'Augustanes presque nues, sur une litière d'apparat, au pulvinar de pourpre que les lueurs de lanternes de corne rose faisaient brasiller comme une fournaise, Messaline, drapée dans une palla mauve, aux broderies écarlates, laissant voir une magnifique stola de drap d'or, brandissait un thyrse incrusté de gemmes merveilleuses. — Et, parmi la tourbe des courtisanes clamantes, en tête des Augustans et des Augustanes échevelées, Luxuria, l'Impératrice de Rome et du monde, se dirigea vers la popina de Gueranus.

D'honnêtes citoyens attardés, des chevaliers et des marchands, craintivement, s'esquivaient au long des murailles. On savait qu'il prenait parfois à l'Augusta d'étranges caprices, comme de livrer des femmes honnêtes aux prétoriens et à ses favoris, ou de contraindre des hommes paisibles à des voluptés anormales dont, railleusement, et pour fouetter ses sens, elle voulait être spectatrice en une orgie dont la fin parfois s'ensanglantait. Alors l'odeur du sang, des mâles et des femelles en rut, se mêlait aux ardents effluves des cassolettes, aux parfums des lys écrasés, des jasmins et des roses.

Les boutiques, sur le passage du cortège, avaient fermé précipitamment leurs portes. Au contraire, les étuves, les tavernes, les lupanars illuminaient leurs façades de lampes à plusieurs becs, et de longues lanternes rondes, aussi de corne rose transparente, affectant les formes de priapes démesurés.

La basse plèbe aimait l'Impératrice, pour la splendeur de son corps et les aubaines qu'elle valait aux pauvres — chacun pouvait espérer être, un soir, l'Empereur, jouir comme César Auguste, se pâmer aux mêmes étreintes, — et aux jolies pauvresses, même pour ses caprices qui la faisaient se plaire à jeter l'or aux plus minables, à la moindre occasion de plaisir. Aussi, bientôt les protestations et les clameurs indignées s'étaient tues.

Messaline avait fait éteindre les torches. Pourtant, la rumeur de sa troupe de familiers faisait sortir des auberges, des thermes et

des garnis louches, un monde bizarre d'efféminés et de filles, qu'un peloton de gladiateurs refoulait.

Presque seule, ayant commandé au cortège, porteurs, soldats, amis de fête, d'aller l'attendre aux étuves de Suburre, situées tout près des remparts de Rome, Messaline parut, splendide et radieusement belle, dans le cadre de la porte de la popina de Gueranus.

Aucun des gladiateurs ne fit même un geste de déférence vers Elle. Seuls, Gueranus et sa femme Lenia, Filiola dont la silhouette, fine et de blanc vêtue, s'estompait dans l'ombre du fond, immatérielle et pareille à une vision céleste qui aurait plané de toute sa pureté par-dessus l'ignominie du lieu, s'inclinaient :

— Ave, Diva ! — dirent les aubergistes inclinés.

— Ave Imperia ! — murmura la vierge qui ne voulait pas reconnaître la divinité de Messsaline, femme du César infâme.

Vers Sépéos et Manechus assis en face l'un de l'autre, l'Impéralrice marcha, souriante. — Aux tables prirent place les familiers et les Augustanes, tandis que, dans la nuit claire et nacrée de la rue, on voyait encore, par la porte ouverte, les ombres rèches d'un manipule de six prétoriens, restés là quand même sous les ordres d'un centurion, bardés d'or et comparables à des statues.

— Bonjour, Sépéos ! Je suis venue boire à tes prochaines victoires.

— Ne raille point, Majesté : la Mort, une Majesté aussi, est là qui veille et rôde autour de nous. C'est Elle qui fait tinter, en se heurtant, nos glaives et qui, dans la nuit du monde, attise les incendies.

— Oui, mais l'Amour aussi est là, qui nargue la Mort. Dis-moi, ne suis-je pas, à ton gré, gladiateur, la Beauté, l'Amour, la Joie et la Vie ?

Sans répondre, Sépéos recula dans un angle l'escabeau où il était assis, pour éviter le contact de l'Omnipotente qui avait pris place à son côté.

— Du vin ! Je veux boire dans ta coupe, Sépéos.

Admirant les bagues merveilleusement ciselées où des gemmes orientales brillaient, — les pendants d'oreilles d'aigues-marines enchâssées entre des brillants et le diadème de perles qui paraient ses mains, ses oreilles et son front, — les consommateurs, tassés autour des pots d'étain, de

cruches à moitié vides, chuchotaient. Des yeux étincelaient, envieux du bonheur de Sépéos. Ne savait-on pas, à Suburre et dans tous les lieux infâmes de Rome ou de Campanie, que l'Augusta, en récompense des voluptés mâles, permettait à l'amant d'une heure ou d'une nuit de piller un peu ses bijoux, heureuse de violences qui la laissaient pantelante de désir encore et d'ardente lassitude.

Vers Manechus, qui contenait mal sa passion dédaignée, Messaline pencha sa tête délicate et, montrant Sépéos dont elle flatta le cou et le visage de sa main perverse aux ongles polis, pareils à des cornalines :

— Il est très beau, ton ami! Et il me plaît! Il est surtout magnifique dans l'arène... Mais j'aime aussi voir les lions au repos.

Câlinement, elle passa un bras autour du cou de Sépéos, puis, hardie, furieuse de ce qu'il n'obéissait pas à cette caresse et ne fléchissait pas le cou pour laisser butiner ses lèvres, Messaline, gourmande, se leva, se glissa jusque sur les genoux du gladiateur et, violemment, ses lèvres agrippèrent ses lèvres.

Il se détourna d'un geste brusque.

Sans se fâcher, Messaline glissa sa main droite dans l'entrebaillement du justaucorps de cuir que Sépéos avait délacé à cause de la torpide chaleur et, de l'autre, elle prit la coupe de terre cuite, peu profonde et circulaire, sur un pied bas, décorée d'un vernis noir et luisant, calix, où du vin stagnait, la but jusqu'au fond, puis fit choir sur la table les dernières gouttes en fixant Sépéos :

— A Eros, gladiateur, j'offre cette libation. Et c'est toi, mon amour de cette nuit !

— Non! — dit Sépéos à voix haute — Jamais!

Sa main s'était crispée sur la poignée de son glaive. Toute sa haine, dans ce seul mot, était montée à ses lèvres. Il sentait l'envahir une indomptable envie de tuer cette gueuse enfin, puisqu'il la tenait là, tout contre son corps qu'Elle pénétrait de la chaleur de sa peau parfumée, Messaline la meurtrière, Messaline la voluptueuse, qui semait la douleur et arrosait de sang les orchidées de ses stupres immondes. — Pourquoi ne La tuerait-il pas tout de suite, à ce moment, — unique peut-être dans sa vie, — où, elle se livrait, où superbe et impudique, elle avait pénétré dans l'antre, pour affoler de son sexe les lions?

L'Impératrice, soudain, avisa au fond de la popina, craintive des gestes des Augustans et des patriciennes — qui buvaient le vin aux coupes vulgaires et le désir aux lèvres des hommes frustes — la silhouette frêle et blanche de Filiola :

— Viens! — dit-elle — approche-toi, petite. Et bois.

Filiola n'osa point refuser d'effleurer des lèvres la coupe offerte.

— Comme tu regardes Sépéos, mignonne! Tu l'aimes?

— Elle en aime un autre, — dit l'Egyptien, — qui est plus haut, plus grand que nous.

— Elle est vierge?

Une infernale pensée fit luire, soudain, les prunelles vert et or, de l'Omnipotente.

— Peut-être? — railla Manechus, avec un gros rire. Qui donc peut être sûr qu'une fille est restée close comme une fleur dont le soleil n'a jamais vu le pistil?

L'Impératrice se serra contre Sépéos; ses mains ardentes, au long des cuisses, cherchaient, effrontément, le mâle dans l'homme, un signe de désir. — Mais le gladiateur se levait à demi, l'air écœuré, pour éviter ce contact. Manechus qui les suivait des yeux, arrêta le geste de Sépéos, tirant son épée, lui empoigna le bras :

— Moi, d'abord! C'est convenu!

— Que dis-tu, Manechus Victor? — interroge Messaline — Qui dois-tu donc avoir le premier, avant même ce beau garçon?

— Toi! Impératrice. Toi, salope!

Elle éclata de rire, puis, après un baiser volé à Sépéos :

— Moi!... Ton tour n'est pas près de venir...

— Et pourtant — dit Manechus — nous t'aurons tous les deux... Mais lui, d'une façon à laquelle tu ne t'attends pas.

— Il a donc — fit Messaline — une façon particulière?

— Oui! dont tu ne te doutes pas... une étreinte suprême où tu râleras...

Sépéos reprit :

— Une autre souveraine, plus puissante que toi, a passé, tout à l'heure, invisible, près de nous. Celle-là nous possédera tous, hommes et femmes. Elle est la maîtresse définitive des uns et des autres. Elle est déesse par

toute la terre. Elle tient le monde et tous lui sont soumis, — même Toi!... même Toi!...

Carmilès, fils d'un personnage consulaire, crut saisir une occasion de faire sa cour :

— C'est là, Omnipotente, de la philosophie de gladiateur. Mais qu'il prenne garde au filet. Celui de tes charmes, jolie rétiaire, a capturé des poissons plus gros.

Retournée vers Sépéos, l'Impératrice, lui prenant les deux mains, lui dit, les yeux dans les yeux, ses lèvres essayant d'approcher sa bouche :

— Tu divagues, mon cher!... Viens! Je veux, déesse, faire de toi un dieu, et je me moque de Celle dont tu parles. Viens avec moi, pour « cette étreinte suprême où l'on râle » comme a dit Manechus... j'ai envie de toi à en mourir.

— Pas encore! — gronda Sépéos qui fixait le gladiateur, son maître et son ami.

Alors, Luxuria, énervée en cette attente imposée par un soldat infime et têtu, appela d'un geste le centurion qui, debout dans le cadre de la porte béante, balançait nonchalamment le cep de vigne, dont il se servait pour corriger ses soldats, insigne de son grade, devant les prétoriens cuirassés d'or. Elle ordonna :

— Qu'on l'emporte. Les bêtes...

L'officier fit un signe. Mais quand les soldats entrèrent, Messaline, courroucée, les renvoya d'un geste. Elle avait, involontairement, parcouru d'un regard la stature magnifique de Sépéos; elle regrettait déjà sa mort que, dans une colère d'orgueil, elle avait à peine commandée, avant de l'avoir voulue. En le condamnant, elle tuerait son Baiser sans tuer son désir exaspéré.

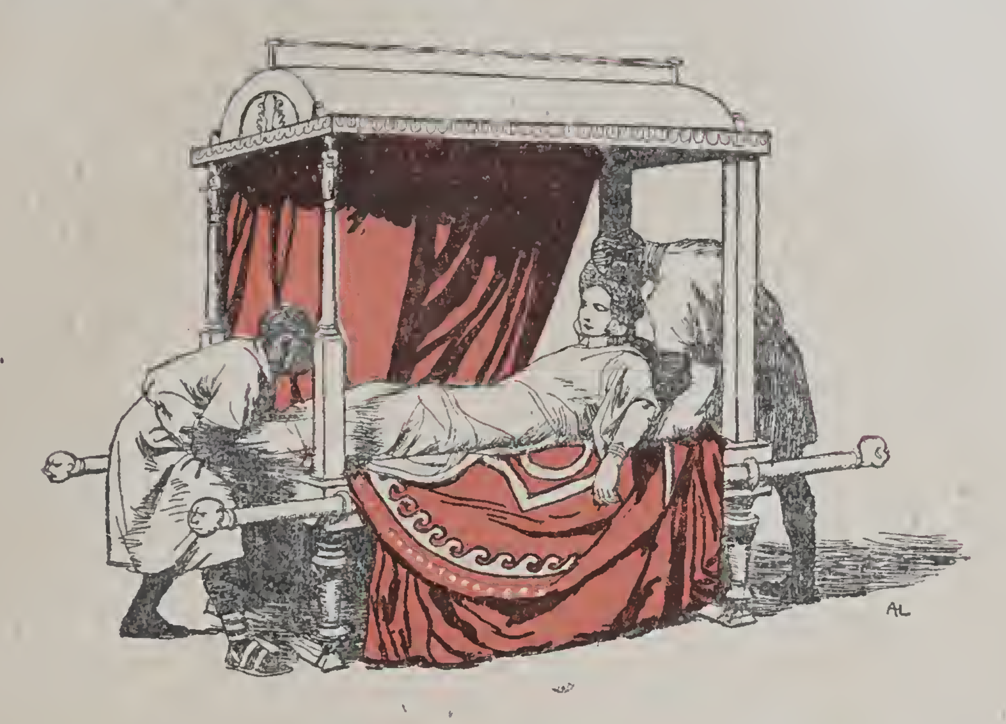
Les prétoriens sortirent.

— Je ne te dis pas adieu, Sépéos — ni à toi, Filiola, ni à vous, mes braves.

Parlant ainsi, elle fit de la main un signe à chacun et à tous.

— Des clameurs éclataient au dehors : — « Fête! C'est fête à Subure! Vénus est parmi nous descendue » Les porteurs noirs soulevèrent la lectica où, tâchant de ne plus penser à son envie de cet

homme rebelle à son caprice, Luxuria s'était étendue, en une morbidesse énervée, agacée, titillante.



Elle partit avec une suite d'amies intimes, des patriciennes, nues ou pirement drapées d'étoffes transparentes. Attirés par l'odeur de sa chair impériale, le relent de sa volupté, des bandes d'hommes La suivaient comme des chiens une chienne en chaleur; toute la plèbe de Rome depuis les pentes de l'Aventin et du Cœlius, depuis le Transtévère jusqu'à Suburre, s'affolait sur Son passage. Des négresses, dont les épaulières ciselées ardaient dans la nuit, ceinturées d'orfévreries gemmées, agitaient au-dessus de l'Impéria des flabelli de plumes d'autruches immaculées et de flamants roses, entourant des globes lumineux qui répandaient encore, sur la lectica de pourpre, des clartés rouges.

II. — IMPÉRATRICE AU LUPANAR

DEVANT LES ÉTUVES SUBURANNES, des hommes et des femmes, des prostituées, s'agitaient. — Messaline, en tête des Augustanes, se rua dans l'atrium du lupanar.

Au centre de l'immense pièce dallée, la matrone — une femme de quarante ans, lasse et fanée, qui avait pu être belle, souriait aux arrivantes et plus aimablement encore aux hommes. Les Augustanes entourèrent le comptoir en bois massif où des Priapes chevauchaient des nymphes, tandis qu'un Bacchus s'abattait, couché, dressant son thyrse naturel, au milieu de bacchantes et de faunesses qui violaient, de baisers fous, tout son corps potelé.

Il y avait là, autour de Messaline : Livia Callina, femme d'un sénateur, et dont vingt ans d'amour effréné n'avaient pu lasser l'ardeur dévorante d'hommes ; Soevilla Loris, épouse deux fois divorcée. A vingt-deux ans, elle achevait d'user Mucius Caro, tribun des soldats, après Lomerius Gamo, édile et questeur, qui briguait le proconsulat ; après aussi son premier mari, Vaninus, que son divorce avait conduit en Numidie où il était mort, à la tête de sa légion, le jour de la victoire de Scipion. — Il y avait encore Blanca Saponina, Tullia Chironès, Salvia Vero, Tullia Corvidis. —Tout cet essaim de papillonnes aristocratiques assaillait en même temps la marchande d'amours.

Or, les courtisanes infâmes du lupanar sortaient une à une et, se poussant, avec des rires et des cris, les apostrophaient :

— Tiens, Iris elle-même n'est pas plus gentille que toi, Blanca. Tu arrives justement quand je suis lasse.

Une autre, battant des mains :

— Après le bain, je me sauverai pour aller retrouver Mucius Saphis, mon beau gladiateur ! Et, s'il gagne la couronne et la bourse, aux prochains jeux, ce sera fini de voir aux étuves la petite Candilia.

Des figures, aux yeux peints, se montraient, gentiment ébourriffées, par les entrebâillements des portes, et, à l'entrée des couloirs, elles se mêlaient. Plus timides, les amants paraissaient en arrière des femmes ; ou bien les voix, rauques et furieuses, des mâles abandonnés, laissés en panne, de l'intérieur des cubicules, les appelaient.

Chacune des Augustanes, après Messalina, jetait sur le comptoir devant la patronne un denier d'or pour la permission d'occuper cette nuit, jusqu'à l'aube s'il leur plaisait, les chambres et les lits où l'on vend l'amour à Suburre. — Des centurions en bandes, des soldats à demi-ivres les entourèrent.

— Moi, je veux la toute mignonne — criait l'un, géant casqué de bronze, dont la tête dépassait tout le monde — celle qui a les cheveux noirs comme la nuit et poudrés de mica carminé.

— Et moi, celle qui met ses cheveux dans un filet d'or et qui a des bagues si belles aux doigts.

L'apostrophant, un soudard dit à Morinella, la raillant et sans se douter de son véritable rang :

— Si c'étaient de vraies gemmes d'Orient, ma belle, tu serais moins jeune... Il faut trop d'amants pour de tels résultats après si peu d'années d'amour... Tu viens ?

Ses bras soulevèrent le corps frêle de la patricienne nerveuse, poussant des cris que les baisers fourrageurs du soldat changèrent en rire fou, pendant que son corps menu se tortillait comme un ver, se trémoussant, puis, pâmé.



Messaline, déjà, revenait d'un premier jeu, laissant pendre sur sa poitrine, dont la subucula débraillée permettait de voir les rondeurs fermes et mates, attachée par un cordonnet, une rondelle de métal, tessera, où le chiffre de sa chambre d'amour, publique, était gravé.

Mais bientôt, elle rentrait, accrochée au bras d'un portefaix d'Ostie, reconnaissable à son bonnet rouge et à sa démarche balancée lourdement et le dos en arc. Elle justifia de la location de sa chambre en montrant la tablette pendue à son cou, devant un hercule noir, l'un des gardiens des étuves, chargé de veiller au bon ordre dans le lupanar et de contrôler les entrées et les sorties des femmes.

A travers de longs couloirs éclairés par des torches aux formes phalliques, Elle allait, guidant l'homme, l'amant de hasard dont les muscles saillants avaient tenté le désir maladif, la folie de ses sens exaspérés. Des lampes triangulaires, en forme de sexe de femme, pendaient, par trois chaînettes dorées, des voûtes. Scellés aux murs, des bras érigeaient des membres humains d'où la lumière tombait fuligineuse et brouillée, empuantissant l'atmosphère de relents d'huile brûlée, mêlés aux parfums crapuleux des basses prostituées. Des fresques obscènes ornaient chaque côté des longs corridors, rayonnant autour de l'atrium où se tenait, immuable, la mérétrix, les mains faisant tinter des as et des deniers et distribuant des tessères.

Le portefaix et l'Augusta virent ainsi défiler les amours de Jupiter et de Léda, l'enlèvement d'Io, que le dieu, formidablement armé, saillait. Ailleurs, des corps s'enchevêtraient, en un pêle-mêle de croupes, de seins nus que des mains agrippaient, de bouches agrafées, de mâles et de femelles, fous de voluptés, bouches âpres et délicieuses, crispant des sourires sur des lèvres tordues des douleurs exquises du spasme.

Ici, sur un lit d'or que des peaux de panthères recouvraient, une femme blonde se livrait à trois hommes, et les yeux de la voluptueuse exprimaient une béatitude suprême, grands ouverts et comme figés. — Ailleurs, des Bacchantes harcelaient un Silène comme des abeilles s'abattant en tourbillon sur une fleur convoitée par chacune ou sur un rayon de miel. Pas une fossette du demi-dieu, pas un sillon de chair blanche et rosée où des mains ardentes et des lèvres cupides n'aillent butiner des joies qu'elles pantelaient toutes de compléter du grand baiser. Des couples s'ébattaient autour du groupe principal : des faunes, des sylvains et des Pans, acharnés après des nymphes, des femmes, dont fleurissaient les nudités en rut. Des lesbiennes, tendrement, se caressaient en face d'hommes furieux, liés en des étreintes où les sexes demeuraient séparés. Des bêtes, des cerfs, des sangliers, des léopards, des tigres et des lions, des ours monstrueux et des aurochs, s'accouplaient en une furie bestiale. D'étranges baisers, des querelles et parfois du sang; des scènes de festin et d'orgie, des danses et des offices orientaux où des hommes violaient des pierres en forme d'or-

ganes féminins et les femmes baisaient des phallus d'airain, d'ivoire, de marbre ou de bois.

Les vestibules résonnaient des pas des couples de hasard, des soupirs, des odeurs de chairs enamourées, des bruits de baisers, des frôlements, des cris de volupté, des voix disputeuses, à propos du salaire des baisers que les courtisanes rançonnaient ; des injures se croisaient avec des éclats de voix en échos. Parfois les gardiens devaient intervenir, et les coups de leurs lattes de bois sur des dos qui fuyaient ou dans les jambes d'hommes qui ne voulaient pas partir, brisaient la rumeur perpétuelle de volupté douloureuse de la maison infâme. Des portes s'ouvraient pour laisser partir les mâles repus, claquaient sur les couples s'enfermant dans les cellules.

Il y avait des cubicules de genres divers : uniformément, à droite, un lit de pierre ou de briques maçonnées, une lampe à trois becs fumeuse au plafond ; et, creusée dans une dalle, une vasque où de l'eau, par un conduit, sourdait ; sur un piédestal, toujours, une divinité phallique, une Vénus physica ou Vénus impudica, narquoise, souriait, faisant le geste de la vie. Des roses, des lys, des couronnes de jasmin, en offrande, les paraient.

Selon le prix de la tessera, les lits étaient recouverts de peaux de buffles ou de belles toisons de fauves. Une clepsydre, dans les chambres les plus riches, laissait monotonement tomber avec lenteur des gouttelettes d'eau parfumées.

Les plus pauvres cellules étaient jonchées de roseaux ou de paille. Sur le sol pavé d'une mosaïque de petits cubes d'une composition imitant la pierre, abaculi, — c'étaient encore, figurés par cette marqueterie polychrome, des orchidées aux pistils dressés, ou des phallus, des lèvres entr'ouvertes de femmes, des doigts câlineurs, des symboles sensuels ou des devises érotiques.

Déjà entre les bras du portefaix, tous deux proférant des paroles reconnaissantes pêle-mêle avec des grossièretés des ordures intimes, Messaline râle Et, bientôt, comme prise d'une soudaine furie professionnelle, elle le poussait dehors, sous des insultes de poissarde très en verve, parce qu'il n'avait à lui donner qu'un pauvre denier d'argent et deux as.

Un vélite passait, qu'elle entraîna.

Puis, dans une salle au milieu de laquelle était une piscine pleine d'eau tiède, Messaline se livra aux masseurs lybiens. Lorsque, après les baisers de trois amants successifs, après les multiples caresses dont tous ses nerfs avaient vibré, l'Augusta — songeant toujours à Sépéos, à l'Égyptien qui l'avait repoussée, — reparut au milieu de ses familiers, impatients et las, sous la colonnade de la maison de débauche, les yeux cernés de bistre, courbée par la fatigue des stupres, les porteurs noirs l'étendirent sur la litière, affalée, rompue, éreintée, mais pourtant insatisfaite.

III. — IDYLLE A SUBURRE

FILIOLA, devant la porte de la popina, tressait des joncs en corbeille. Dans l'auberge vide de clients à cette heure, Lenia allait et venait, essuyant et rangeant des brocs d'étain et d'argile cuite, où des coqs étaient grossièrement peints, se querellant ou chantant à des soleils dont les faces vers le col des brocs ou au bord des coupes, riaient largement. Gueranus était parti pour acheter des vins à Néapolis, où les vendanges mettent en joie la contrée sulfureuse et fertile, que le Vésuve, perpétuellement, menace de son cratère fumant le jour, fulgurant les nuits, parmi les étoiles.

Filiola rêvait, en tressant les joncs, dans la douceur du soir qui commençait de décroître. Un pas ferme, sur les pavés inégaux, tira de ses songes Filiola. (Elle le reconnaissait à présent entre

tous, ce pas, comme entre toutes, la voix sonore et chantante de Sépéos.) Et elle tressaillit d'un grand bonheur. Ainsi, presque chaque soir, à présent, au sortir de l'École des Gladiateurs, au lieu de courir avec ses camarades les cabarets de l'Aventin et de Suburre, les lieux de plaisir qui foisonnaient dans tous les bas quartiers, il s'acheminait, sitôt après le bain, vers la maison de Gueranus, à l'heure où il savait trouver la jeune fille presque libre et souvent seule, puisque Lenia commençait à ce moment de préparer les mets pour le repas du soir.

Il la salua, penché vers elle qui leva des yeux d'améthyste, que la lumière pailletait de lueurs d'argent.

— Ave, Sépéos, — dit-elle en souriant — te voilà libre... Oh! tu as marché bien vite pour être ici déjà. A peine si le soleil approche de la sixième heure aux cadrans piqués d'un triangle.

— Oui, j'étais triste et je suis venu. Tu me dis souvent des mots que je comprends mal, mais qui me câlinent comme des caresses. Et puis, venu de toi toute, un fluide m'enveloppe, qui ensommeille mes douleurs. Tu es si bonne et si jolie.

Il lui prit les mains; elle les laissa entre les siennes, mais, comme il se penchait pour effleurer ses lèvres, Filiola se leva, se dégageant de l'étreinte du gladiateur :

— Tu es fâchée, Filiola? — dit-il, un peu honteux de sa brusquerie.

— Non! Seulement mes lèvres appartiennent à l'Époux. Je lui ai voué ma personne tout entière.

— Quel est-il donc, cet heureux?

— Il sera celui que Kreistos voudra, ou Kreistos lui-même, par delà l'existence terrestre.

— Je ne comprends pas. Comment Kreistos te possédera-t-il, si tu n'es plus la Filiola vivante, si ton corps, ta chair sont inertes, et que ton âme t'ait délaissée?

— Tu le sauras, si tu veux, de Celui qui m'enseigne la véridique croyance. Je ne la comprenais pas non plus, au commencement. Mais Kreistos, par lui, a dessillé les yeux de mon esprit. Et j'ai vu et je suis heureuse. (Oui, un charme étrange émanait des yeux de Filiola, d'elle toute, et comme un exquis parfum de mystère, surtout quand elle lui parlait de Kreistos et des idées nouvelles que ses apôtres semaient

par tout l'univers, semence, malgré les persécutions, levant au centuple.)

— Pourtant, Lenia te bat; Gueranus est brutal et grossier; on te fait travailler parfois jusqu'à épuisement de tes forces, ils t'obligent à demeurer au milieu d'orgies qui t'écœurent... Tu aurais dû naître patricienne, Filiola... Mais alors, je ne t'aurais pas connue.

— Peut-être n'aurais-je pas eu les mêmes bonheurs; Kreistos préfère les pauvres et les humbles.

L'horizon pourpre, vert, orangé, pâlissait. Les arcs de triomphe, les obélisques et les colonnades se noyaient dans la diffuse clarté de l'atmosphère qu'envahissait peu à peu l'ombre, de minute en minute plus dense. D'instinct, à mesure que la nuit venait, les voix des amoureux, sans le savoir, se firent plus basses et comme attendries.

Filiola avait laissé choir de ses doigts frêles la corbeille achevée. Elle rougit, parce que sa subucula s'était un peu défaite, laissant apercevoir un coin d'épaule et la rondeur de son jeune sein. Pendant ce temps, des artisans dont le labeur était achevé, des courtisanes qui commençaient à travailler, des lanistes et des gladiateurs, des valets de l'amphithéâtre, peu à peu, affluaient vers le quartier des tupre. De la voie Appienne, du Forum et du Palatin, une rumeur montait. Suburre commençait de grouiller d'êtres en quête de bas plaisirs et de lucre nocturnes. Déjà des militaires, de-ci, de-là, vociféraient des mots grossiers, en réponse aux appels des vendeuses d'amour, et des étrangers rôdaient, reconnaissables à leur air hésitant et curieux.

Interrompant la causerie des jeunes gens, au crépuscule, dans la rue, sur le seuil de la popina, des habitués, Saper, Lacero, Birus, Mucius Saphis et Candilia entraient chez Gueranus. Filiola les servit prestement, puis, sur le seuil, elle rejoignit Sépéos, — qui n'avait pas encore faim, avait-il dit, — épris de grand air, peu soucieux du tapage renaissant et des relents de la taverne.

La jeune fille soupira :

— Ils sont contents et font du bruit. Il y aura de grands jeux pour les calendes, et du sang coulera dans l'arène. Ils auront de l'or, ceux que les glaives n'auront pas tués! La malédiction des temps les aveugle.

— Je suis désigné pour combattre à ces jeux.

— Toi! toi aussi, tu es un homme de sang!

Elle avait crié presque ces mots, puis soudain, fondit en larmes.

— La bravoure est-elle donc un crime à tes yeux, Filiola? Que m'importe à moi, le trépas ou la vie! Mon cœur est mort... Pourtant, il tressaille encore, en ta présence, et je crois, par ton charme, qu'il revit.

— Ton cœur peut et doit vivre, si tu es encore capable d'amour, Sépéos.

— Ne le sais-tu, ne le sens-tu pas, Filiola? Je rêve, parfois, de te prendre dans mes bras et de t'emporter loin d'ici, de commencer auprès de toi une existence nouvelle...

Lenia, d'une voix rauque, appelait la petite servante, grondait après elle: « — Veux-tu t'occuper des clients, sacrée fainéante! » Très vite, en s'évadant et retirant ses mains qu'il avait reprises :

— Alors attends-moi, cette nuit, si tu le veux, vers la dixième heure, au coin de la Voie et de la rue des Boulangers. J'aurai une rose piquée sur mon cuculle blanc, et nous irons ensemble aux catacombes.

— Où çà?

— Vers la Vérité, vers la Lumière.

IV. — AUX CATACOMBES

VERS LA LUMIERE

SEPEOS, attendant, s'était assis sur une borne, au coin de la voie Suburrane et d'une voie tortueuse qui menait au Transtévère. La dixième heure approchait. Dans Suburre, le quartier tumultueux et qui demeurait le plus tard éveillé de Rome, des gens passaient, calmes et furtifs, qui tous s'acheminaient dans la même direction. Silencieux, leurs lèvres pourtant remuaient parfois, comme s'ils se parlaient à eux-mêmes ou récitaient des oraisons. Des jeunes filles en subuculæ montantes, d'où

émergeaient leurs figures — comme, d'un grand lis, le pistil, — passaient. La rue, à l'orée de laquelle Sépéos, impatiemment, attendait, menait, après un dédale de maisonnettes basses et de logis, aux cubicules innombrables que des propriétaires louaient aux pauvres gens, jusqu'au Transtévère. Par là, des bandes nombreuses d'hommes encapuchonnés, de femmes, à l'allure grave, débouchaient. Sépéos savait, comme tous les gens de Rome, que le Transtévère était un quartier mal réputé, où les affranchis, les êtres exerçant des métiers vils, les portefaix et les mariniers du Tibre, vivaient entassés.

Or, Kreistos comptait surtout des disciples parmi les miséreux et même parmi les esclaves. Les premiers, les souffrants et les humbles avaient été avertis de l'existence d'un Dieu, clément à l'infortune, qui ne demandait ni offrandes, ni sacrifices matériels à ses dévots. A cause même de ces rapides progrès dans un monde qui paraissait méprisable à leur orgueil, des aristocrates — dont la philosophie et les doctrines rapprochaient pourtant les âmes du christianisme, — répugnaient à connaître, mieux que par des racontars calomnieux, la nouvelle religion.

Comme il l'avait entendu dire, Sépéos croyait véritablement que les chrétiens adoraient une tête d'âne et que d'effroyables mystères ensanglantaient leurs cérémonies secrètes. On racontait aussi qu'ils prêchaient le mélange des mêmes sexes entre eux, — selon les rites asiatiques, préconisateurs de l'androgynat, — une régénération bizarre de l'humanité où l'homme ainsi que la femme se suffirait à chacun, sans que l'un ait besoin de l'autre pour l'amour, ni la procréation. Or, ces théories révoltaient Sépéos, — malgré qu'il comprit les promiscuités du Cirque et des adolescents et n'en eut aucun dégoût, à force d'habitude, et parce que le vice oriental, très répandu en Grèce et à Rome, ne lui paraissait pas autre chose qu'une aberration pareille à l'ivresse ou à d'autres passions n'entraînant pas à ses yeux la moindre déchéance.

Filiola se faisait bien longtemps attendre. Lenia, seule dans la popina avec la servante, fermait de bonne heure, pendant l'absence de Gueranus, son époux; évidemment, la jeune fille comptait sur cette circonstance pour s'évader, la nuit, de la taverne ignoble et le rejoindre. Mais, peut-être, Lenia s'était-elle éveillée au bruit de ses sandales sur les mosaïques de l'atrium, ou bien au grincement d'une porte?

Cependant, il avait entendu, durant les deux précédentes nuits, des chuchotements venant du cubicule de la tavernière. Un bruit de dispute même, la veille, l'avait inquiété pour Filiola; mais il avait reconnu vite, la voix rauque de Lenia mêlant à des mots grossiers, des implorations d'attente, des invectives grommelées, avec un accent barbare, celui de Simo Barbax, le marchand de bêtes fauves. — Vers la porte Capène, la procession silencieuse des inconnus s'acheminait. Il en venait de partout. Enhardis par le calme des ruelles, ou par leur nombre, des arrivants, des groupes, dans la nuit, chantaient très doucement avec une suave sérénité; quant aux propos surpris par Sépéos, ils ne semblaient ni de conjurés sinistres, ni de gens en train de méditer des noirceurs et des pratiques criminelles.

Une voix de jeune fille disait :

— Mère, il paraît que c'est sûr. Septimus Vilio viendra, ce soir... Mais tu es lasse et le chemin est long pour tes vieilles jambes.

— Mon enfant, je veux entendre celui qui a vu le divin Maître et nous apporte, de sa part, des mots de consolation. Soutiens-moi, je ferai la route. Et si, au retour, mes jambes sont trop faibles, tu prieras nos frères de t'aider à me reconduire jusqu'à notre demeure.

Sépéos put voir quelques-unes des figures des pèlerins et des femmes qui s'acheminaient ainsi, pour la plupart, à la lueur tremblotante de petites lanternes rondes, en bronze, aux pourtours de corne transparente, sous les couvercles, en forme de coupole, reliés à la poignée par une chaînette et troués pour laisser entrer l'air et partir la fumée, de minuscules étoiles. Frappé de la douceur qu'exprimaient les regards de ces noctambules, il voyait sourdre de partout leurs ombres qui, toutes, se dirigeaient vers un lieu ignoré de lui, et ne pouvait s'empêcher de s'étonner de leur multitude :

— Quelle joie donne-t-il à ses fidèles, cet homme qui est mort d'un supplice infâme, d'esclave coupable et de larron ?

Mais une fine silhouette blanche, bien connue de Sépéos, venait par la voie Suburrane. Sépéos ne pouvait s'y tromper une minute; il alla à sa rencontre et vit luire, sous un capuchon blanc piqué d'une rose rose sur le côté, les yeux d'améthyste.

— Salve! Sois heureux, mon frère et mon ami. Je t'ai fait longtemps

attendre. Il faut me pardonner. Lenia ne dormait pas encore et il y avait, dans sa chambre, quelqu'un qui grondait et, la menaçant, m'effrayait.

Railleur, l'Égyptien répliqua :

— Oh! tu sais bien que, le mâle absent, les femelles brâment au clair de la lune! Et ta maîtresse n'est pas femme à renoncer longtemps à son dieu d'amour... C'était Barbax?

— Je n'en sais rien, — dit Filiola, — cela ne me regarde point et personne n'a le droit de juger personne.

Des femmes qui passaient saluèrent Filiola qui leur dit :

— Ave, sorores! (Salut, sœurs!)

— Tu connais donc ces gens, Filiola? Il en passe sans cesse des troupes.

— Ce sont mes frères et mes sœurs en Christ. Viens avec moi, Sépéos, parmi eux. Tu me diras « merci », plus tard, de t'avoir emmené, car tu verras, tu ouïras des choses dont tu ne te doutes point... Et... peut-être...

Elle s'arrêta une minute de parler, hésitante, craintive de blesser Sépéos en le supposant versatile et capable, lui, un homme d'épée, de s'impressionner trop facilement.

— Tu vas donc à une assemblée, Filiola? et tu veux que celui qui t'aime t'accompagne?

— Oui. Je te sais trop bon et loyal pour trahir le lieu de nos réunions et j'espère te procurer un bonheur.

— S'il vient de toi, quelle volupté pourrait l'égaler? C'est déjà un délice pour moi de sentir ma main frôler la tienne, de contempler tes yeux, d'entendre ta voix. Car tout est bon et beau venant de toi, dont la gentillesse berce mes lassitudes et mon dégoût de la vie.

Ils marchaient côte à côte à travers la ville endormie. Du Tullianum, la prison souterraine et voûtée où l'on enfermait les captifs de guerre, une respiration faite de centaines de souffles de sommeil montait avec des plaintes; et, du Tibre, sur lequel donnaient les vivaria, les grandes voix rauques des fauves prisonniers rugirent.

Filiola, de la droite, fit un signe de son front à la poitrine, aux épaules, en forme de croix :

— Tu les entends?.. Et toi aussi, Sépéos, tu affronteras les armes et les bêtes!.. Hélas! Hélas! Si, du moins, tu croyais en Lui, ton âme à ton corps survivrait, bienheureuse.

— Souffrir encore après la vie de ce monde! Je préfère, cent fois, le néant que je souhaite, d'ailleurs, comme un bienfait unique.

— Ne blasphème pas. Et, tout à l'heure, écoute, — dit Filiola, très émue — tu vas entendre des histoires sur Kreistos et ses saints apôtres. Tu commenceras de Le connaître enfin : et, peut-être, tes yeux verront-ils la lumière divine, dans l'Infini du ciel.

Soudain, une mélodie se fit entendre, atténuée, comme voilée; et pourtant, la campagne romaine, infertile et pelée, sans arbres pouvant dérober à la vue les chanteurs cachés, semblait vide, de sorte que l'on ne savait plus si ce cantique descendait du ciel ou montait du sol, tapissé d'une herbe rare et maigre.

— Quelles sont ces voix?

— Celles de nos sœurs et de nos frères chantant les louanges de Kreistos et de son Père qui est le nôtre.

Et ils se turent, comme aussi les groupes qui survenaient, recueillis de plus en plus, à mesure qu'on se rapprochait des voix.

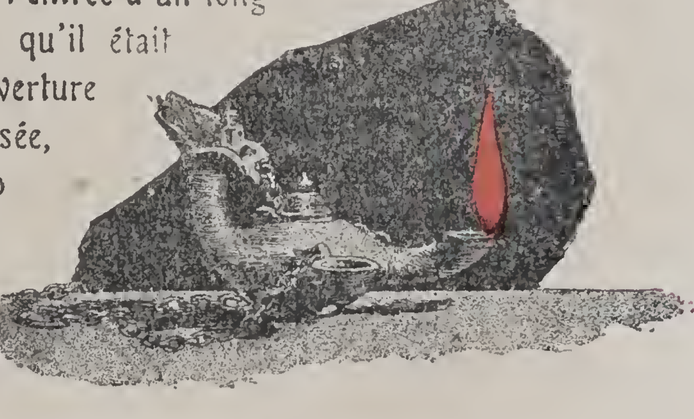
Or, en un pli de terrain, une lueur brilla. C'était une falote lanterne qu'une grande ombre agitait dans la nuit, comme un signal.

— Hâtons-nous — dit Filiola — voici l'heure où il va parler.

— Qui cela?

— Mais, un apôtre qui vient, du fond des Gaules, pour confesser la foi nouvelle à Rome, dans la ville où le plus de Gentils se liguent contre Kreistos et ses disciples. Il fut un des compagnons de Pierre le Pêcheur, et pourtant, il avait été, d'abord, comme Paul de Tarse, notre ennemi.

Ils se trouvaient maintenant à l'entrée d'un long couloir, creusé dans le plâtre et qu'il était facile de reconnaître pour l'ouverture d'une ancienne carrière délaissée, comme il y en avait beaucoup autour de Rome. Filiola tira de sous sa pœnula blanche, à laquelle était fixé le capuchon, un lampion de terre cuite. Quand elle l'eût allumé à un lychnus, assez bas pour cet usage, suspendu à



la voûte, la petite lucerna faisait, dans les catacombes, la clarté d'un énorme ver luisant.

Filiola marchait en avant de Sépéos. Il put apercevoir, le long des murs, des inscriptions mortuaires, peintes de couleurs crues sur la pierre même. Des croix, des poissons aussi, se retrouvaient, à chaque pas. Filiola montra les panneaux carrés où des noms étaient peints au-dessus des dates :

— Ici nous mettons en terre, après les avoir ensevelis, tous ceux de nos frères dont il est possible de frustrer l'édilité qui les brûle.

Des colombes, soutenant une couronne de roses, surmontaient ces mots : « Kiliga, virgo, requiescat in pace Domini. Vigesimo ætatis anno, defuncta ». Au loin, un agneau, naïvement dessiné, portant une croix que sa patte droite retenait; puis au-dessous : « Sapicus Veridis, amicus afflictorum, bestiis liberatus ».

— Celui-là, dit-elle, est mort à trente ans, délivré par les bêtes du Cirque.

Des inscriptions, plus longues parfois, évoquaient, en quelques mots lapidaires, toute une vie. Mais Sépéos, qui ne savait pas lire, admirait surtout la grâce de Filiola, dont la silhouette délicate le guidait à travers ce dédale des couloirs pleins d'ombre. Les voix, plus distinctes, chantaient des hymnes lents, qui, soudain, retentissaient en éclats et s'épandaient, d'échos en échos, répercutés par les voûtes.

V. — VOIX DU CIEL SOUS LA TERRE

UNE LUEUR, enfin, — comme au fond d'un abîme, emplissant une vaste excavation, parut tout à coup, au détour d'une allée de tombes. Plus d'un millier d'hommes et de femmes se tenaient agenouillés devant un autel, une pierre carrée recouverte d'une toile blanche. Au centre de cet autel, une croix s'élevait où l'image, en argile polychromée, d'un supplicié était fixée par des clous énormes : une couronne d'épines ceignait son front où gouttelaient des rubis pourpres ; il portait les cheveux longs ; sa barbe, pointue et dorée, laissait entrevoir sa bouche, aux lèvres crispées de souffrance, et son flanc était percé d'un coup de lance. De ce visage, des yeux clos en la

face retombante, lourde de mort sur la poitrine sanglante, émanait une pitié immense, ineffable; et les grands bras tendus semblaient s'ouvrir pour un geste de large étreinte.

Les chants cessèrent sous les voûtes. Les assistants agenouillés s'accroupirent sur leurs talons, ou, en croisant les jambes, à la manière orientale. Un vieillard, se levant d'une cathèdre creusée à même dans la roche, où il était assis, à droite de l'autel, un cierge planté devant lui, vint en face des fidèles, et traça sur sa personne le signe de la croix.

Tous regardaient Macris. Des fidèles le montraient aux néophytes, leur chuchotaient son nom ; un frémissement d'attente agitait toute l'assistance. Sa longue barbe neigeuse et ses cheveux d'argent encadraient son visage de visionnaire. Il était grand et maigre, voûté légèrement, comme courbé par le fardeau de son douloureux passé, en plus des soixante-six années qui pesaient sur ses épaules. La figure n'était point belle. Le nez trop long, scellé au front trop vaste, surmontait une bouche largement fendue, aux lèvres fortes, arquées cependant et qui trahissaient la tendresse. Mais les yeux, sous les cils très longs, portaient en leurs prunelles, d'un bleu profond et clair, des empreintes de rêves extatiques.



Sépéos, au milieu des chrétiens, resté debout à côté de Filiola agenouillée, regardait, stupéfait. D'abord, il avait écouté les chants,

hymnes d'espérance éperdue. Les mots, très simples, de ces prières, les litanies monotones, comparables à la chanson d'une source tombant de haut sur des cailloux, les notes harmonieuses des voix de femmes, brodant sur la gravité des accents mâles, tout cela impressionnait l'Egyptien, ainsi qu'un spectacle insoupçonné, grandiose. Puis, une ferveur immense brûlait dans les yeux de ces êtres guettés par les persécuteurs. Les sourdes lueurs des lanternes de corne, des petites lampes de bronze ou d'argile, les mille cierges minuscules que chacun tenait ou avait plantés en terre devant lui, faisaient comme des papillons brillants dans la pénombre de la grotte, accrochaient des étincelles aux parois des voûtes, laissaient entrevoir des fissures sombres entre deux blocs.

Les chrétiens de Rome savaient, depuis peu de temps, l'extraordinaire odyssée de Macris. De lignée druidique et Fils du Güi, c'est-à-dire destiné au sacerdoce, il avait été l'un des plus farouches ennemis des premiers sectaires Gaulois. Même, — par haine des convertis qu'il regardait comme de plus dangereux envahisseurs que les conquérants latins, — il avait fait alliance avec le proconsul de Rome contre eux. Car, du moins, l'Empire respectait et sauvegardait la religion des peuples conquis et n'imposait que prudemment ses usages et ses dieux. Même, il admettait, dans ses temples, les divinités barbares. Mais, un jour, aux arènes de Nîmes, le prêtre gaulois avait senti la grâce. Au milieu des sectaires qu'il allait examiner avant les jeux, il avait vu un homme debout, cousu déjà dans une peau de bête, qui réconfortait ses frères, les exhortait à subir avec joie le martyre. Et le sceptique avait, soudain, confessé le Christ en face du proconsul qui, ne pouvant le croire, le fit pourtant emprisonner. Les amis de Macris intervinrent. Inébranlable, il déclarait sa Foi toute neuve et ardente. On tenailla ses mains : — « Je suis chrétien ! » — répondait-il obstinément. Dans l'amphithéâtre de Nîmes, il fut, avec deux cents coreligionnaires, livré aux bêtes. Les fauves, repus de plus de cent cadavres, ne voulurent point des autres. On réserva les survivants pour les jeux prochains. Or, Lucius Macerus ayant été remplacé, au proconsulat des Gaules, par Otto Mileius, les chrétiens furent délivrés. Ce proconsul augurait mieux

de la clémence que des persécutions vaines et des cruautés qui fortifient les pensées en marche. Macris, baptisé, devint le propagateur de l'idée nouvelle et le chef d'une église. Son renom de sainteté s'était répandu jusque dans la péninsule. — Pierre, alors installé à Rome depuis près de six ans, mais malade, n'ayant pu présider cette réunion, Macris, avancé devant l'autel, remplaçait le premier pontife et dominait l'assemblée de toute la légende qui auréolait sa tête du nimbe des martyrs.

Il parla. Des hommes et des femmes, pour distinguer ses traits, levaient leurs chandelles, de cire, de poix, de suif, ou de fibres de papyrus tortillées ensemble comme une corde, mettant en lumière leurs faces curieuses et ardentes, éclairant leurs yeux qui semblaient des gemmes dans le demi-jour des voûtes pailletées, sans cesse, de fugitifs reflets.

Or, dès les premiers mots, Sépéos fut troublé.

A ces hommes que guettaient les griffes de la mort, Macris prêchait le pardon des injures et des persécutions, la douceur et l'amour. L'Apôtre, dont la silhouette, étrangement, grandissait sur le fond lumineux de l'autel, disait :

— Soyez bon. Ne haïssez point ceux même qui vous oppriment et vous persécutent. Savent-ils, ces malheureux, que vous portez la vérité dans votre cœur? Kreistos, souvenez-vous-en, pardonnait à ses bourreaux du haut de sa croix, et pourtant, au pied de l'arbre fatal, pleurait sa Mère Douloureuse. Aussi, plusieurs de ceux qui l'avaient crucifié dirent : « C'est un juste », et ils crurent en lui. Ils avaient fait saigner son cœur et son corps, et ils ont été sauvés, parce que l'Amour est fort et que la Foi même tardive, est tout. Par Elle, vous devez vaincre les souffrances, et c'est d'Elle que naît, dans les âmes, l'espérance, — Aimez et croyez! L'amour du prochain vous préservera des pensées mauvaises. Ne jugez point les actions de vos frères, ni même celle des Gentils. Peuvent-ils voir clairement, les hommes que l'erreur aveugle et que l'Esprit n'a pas, pour l'amour de Kreistos, visités? Pardonnez les offenses à ceux qui vous ont offensés. Priez pour qu'ils soient éclairés. Aimez, je vous le répète, ceux même qui

vous font du mal, afin qu'un jour ils conçoivent le Bien. — Oui, soyez bons, mes frères, non pas seulement dans l'espoir de la Suprême Récompense, mais pour mériter la précieuse joie du sacrifice. L'amour porte en lui son prix. La douceur épand son miel dans les âmes. Et c'est le Bonheur que de se sentir pratiquer les vertus chrétiennes, que de vivre en Beauté et de ne ressentir aucune vilenie. — Aimez, pour être heureux. Aimez, comme le ver à soie file, pour que la toile de votre vie soit admirable. — Ne souhaitons pas à notre prochain des peines, même en échange de souffrances qu'il nous a imposées. — L'idée est plus forte que le sang, et le sang répandu la rend encore plus vivace dans les cerveaux et dans les cœurs. — Ceux qui vous verront admireront les actes que vous ferez, soutenus par la Foi et par l'Amour. Ils s'étonneront et chercheront les raisons de votre sérénité en face de la mort. — Ainsi la mort elle même servira la vie! — Car la vie des âmes sera la moisson des supplices où votre courage étonnera le Monde! Ainsi soit-il. »

— « Amen! Amen! » reprirent tous les fidèles. Par-dessus la houle des têtes attentives, Macris apparaissait très grand. Les lueurs des yeux du Prophète dominaient les gemmes des regards — levés vers lui, comme des héliotropes se tournent vers la lumière.

Cependant, Sépéos se rendait mal compte de l'émotion intense qui l'émouvait jusqu'au fond de l'âme. Il avait cru que les chrétiens étaient des sectaires bizarres; il attendait d'eux d'infâmes et abjectes pratiques, des sacrifices sanguinaires d'enfants et de vierges; des abominations devant une tête d'âne, leur Dieu. Et, soudain, se révélait en lui leur sérénité en face de supplices dont l'ignominie les glorifiait.

A présent, Macris, revêtu par les diacres de la chasuble et de l'étole, érigeait sur l'autel, de ses mains torturées, un ostensoir où apparaissait une hostie : un pain azime. Devant l'autel illuminé de cent cierges, humblement prosterné, l'apôtre — dont on ne voyait plus que l'argent dru de sa chevelure ondée — priait, maintenant, abîmé dans sa contemplation mystique. Et les chants, de nouveau, éveillèrent les échos, au cœur de la Terre.

Puis, Macris dressé, face à la foule des fidèles, éleva au-dessus de sa

tête l'ostensoir. Ses yeux, sous son front lumineux, s'extasièrent. Il bénit les fidèles au nom du Père, de Kreistos et de l'Esprit. Et sa voix s'exalta dans une prière suprême :

— « Faites, ô divin Sauveur, que nous restions purs et forts, jusqu'en des temps moins durs, où vous régnerez, — et que tous ceux qui doivent mourrir, vivent, par Vous, la Vie éternelle!

— « Amen ! Amen ! » reprirent encore les assistants. C'était fini. Bientôt les chrétiens s'en allaient en théories calmes, par les couloirs obscurs, Filiola prit, au retour, la main de Sépéos, pour, d'une pression de ses doigts, lui indiquer la route, et — entre les rares lueurs fugitives, aux parois du roc, — des ombres les frôlaient. Quelques-unes gardaient en leurs prunelles des reflets de la communion cérébrale merveilleuse où, tout à l'heure, ces misérables s'énervaient, s'entraînaient les uns les autres, anarchistes du temps, doux révoltés contre des maîtres et des dieux surannés, humbles démolisseurs de la société romaine si formidablement organisée, — et dont le pullulement devait transformer le monde païen, vieux et pourri de toutes parts.

VI. — LE PARDON DES OFFENSES

SÉPÉOS ET FILIOLA, — au bout d'un couloir sombre, qui débouchait sur un pan de ciel piqué d'étoiles, — furent hors des catacombes, dans le froid de la nuit. Ils ne parlèrent point, dans la campagne rase, jusqu'à la porte Capène, qu'ils franchirent. Dans la ville où passaient des ombres, frôleuses de murs et craintives, ils marchèrent encore, en silence, tous deux remués par les paroles de l'apôtre et leurs pensées.

Un indicible doute, mêlé de terreur, tenaillait l'esprit du gladiateur. « Avait-il le droit de juger et de condamner? Son désir ardent et âpre de vengeance — but, désormais unique, de sa vie — devait-il le réaliser?.. Servirait-il ainsi la grande cause humaine?... Auprès de ces hommes, qu'il méprisait sur la foi des calomnies publiques, serait-il donc une

brute sanguinaire... » Pour la première fois, depuis la mort de Karysta la Tanagréenne, le baladin, devenu gladiateur, songeait qu'il peut y avoir des voluptés plus subtiles que d'exercer ses membres, de s'enorgueillir de la beauté de son corps, ou de sa force ou de son courage.

La Vierge, à côté de Sépéos, trottinait, blanche dans la nuit, dont pâlissait l'éclat étoilé. Tout à coup, l'Homme s'arrêta :

— Alors, ton Dieu ne veut pas que l'on se venge, ni qu'on se défende contre ses ennemis?

— A quoi bon se venger, puisque le sang appelle le sang et la Violence la Mort? (Levant la main vers le firmament plein d'astres) Kreistos a ordonné : « Dites à mon Père qui est aux cieux : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

— Toi, Filiola, tu ne rêves de te venger de personne? Tu as souffert, pourtant?

— Oui, j'ai souffert, mais ceux qui m'ont fait du mal souffrent aussi, et pour eux, comme pour nos frères, je prie.

Sépéos ne répliqua rien. Reprenant leur marche, ils tournèrent bientôt la rue qui descend du Cœlius, au coin de la voie Suburrane. Une lutte agitait l'âme du gladiateur : d'une part, son serment contre Messaline; de l'autre, l'espoir vague d'une félicité mystérieuse posthume le faisaient hésitant et troublé.

— Je prierai pour toi, frère, — dit Filiola sur le seuil, — afin que tu sois en paix envers toi-même.

Et son sourire illumina le cœur de Sépéos.



VII. — PROPOS DE BEUVERIE ENTRE GLADIATEURS

GAIS, vers la cinquième heure, à la caupona du « Lion de Nubie », petit débit de vins, très achalandé, — en face de Gueranùs, lui, restaurateur et logeur, — Caïus Birus et Mucius Lacero s'installèrent sur des escabeaux, autour d'une table ronde :

« — Cauponius ! Garçon ! » Des hommes du peuple, au fond, emplissaient leurs verres en puisant dans un cratère, sur la rotondité duquel étaient peints des pois en fleurs et deux coqs. Aux flancs d'une amphore pompéienne, près d'eux, des théories de femmes, danseuses et joueuses de flûtes, se déroulaient, émaillées en blanc et noir, sur le fond ocreux de la terre cuite.

Caïus avait commandé un cratère double de vin mousseux d'Asti. L'hôtesse, frêle et boiteuse, avec une tête penchée d'oiselette blessée, l'apporta, servit en outre deux coupes de corne, car elle avait bien vu que ses clients étaient gens d'épée et, à défaut de distinction, des hommes forts à qui déplairaient peut-être les vases d'argile.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la rue, un trio de jeunes beautés suburranes, — aux tuniques blanches que le soleil couchant dore et rosit, Candilia drapée dans une palla brune, bordée de rouge, dont elle avait

rejeté sur l'épaule gauche un long pan gracieux, — s'étaient arrêtées pour chiper, avec des rires printaniers, les roses piquées dans une guirlande qui décorait, ce jour de fête, l'entrée de la popina de Gueranus.

— Il n'y a pas une — dit Lacero — pas une de ces jeunesses qui La vaille. Et, pourtant, Elle marche sur son huitième lustre.

— Par Pollux! Tu as vu ses seins? Aux étuves suburranes, les soldats ne veulent plus qu'Elle.

— Et les lupanarelles La jalousent.

— Je te crois, Elle a fait cent quadrigati, dans la fin d'une nuit, l'autre semaine, et rien qu'avec des hommes qui lui plaisaient.

— Oh! quand le Falerne Lui a délié les cuisses, il suffit de montrer des épaules larges et de Lui faire sentir sa vigueur, au bon endroit.

— Tu L'as vue sans aucun voile?... C'est Aphrodite avec des cheveux bruns, — très moussue.

— Et toute parfumée de cinnamone et de nard.

— Son ventre a quelques imperceptibles plis, — fit Birus.

— Carumela en a bien davantage, et c'est une marchande d'amour de vingt ans.

— Sa bouche brûle. Ses mains sont douces, mais griffent dans le spasme.

— Et Ses yeux, à l'instant de la volupté!

— Des escarboucles d'émeraude, pailletées d'or.

— Oh! oh! — s'écrie, avec un rire de bon garçon joyeux le gros Licus Vivus, un tout jeune gladiateur de vingt ans, qui venait de s'attabler et commençait de boire. Quelle est cette beauté mûre qui vous rend si enthousiastes, mes maîtres? Pour moi, je préfère à tous ces charmes, de plus de trente ans, les tétons durs d'Irmica la Campanienne.

Lacero haussa les épaules :

— Tais-toi, tu as le cœur encore sous une robe prétexte. Quand tu seras, en amour, digne de la toge virile, tu ne lâcheras plus de sottises.

— Il n'y a pas deux femmes dont on puisse parler de cette manière à Rome, naïf adolescent, — appuya Caïus Birus — et, par Pollux, si tu ne La connais pas, c'est que tu n'as jamais su distinguer le Tibre du ruisseau de Suburre!

— Enfin, cela n'empêche — répliqua Licus Vivus — que les appâts,

tout jeunes et presque neufs, valent mieux. Tu connais l'arc sanglant de la bouche de Candilia, aux coins de lèvres affilés? Tu sais que Linela semble vierge, après quatre jours de mensuelle abstinence ? Et les trois grains de beauté de Catilla d'Ostie, disposés en trèfle à l'orée de la grotte d'amour, forcent la langue à se darder pour des baisers d'adoration préliminaires.

— La nôtre est plus belle cent fois. Ses seins sont plus souvent vêtus d'or que ceux de ta maîtresse de bure grossière — dit Birus, et il ponctua sa louange d'un coup de poing formidable qui fit tressauter les coupes.

— Diable! Castor m'écrase! Ce ne peut être qu'une patricienne.

— Ecoute! — dit Lacero. — Elle croise les jambes sur vos reins pendant l'étreinte, ou bien Elle enfonce ses ongles dans ton dos, et Sa croupe devient plus agile que celle d'un faon pris au piège.

— C'est, je le vois, une femme ardente — railla l'éphèbe. Je parie qu'il s'agit de Sextilia, l'épouse de Menorus Caro, l'ancien consul...

— Cet ignare écolier ne connaît donc rien? dit Birus.

Et Lacero compléta leur commune pensée :

— Qui veux-tu que tout le monde connaisse si bien, hors la Divine?

— L'Augusta ?

— Elle-même, la Porca, la plus amoureuse des Romaines de Rome...

VIII. — AVANT LES JEUX

A CÉSAR CLAUDIUS, à la divine Messaline, en même temps qu'au peuple Romain, Marcus Senio, qui briguait la prêture, offrit, pour les calendes d'automne, des jeux comme nul ne pourrait se vanter d'en avoir vu depuis l'avènement de Claude et même sous Tibère. — Avicius Mison, le consul, lui prêtait son concours éclairé, car personne n'avait une autorité si grande en matière de gladiateurs et de combats de bêtes, à présent que l'illustre sénateur Verachus Gravidus, l'inventeur des combats d'hommes aux jambes liées, avait perdu la raison.

Aussi le Sénat, les Augustans et le peuple étaient-ils en rumeur. Les

étrangers affluaient. En carrioles, en litières, ou entassés dans des charrettes à bœufs, les citoyens des municipes et des villes du Latium encombrèrent les voies Appienne, Cœlius, Suburrane et Nomentane. A la porte des Arènes, on dut établir un cordon de prétoriens; et des soldats, menés par les décurions, faisaient patrouille continuellement, pour maintenir l'ordre sur le Forum et dans les rues, où, trop souvent, des gens de bourgades rivales engageaient des rixes.

Des convois de bêtes — enfermées en de lourds sabots de bois rectangulaires, clos à l'avant et à l'arrière, de grilles de fer, que des mariniers et des portefaix débarquaient des radeaux amenés d'Ostie, avec leurs chargements de fauves, attiraient sur les bords du Tibre la foule curieuse d'admirer les préparatifs de ses joies sanglantes. — Des Gaulois, des Daces aux jambières de fourrure, des Perses aux longues robes et coiffés de mitres dorées, ou de bonnets d'astrakan, des Syriens vêtus d'étoffes rayées, des Numides d'un noir d'ébène, aux dents luisantes, se pressaient sur les berges. Leurs faces se rassérénaient, brillaient leurs yeux nostalgiques, en voyant passer les bêtes et leurs conducteurs, comme si ces arrivants apportaient avec eux un peu de l'air natal.

L'effervescence s'accrut dans la ville, pendant la dernière semaine des jeux. On n'entendait plus, aux Thermes et sur le Forum, ou dans les jardins de César, que des voix qui s'informaient des qualités des bestiaires, de la beauté des animaux féroces et du nombre des chrétiens : quatre cents au moins qu'on livrerait aux bêtes, avec des raffinements encore inédits, de l'invention de Senio.

Les jeunes patriciens s'abordaient en échangeant des pronostics. On oubliait les transactions et la politique pour discuter uniquement les mérites des gladiateurs. — Ainsi Carmilès engagea ses dernières espérances aux mains des Hébreux et des changeurs Lombards, argentarii, mensarii, qui se tiennent tout le jour assis dans le Forum, derrière les bancs de bois où leurs capitaux sont placés tout prêts pour les affaires, sous les colonnades du temple de Mercure.

Chez un barbier des patriciens et des chevaliers :

— Tu crois, mon très cher, que Chilaïdès l'emportera ?

— Il a plus l'habitude de l'arène que ton Egyptien, Sapor.

— Je crois qu'il a trop d'art et pas la fougue de ce débutant. Casper

le disait hier, après l'assaut que je leur ai vu faire... Avec les jeunes, on ne sait pas... Mais Sépéos pourrait bien vaincre.

— Depuis la mort de Kerbrix — disait un autre — je n'ai pas risqué un denier. Je prends son vainqueur à cinq contre deux.

— Tenu ! Licis, je note l'engagement sur mes tablettes. (Il tira, d'un pli de sa toge, trois planchettes très minces, couvertes de cire, relevées sur les bords pour préserver du frottement les choses écrites ; avec le bout large et plat d'un style d'ivoire, il effaça sur la troisième feuille quelques notes, sans doute devenues inutiles, en unissant la cire, puis, retournant son style, avec la pointe il grava le pari.)

— Manechus ! Moi, je prends Manechus vainqueur de ses dix adversaires.

Sur le désir de l'Impératrice, — un ordre, — Manechus s'était engagé à lutter, successivement, contre dix de ses camarades. C'était la grande attraction des prochains jeux, au Colisée, ce défi extraordinaire du Roi du Glaive.

Mucius Saphis, qui, à la tête d'une décade de rétiaires, devait combattre contre des mirmillons, filets contre épées, réunissait aussi nombre de parieurs. Mais c'était plutôt le favori des efféminés qui engageaient moins d'argent sur son courage que, par snobisme ou reconnaissance, sur la grâce de sa croupe.

Un arbitre était souvent choisi pour décider lequel des deux parieurs avait raison, et c'était, le plus souvent, quelque parasite lettré, ou un poète famélique, à moins qu'un critique ne s'offrît à discuter la beauté des gestes des combattants en connaissance de cause.

On citait Mezzanus comme l'un des plus recherchés parmi cette sorte de gens : à ce métier de juge de force, d'adresse et de beauté, il avait même réalisé une certaine fortune. Les statues médiocres qu'il modelait autrefois ne lui auraient jamais permis une pareille chance.

Certaines méchantes langues insinuaient qu'il se faisait payer par les lanistes et les gladiateurs rivaux pour décider en faveur de tel ou tel. Mais, comme Mezzanus était austère et fréquentait les temples, faisant montre d'une ferveur patriotique et religieuse enthousiaste, aussi parce qu'il se vantait de l'amitié d'un Caton, on avait recours à ses avis. Même Claude et Silius l'avaient, en cette matière, consulté.

Pour comble, Avicius Mison, le premier consul, ayant fait annoncer à son de trompes, qu'une distribution de froment, d'huile et de vin aurait lieu, — gratuitement, — par la volonté de César Claudius, la veille même de l'ouverture des jeux, la populace délirait, faisant des ovations aux Augustans qui passaient, les soirs, couchés en leurs litières ou conduisant leurs chars parmi l'éclat des porteurs de torches. Comme ils avaient du pain et qu'ils pouvaient s'enivrer à la santé d'Auguste, patiemment, mais fébriles, les Romains attendaient les jeux.

Panem et circenses, quoi de plus, citoyens ?

IX. — LA LOGE IMPÉRIALE

PAR LES VOMITOIRES, des flots mouvants de peuple débordaient sur les gradins. Des prétoriens argyraspides, — c'est-à-dire armés d'un pilum, d'un glaive et d'un bouclier d'argent, — gardaient les entrées principales. Vigilius Licis, tenant dans sa droite un cep de vigne, sous les ordres de Claudius Severo, tribun militaire, les commandait. Il avait été décidé que le premier jour des jeux serait réservé aux citoyens habitant la Ville. Une tessera — petite tablette de brique où étaient gravés les mots : civitatis civis, — délivrée par les préteurs, servait à contrôler les entrées, afin d'éviter les supercheries. Les désignateurs, employés de l'arène, sorte d'ouvreuses du temps, recevaient ces tessères et montraient au public les places dont le numéro était marqué dessus. Des querelles, parfois, éclataient : des poussées de gens excités, bousculant ceux qui leur barraient le passage. Alors les prétoriens, sur un signe des décurions, intervenaient. Tout le Transtevère et Suburre peuplaient les hauts gradins et le côté des arènes qui regardait le couchant. Une immense loge était, surtout, le rendez-vous des jeunes femmes vendeuses de volupté et des courtisanes d'étuves. Des amou-

reuses célèbres s'étaient aussi groupées en face des matrones, comme pour provoquer une comparaison entre leurs atours et leurs charmes. Aussi, nombre de patriciens et de chevaliers s'évadaient-ils pour aller saluer leurs amies, pendant que les amants des femmes de haute caste paradaient auprès des épouses. — Mais les désignateurs prévinrent que chacun eût à garder son rang pour l'arrivée de César et de l'Augusta, — et le tumulte, après une annonce d'un héraut, disant l'ordre du spectacle, s'apaisa.

Alors, des buccines résonnèrent aux portes du cirque, mêlant leurs sonorités d'airain aux strideurs des sistres et aux plaintes grêles des flûtes, coupées parfois par les roulements sourds des timbales et le tonnerre des gongs. Puis les longues trompettes d'argent — seules — éclatèrent, sons brisés éclatants, en une triomphale fanfare. Et, sur le podium, parmi les floconnements neigeux, roses et pourprés, des flabelli agités par des esclaves nues ceinturées d'or gemmé d'émeraudes, d'œils de lynx, de rubis et de saphirs, Messalina, l'Impératrice Magnifique, étendue et portée sur des coussins écarlates, fut installée sur le devant de la loge des souverains.

Silius, un peu en arrière d'elle, demeurait entre Sylvia Carpinia et Lorica Salis, deux favorites des amants. Une foule d'Augustans en tunique de pourpre, les sénateurs en toges immaculées largement bordées d'écarlate et les consuls, autour de la « famille » impériale, se plaçaient. Le peuple murmura. Les Romains étaient mécontents du retard de Claude; on disait, le bruit courait que l'Empereur, malade souvent, n'assisterait pas aux jeux. Et Rome n'admettait pas que le dieu César ne pût, cette fois, vaincre la fièvre pour rendre visite à son Peuple.

Aussi les acclamations qui avaient, d'abord, salué la superbe Messaline, hermétiquement drapée de drap d'or et de sindon mauve, la tête tiarée de rubis et de diamants, luttaient, maintenant, avec des invectives violentes, parties, — en même temps que des pelures d'oranges et des pommes d'api — des plus hauts gradins où la tourbe des esclaves était entassée. Des prétoriens frappèrent du pilum; d'une tête fracassée, la cervelle gicla sur des toges qui crièrent. D'autres spectateurs furent bousculés, poussés dans les vomitoria, expulsés bru-

talement. Puis, le calme se rétablit. Un frémissement courut dans le cirque. Un désignateur répéta, pour l'Impératrice, le programme du spectacle.

Claude, à ce moment, au milieu de fanfares nouvelles, entra et vint prendre place entre Messaline et Silius. On applaudit. Mais comme tardait le spectacle, de nouveau, des murmures, moins violents que tout à l'heure, montèrent, mêlés à des acclamations et aux invocations frénétiques adressées aux dieux par la voix des amis d'Auguste.

X. — L'ARCHONTE MELKIOS

UNE DIVERSION, soudain, changea les grondements en rires. Cette gaieté contagieuse gagnait, à mesure qu'en se penchant, les spectateurs en apercevaient le sujet.

Titubant parmi les coussins, parce qu'il s'était heurté dès l'entrée contre un tabouret d'or, un Augustan chauve, aux tempes duquel les derniers cheveux faisaient deux houppettes d'argent drôlement symétriques, butait à nouveau, cette fois contre les jambes de Salvia Caressina, femme divorcée d'un sénateur et amie de l'Impératrice,



et s'étalait.

Relevé, le maladroit, — imperturbable, — se prosternait, à la manière d'Orient, devant Messaline.

Et les quolibets, vers lui, jaillirent en gerbes :

— Ce Macédonien a la vue basse comme un putois !

« — Oia képhalé ! (en grec : Quelle tête !) Melkios ! Vendu ! Melkios ! Vendu ! » C'était, cet homme, un objet de mépris pour tous ceux qui, à Rome, savaient le rôle qu'il avait joué. Ancien esclave, par l'intrigue et profitant de tous ceux qu'il avait mis en avant et desservis, après les avoir calomniés, espionnés, il était parvenu au plus haut rang des citoyens d'Athènes, grâce aux richesses que des dols secrets lui avaient procurées. Archonte éponyme — le premier et celui qui donne son nom à l'année — il avait trouvé le moyen d'accroître encore sa puissance, ou son influence et d'en tirer d'innombrables profits. Ceux même qu'il dégoûtait, sachant sa mystérieuse ignominie, n'osaient enfreindre le pouvoir effrayant que son audace sans courage de bas politicien richissime lui avait donné.

Ses concitoyens abusés l'avaient délégué à Rome, pour y traiter avec Claude des franchises commerciales et politiques de leur cité. De ce moment-là, seulement, datait sa déchéance publique. Acheté par César, il avait vendu les droits de sa ville, signé des traités désastreux dont le proconsul de Grèce, Carpurnius Gallo, avait reçu la charge d'assurer l'exécution.

Banni d'Athènes, décrété traître, il avait revêtu la pourpre Augustane, restait auprès de César, fidèle courtisan des vices de Messaline et délateur de tous ceux de ses compatriotes qu'il savait dévoués à la cause nationale, dénonciateur chèrement payé de tous ceux qui pou vaient gêner sa lâcheté et ses palinodies, ses subtiles volte-face. L'Archonte, comme on l'appelait toujours à Rome, était méprisé, certes, mais craint cependant : ses nombreux parasites et les compagnons de ses plaisirs séniles le glorifiaient, soutenaient le crédit de celui à qui leur fortune était attachée. « — Melkios, clama une voix, avec l'accent thessalien, dans les hauteurs du cirque, tes pieds se sont empêtrés dans ta chaîne d'ancien esclave ! » — Cette apostrophe tardive résonna dans le grand silence qui venait de se faire, car les grilles des vomitoires s'ouvrant sur l'arène grinçaient dans leurs rainures de fer.

XI. — SALUT A L'AIMÉE

ALORS, on n'entendit plus qu'un souffle formidable, la respiration d'une foule, de quinze mille poitrines, haletantes d'un désir angoissé de violence et de sang.

Les premiers, — dans le défilé initial, — des cavaliers géants de Lybie et de Numidie, coiffés de panaches de plumes blanches et noires, parurent, montés sur des étalons africains aux longues queues balayant le sable que leurs sabots nerveux égratignaient et faisaient rejaillir contre l'enceinte où crépitait le gravier. Des gourmettes d'or retenaient leurs freins d'or; des peaux de panthères rayées ou tachetées servaient de selles. — Puis vint une turme de cavaliers Gaulois aux poitrines bombées et nues qui firent chuchoter d'admiration les femmes. — Des lutteurs grecs suivaient à pied : les vaincus devaient être mis à mort. — Après, ce furent des cavaliers Romains par décades, des gladiateurs à pied et des rétiaires que suivaient leurs adversaires habituels, les mirmillons, aux casques ornés, en guise de panache, d'un poisson d'airain, — des archers Parthes et des bestiaires Daces, des Vénètes et des Lygiens armés d'épieux de fer et de glaives lourds qu'ils maniaient à deux mains.

Tous avaient la visière levée, et leurs yeux, dans l'assistance, rencontraient souvent de sympathiques regards d'hommes ou de femmes. Tout à l'heure, pour le combat, ils seraient, sauf pour les habitués et les initiés, méconnaissables; seul, le désignateur des arènes clamerait haut leurs noms. Ils se rangèrent en face de la loge impériale, par groupes aux armures d'or ou d'airain, d'argent ou d'acier, incrustées d'antimoine et parfois gemmées de pierreries aux épaulières et aux boucles de ceinturon. Les barbares Daces, les Thraces, et les Vénètes, vêtus de peaux, faisaient avec ces splendeurs un contraste bizarre.

Et tous, sur un commandement bref du laniste Casper, levèrent ensemble, vers les augustes Majestés Impériales, leurs glaives, qui firent

un seul bruit, au sortir des fourreaux. Mille épées semblèrent nues, comme mille gestes de mille hommes parurent un seul geste. Et, solennellement, dans le silence, où les fanfares s'étaient tues, leurs mille voix n'en firent qu'une seule, comme leurs regards fixés sur un même but n'étaient qu'un regard qui dévouait au divin Empereur Claude Ahénobarbe leur mort ou leur victoire :

— Ave, Cesar, morituri te salutant!

Seul, l'un des gladiateurs du corps appartenant à l'Impératrice, l'un des « hommes d'or de Messaline », portait les yeux plus haut, plus loin que la loge impériale. Et son épée dressée saluait ailleurs d'autres personnes que Claude et Messaline, — que Luxuria dont souriait immuablement le pâle visage fardé, où les yeux et les lèvres, seuls, semblaient vivre, tels d'étranges fleurs sur du marbre.

Sur Sépéos, le premier de la décade commandée par Manechus Victor, en tête des gladiateurs de l'Impératrice, les yeux avides de l'Augusta étaient rivés. Et ces Yeux — devant la curiosité desquels s'inclinait, minuscule en face de Rome seule, l'empire du monde, — le misérable-gladiateur n'en subissait pas l'ascendant magique. Ses regards à lui montaient par-dessus Elle, cherchant peut-être un autre regard. Vers César, Messaline se pencha et de son index, bagué d'or, où des rubis, des améthystes et des topazes étincelaient, montrant l'Égyptien :

— C'est ce baladin — dit-elle — dont Silius et moi t'avons parlé. Il semble un contempteur de nos divinités... Vois, ses yeux ne sont pas fixés sur nous...

— Qu'importe!

— Un dieu ne supporte point, Claudius, de tels outrages... à moins d'être déchu.

— Mais — dit l'empereur, d'une voix molle — c'est peut-être son amante qui le distrait.

Messaline, retournée, inspectait les gradins :

— Filiola! — murmura-t-elle; puis à Claude. — Il salue une petite chrétienne infime... Elle est servante, je crois, d'une taverne. C'est, du moins, César, ce que m'a dit l'un de tes familiers, qui ne dédaigne pas les beautés frustes des faubourgs.

— Et tu crois que c'est elle qu'il a saluée?

— Oui; j'en suis sûre! Filiola est chrétienne, et les disciples de Kreistos troublent l'empire. — Tu le vois, ce gladiateur n'a aucun respect pour nous.

— Mais, grommela l'Empereur, quel est l'homme, vêtu d'une tunique bleu foncé sous une toge blanche, avec qui cause cette jeune fille? C'est aussi un chrétien?

— Je ne le connais pas, ô mon divin époux, mais cela ne m'étonnerait en rien. D'autant que les spectateurs, autour de lui, ont tous un air triste qui sied mal, parmi la joie de ton peuple, et c'est une insulte à toi-même qui l'a décrétée.

— Il suffit, répliqua Claude, tous deux seront arrêtés.

XII. — COMMENCEMENT DES JEUX

DEUX TURMES, commandées par Caïus Saper et Arizanus, son rival, qui l'avait défié, parurent, sitôt que le salut à César eut pris fin. C'étaient, sous les ordres de Saper, vingt cavaliers blancs, Celtes et Latins, tandis qu'Arizanus menait vingt captifs noirs devenus gladiateurs esclaves, car leur bravoure leur avait, momentanément, sauvé la vie.

Cuirassés, — les noirs, d'argent sur des justaucorps de cuir blanc, — les blancs, de bronze à la manière romaine, — armés tous de lances, le glaive long et droit au flanc, ils portaient des boucliers ovales qu'ils heurtèrent, les uns contre les autres, avec un grand bruit. Alors, s'engagea, pendant que le peuple vociférait des cris d'encouragement, des « bene! » des « age! » des « Evohe! » une mêlée terrible, où volaient les lames en éclat, pendant que, renversés au premier choc, trois cavaliers roulaient sur le sable. Un autre, non désarçonné par la mort, crispé à son cheval, la tête ballante, la gorge à moitié coupée, laissant couler le sang à flot, semblait, sur la bête affolée qui l'emportait autour de l'arène, un mannequin détraqué. — Les noirs furent vaincus : six

Latins étaient morts et l'un blessé, auquel le peuple fit grâce, tandis que douze Africains avaient mordu la poussière.

Des rétiaires, dont Mucius Saphis, vinrent lutter contre des mirmillons armés uniquement de glaives. Le peuple prit moins de plaisir à cette partie des jeux; l'hécatombe du début l'avait mis en goût de sang et il attendait, avec un grondement de félin qui joue, les bêtes qui déchireraient les chrétiens, ainsi que les luttes entre gladiateurs renommés qui devaient précéder la grande tuerie — et, particulièrement, le combat de Manechus, le roi du glaive, contre les dix rivaux fameux qu'il devait vaincre tour à tour.

Cependant, Messaline avait appelé le centurion des prétoriens, Virgilius Licis, et donné à voix basse l'ordre de la double arrestation de Filiola et de Sépéos, mais seulement à la fin des jeux, afin de ne pas provoquer de rumeur parmi le peuple. Le jeune officier s'était incliné, puis écarté pour vaquer à son service, en attendant l'arrestation de l'Égyptien, — s'il n'était pas tué pendant les jeux.

XIII. — LES ROSES POSTHUMES

C'ÉTAIT LE NUMÉRO SENSATIONNEL — le combat de Manechus, par ordre de l'Impératrice, contre dix rivaux successifs. Les trompettes et les buccines lancèrent les trois accords brefs d'une fanfare guerrière, soutenue par le roulement des cymbales et les strideurs aiguës des sistres.

C'était le signal.

Le premier qui s'avança, sur un signe du héraut impérial, était un Dace armé d'une courte lance et d'une hache. Leurs noms coururent de degré en degré. Des femmes leur lançaient des fleurs. Enfin, Manechus parut, seul, très droit sous son armure d'acier mat, casqué d'argent. Plein de confiance en sa force, sûr de la victoire, d'une voix éclatante dans le grand silence du cirque immense peuplé de milliers

d'hommes — il montra la décade adverse et salua Claude au nom de ses camarades :

— Ave, Cesar, morituri te salutant!

Puis, sur un signe du héraut, il prit sa place de combat, au-dessous du podium — le terre-plein qui supporte les loges du souverain, des sénateurs, des deux consuls et des vestales. Et, cette fois, vers Messaline radieuse, splendide et impassible, rien que sur Elle, il leva les yeux, lui dédiant tout bas les dix duels mortels qu'il allait avoir pour Lui plaire, et, — tandis que les chanteuses clamaient la gloire des combats livrés pour la volupté et en l'honneur des amoureuses — il La contempla, transporté, fou, prêt à des exploits insoupçonnés des plus braves et des plus forts. Pour lui rendre plus précieuse la vie, pour exalter son énergie et l'obliger mieux à surpasser sa science de verser le sang des guerriers du cirque, n'a-t-il pas, en face de lui, la plus désirable des visions, l'Impératrice adorée dont ses dix victoires vaincront enfin le caprice. Le roi du glaive admirait avidement cette chair troublante, toute la divine Augusta, il La contemplait aussi comme un fauve une proie convoitée.

Soudain, Manechus frappa du plat de son épée son bouclier hexagonal d'airain, comme pour défier le premier des dix héros choisis pour se mesurer avec lui. Le Dace avançait à pas mesurés et sûrs, levant à la hauteur de l'épaule la lance fulgurante d'un rayon de soleil aggrippé à l'acier de la pointe. Sa main gauche maintenait la hache devant lui, pour préserver sa poitrine. Manechus couvrait son flanc droit de son bouclier qui semblait uni à sa cnémide de fer protégeant ainsi la cuisse ployée, et il attendait, le glaive en avant.

Le Dace, parvenu à deux pas de l'affranchi, bondit de côté, feignit de vouloir frapper au côté gauche ; d'une volte rapide, Manechus lui fit face. La hache s'abattit à la volée, elle heurta le glaive, et — le bois du manche, coupé d'un revers, — le fer tomba heurtant le bouclier d'airain qui rendit un son de cloche fêlée. Manechus chargea. Evitant à chaque pas, par des sursauts brusques, la lance trop lourde pour suivre les évolutions du glaive, il frappait au défaut de la cuirasse de cuir, garnie de lames de fer, qui bardait de pied en cap le Barbare. L'homme s'essoufflait, parait avec des mouvements brusques, de plus en plus saccadés. Déjà son bras gauche, brisé, pendait. Du sang fonçait le cuir

brun d'où l'épaulière de métal était tombée, défaite d'un revers du glaive de Manechus. Enfin le Dace, baissant la tête et les épaules, lança son arme au ventre de Manechus, faillit l'atteindre, malgré la parade au côté droit du glaive terrible qui, tout de suite relevé, — d'un coup de la pointe angulaire, — pénétra dans sa gorge. Le Dace tomba, râlant sur le sable doré, que le soleil, tamisé par un velum blanc, faisait étinceler.

Le peuple et les chevaliers, en majeure partie, levaient le pouce, en signe de grâce. — Mais, Domitia, la vestale, tourna vers le sol son doigt renversé. L'empereur ratifia cette sentence de mort.

Sept combattants eurent malencontre, successivement : un Parthe qui luttait, armé d'un cimeterre courbe à pointe de fleur dentelée ; — un Gaulois blond, aux longues moustaches, armé d'un lourd épieu ; — un de ces Numides noirs, habiles à manier des javelots de bois dur empoisonnés et qui se servent d'une corde, garnie d'une boule à chaque extrémité, pour paralyser et faire choir l'adversaire. — Un Lybien, aux membres d'hercule, vêtu d'une peau de lion et brandissant une massue, fut cloué, les deux bras coupés et la gorge ouverte, au milieu de l'enceinte, d'un coup du glaive de Manechus dont la pointe, quand il la voulut reprendre, était brisée. Claude, curieux de voir cet homme presque invulnérable, lui en fit donner un autre. — Le sixième était un Thrace, qui avait pour armes deux boules hérissées de pointes de fer liées par des chaines et un poignard triangulaire ; — le septième, un Ligure qui attaquait avec une longue lance garnie d'un filet à la façon des rétiaires. — Le huitième, le premier à présent des trois survivants, était un vieux soldat romain rompu aux jeux du glaive. Furieux, sa vaillance décuplée par la vue du sang, la nervosité des efforts répétés, le sentiment de la victoire prochaine, de l'Impératrice enfin conquise, nue pour lui aussi, béante de désir pour le héros, le roi du glaive, Manechus l'abattit d'un de ces coups droits, où il était maître, foudroyants, qui annihilent les feintes, font passer l'épée au premier écart.

Le neuvième, hagard d'avoir vu tant de trépas ou de blessures mortelles, s'avança. C'était un tout jeune gladiateur, célèbre parce qu'il avait étranglé un ours, sans daigner se servir de son glaive qu'il avait jeté. Manechus allait foncer encore sur lui, puis, sentant sa faute, il reprit son empire sur lui-même et, se sachant las, presque à bout de

forces, se tint sur la défensive, parant, guettant la minute où, entre le bouclier et le glaive, il y aurait place pour un éclair meurtrier. Manechus sentait peser sur lui les yeux glauques, pointillés d'or, cruels et doux, de Messaline, l'Incitatrice de ces défis.

En haut des gradins, Filiola, la gentille servante de Suburre, dans la popina fréquentée par tous ces hommes qui venaient de mourir, tremblait cependant, malgré sa pitié pour les autres, que Manechus faiblit soudain, — Manechus, le maître et le protecteur de Sépéos. Elle dit au vieillard assis près d'elle :

— C'est un Gentil, mon père. Il a tué huit de ses camarades, mais il a l'âme bonne.

Manechus venait de faire choir le neuvième dont le sang augmenta une énorme flaque rouge que buvait le sable. Ecœuré, Macris, l'apôtre, se tenait très pâle, au milieu des faces vociférantes d'allégresse sauvage qu'il dominait de ses yeux clairs et de son vaste front nimbé d'argent flou :

— Prions aussi, Filiola, pour ceux qui vont retrouver Christ, pour nos frères qui, tout à l'heure, vont mourir.

Manechus, maintenant, croisait le glaive avec le dixième et dernier, Marcus Lacero, un vétéran de l'arène, aimé de la foule qui avait admiré souvent son adresse et son courage. En face de la loge impériale, où les toges des Augustans et les robes des vestales formaient deux larges taches — l'une blanche, et plus petite, que la pourpre de sang entourait et semblait ronger, symboliquement, — les deux hommes, merveilleusement beaux et forts, firent jaillir des étincelles de leurs lames, en des habiletés farouches, heurtées.

Messalina, souriante, pour ne rien perdre de cette suprême rencontre qui passionnait tout le cirque haletant, s'était dressée à demi sur un coude. Jouant avec une gerbe de roses splendides, Elle fixait Manechus, d'un câlin et triomphant regard, comme on regarde quelqu'un qui vous appartient, aussi bien que la fleur qu'une femme peut, selon son caprice, respirer ou effeuiller.

— Habet Lacero ! — crièrent cent voix. Touché !

Mais Lacero fit, de la tête, un signe de dénégation et, après un salut splendide de l'épée, provoqua, de sa pointe, l'autre glaive. Plus ardemment, Marcus pressait Manechus ; plus âprement son épée poursuivait

l'adversaire, éreinté, on le sentait, par ses neuf victoires. Déjà, l'on acclame Lacero : « Age ! gladiator ! Bene ! » L'Impératrice suivait la lutte de ses yeux fixes où des lueurs s'attisaient. Elle vit Manechus serré de près, parant précipitamment des coups sans merci.

Messaline dénoua le lacet de filigrane d'or de sa subucule brodée :

— J'étouffe ! — murmura-t-elle.

Mabra, l'Égyptienne, écarta la stola et la palla d'or. Et Messaline, d'un geste lent, défit un peu son dernier voile sur sa poitrine, et, juste au moment où Manechus, comme pour une invocation muette, offrant sa mort ou sa définitive victoire, levait la tête vers Elle — qui le regardait et lui souriait — rien que pour lui, dans l'ombre d'améthyste du vêtement, Elle montra son sein nu. Au bas du ventre de l'Idole, en haut des rondeurs de ses cuisses jointes, sous les voiles, une Fleur mystérieuse, quasi visible pour lui, l'hallucinait de désir. Il oublia une seconde l'ennemi armé, à cause de la volupté baignant ces yeux divins, de la promesse lue en ce sourire. Une clameur, formidable soudain :

— Habet ! Habet ! Eheu !

Manechus, frappé dans cette seconde de distraction, était tombé, comme un pilier s'écroule. Du sang giclait en flot pourpré sur sa poitrine trouée, malgré la cuirasse qu'un coup d'épée formidable avait crevée. Le Roi du glaive, vaincu enfin, tué par la splendeur fatale de l'Impératrice Nue, fascinatrice d'hommes, était allongé sur le sable, les paupières grandement ouvertes, les prunelles comme fixées sur une image dernière, immuable, au fond des miroirs morts. Penchés au bord de la loge, les vestales levèrent le pouce en signe de grâce. On attendait la sentence impériale. Messaline, immobile, perfide et scélérate, souriait, de son énigmatique sourire figé en son visage de fard, respirait ses roses, — quand Lacero fit signe de la tête que toute grâce était inutile pour son camarade. Alors l'Impératrice, sur le gladiateur tué par son amour pour Elle, jeta sa gerbe de roses. Imitant le geste de l'Augusta généreuse, les femmes lancèrent aussitôt des corolles blanches, roses, rouges, safranées, sur ce vaincu qui avait été tant de fois victorieux : et ce fut, pendant quelques minutes, dans une ovation suprême de la foule, une pluie de roses — que le cadavre ensanglantait.

XIV. — LE TRIOMPHE DE SÉPÉOS

QUATRE DÉCADES DE GLADIATEURS IMPÉRIAUX, cuirassés d'or, succédèrent à Manechus et Lacero. Sépéos en commandait deux avec, comme lieutenant, Caïus Birus. — Cornelio et Chylaïdès commandaient la troupe adverse.

Or, de nouveau, lors du salut des épées levées vers la loge impériale; Messalina vit Sépéos regarder vers les gradins supérieurs, adresser à Filiola, sans doute, l'invocation suprême avant la lutte. Tirant par la manche de sa tunique de sindon mauve, brochée de fleurs d'or dont les cœurs, les pistils et les étamines étaient des pierres précieuses, l'empereur Claude :

— Tiens ! — dit-elle précipitamment.

— Ils mériteraient de mourir tous les deux.

— Ta pensée, César divin, sera, par mes ordres, exécutée. J'ai pris les mesures de ces deux cadavres, avant même que tu aies formulé ta juste sentence.

Cependant au milieu de l'arène rouge d'or, safranée, que le soleil tachait de plaques lumineuses, soixante hommes luttaient. Sépéos, très beau dans l'acier mat de son armure, campé en face de la loge impériale, combattait Chylaïdès. Messaline distinguait, sous la visière baissée, les lueurs terribles de ses yeux comme une menace perpétuelle; elle ardait de colère et d'amour; admiratrice haineuse que son désir insatiable et vain exaspérait.

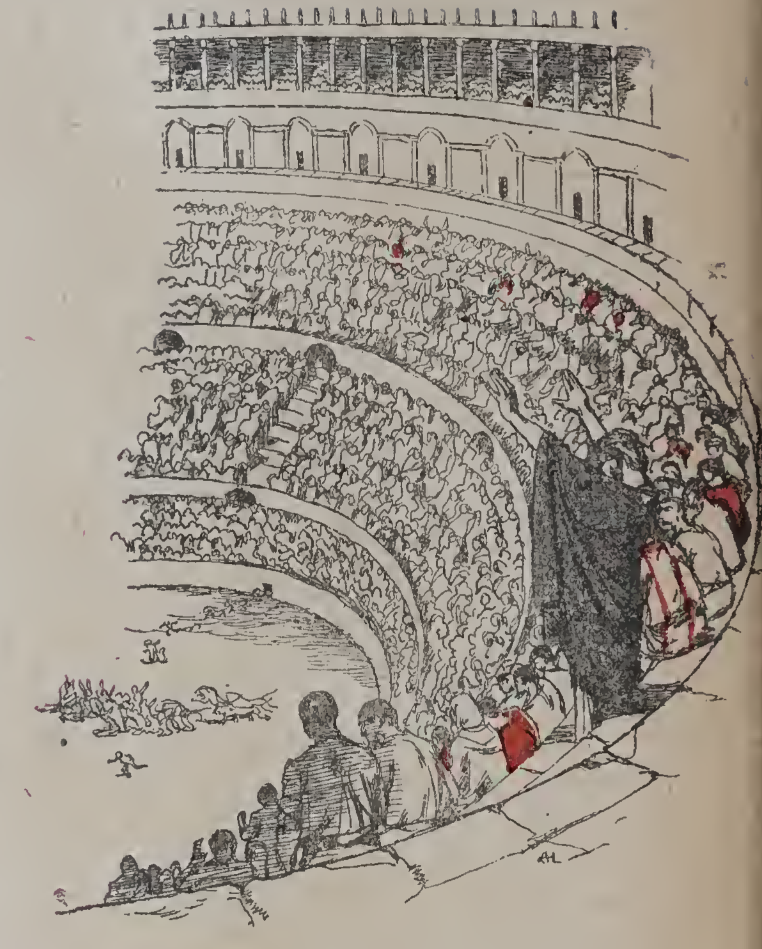
Hors de lui, le cœur débordant de tristesse et de courroux, Sépéos parait les coups de Chylaïdès, poussait son adversaire de coups hâtifs, avec des hans d'efforts et des élans formidables, comme dans une hâte d'en finir. Toutes ses rancunes anciennes, ses douleurs — ravivées par la mort de Manechus, son unique ami, assassiné par une coquetterie de cette gueuse, Luxuria — remontaient, dans la détresse de son âme, refluaient à son cerveau bouillonnant d'une haine terrible.

Chylaïdès, soudain, courbé dans une fente si extraordinaire qu'il appuya légèrement à terre sa main gauche, tendant de la droite son glaive, fonça sur l'Egyptien. D'un bond, Sépéos avait évité l'attaque du Grec et, la pointe directe, revenait sur lui, l'atteignait à l'épaule. Le cri, joyeusement féroce, des habitués des jeux, retentit de l'arène aux cintres : « — Habet ! Chylaïdès ! Age, Sépéos ! Touché Chylaïdès ! Va, Sépéos ». L'Athénien chancelait, Sépéos lui adressa un nouveau coup droit en marchant sur lui, tête baissée, couvert par son bouclier jusqu'aux genoux. Sans plus aucun frein, sa fureur déchaînée, qui restait habile, voulait un apaisement. Chylaïdès avait, cette fois, la poitrine traversée jusque derrière le dos : Sépéos, parmi les vivats délirants de l'abjecte foule, retira du corps, qui tomba, son épée fumante d'où le sang chaud dégouttait.

Déjà Cornelio, vainqueur de Birus, était en face de lui. Les chocs de lames, les grinçants froissements de fer, les heurts des pointes sur les casques emplissaient le silence où palpitaient les souffles émus de ces milliers d'hommes et de femmes, angoissés d'attentes et de conjectures passionnées. Des cadavres gisaient, teignant de pourpre l'arène safranée.

Et soudain, de nouveau, les trompettes éclatèrent en fanfares stridentes.

Ah ! comme Sépéos aurait souhaité l'Impératrice, entre ses mains ! Comme il aurait voulu l'étreindre, la briser, faire craquer ses os entre ses bras nerveux, faire gicler son sang d'une décisive blessure. Ah comme il se repentait de l'avoir laissée échapper ! Désormais, ni Filiola, par ses prières et ses raisonnements de chrétienne, ni Manechus, son maître, — s'il était encore, avec son désir malheureux et inexorable, — ne seraient capables d'arrêter sa main, ne l'empêcheraient de poignarder ou d'étrangler la luxurieuse et la rosse, Messaline. L'éclair d'une épée qui le frôla rendit à Sépéos toute sa présence d'esprit, pour lui faire ajouter son décisif effort à celui de sa décade. Deux hommes libres d'adversaires entouraient Cornelio. Le chef valeureux de l'autre décade, implorant le peuple d'un rapide geste de la main gauche, d'où son bouclier avait chu, se défendait encore de la droite. Et le peuple, clamant d'une seule voix son nom, implora sa grâce et celle des sept survivants de sa troupe. — Tandis qu'on enlevait les cadavres, des cintres et du velarium tombèrent des parfums.



XV. — NOUVELLES HÉCATOMBES

PUIS, cent condamnés sont la proie de vingt lions numides qui, vite lassés, gorgés de sang, sont ranimés par l'invasion soudaine de tigres et de panthères affamés, — des sectaires livrés aux fauves de l'arène et de l'amphithéâtre, complices : les bêtes les dévorent des dents, et les spectateurs les dévorent des yeux.

Or, pendant ce temps, droit, en sa blanche tunique, sur les hauts gradins du Cirque, en face de Messaline et de l'Empereur, Macris, l'apôtre des Gaules, bénissait les martyrs.

XVI. — A LA SORTIE DES ARTISTES

ENFIN, c'est la poussée dans les vomitoires, l'exode bruyant de la foule vers les portes. Des cris, des exclamations s'entrecroisent, parmi les doléances des partisans de Manechus, des parieurs qui ont perdu, l'exubérante joie des autres. Des bousculades se produisent, que les prétoriens dissolvent, frappant même du manche de

leur pilum les fauteurs des rixes ou les récalcitrants. Au dehors, un cordon de prétoriens argyraspides entoure la porte du Levant, du côté de la loge impériale. D'autres gardent l'issue des salles où s'équipent les gladiateurs libres, avant le combat, où les survivants se dévêtent, après, et font leurs ablutions.

Quand Sépéos sortit avec Arizanus et Lacero, nombre de plébéiens, d'affranchis et d'esclaves, — car le peuple était curieux de voir de près ces hommes qui risquaient leur vie pour ses plaisirs — les acclamèrent. Mais le décurion d'argyraspides, Lucius Famma, mit la main sur l'épaule de Sépéos.

— Homme, — dit-il — il faut me suivre.

— Pourquoi ? — demanda le gladiateur.

— Je n'en sais rien. Mais c'est l'ordre.

Docilement, Sépéos se laissa emmener. Des citoyens, qui l'avaient reconnu, huaient les soldats :

— Qu'a-t-il fait ?.. Pourquoi arrête-t-on ce vaillant ?

Les argyraspides repoussèrent les curieux trop hardis, sans répondre. Puis, l'attention de la foule fut détournée, parce que, du côté de la porte du Levant, les soldats emmenaient quelques autres captifs. De loin, Sépéos reconnut Filiola et Macris, que les gardes entraînaient. Le peuple houlait curieusement autour des prétoriens impassibles que Virgilius Licis, le centurion, commandait d'une voix brève.

— Quels sont ces gens ? Quel est leur crime ?

Tous l'ignoraient. Un de ces badauds et de ces sots qui savent tout et la raison de tout dans la politique :

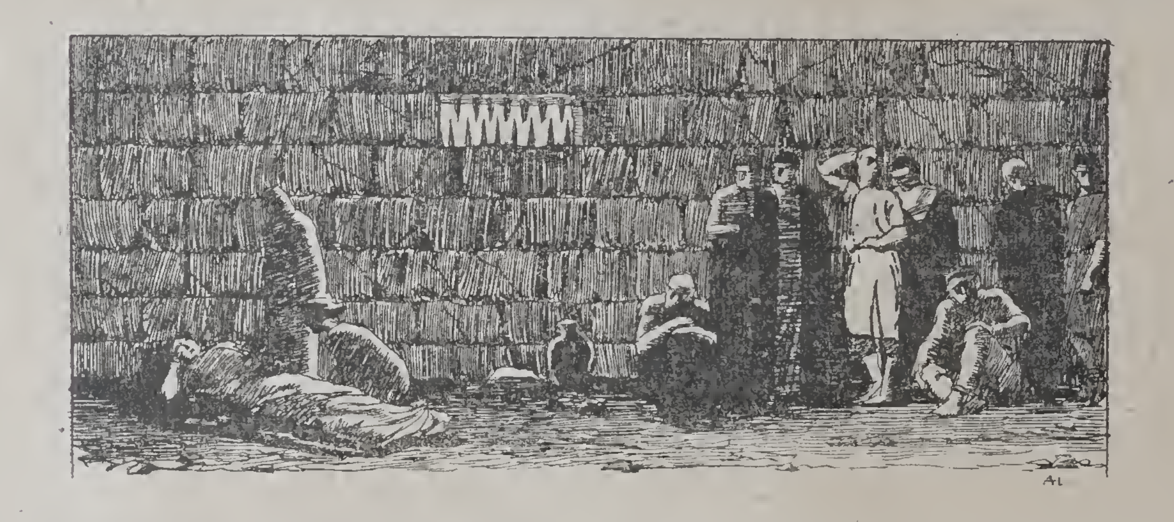
— Eh ! laissez faire, ce sont des adorateurs de la tête d'âne.

Peu à peu, les groupes se dispersèrent et Rome, drapée de pourpre crépusculaire, continuait sa vie ardente, car ces incidents n'avaient pas une importance plus grande, au milieu de l'immense Cité en fête, que si les soldats eussent cueilli des fruits et cassé quelques branches en traversant une forêt du Latium, magnifique d'ors et de pourpres, de toutes les rouilles resplendissantes de l'automne.

XVII. — IN CARCERE

LES PRÉTORIENS, aussitôt, conduisirent Sépéos jusqu'à une prison souterraine, creusée sous les fortifications qui entourent la porte Capène, au pied de l'Aventin.

Les jeux avaient vidé, d'un grand nombre des chrétiens qui y étaient enfermés, les immenses salles. Quelques vieillards, aux barbes et aux cheveux hirsutes, traînaient des fers rivés à leurs chevilles; une femme, sur un lit fait de vêtements dont les autres s'étaient dépouillés, grelottait de fièvre, dans un coin sombre. Et parfois, les yeux de la malade brillaient dans la demi-nuit de la geôle, où le jour ne pénétrait que par des soupiraux creusés dans le tuf et barrés de fers de lances. Les autres



prisonniers étaient des soldats de la légion de l'Alouette, qui avaient refusé d'adorer les statues des divines Majestés et confessé Kreistos. Ils étaient sept, très grands, auxquels on avait enlevé leurs armes et jusqu'à leur justaucorps de buffle, de sorte qu'ils tremblottaient, en leurs minces tuniques par ces nuits fraîches d'automne. — Tous portaient,

rivée aux chevilles, une chaînette de bronze qui sonnait à leur moindre mouvement, et, sinistrement, frappait les dalles. Les femmes restaient sans entraves, mais leurs visages creusés décelaient la faim et la fièvre qui les rongeaient.

Sépéos fut jeté parmi eux, sans qu'on lui eût mis aucun fer.

A l'entrée de leur nouveau compagnon de souffrances, et qui partagerait sans doute leur martyre prochain, ils se levèrent et tous le saluèrent :

— Salut, frère; que Dieu soutienne ton âme et te préserve des défaillances.

— Tu es ainsi que nous, un chrétien? — dit l'un des soldats. Et je vois, à ton pourpoint de cuir, que tu es aussi un soldat.

Sépéos hocha négativement la tête :

— Non, frère; je ne connais de Kreistos que des histoires, qu'on m'a racontées... Je suis gladiateur impérial, et j'ai tué Simias, Kerbrix, Chylaïdès, vaincu Cornelio.

Les femmes réprimèrent mal un geste d'horreur et de recul.

— Frères — dit l'un des vieillards — et vous, mes sœurs, ne repoussez pas celui qu'aveuglent les erreurs du monde. Ce Gentil peut être l'un des élus de l'Agneau.

— Alors, pourquoi, frère, t'ont-ils arrêté?

— Je n'en sais rien; je sortais aujourd'hui même du Cirque où, pour la troisième et la quatrième fois, j'avais été vainqueur. Un décurion m'ordonna de le suivre.

L'Egyptien alla s'accroupir dans un coin, la tête dans les mains, pour être seul et réfléchir sur sa nouvelle aventure. Bientôt la lourde porte d'airain roula sur ses gonds avec un bruit sourd, qui se répercuta aux voûtes. Entrèrent : Macris, poussé par des gardiens vêtus de tuniques de cuir, quatre hommes en toge, et Filiola, dont les yeux semblaient prêts de pleurer. Et, de nouveau, la mélancolique formule de bienvenue accueillit les arrivants :

— Ave, fratres! Ave, soror! — Salut, frères! Salut, sœur!

Et, tout de suite, ayant reconnu l'apôtre, les chrétiens l'entourèrent, le louant d'avoir confessé le Christ une fois de plus.

Des colloques s'engageaient; les quatre nouveaux captifs, Mauricius,

un ancien centurion; Leracio, Verus, et Sigillex, connaissaient plusieurs des autres prisonniers.

— Frères, la mort nous réunira dans le Ciel!

— La Foi unissait déjà nos cœurs sur la terre. Ensemble nous gravirons le chemin de gloire.

Ainsi s'exaltait l'un des captifs, Milevius. Mais Macris observa :

— Il ne faut pas concevoir de l'orgueil, de peur d'en souiller notre pur sacrifice.

Filiola, en soupirant, répliquait :

— Hélas, Macris, que n'avons-nous autant que toi de sainteté et de sagesse pour racheter nos fautes! Toi, tu peux envisager la mort avec sérénité. Tes martyres successifs ont prévenu les anges, et, sur l'ordre de Kreistos, ils achèvent de tresser ta couronne.

— Sais-tu, Filiola, si je ne porte pas de lourds péchés? Comment me jugerais-tu, si tu n'es pas entrée dans mon âme? Mais, en vérité, Kreistos nous favorise et il a su reconnaître ses serviteurs; il leur tend des palmes et la mort salue, en nous emportant, notre suprême Bonheur.

— Pourquoi donc — questionna l'un des légionnaires de l'Alouette — cette jeune fille et Macris ont-ils été arrêtés?

— Ont-ils donc renversé des dieux?

— Je ne sais; c'est au sortir du Cirque.

A ce moment, des rayons pourpres et or, les derniers du jour, passaient par les soupiraux ouverts sur le couchant. L'Egyptien, levant le front, au bruit des voix, aperçut la petite servante de Gueranus, son amie.

— Filiola mea!

— Toi, Sépéos!

— Ils veulent te tuer, toi aussi!

— Mais comment a-t-on eu l'idée de te prendre, toi, un gladiateur de l'Impératrice?

— C'est Elle! — répondit Sépéos — Elle, Luxuria, qui me déteste et se venge.

Dans les bras l'un de l'autre, — tandis que, chastement, il la berçait, — le gladiateur et Filiola pleuraient de douces larmes.

— Je ne veux pas, mon ami, que tu meures.

— C'est toi qu'il faut sauver! Tu es un lys pas encore éclos; moi, j'ai jonché mon cœur de chagrins, comme les feuilles jonchent un parterre, en automne.

Macris s'approcha d'eux.

Filiola, soudain, s'échappant de l'étreinte du gladiateur, s'agenouilla devant l'apôtre :

— O père! prie Dieu et son Fils et l'Esprit de me pardonner. Je suis coupable et je veux crier ma faute devant mes frères. J'aime et je voudrais arracher de mon âme cette fleur vénéneuse... Mais!...

Elle haletait d'angoisse; pourtant, elle reprit :

— ... Je ne peux! je ne peux! Et Kreistos ne me repoussera-t-il pas du Royaume des Cieux, jaloux de cet amour terrestre?

— Non, Filiola! Kreistos ne peut te rejeter de son Royaume, puisque Son être est tout amour. Il ne jalouse point l'amour terrestre, si cet amour est pur. L'Agneau, qui est toute tendresse, ne défend pas l'affection à ses fidèles.

— Père, Sépéos n'est pas encore chrétien, mais il est brave et très bon! Son cœur s'ouvre peu à peu, comme une corolle sous la rosée matinale, à la Vérité qui se lève sur le monde.

— Sois donc, Filiola, le jardinier qui fait éclore les âmes, et ton affection restera pure et sainte.

La nuit s'était faite. Deux gardiens, éclairés par des lanternes de corne, apportaient aux captifs des plats d'étain, clos d'un couvercle, où stagnait un brouet à demi-froid. Puis, ils allumèrent, suspendu au centre de la voûte, un lychnus à quatre becs.

Jusqu'à l'aube, les chrétiens dormirent, sauf celui d'entre eux qui, à tour de rôle, veillait la fiévreuse. Elle geignait lamentablement, comme une enfant qui souffre; enfin, tout se tut et le souterrain sombre fut plein de silence où bruyaient seuls des souffles rythmés.

Sépéos, torturé par sa haine, s'éveilla longtemps avant que le jour eût jeté des flèches d'argent et d'or par les quatre soupiraux qui, de la prison, montaient vers la surface de la terre. La lampe agonisait.

Mais il eut le temps de contempler les murs nus, faits de marbre blanc, jusqu'aux voûtes bombées, au centre desquelles, quatre arcs, servant d'arêtes aux parois. De place en place, des crampons de fer et des anneaux scellés aux murailles, pour mettre aux fers les captifs récalcitrants, semblaient de perpétuelles menaces. Des inscriptions, le long des murs, disaient quels prisonniers avaient souffert là, quelles misères et quelles ignominies avaient langui pendant les jours d'attente, avant le supplice.

Trois larrons avaient énoncé, en versets iambiques, leurs méfaits :

« — Aux bords du Tibre, c'est moi, Salvus, qui étranglai le riche Egyptien Arôm. Il avait, dans sa ceinture, deux cents aureus; ce fut pour moi le moyen d'être, pendant deux mois, un honnête homme. »

« — Moi, Laurus Ficus, j'ai su détourner deux mille déniers des caisses d'un intelligent questeur qui m'accuse d'avoir volé, à main armée, son coffre, déçu qu'il est de ne pas avoir pu jouir de cet or public. »

« — Dix meurtres et un viol sont mes titres de gloire : je n'ai tué que des patriciens. »

C'étaient encore des croix nombreuses avec, en exergue, des invocations, des figures grossièrement sculptées au moyen d'une pointe quelconque, le poisson symbolique. C'étaient des inscriptions infâmes que des amants unisexuels, aux beaux reins, avaient composées en l'honneur de leurs gitons, ou des hommages mémoriaux pour d'immondes prostituées. Sépéos, pour passer le temps, examinait ces mots mystérieux, qu'il ne savait pas lire, quand la lampe s'éteignit. Bientôt, le jour blémissant des soupiraux laissa distinguer, dans l'ombre dense, les gamelles d'étain vides et les fleurs vernissées des cruches d'eau. Du dehors, les pas réguliers des soldats et leurs colloques parvenaien à Sépéos, ainsi que les bruits de Rome qui s'éveillait. Des voix de femmes anxieuses s'informèrent des prisonniers; l'une, au timbre très jeune, demandait au centurion si ce seraient ceux-là qu'on livrerait aux tigres d'Asie débarqués d'un navire qui, d'Ancône, était venu à Ostie pour le compte de Simo Barbax.

Puis, il distingua les gazouillements de Candillia, Linela, Baltrix et

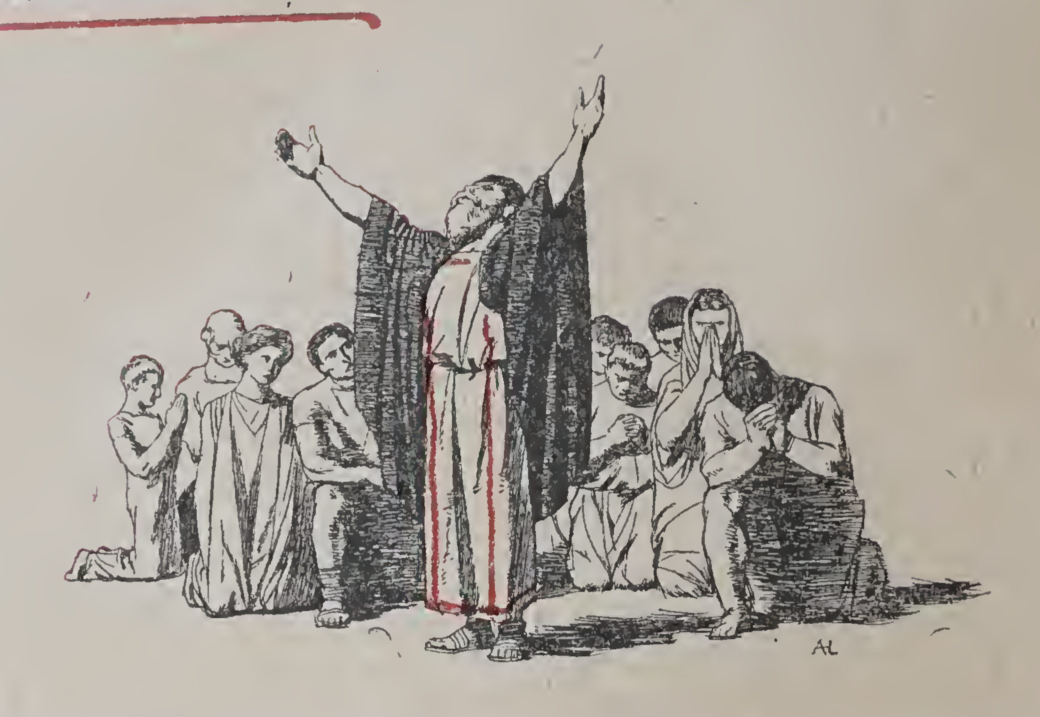
Sabina qui, volubiles, en caressant l'officier, s'inquiétaient anxieusement du sort de lui, Sépéos, et de Filiola, demandant si c'était bien là qu'on



les avait enfermés. Elles proposèrent même de l'argent aux soldats qui le prirent, pour procurer à leurs amis quelques douceurs et afin qu'on donnât l'ordre aux gardiens de ne pas les mettre aux fers.

Et, de nouveau, ce fut l'invasion brutale, par la porte résonnante, soudain ouverte, des hommes bardés de cuir, aux larges ceintures de qui sonnaient des clefs massives contre la gaîne d'airain de coutelas d'acier. — Avec d'ignobles épithètes, les geôliers dénombraient ceux dont ils avaient la garde, ensuite, ils leurs apportèrent des cruches pleines d'eau et des pains grossiers qui devaient durer six jours.

Or, les chrétiens, sans récriminations ni plaintes, s'abluèrent les mains et le visage, puis, rangés autour de Macris ils écoutèrent les



paroles fortifiantes de l'apôtre. Enfin, dans un élan mystique de tout leur esprit, ils louèrent Dieu, Kreistos et sa mère, en des chants, — matines qui appelaient ardemment une aurore éternelle.

XVIII. — L'ULTIMATUM DE LUXURIA

C'EST TOI, le gladiateur du corps impérial qui se nomme Sépéos?

— C'est moi — dit l'adolescent — que me veux-tu encore?

— Alors, suis-moi; quelqu'un de püissant veut te voir. Tu as des amies fort belles, surtout celle-là qui est supérieure, en vérité, oui, divine, par Jupiter!... Elle peut te sauver, mon cochon, mieux que leur crucifié à tête d'âne et à queue de poisson.

L'homme ricana, l'un des geôliers. Il n'était point trop dur et ne s'acharnait pas en des cruautés contre ses prisonniers. Mais il se plaisait à montrer son mépris de polythéiste fervent pour les adorateurs d'un larron galiléen, d'un homme de rien et un Barbare. Et il le faisait joyeusement, avec une jovialité de bon citoyen à la conscience paisible.

Sépéos se leva donc. Il avait bien pensé, une minute, à résister, à demeurer muet et inerte, car il soupçonnait de quelle visite il était question. Qui sait ? Ce pouvait être aussi Candilia ou Linela, ou quelqu'autre petite folle de Suburre, émue de pitié et qui, confiante en sa joliesse pour fléchir les geôliers, serait venue lui offrir sa consolation.

Il traversa un couloir sombre, derrière le gardien, dont la lanterne de corne remuait des lueurs dans la nuit opaque, où semblaient massées des ombres. Deux autres geôliers suivaient Sépéos, ce qui le fit sourire, à cause du respect envers sa force que témoignait cette précaution. Ensuite, ils traversèrent d'immenses salles dallées, où des fûts de colonnes tronquées s'érigeaient pour des flagellations. Aux murs, la lanterne du geôlier en chef laissait apercevoir des instruments de torture : des tenailles de toutes les formes pour dépecer les chairs des patients : il y en avait de semblables à de gigantesques pinces de homards ; d'autres étaient pareilles à des tenailles de forgeron ; d'autres affectaient des formes de fleurs dont chaque pétale était une lame torse ou courbe — et coupante — et dentelée. Des chevalets, des brodequins, des coins pour disjoindre les os, tout ce que l'Afrique et l'Asie avaient légué à Rome pour raffiner les tortures, figuraient là.

Mais une grande clarté de jour, sitôt après la montée d'un escalier et l'ouverture d'une dernière porte de bronze, éblouit les yeux de Sépéos déshabitués de la lumière crue. Là, les geôliers l'attachèrent, — le torse nu, n'ayant aux reins que sa ceinture et sa tunique, — au pied d'une des colonnes du vaste atrium, avec une chaîne maintenue aux chevilles par deux anneaux qui lui entravaient les jambes, et le laissèrent seul. Au centre de cet atrium — s'ouvrant sur le bleu du ciel par un impluvium, ouverture carrée qu'un velum blanc, tendu à demi du côté par où venait le soleil, préservait des ardeurs trop violentes — le miroir d'un bassin était fleuri de lotus, entre lesquels passaient des lueurs dorées et rouges de cyprins orientaux. Un lit de repos, de bois de citronnier, couvert de coussins multicolores, une petite table d'ébène incrustée d'ivoire, des chaises, aux bras courbes que des têtes de lions sculptées terminaient — toute cette simplicité somptueuse semblait être celle d'une pièce de gynécée, chez un patricien pauvre.

Un bruit de lourde portière qu'on tire et qu'on referme. L'Égyp-

tien avait eu le temps d'apercevoir des esclaves thraces commandés par un géant; et Messaline se dressait devant le prisonnier, en une pose de majesté souriante et ironique :

— Te voilà dans mes mains, Sépéos!... Eh bien, oui, c'est moi!... Est-ce donc là tout ce que tu dis à une femme, beau garçon, et à la femme la plus belle, à ce que raconte un peuple indiscret, la plus amoureuse de Rome?

Les regards de Sépéos, hardiment, soutenaient le feu des prunelles de l'Omnipotente. Splendidement drapée dans une palla amarante et violette, où des oiseaux d'or, aux yeux de pierreries sertis en l'étoffe, s'éployaient, l'Augusta semblait, avec son visage fardé, une divinité lascive.

— Ta liberté, ta vie, Sépéos, valent bien l'étreinte de ces bras impériaux... Ne le penses-tu pas?

Entr'ouvrant sa palla, d'un geste lent et gracieux, elle laissa glisser une tunique de lin de Cos, albe et bordée de pourpre, si fine qu'elle était transparente. Cette chute, comme de pétales de roses blanches, découvrit l'épaule droite, l'aisselle épilée et un peu de son sein, dont la pointe jaillit. Sépéos gardait le mépris dans ses yeux. Puis, Messaline, ayant laissé choir à ses pieds ce petit nuage clair, qui la cachait à peine, elle écarta derrière elle, — sur les promesses de ses yeux, de sa bouche, de sa langue un instant dardée, sur tout l'éventaire de son corps luxurieux, — sa palla de sindon amarante et violette; un instant, le jeune gladiateur se détourna à demi pour ne pas voir cette tentation, puis il la contempla paisiblement, avec les prunelles ennuyées d'un soldat de garde sur une place publique.

Un flot de colère, sarcastique et cruel, tordit les lèvres de l'Impératrice, — nue vainement :

— N'es-tu donc pas un homme?... Seuls, les eunuques restent insensibles... Encore, ne m'en suis-je pas assurée par moi-même. Quelque blessure te rendrait-elle impuissant?

L'Égyptien frémit à l'insulte :

— Es-tu donc une femme, toi? — gronda-t-il. — Mais non, tu es un monstre infernal, une goule impure, femelle ignoble aux chairs diffamées.

Vers lui, Luxuria fit un pas et voulut, d'un mouvement brusque, cap-

turer, de la main, son cou, et de ses lèvres, sa bouche. Mais Sépéos, trébuchant dans son recul, à cause de sa chaîne, parvint pourtant à se dérober.

Elle, la poitrine gonflée de stupre irrité, vêtue seulement de bracelets et de colliers précieux, de son diadème étincelant, le menaça :

— Choisis entre l'amour et la mort.

— Je préfère la mort.

— Sur la croix. Le supplice ignominieux; tu entends ?

— Il le sera moins que ton baiser.

Énervée, elle tendit vers lui une main impudique, qu'il repoussa.

— Je t'aurai ! — murmura-t-elle, entre ses dents serrées — je t'aurai ! malgré toi...

Sépéos, moqueur, éclata d'un rire retentissant :

— Un homme peut violer une femme. Il la prend et la pénètre, malgré sa volonté. Mais quelle femme pourrait, s'il ne consent, posséder un homme ? Ton contact, Impératrice, aveulirait mon sexe, comme si, par mégarde, il frôlait une ordure.

— Fou ! Misérable insensé ! Tu me braves ! moi, la Toute Puissante ! Ne sais-tu pas que je saurai trouver des moyens dont tu ne te doutes pas, pour te contraindre et t'avoir, mon cher ? Car je te veux; et tu seras à moi, malgré toi et malgré tout.

— Essaye donc, Luxuria, et tu verras bien si tu peux quelque chose contre un homme de ma sorte.

Elle regardait avec une colère, où se mêlait de la stupéfaction, ce baladin de peu — mais beau garçon ! — ce gladiateur prisonnier, des entraves aux pieds, attaché au fût rouge d'une colonne, énorme, en ce moment, pour Messaline d'une ironie latente.

Que faire ?

L'Impératrice nue, haletante de désir, énervée, humiliée dans son orgueil de femme et de divinité, devant ce mâle superbe et stupide, incapable de la comprendre, restait là, impuissante, cherchant un moyen d'arriver au bout de son aventure,

quand même.

Après un long silence érotique et furieux, elle clama, croyant avoir trouvé :

— À des filles, à des prostituées, je te livrerai là, par terre, tout nu !

Elles sauront bien, par leurs caresses que tu seras forcé de subir, par les frôlements experts de leurs mains, les baisers goulus de leurs lèvres, les chatteries de leurs langues se disputant ce succès, enflammer ta chair, t'obliger au désir... Alors, moi, beau garçon, à califourchon sur toi, je t'aurai.

— Peut-être feront-elles bouillonner ma virile force, celles-là, mais tu ne m'auras pas plutôt effleuré que toute ardeur tombera !... Essaye !...

Sépéos, dont tout l'être signifiait le dégoût, défiait l'Augusta, doutant qu'elle osât plus que de le faire mourir. Messaline frappa deux fois, de ses doigts bagués, la paume de l'autre main. Le géant thrace et une décurie de Barbares, armés de glaives larges, entrèrent :

— Liez mieux cet homme! — dit-elle.

A l'une des colonnes soutenant le toit — autour de l'impluvium et du bassin où bruissait, monotone et doux, le murmure d'un jet d'eau, — au fût cannelé où il était déjà tenu par sa chaîne, Sépéos fut attaché, de plus près, par les pieds et les mains ramenées derrière son dos. Puis, sur un signe impérieux de Messaline, les soldats sortirent.

— Je te veux, Sépéos ! Je te prendrai. Je jouirai de toi, à mon caprice. Après, — après, — tu pourras vivre ou mourir. Un tigre, dont tu as l'air parfois... ou quelque gladiateur plus fort que toi... aura raison de ton orgueil... Mais, auparavant, je t'aurai eu, mon cher!...

— Non, Impératrice! Contre ma volonté absolue, contre mon inertie en face de ton obscène domination sur le monde,



rien ne prévaudra.

XIX. — UN CRACHAT VERTUEUX

TIENS! ma main, ma bouche, tout mon corps te contraindront!»

Fougueuse et avide, telle une faunesse, ivre de sa sève et de l'été, qui a vu dans les feuilles un beau fruit convoité, l'Impératrice souleva la tunique du captif, plus beau dans sa rébellion.

Devant la colère de l'homme, en un violent accès de rage, mettant toutes ses forces à rompre les liens qui pénétraient ses chairs, pour se libérer, la prendre et la briser, comme on tue une bête immonde, — Messaline recula.

Calme, Sépéos raillait l'impuissance de la Divine en rut :

— Tu vois! Je reste le plus fort. Ta domination, Luxuria, s'arrête à mon refus. Que peux-tu donc, pour l'enfreindre?

L'Impératrice, agenouillée, étreignait le prisonnier entre ses bras. Avec un ardent désir de défi voluptueux, encore plus nue, son collier défait tombé à terre sur la tunique de lin de Cos, piétinée, fripée, dechirée, sa palla de sindon amarante et violette rejetée sur les dalles, elle le fixait, les yeux câlins, les lèvres frémissantes. L'Égyptien, depuis quelques instants, semblait ruminer on ne sait quoi. Quelque chose gicla soudain de sa bouche, un énorme crachat qui, tombé juste entre les seins de Messaline, dégoulinait, dans leur val, son écume blanche.

Alors, l'Augusta, relevée à cet outrage, — qu'elle sentait devoir être le seul, — s'écria, de dépit fou :

— Ce que je peux! Tu le demandes! Il y a Filiola que je tiens aussi en mon pouvoir, cette chrétienne que tu adores, je le sais... Tu l'as dit toi-même, tout à l'heure : « Une femme ne peut pas posséder un homme contre sa volonté, mais un homme peut la violer et la

souiller!... » Eh bien, écoute! Filiola, ton amante, qu'on dit vierge... et je le crois, puisque tu es eunuque... je la livrerai à mes favoris!... Le plus immonde de mes Augustans, Melkios, le vieil archonte, la prendra le premier, puis tous ceux qui la souhaiteront, Avicius Mison, le consul ignoble, j'en suis sûre... Après cela — car ce n'est pas tout — elle sera bonne encore pour les bêtes... Et toi, toi, — Sépéos, l'eunuque, — crucifié, tu la verras, du haut de ton gibet, panteler sous les griffes des fauves, tu verras déchiquetée par leurs dents ta Filiola, que cent jeux sur elle, experts ou brutaux, auparavant, auront salie, comme un lys où cent limaces auraient promené leur bave gluante...



LIVRE QUATRIÈME

Les Martyrs.



I. — VERSETS DU LYS

1. Les esclaves noires sont venues à la prison creusée sous la porte Capène. Et elles ont montré au gardien une « tessera » d'ivoire, où un ordre était gravé :

2. « Donne-nous Filiola, la petite servante, afin que nous l'emmenions devant Messaline, la magnifique divinité, suivant qu'il nous a été commandé. »

3. Et les esclaves noires dirent à la Vierge en tunique blanche, dont les yeux — au fond de la souterraine prison, — s'étaient déshabitués de la lumière : « Voici que notre Impératrice a voulu qu'on délie tes mains et tes jambes. Car tu es destinée à de plus douces étreintes. »

4. Or, frissonnante, la Vierge se laissa entraîner. On la porta, dans une litière, jusqu'au palais des Césars, sur le Mont Palatin.

5. Et Messaline a tressailli de joie, en la voyant craintive devant

elle et tremblante, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, pour une imploration suprême.

6. Des vieillards et des jeunes hommes, derrière l'Augusta, plaisantaient, en dévisageant la Vierge. L'Impératrice désigna, de sa droite, Filiola : « N'est-ce pas, dit-elle, un don impérial, que je veux faire à mes fidèles ? »

7. Elle appela l'Archonte et dit au vieillard dont les yeux concupiscents, sous le front ridé et le crâne luisant, fulguraient d'ignobles désirs: « Tu es le plus vénérable, Melkios ; c'est toi qui, le premier, respireras son parfum ! Prends-la ! Elle est à toi, d'abord.

8. Puis à tous mes amis qui sont les tiens. Je veux que tous aient leur tour et que chacun ait sa part de cette virginité. »

9. Et les Augustans crièrent : « Evohé ! Vivat Augusta perennis, Diva ! »

10. Alors, l'Archonte emmena la vierge, évanouie, dans sa lectica, portée par vingt Nubiens aux têtes enturbannées de pourpre.

11. Le soir, ils étaient trente, trois par trois, sur des lits autour des tables d'un festin magnifique. Dans le fond, un lit de repos, immense, était dressé, drapé d'étoffes extraordinaires.

12. L'Archonte voulut que la petite captive — à la grâce frêle visible à travers les voiles de Cos dont on l'avait vêtue comme une femme de plaisir ou d'art, chanteuse, courtisane, danseuse, — vint et se tint contre son vieux corps, pendant l'orgie.

13. Il força la Vierge à boire des vins capiteux, la faisant tenir pour lui ingurgiter les vins précieux et l'obliger à l'ivresse. Et les hommes riaient. Des patriciennes divorcées et deux célèbres professionnelles de la joie applaudirent.

14. A présent, Filiola, nue, son corps blanc inanimé, gît sur des coussins, au centre de la salle, parmi des pétales de roses effeuillées.

15. Tous — et toutes, — après les vains efforts du vieillard sadique, pour polluer, le premier, selon le caprice de Messaline, la blanche fleur-femme, — tous et toutes l'ont violée. Evanouie, elle reste inerte, brisée jusqu'à laisser croire qu'elle est morte.

16. Des lèvres d'hommes et de femmes ont brûlé la chair glacée, la

chair intime de Filiola, blessée et maculée toute la nuit. Des mâles, brutalement, déchirèrent sa jeune virginité, chacun davantage, et, sans pitié, la meurtrirent,

17. parmi les rires, et, de-ci, de-là, les chatteries des femmes.

18. Et lorsque, pâle d'une pâleur de mort, la blanche petite servante fut reportée dans le souterrain où elle devait attendre l'heure de mourir, délivrée, elle était semblable, toute pareille, à la coupe d'un grand lys qui, de toutes parts, déborderait de stupre.

II. — AU PIED DE LA CROIX

La croix, énorme et très haute, était dressée juste en face de la loge impériale, pourpre et blanche de vestales et d'Augustans. Elle était faite d'un grand sycomore et d'un tronc de chêne, qu'une mortaise grossière et des liens retenaient au tronc. En haut de l'instrument de supplice atroce et vil, Sépéos, nu, suspendu par les bras liés en anses, les chevilles meurtries d'une corde, dominait les loges du pourtour. Ses yeux ardaient de douleur et de colère, et, malgré sa souffrance, il relevait la tête pour braver le César et l'Augusta, étalée dans la pourpre des coussins moelleux. Le Cirque, plein de l'arène au cintre, frémissait du long murmure des voix féroces ou impitoyables. Des « Eheu ! », des « Ai ! Ai ! », des acclamations, cruelles ou ironiques, se mêlaient comme, dans la houle de la mer, les voix des hommes et les crix des oiseaux se confondent.

Les bucines, les tubæ, les cymbales, les grincements aigus et retentissants des sistres, soudain, se turent. Et voici que les violes, les flûtes doubles de bois et les flûtes d'argent chantèrent, en une suave harmonie, comme annonciatrice d'une apparition céleste.

Aucun désignateur n'avait ce jour-là, clamé l'ordre du spectacle, de

sorte que la foule, curieuse et dans l'attente, ne savait quelles horreurs nouvelles ni quels frissons, quelles sanguinaires voluptés lui étaient préparées par la sollicitude du candidat à la préture.

Mais une porte de bronze s'ouvrit et parut, seule et nue, une adolescente aux formes à la fois graciles et d'une belle plénitude de jeunesse mûre pour l'amour. De sa chevelure abondante et dorée, de ses mains étendues, elle voilait mal sa honte d'être vue toute entière.

A ceux qui ne savaient rien d'elle, des gens expliquaient :

— Elle était servante dans une « popina » de Suburre... Il paraît qu'elle est de la nouvelle secte... Messaline a commencé par la faire déflorer par l'Archonte Melkios et tous ceux qui ont voulu d'elle, après lui.

— Ah ! elle est de cette secte de pauvres qui adorent un poisson ou un agneau... Je ne sais pas... Eh bien, qu'est-ce que ça fait ?

— Sans doute, mais ils commencent à être cause de fréquents tumultes, et ils déclarent rendre à César seulement ce qui est à César et... car ils distinguent et séparent... à Dieu ce qui est à Dieu. Or, l'Empereur est Dieu, n'est-ce pas ?... Ils sont donc coupables de sacrilège et de lèse-majesté en niant la divinité de Claude et de l'Augusta.

— Ah ! vraiment ?

— Sépéos, en plus... ce gladiateur, tu te le rappelles, qui avait si bien débuté, mais qui finit là devant nous sur la croix... aurait détourné obstinément la tête et fermé la bouche, aux derniers jeux du Cirque, pendant le salut à César.

— Alors, c'est sa petite amie, au pied de la croix ?

— Elle est jeune, très gentille. Par Vénus ! je crois qu'elle va me faire...

D'abord, frémissante de pudeur blessée, Filiola n'avait pas vu Sépéos sur la grande croix. Les milliers de regards, qui détaillaient sa printanière beauté, faisaient à sa chair comme autant de cuisantes brûlures. Puis, elle leva les yeux dans la direction du ciel, pour une imploration suprême. Filiola vit Sépéos, et sa nudité douloureuse où les muscles, tendus terriblement par les cordes, saillaient. Elle manqua défaillir et poussa un grand cri. Tout son corps frissonna de terreur et de pitié — d'amour aussi, car, à cette minute, Filiola ne songeait plus à voiler



son corps — sa fleur ni ses seins, de ses mains et de ses cheveux. De grands sanglots la secouaient dans le manteau d'or de sa chevelure. Un cri d'enthousiaste admiration la salua :

— Quantum pulchra ! — Qu'elle est belle !

Au pied de la croix, l'amante — lys violé qui restait blanc — s'était réfugiée. Elle pleurait, levant vers l'aimé et vers le ciel des yeux de prière et d'adoration. Et du bois de la croix elle se faisait un refuge, espérait voiler son corps aux yeux de ce peuple haletant de désir de sang, d'amour, de souffrance, de volupté, de carnage. Sépéos, du haut de la croix, lançait de fulgurants regards sur l'Impératrice infâme et le peuple romain complice.

III. — UN OURS AMOUREUX

MESSALINE, — dont l'implacable sourire en sa face figée et peinte s'accusait, sarcastique, — jouissait âprement de son triomphe, de cette douleur au pied d'un calvaire. Sur un signe d'Elle, la porte d'un vomitorium s'ouvrit, et, de l'ombre, un être lourd, d'un blanc gris, un ours qui, placidement, se dandinait, léchant ses babines, parut.

C'était un de ces géants des cimes alpines que redoutent les plus audacieux montagnards. — La foule applaudit bruyamment. — La bête leva son mufle énorme, regarda vaguement la salle, grogna sourdement, puis il découvrit ses mâchoires où, dans le rose des gencives, brillaient des dents aiguës. Il s'étira et rugit, égratignant le sable de ses longues griffes courbes. Le public jugea que la bête ne montrait pas toute la férocité qu'on espérait de ses membres et de sa faim. Car, durant les

deux jours qui précédaient les jeux, les bêtes jeûnaient, de peur que, rassasiées trop vite, elles ne refusent l'abondante pâture de trop de victimes, ce qui était arrivé plusieurs fois sous le règne de Tibère.

— Qu'on le fouette! Hou! Hou! l'ours!

— Quel abruti!... Les flagellateurs!

Or, déjà, les valets du Cirque faisaient claquer de ces lanières armées de pointes de fer qu'on employait contre les gladiateurs qui manquaient de courage et reculaient. Mais l'ours avisa la jeune fille pantelante de peur, d'angoisse, et marcha vers elle, un peu plus vite, aspirant l'air bruyamment.

Filiola, toujours, embrassait la croix, refuge contre les viols de milliers de prunelles, puis elle s'écarta d'un pas ou deux pour voir Sépéos, sur son arbre de supplice, et lui sourire tristement dans leur commune détresse. Soudain, elle aperçut l'ours arrêté, qui la regardait. Terrifiée, elle tomba à genoux, et l'effroi atroce lui arracha un cri perçant.

L'ours en deux pas fut sur elle. D'un coup de sa forte patte, sans griffer, avec une rudesse presque douce, il la renversa. Et Filiola demeurait inerte, évanouie. Tout son corps pâle semblait un grand calice blanc, où des roses — aux seins et aux lèvres — auraient laissé choir des pétales pourprés. La bête ne grondait plus. Elle roulait d'étranges yeux d'extase entre ses horribles paupières rouges. Que voulait donc l'ours? Qu'avait-il à flairer, renifler cette chair, sans y planter ses crocs. On entendait, sur tous les gradins : — « Mais non! Ce n'est pas possible? » Un désir inconcevable du fauve, cependant, s'affirma, soudain : le mufle monstrueux léchait, entre les jambes, cette nudité jolie, qui paraissait morte.

Un immense éclat de rire, tel un tonnerre qui s'enfle de proche en proche, se répandit du haut en bas du cirque colossal. L'animal, dédaigneux, hocha sa tête lourde, se dandinant, à présent, au-dessus de la frêle adolescente. Ridiculement, avec des allures maladroites de vieillard ardent et ventru, l'ours s'accroupit sur Filiola toujours évanouie.

Que signifiait le remuement de cette masse velue?

On savait, dans le public, par les racontars du Palatin et de Suburre, l'histoire de la jeune fille. Et, comme l'Archonte se soulevait pour voir mieux, penché au bord du podium, cent voix, qui devinrent des milliers,

saluèrent l'apparition de ce chef branlant au nez carminé de tubercules, éclatant dans la neige de la barbe. Le peuple en joie, hurlait, en désignant l'ours :

— C'est l'Archonte ! Bravo, vieux birbe !... Melkios est amoureux de l'esclave !... L'aura !... L'aura pas !... Mais si ! Mais si !... Oh ! oh !

Le corps de la bête pâmée semblait frissonner de joie. Enfin relevé, l'ours contempla l'enfant blonde, puis sa langue lui effleura la poitrine, lui lécha le visage, affectueusement. Enfin, il s'écarta, la tête plus basse et lentement balancée.

L'Empereur, penché vers Messaline, avec un rire amusé par cet épisode inattendu, dit, bégayant, à la Magnifique :

— A... A... A présent, Lili, elle n'est plus... plus... plus bonne à ieter aux... aux... aux chiens.

IV. — EN PATURE AUX CHIENS

LES YEUX DE L'OMNIPOTENTE ARDHÈRENT Du haut de sa croix, Sépéos avait vu l'horrible scène. Messaline le fixa et vit son regard de haine, que la souffrance n'avait pu éteindre sur sa face crispée douloureusement.

Elle jeta un ordre :

— Les chiens ! lâchez les dogues lithuaniens sur l'ours.

Les Augustans et les vestales répétèrent :

— Les chiens, les molosses !... L'esclave aux chiens !

Le cri courut, grossi de milliers de voix féroces et joyeuses. De nouveau, on invectivait l'ours des Alpes qui, accroupi non loin de la jeune fille, semblait triste.

Vingt dogues, fauves, roux, noirs et bruns, bondirent de la porte de bronze, en aboyant, excités, comme fous de liberté et de faim.

Se bousculant, sautant, ils se précipitèrent vers ces roseurs de chair

offertes à leur appétit, à leur cruauté d'animaux affamés qui espèrent se repaître.

D'abord, ils flairèrent de leurs museaux farouches la petite esclave. Filiola, sous la chaleur de ces souffles, rouvrit les yeux. Affolée, elle voulut se redresser, s'agenouiller sur le sable safrané, joignit ses mains vers le ciel et vers la croix. Le chœur des molosses jappait, sans attaquer.

— Kiss! Kiss!... Sus donc!... Ho, les chiens!

Enfin, l'un d'eux, un énorme chien gris de fer, la mordit à l'épaule. Un lambeau carminé saigna dans sa gueule. Filiola retomba, avec un cri désespéré.

Un autre la mordit au sein, du bout des dents, comme un gourmet qui goûte à un mets préféré. Les autres se ruaient, dans une bousculade hargneuse où leurs dos houleux se heurtaient, tandis que, rageusement, de peur d'être frustrés, ils se battaient entre eux, autour de leur proie.

V. — RECONNAISSANCE D'UNE BÊTE

SOUDAIN, L'OURS, dont les chiens paraissaient dédaigner la présence, — l'amant bestial, grondant, se jeta au milieu de la meute.

Des applaudissements saluèrent cette intrusion soudaine. Le monstre voulait sa part dans la curée. La foule trépigna de joie, à cause du beau combat d'animaux dont elle jouirait. Mais l'ours flaira le sang des blessures de Filiola et, pitoyable, lécha les plaies de sa langue rugueuse. Les dogues grondaient terriblement, hargnaient contre l'énorme bête qui, de ses pattes griffues et du mufle menaçant, les écartait, enlevant, à chaque coup, un peu de chair, de poil et de peau mêlés.

Sur Filiola les dogues s'acharnaient. L'un mordit sa cuisse; ses pieds furent en sang; des coups de dents tachèrent, de carmin clair, ses seins, sa blanche poitrine. Des lanières de sa peau déchirée pendirent aux gueules baveuses, entre les crocs terrifiants des forcenés. Le corps de la jolie martyre se vêtait de pourpre; des plaies horribles béaient

par toute sa chair dévastée. L'ours, hardiment, tenait tête aux molosses. Tous, furieux de se voir disputer leur victime, se précipitèrent sur Lui qui, en les repoussant, s'écartait de la pauvre loque humaine et sans plus l'apparence de la vie, que semblait Filiola sur l'arène safranée.

Contre le pourtour du cirque, les dogues s'efforçaient d'acculer l'ours. Mais le fauve, au milieu de la grappe aboyante, se débattait terriblement, et chacun des coups portés par ses griffes et ses dents déchirait un adversaire qui tombait pantelant et que la meute ruée piétinait. Parfois, l'énorme bête disparaissait sous le flot des assaillants dont les dos houlaient en une masse tachée de blanc, de gris, de noir et de brun, d'où parfois émergeait le dos blanc grisâtre, onduleux, du monstre.

Les dogues, hurlant de colère et de douleur, décimés, s'agrippaient des mâchoires; mais secoués, éventrés, assommés, ils ne furent bientôt plus que six valides qui s'enfuirent vers la porte de bronze, peureusement, aboyant à la mort.

Le peuple romain, frénétiquement, acclama l'Ours.

La bête, dont la fourrure était çà et là tachée de sang, revint, placide et balançant sa tête plus bas que les épaules, jusqu'au pauvre petit corps de la martyre. Il la caressa du bout des babines, puis, paisiblement, sans plus aucun souci des dogues fuyards, s'étendit auprès d'elle.

Or, de tous les gradins partit une clameur d'admirante pitié, comme si la foule était lasse d'avoir été féroce. On criait grâce. Tous se retournaient vers la loge impériale. Le peuple romain, touché par ce dévouement d'une bête, dont la reconnaissance amoureuse était mieux qu'humaine, réclamait la grâce de Filiola.

Messaline gardait son sourire énigmatique en son visage fardé; immobiles, demeuraient les lueurs fascinatrices de ses yeux. Elle parut, impassible, rêver l'achèvement de son œuvre atroce. Autour de César et de l'Omnipotente, les Augustans et les vestales attendaient, anxieusement, le signe qui leur permettrait de décider, selon la volonté impériale, de la mort ou de la vie.

Or, Sépéos, du haut de sa croix, voyait tout, et son cœur, à ce moment, fut déchiré d'angoisses pires que toutes celles qu'il avait souffertes encore.

La clameur, plus haute et plus impérieuse, grondait.

Déjà, Messaline levait le bras, nonchalamment. — Pour condamner ou faire grâce? — La houle des têtes, plus hardiment, s'accusa vers la loge impériale. Des milliers de mains, aux pouces levés, exigeaient la miséricorde.

Or, le tribun militaire Severo entra dans la loge et murmura quelques paroles devant les divinités :

— Faites grâce, Toute Puissante; la plèbe gronde comme une louve, et je ne réponds pas d'une sédition...

— Que fais-tu donc de tes soldats, Severo, et de ton courage?

— Divine! J'ai vu tout à l'heure un vieux centurion de prétoriens qui pleurait.

Messaline sourit de pitié dédaigneuse :

— La louve sera contente, — murmura-t-elle, avec une menace sinistre sous-entendue dans sa voix assourdie.

Le pouce levé, Messaline décréta le pardon.

La foule applaudit, acclamant l'Impératrice et Claude Ahénobarbe, qui ruminait, hébété, entre son épouse et Silius.



Des bestiaires vinrent chercher l'ours pour le reconduire au **vivarium** où il attendrait de servir à de nouvelles agonies.

Des corbeaux — valets dont les casques noirs affectaient la ressemblance avec cet oiseau de proie et qui étaient chargés d'achever les mourants ou de prendre les morts et les blessés qu'on avait gràciés — survinrent, soulevèrent le corps sanglant et nu de Filiola qu'ils emportèrent dans les vomitoires.

Sur sa croix, Sépéos pantelait de douleur morale et physique, tandis que, — avant d'autres combats et pendant que stridaient les fanfares — tombait, sur la foule, une pluie de pétales de roses effeuillées, dans une rosée de nard et de cinnamome.

VI. — LE MIRACLE

LA VIE DES SAINTS, dans les pages consacrées à Saint-Macris, raconte ainsi le miracle arrivé durant la nuit qui suivit le martyre de Filiola; et l'auteur de ce livre ne fait que transcrire la légende relatée par un pieux hagiographe :

Macris était resté dans la prison creusée sous les remparts, auprès de la porte Capène. Les gardes prétoriens et les valets du cirque ne l'avaient point emmené en même temps que Sépéos et Filiola.

Ils ne le prirent pas davantage au nombre des captifs qui devaient être livrés aux bêtes, à la fin du spectacle, — soit qu'il ait été oublié dans la prison, soit que le nombre désigné ne comportât point son départ.

Tout le jour précédent — comme les malheureux devinaient l'heure venue, entendant les allées et venues des soldats et les rugissements plus proches des animaux féroces que les bestiaires menaient du vivarium aux vomitoires des fauves sur l'arène — Macris avait catéchisé les condamnés.

Il demeura seul et déçu. Même il avoua, plus tard, s'être tour-

menté : « Pourquoi, se disait-il, mon maître m'épargne-t-il? Serait-ce pour châtier mon orgueil et parce que je me croyais digne de souffrir la mort, pour la gloire de son nom? »

Mais il se repentit de sa présomption, en demanda pardon au Christ et s'endormit d'un profond sommeil, après avoir prié.

Soudain une voix le tira de son sommeil, en l'appelant par son nom : « Macris! Macris! Jésus m'envoie, vers toi, pour te conduire hors de cette geôle, car Dieu a fondé sur toi de grands desseins.

— Seigneur! Seigneur! Serait-ce Vous-même? La lampe s'est éteinte. mais je crois reconnaître la voix céleste dont parlent Pierre et Paul de Tarse, qui eurent le bonheur de Vous connaître avant votre serviteur.

— Lève-toi, dit le messager de Dieu, et suis-moi.

— Seigneur, les gardiens m'ont mis aux chevilles des chaînes dont le bout est scellé dans la muraille, et mes mains sont liées aussi avec des chaînes de fer. Comment pourrais-je me tenir debout et marcher? Qui donc ouvrira les portes?

— N'as-tu plus de foi, toi qui as confessé ta croyance au milieu des supplices? Lève-toi, te dis-je, et suis-moi. »

Macris, ne voyant personne ni rien, se dressa sur ses pieds meurtris et il s'aperçut que ses chevilles étaient libres, qu'aucune chaîne ne le retenait plus. En même temps, celles qui tenaient liées ensemble ses mains, tombèrent. Il loua le nom de Dieu, qui permettait ces prodiges, en faveur des siens.

Il commença de distinguer une ombre lumineuse, de forme humaine, dont l'auréole le guidait. — La porte du cachot était ouverte. Dans la salle des gardiens, tous dormaient d'un profond sommeil. Plusieurs manquaient qui, après le cirque, étaient allés fêter les calendes, avec le denier de vin et d'huile, et le blé de la distribution du matin.

Macris et l'Inconnu traversèrent un atrium vide, puis trouvèrent le janitor endormi dans sa logette. Et la dernière porte s'ouvrit, sans que Macris sut comment, par quel pouvoir, les lourds verrous et les cadenas avaient été défaits.

Mais il ne douta point que ce fût un miracle du Christ.

Dehors, l'ombre fut opaque et comme faite de nuages. Mais l'Être

lui dit : « Regagne ta maison du Transtévère et nul ne t'inquiétera, car ton heure n'est pas encore venue. Bénis le Christ et dis à tes frères comment il t'a sauvé des mains des bourreaux et des griffes des bêtes féroces. »

VII. — FORCE QUE DONNE LA FOI

DANS LA MAISON, où l'apôtre occupait une pauvre chambre, habitaient uniquement des chrétiens qui, tous, exerçant des métiers infimes, s'efforçaient de se grouper dans les ruches construites, — afin de tirer de la misère, le plus possible, de fructueux loyers, — par les patriciens dans les quartiers populeux.

Il rencontra, dans l'escalier, l'un de ses frères de la même église et qui avait même reçu les ordres mineurs : Salvius. Celui-ci s'écria, plein d'une joie soudaine :

— Comment es-tu libre, mon frère? Et qui donc t'a délivré?

Et Macris lui conta l'étonnante histoire de son évasion de la prison Capène. Alors Salvius parcourut la maison, en annonçant le prodige et en louant Kreistos.

Et tous ceux qui se trouvaient là glorifièrent le Fils de Dieu.

Ils espéraient, tout haut, que de nouveaux miracles sauveraient ceux des leurs, condamnés sous des prétextes divers, qu'on gardait pour les représentations du cirque, qui devaient durer pendant toute la semaine. Mais la gaîté des compagnons fut courte. De trop lourdes tristesses des deuils sans nombre pesaient, ce jour-là, sur leurs cœurs.

Macris les incita à remercier Dieu. Puis il s'informa de leurs sœurs et de leurs frères, de la représentation du cirque. Comme le portier Girbal lui disait l'abominable supplice de Sépéos mis en croix depuis la veille, des chrétiens habitant la maison survinrent, portant Filiola sur un brancard garni de leurs manteaux.

On coucha la jeune fille dans la propre chambre de Macris. Le sellier Marchius courut chercher Mirzan, le médecin esclave du laniste Casper

— qui, sans être converti, avait pour la secte nouvelle une curiosité sympathique, — et il revint avec le Syrien qu'il avait rencontré dans la maison de son maître. La pauvre Filiola demeurait prostrée, inerte. Parfois des tressaillements fébriles agitaient son corps déchiré, elle laissait échapper des cris de douleur et ses lèvres articulaient des phrases sans suite, des mots d'horreur et des exclamations, mêlait le nom de Sépéos à des invocations pieuses et suppliantes. Mirzan hocha la tête, prescrivit des soins et des remèdes qu'il promit d'apporter, le soir.

Macris dit à ses frères :

— Bien qu'il ne soit pas encore chrétien, ce gladiateur s'est approché de la douceur chère à Notre Maître, et il a servi plusieurs de nous en différentes circonstances.

— Même, dit l'un des assistants, je l'ai vu auprès de Filiola à l'une de nos cérémonies. Il se rapprochera de Kreistos qu'il a commencé de connaître, car, malgré son cruel métier, il n'est pas méchant.

— Le Seigneur nous aidera, dit Macris, et, se retournant vers Marchius, il le questionnait, anxieux de trouver un moyen pour arriver jusqu'à la croix.

— Tu dis, mon fils, qu'ils l'ont laissé attaché. Au moins, les prétoriens ne lui ont-ils pas rompu les jambes ?

— Je ne le crois pas, Macris.

— Mais comment avez-vous pu ravoir Filiola ?... Peut-être, de la même manière, pourrions-nous...

— Non ! dit Salvius, qui, étant un citoyen romain, savait les usages du cirque. L'Impératrice a fait grâce à cette enfant ; de ce fait, elle est libre et, d'ailleurs, ses anciens maîtres se soucient peu d'une esclave malade et qui, peut-être, va mourir.

Marchius, le sellier, acheva :

— Dès que les jeux ont été finis, nous nous sommes rendus au spoliarium, où l'on entasse les victimes des bêtes et des glaives. Nous avons dû attendre des heures, sans quoi, voici longtemps que nous serions de retour.

Ils délibérèrent. — Enfin, il fut convenu que Macris irait trouver le janitor de la porte du Couchant qui donnait accès dans les vomitoires d'où ils pourraient pénétrer dans l'arène.

Ce portier était un affranchi du consul Avicius Mison dont la femme, convertie par Paul de Tarse, recevait Macris et plusieurs membres de la secte romaine en cachette de son mari. Nombre de serviteurs de leur « familia » croyaient en Kreistos, et l'affranchi Verax était de ce nombre. Ils décidèrent aussi d'emmener deux gladiateurs. Ils n'étaient pas chrétiens, mais ils fréquentaient chez le barbier Lucius Viro, qui répondait de leur dévouement contre une somme d'argent à fixer. Viro partit à leur recherche : un seul fut trouvé à la caupona du Lion de Nubie, dans Suburre.

La onzième heure était proche. Tous, agenouillés, prièrent. Macris les exhorta. La tâche était périlleuse et peu facile à mener. Mais n'avait-il pas été lui-même sauvé par miracle?

Fervemment, Macris invoqua les saints après Jésus. Par la protection du Fils de l'Homme, leur foi et leur audace les sauveraïent. Et Sépéos, délivré, deviendrait leur frère en Kreistos. Ce serait fête au ciel, alors, et dans leurs âmes.

Ils étaient sept, vêtus de manteaux sombres, qui suivaient l'apôtre Macris : Girbal, le potier Salvius et Marchius, le sellier, le barbier Viro; et deux autres, humbles artisans du Transtévère : Carbo, Loricus, des jeunes gens.

Le gladiateur Vermer marchait auprès de l'apôtre, afin de prévenir toute alerte. Mais il avait fallu lui recommander de ne frapper que sur un ordre précis et de ne provoquer personne en chemin; adroit et très fort, il aiderait à descendre Sépéos de la croix.

Il faisait nuit noire. Des nuages sombres couvraient les étoiles, et la lune n'était pas encore levée. Ils marchaient vite, rasant les murs, deux et trois ensemble, chacun portant sa lanterne de corne, pour s'éclairer dans l'ombre opaque. Ils ne disaient mot, sauf quand des pas approchaient, afin qu'on les prît pour des citoyens attardés qui rentraient en hâte à leur logis.

Ils suivirent ainsi la voie Transtévérine, puis, coupant la voie Nomentane, gagnèrent le Forum désert, jusqu'au pied du Coelius. — Là, ils durent éteindre leurs lanternes, sur l'avis de Girbal qui craignait de donner l'éveil aux postes de prétoriens peu espacés autour des pa-

lais, et aux employés du spoliarium qui, durant la nuit, faisaient emporter par les corbeaux, les plus infimes des travailleurs et des esclaves romains, les cadavres qu'on brûlait, en tas, sur d'immenses bûchers dont les lueurs rouges, au bord du Tibre, se mêlaient à la variété des feux verts, carmins et blancs, des bateaux amarrés à la rive.

Ils rôdaient, sans trop savoir comment ils parviendraient à tromper la vigilance des sentinelles. Il fallait arriver jusqu'à la loge de Linas, le janitor chrétien. Macris et les siens ne savaient pas trop comment y parvenir, sans tomber dans les embûches qui les entouraient. A vrai dire, ils comptaient fort sur la Providenee, ils avaient plus de foi en un miracle que dans un plan vague, d'une audace inconcevable, et qui laissait une large part à l'imprévu.

Le potier Girbal fit cesser l'anxiété de la petite troupe, qui, derrière la colonnade d'un temple dédié à Vénus phrygienne, tenait conseil à voix basse :

— Linas n'osera pas refuser l'entrée; surtout, à cause de Macris dont il sait l'arrestation, mais non la délivrance inespérée.

— Peut-être, dit Salvius, ferions-nous mieux de nous diviser et de chercher, chacun isolément, quelqu'un d'ami. Il y a un grand nombre de chrétiens parmi les valets et les esclaves du bestiarium.

— Non, répliqua l'apôtre, Linas permettra l'entrée de tous, ou tout au moins de plusieurs, à moins qu'il ne redoute la vengeance des Gentils.

Dans l'ombre ils recommencèrent à marcher d'une allure lente, fondus dans la nuit, un à un, distants assez l'un de l'autre, pour disparaître à chaque angle de mur, pour faire corps avec les colonnades, s'effacer dans l'opacité des murs. Des soldats les frôlèrent qui ne virent personne. Ils entendirent, à quelques pas d'eux, passer une troupe qui fit halte, en face de la porte de l'Est, et se morcela. Ils distinguaient la voix du centurion qui donnait des ordres. Même à la lueur d'une lanterne qui, accrochée en haut du bouclier, servait de fanal, ils distinguèrent nettement la silhouette de l'officier :

— C'est Virgilius Licis, dit le sellier, très bas, à Macris. On prétend qu'il serait néophyte ou que, pour le moins, il est favorable à Kreistos.

— Oui, mais il est prétorien, riposta Salvius, ses soldats eux-mêmes le dénonceraient.

Les soldats, à pas rythmés, s'éloignèrent par groupes.

La masse noire de l'amphithéâtre surgit soudain de la nuit, formidable et sombre. Au flanc de la colline et isolé, le cirque colossal semblait un grand monstre couché en rond, un fauve monstrueux qui dormirait. De ses flancs des murmures s'échappaient; des voix confuses qui paraissaient sa respiration. Or, des entrailles du cirque, des profondeurs souterraines du bestiarium, des rugissements, de loin en loin, montaient. Et l'on eût pu croire que ces voix et ces grondements annonçaient le réveil de la bête énorme.

Les compagnons suivaient les murailles, se courbant pour passer sous les saillies, disparaissant dans les cadres des portes, faisant corps avec les pierres noyées de nuit et patinées par les années.

De la sorte, ils approchèrent avec des précautions infinies, de la porte du Nord où ils pensaient trouver le janitor Linas, l'affranchi chrétien. — Et nul n'eût soupçonné la présence de ces êtres, qu'un passant noctambule pouvait confondre avec des ombres se jouant sur les murs, des mirages nocturnes.

VIII. — MATER DOLOROSA

DEPUIS TANT DE MINUTES, qui leur paraissaient des heures, ils marchaient, avec des haltes continuelles. Macris s'arrêta et, se retournant vers Salvius, il lui dit dans un souffle :

— Entends-tu, frère?

— Oui, ce sont des plaintes. Quelque pauvre être martyrisé, qu'ils tiennent dans les cellules, ou bien c'est un prisonnier.

— Cette voix — dit Marchius — n'est point enfermée, elle change de place et l'on dirait qu'elle nous suit.

Ils étaient arrivés à quelques pas de la porte Nord. Le janitor Linas

était sorti de sa loge et, sans rudesse, il repoussait une vieille femme aux cheveux blancs ébouriffés dépassant un turban rouge et or.



— Tout le jour, je l'ai cherché, mon fils, — te dis-je. — Et je sais qu'il est dans le cirque, qu'ils l'ont mis en croix. Laisse-moi le voir seulement.

A présent, je ne peux ouvrir à personne, sans un ordre des édiles, des consuls ou de César.

— Oh! oh! il va mourir!... Et je suis sa mère, — te dis-je. Je suis la vieille Géo, la mère du Roi de l'Anneau de fer. Il va mourir et je n'aurai pu fermer ses yeux. Janitor! Ah! janitor. Tu ne sais pas... Ils m'ont assuré qu'il était chrétien, mon fils. Ils sont fous!... Les soldats m'ont repoussée. La foule, aujourd'hui, m'a bousculée, piétinée... Car je suis arrivée ici, comme le spectacle atroce fini, on sortait des jeux! Laisse-moi passer, janitor! Je demanderai aux fées de te combler de présents. Tu seras riche, heureux; les femmes suivront tes pas dans l'espérance d'obtenir de toi, uniquement, des caresses, malgré que tu ne sois plus un jeune homme. Écoute! Je sais combiner les pires des maléfices et conjurer le Destin... Laisse-moi voir mon fils!... Mon fils!... Mon fils!...

— Eheu! — fit Linas; — femme, j'ai pitié, mais je ne peux pas. Va

trouver l'édile... Tout à l'heure, si tu continues à crier, à gémir ainsi, les prétoriens, faisant leur ronde de nuit, te frapperont rudement du plat de leur glaive. Et ce ne sera pas ma faute!

— Tu ne sais pas... J'ai couru tout Rome, en le cherchant. A Suburre, on m'a dit qu'il était gladiateur, puis qu'il était chrétien... Je n'ai pas voulu croire cela, par exemple! Moi, quand il m'a quittée, après sa délivrance — car Messaline l'avait fait battre par ses gardes — je suis allée en Ibérie, pensant qu'il viendrait m'y rejoindre. Nos frères l'attendaient pour lui donner l'anneau. Les tarots m'ont dit qu'il était à Rome et qu'il avait été victorieux quatre fois. Alors, je suis revenue.

Linas la repoussa doucement;

— Va demander au centurion; c'est Virgilius Licis, il est bon, il te permettra peut-être. Mais ne fais plus de bruit...

— Oh! non, oh! non, il me ferait battre encore.

Macris dit :

— C'est sa mère, une vieille errante.

Et comme Linas avait clos la porte et comme affaissée parmi ses haillons multicolores, la vieille geignait toujours, s'interrompant pour lancer des malédictions bizarres, Girbal et Marchius s'approchèrent d'elle :

— Tais-toi, femme, tu nous porterais malheur et à toi aussi. Prie plutôt et espère.

Macris lui prit les mains.

— Tu es sa mère; nous allons le délivrer, si Dieu veut. Tais-toi! Tu n'obtiendrais, avec tes cris, que des coups de verges et de plat de glaive, et tu perdrais ceux qui veulent sauver ton fils.

Salvius dit :

— Il ne faut pas que ce soit elle qui frappe à la porte. Linas n'ouvrirait plus. Il faut laisser retomber le marteau quatre fois, comme si c'était un signal. Il craindra de faire une faute et il ouvrira.

Macris, à ce moment, leva une main pour ordonner le silence. Sous la conduite d'un centurion, droit et portant dans sa dextre un cep de vigne, des soldats aux cuirasses dorées passaient, se dirigeant vers le Palatin. Les pas décrurent vers le bas de la colline. Macris leva, quatre fois, le marteau.

Les autres le suivaient.

Linas entrebâilla sa porte, et, stupéfait de voir Macris, qu'il croyait en prison, mort peut-être :

— Ils ne t'ont donc pas tué, père?

— Jésus m'a délivré. Laisse passer avec moi les hommes qui me suivent, au nom de Kreistos, notre Maître.

— Bien ! — dit, en frissonnant, le janitor. — Cependant je serai mis à mort si quelqu'un...

— Aie confiance! Le Seigneur nous guide.

Or, — plein de respect et de crainte devant Macris, sauvé des bourreaux, — Linas, l'affranchi chrétien, les laissa entrer dans le Cirque, en tremblant de crainte.

Géo venait derrière avec Salvius. Linas voulut l'empêcher d'entrer. Mais Macris lui dit, en levant la main :

— Cette femme est avec nous.

Sur ceux de sa secte, Linas referma, précautionneusement, la lourde porte de bronze.

IX. — LA DESCENTE DE CROIX

LINAS, le brave janitor, les avait guidés jusqu'à l'entrée d'un long couloir sombre qui débouchait au-dessus des loges réservées aux sénateurs et aux magistrats :

— Allez et faites vite, vous le ramènerez par ici; mais ne vous attardez point jusqu'à la douzième heure, car on relève la garde de nuit, et une ronde parcourt tout l'amphithéâtre.

Ils partirent, y voyant à peine. En pénétrant dans le cirque colossal, Salvius avait rallumé une seule des lanternes aux parois de corne. Géo recommençait de se lamenter, mêlant à ses plaintes de volubiles incantations. Rudement, le gladiateur lui ferma la bouche de sa main :

— Tais-toi, sorcière! Si nous devons mourir, que ce ne soit pas, du moins, par ta sottise. Nous allons chercher ton fils.

Sans plus une seule parole, ils longèrent le couloir, derrière la vacillante lumière de Salvius. La porte, une herse de fer, glissa dans sa rainure sans bruit, car, pour la représentation du jour, on en avait huilé les coulisses métalliques. Alors, courbés de façon à ne pas dépasser les gradins à se confondre avec la pierre, les neuf ombres mouvantes se coulaient furtivement, prestes et silencieuses, derrière Macris et Salvius.

Ils retenaient leurs souffles, s'arrêtaient au moindre frôlement, parce qu'un oiseau de nuit traversait l'ombre en battant des ailes ou qu'un insecte, soudain, frôlait leurs visages. De gradin en gradin, par les couloirs entre les loges, ils atteignirent enfin l'enceinte de l'arène, sautèrent sur le sable.

Et tous, autour de la Croix, se rassemblèrent dans l'ombre qui laissait à peine deviner une silhouette énorme, l'horreur vague du gibet, que tâtaient leurs mains.

— Il est là? — dit Géo — Mes yeux usés ne peuvent le voir dans cette nuit.

— Tais-toi! par Jupiter! répliqua Girbal; tu veux donc notre mort?

A ce moment, la lune déchira le fond de nuages qui plafonnaient au-dessus du Cirque béant. Un instant, les loges et les degrés circulaires, apparurent rangés comme les chemins entre les rayons d'une ruche, ou pareils à l'intérieur d'un nid de termites éventré.

Au centre de l'arène, la Croix surgit, énorme, projetant à terre une ombre démesurée. Accroché à la grosse branche torse qui en formait les bras, Sépéos laissait choir sa tête, en avant, sur sa poitrine. Confusément, on distinguait cette forme humaine, lamentablement pendante du haut du gibet et dont les pieds, gonflés par le poids du corps et les cordes qui serraient ses chevilles, faisaient une saillie bizarre que le reflet sur le sable exagérait étrangement. Mais de nouveaux nuages couvrirent la lune et la clarté fut, de nouveau, tuée par l'ombre épaisse où on n'apercevait même plus les gradins du cirque. La vieille bohémienne, passionnément, étreignait de ses bras le bois de la Croix et, agenouillée, pleurait à chaudes larmes.

— Hâtons-nous! dit le gladiateur — la douzième heure est proche.

Girbal prit aux aisselles la mère désolée, en lui murmurant des mots de douceur et de promesse, et il défit l'étreinte qui la soudait à la Croix,

où son fils, en proie aux pires douleurs, agonisait. A voix basse, ils se concertaient.

Les deux plus jeunes, Carbo et Loricus, monteraient jusqu'aux bras. Le gladiateur prendrait d'en bas le corps détaché jusqu'à ce ce que Girbal, l'ayant rejoint, ait délié les pieds, et qu'un autre, lui succédant, fît atterrir enfin le supplicié. — Carbo et Loricus avaient déjà jeté leurs manteaux; ils allaient monter pour délier ou couper les cordes des poignets. Mais, soudain, Salvius dit, très bas :

— Voici des lumières... C'est une ronde...

Tous, en un clin d'œil, furent couchés dans le sable, mêlés à la grisaille du sol, anéantis, disparus, retenant leur souffle. Des éléphants barrirent soudain, auxquels des rugissements de lions et des miaulements sinistres de tigres répondirent.

Puis, les conjurés virent des lueurs de torches arder le long des gradins, dans l'amphithéâtre. Des cuirasses brillèrent dans le clair obscur lointain; des pas lourds, des frappements de semelles métalliques rodèrent autour du cirque. Enfin, tout retomba dans l'ombre : la ronde, sans les voir, était passée.

Les deux jeunes gens eurent vite fait d'atteindre les deux bras du gibet, de s'y asseoir et de délier les mains. Le gladiateur, hissé jusqu'à moitié du corps de Sépéos, le reçut sur le bras gauche pendant que de l'autre il se cramponnait au tronc. Inerte, le corps fléchit à la façon d'un cadavre que l'on mettrait debout.

La vieille Égyptienne laissa sourdre d'entre ses lèvres un gémissement.

Les pieds furent enfin dénoués.

Et, doucement, avec des précautions infinies, Macris, Salvius et Marchius reçurent Sépéos dans leurs bras. On l'étendit à terre. L'apôtre palpa ses chairs. Elles étaient tièdes encore.

— Kreistos — dit-il — lui rendra la vie.

Géo se précipita sur Sépéos sans mouvement. Elle lui soulevait la tête, relevait ses paupières closes sur ses prunelles convulsées, elle lui murmurait dans l'oreille des mots bizarres. Des plis de sa tunique, elle tira des racines et des feuilles dont elle frotta ses tempes. Puis, entre ses lèvres, elle versa quelques gouttes d'un mystérieux élixir.

— Hâtons-nous! — dit Girbal.

Géo marmonnait entre ses dents des malédictions. Sa voix tremblante conjurait les esprits infernaux. Elle comprenait, dans leur nombre, ce Kreistos, qui était cause de tous les malheurs de son fils.

Le gladiateur, avec l'aide de Salvius et de Macris, prit sur les bras le moribond, dont la tête était sur son épaule. Déjà Linas, inquiet, se montrait à l'entrée du couloir, tenant une torche. Ils se crurent découverts. Mais le janitor fit des signaux et, s'approchant, dit :

— Avant que soit vide ma clepsydre, la grande ronde aura lieu.

Derrière le portier, le cortège, de nouveau, se faufila entre les gradins de l'amphithéâtre. Linas avait éteint sa torche. Il marchait en avant par un dédale de couloirs qu'eux ne connaissaient pas. On entendit encore, quelques minutes, les formidables rugissements, qui se répondaient, des lions, des tigres, et le sanglot immonde des hyènes. Puis, de nouveau, le grand silence du cirque colossal. Leurs pas, sonnant sur les pierres des corridors, les apeuraient. Enfin, sur le seuil d'une porte basse, Linas murmura :

— Grâces soient rendues à Kreistos, à son Père et à l'Esprit. Qu'ils soient avec vous, frères!

Or, la nuit fraîche baignait, à présent, leurs fronts. La lune, surgie d'entre deux nuages, brilla pâlement au ciel, où quelques étoiles luisaient de ci, de là, par intervalles, entre d'autres nuées. Et, par des ruelles tortueuses et désertes, ils regagnèrent la maison du Transtévère, où, anxieusement, des yeux fraternels faisaient le guet du haut des lucarnes ouvertes sur la rue.

X. — AURORE CHRÉTIENNE

MIRZAN, le médecin, — entendant des pas de sandales dans l'escalier qui menait à la chambre de Macris, où il veillait Filiola, — entr'ouvrit la porte. Girbal occupait, au même étage, deux pièces assez grandes, où ses deux enfants et sa femme vivaient avec lui. Ils veil-

laient, dans une attente anxieuse. Le potier ouvrit la porte. Sur son propre lit, on coucha Sépéos évanoui.

Mirzan, confondu, — car il ne croyait guère, jusqu'alors, à d'autres prodiges qu'à ceux de la science et de la nécromancie — les regardait, sans pouvoir presque parler. Enfin, il s'approcha de Macris et s'inclinant profondément devant l'apôtre :

— Père — dit-il — vous avez accompli encore un miracle. Bénis celui qui voudrait être ton fils.

— Kreistos nous a guidés comme il te conduit, Mirzan. Crois en Lui et tu seras sauvé.

Le médecin examinait, à présent, le décrucifié. Avec des soins minutieux, on souleva sa tête et ses épaules, et Mirzan lui tamponna les tempes avec un linge imbibé d'une essence odorante, tandis que la vieille Géo, à genoux à côté de son fils, contemplait passionnément son visage. Mais elle jetait, sur les autres personnes présentes, des regards méfiants et jaloux. Cependant, le clerc Salvius congédiait, en le remerciant, le gladiateur à qui l'on avait remis une bourse où sonnaient quinze deniers.

Le médecin dit bientôt à la mère, pendant qu'Almilia, la femme du potier Girbal, faisait boire au malade du bouillon de viande et d'herbes :

— Femme, ton fils est sauf; sa vie n'est pas le moins du monde en danger, désormais.

Revenu à lui, Sépéos examinait les gens et le décor pauvre, autour de lui :

« — Où suis-je? » — murmura-t-il; — puis il reconnut Macris et Mirzan : « — Filiola? »

— Elle est là, tout près; tu vas la voir.

— Elle vit?

— Grâce à Kreistos, qui vous a sauvés — répliqua l'apôtre.

Mirzan expliqua, de sa voix chantante d'homme d'Orient, comment la jeune fille avait été déchirée par les chiens, sans qu'aucune de ses blessures fût bien profonde.

— Je veux la voir!... Je veux voir Filiola!

Girbal, Salvius et les deux autres chrétiens, conduits par Macris, allèrent dans la chambre de l'apôtre. Filiola, couchée sur une litière

faite de sangles et de coussins, parut, devant Sépéos, toute blanche en une tunique de lin, d'où issait la fleur lasse de son visage, où les yeux brûlaient de fièvre. On posa la malade auprès du gladiateur qui, ranimé, se souleva :

— Toi ! c'est toi ! Filiola mea ?

— Oui, c'est moi... Kreistos n'a pas voulu que nous mourions.

Ils purent, d'un grand effort, joindre leurs mains pâles. Un sanglot fit se retourner l'Egyptien. Géo s'était retirée dans le coin le plus proche, de sorte qu'il ne l'avait pas vue.

— Mère ! Ma mère Géo ! Comment donc es-tu revenue ?

— Avant même ces hommes, ô mon fils, ô mon Roi, je te cherchais à travers la Ville ; je les ai rencontrés près du cirque, quand ils allaient t'arracher au gibet... Mais ils me font peur. Et il me semble que tu n'es plus le même.

— Mère ! Ne me juge pas.

La vieille couvrait de ses caresses le visage, les yeux et les mains tuméfiées de Sépéos.

— Ils t'ont sauvé, ces hommes, mais pour te voler à tes frères et à tes croyances.

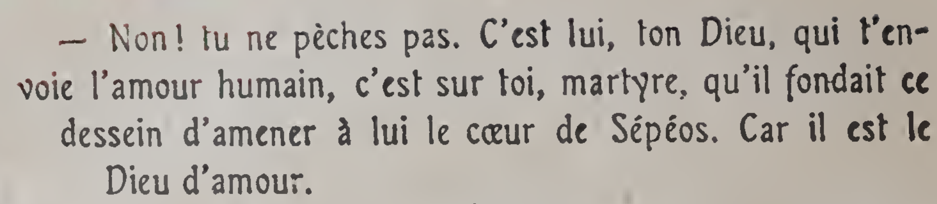
En parlant elle montrait les sectaires qui, en face d'eux, s'étaient agenouillés et priaient. Puis, désignant Filiola :

— Cette femme que tu aimes, à présent, n'est pas non plus de notre race.

— Mère, écoute ! Et vous tous, sœurs et frères. Une lumière étrange m'illumine... Je l'avais vu brûler dans tes yeux, Filiola ! A présent, je comprends, j'entends, je vois !... Oui, je sais, à présent, la puissance du Dieu de Filiola et de Macris. Sur la Croix, au spectacle de la mort des chrétiens, j'ai compris. Je crois en Kreistos ; Filiola !... que j'aime !... je vois luire la vérité, ma mère Géo... Une sérénité étrange m'illumine.

Le matin commençait à peine de teinter les lointains ; une pâle lumière drapait les fenêtres ouvertes sur Rome encore assoupie. Filiola dit à Macris, et des larmes, soudain, perlèrent au coin de ses yeux :

— Je suis coupable. Je l'aime aussi, moi... Et Kreistos veut être seul à posséder le cœur de ses fidèles.



— Non ! tu ne pèches pas. C'est lui, ton Dieu, qui t'envoie l'amour humain, c'est sur toi, martyre, qu'il fondait ce dessein d'amener à lui le cœur de Sépéos. Car il est le Dieu d'amour.

— Père — dit l'Égyptien — reçois-moi dans la foi de Kreistos et baptise-moi. Je sais assez de votre doctrine, je connais assez vos lois, pour savoir quel immense bien je te demande.

Géo, farouchement, cria :

— Tu vas donc renier les tiens, Sépéos ? et moi, ta mère, — et ta couronne ?

— Il en est une plus belle, ma mère... Et puis, je crois au Christ et j'aime Filiola.

A cette heure, Rome commençait de sortir de la nuit. Les rues dévalaient entre les collines, dans la grisaille douce du matin.

Salvius apporta une aiguière de terre noire, pleine d'eau pure et du sel, sur une spatule. Alors, Macris versa l'eau sur la tête de Sépéos :

— Je te baptise, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit !

Puis, il lui mit sur la langue un peu du sel symbolique, et Sépéos, répétant les mots que prononçait Filiola, murmura la prière des confesseurs de la foi nouvelle :

« Credo in unum Deum... »

Toutes les figures des sectaires, à genoux, trahissaient l'allégresse immense de leurs âmes. Macris prit la main de Sépéos, y posa celle de Filiola :

— Aimez-vous donc, d'âme et de corps, pour la plus grande gloire du Divin Maître.

Des larmes, dans les yeux de l'Égyptien et de la petite servante, disaient l'intense émotion qui poignait les fiancés.

Au Levant, sur le Tibre, les clartés, plus vives, de l'aube envahirent le ciel qui se nuançait d'argent, d'orangé, de sinople. Le soleil ne paraissait pas encore, mais, comme des torches au-devant d'un char d'un patricien, des nuages légers semblaient de feu, annonçant une splendide aurore.

Géo, dans un coin de la chambre, accroupie, marmonnait des incantations et ses yeux fulminaient, seuls vivants dans sa face parcheminée. Mais, dans leur joie, transportés d'amour mystique, personne d'entre les assistants ne se préoccupait de ses conjurations vaines.

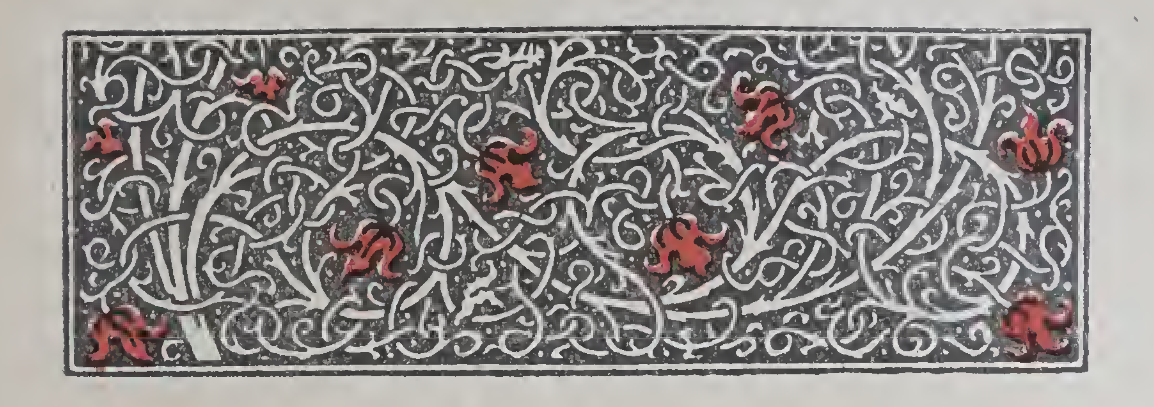
Macris montra le ciel, et, ayant béni les amants qui avaient joint leurs mains, il parla ainsi :

— C'était la nuit et voici, mes frères, que le jour se lève. C'était la nuit sur toute la terre, avant que soit né le Dieu fait homme. Et maintenant, comme la lumière succède à l'ombre, voici que Kreistos et sa pensée vont régner sur le monde... C'était la nuit, une nuit d'épaisses ténèbres, où flamboyaient des torches sinistres, où coulait du sang. Les dieux des Gentils voulaient la haine, commandaient les jalousies et les violences. Ils étaient affamés et assoiffés de la douleur humaine. Les triomphes sauvages les délectaient... Mais Kreistos a levé, au-dessus de l'Univers, le signe de sa croix. Et cette croix, qui était, avant lui, le gibet infâme des esclaves, a libéré les hommes des anciennes et lourdes servitudes... Glorifie-toi, Sépéos! il avait choisi pour ton martyre le signe de sa grâce... C'est l'aube, en vérité, je vous le dis, c'est l'aurore au ciel et dans les cœurs. Les supplices des fidèles annoncent le Règne de la Foi, comme ces lueurs annoncent le soleil. Et les ignominies que tu as souffertes, Filiola, ne sont rien, ni ton atroce crucifiement, Sépéos, rien que les convulsions des ténèbres que chasse la lumière de Dieu... Filiola! petite fleur, des Barbares ont souillé ton corps. Mais ton âme est pure, et vierge est le lys immaculé que les pas des hommes grossiers n'ont pu écraser sous leurs sandales poussiéreuses... Aimez! la lumière est en vous, comme elle va planer plus intense, d'heure en heure, sur la terre tout entière. Une aurore de joie et d'amour commence qui illuminera l'Univers, pendant les siècles des siècles.

— « Amen! Amen! » reprirent les chrétiens.

Le disque d'argent du soleil émergea, en ce moment, entre deux collines, irradia l'azur. Les nuages, vite chassés par une brise matinale, avaient disparu. L'immense horizon bleu fut semé de flamboiements et de reflets, comme de fleurs lumineuses. Une aurore nouvelle du Soleil éternel se levait sur Rome; une aurore merveilleuse du Dieu inconnu se levait sur le monde.





LIVRE CINQUIEME



INTERLUDE

Comme des eaux-fortes de Félicien Rops ont des croquis en marge, comme un drame musical a l'envol d'un ballet, — de même, en ce poème antique, avant son dénouement,

UN INTERLUDE,

dont les voltes suscitent, autour de Messaline à sa toilette intime devant un philosophe ibère, Sénèque : — un faune et une nymphe, évocation d'une vieille mythologie en train d'agoniser dans la nature éternelle; — *Luxuria*, c'est-à-dire Messaline encore, l'Impératrice Nue, haussée au symbole et purifiée par l'art, *Luxuria*, son étoile aux feux de clitoris et rubis; — puis, un marchand qui vogue sur la mer Egée et une amante attendant sur sa terrasse une messagère d'Aphrodite; — enfin, un Romain, d'illustre famille, dégénéré, ne croyant plus aux dieux, ni à la volupté de vivre, blaguant Jupiter et ne comprenant pas le Dieu inconnu que commençaient à proclamer des esclaves, des pauvres, des humbles, partisans de Jésus, un prophète de la Judée, crucifié, — il y avait, alors, près de cinquante ans.





SÉNÈQUE

et

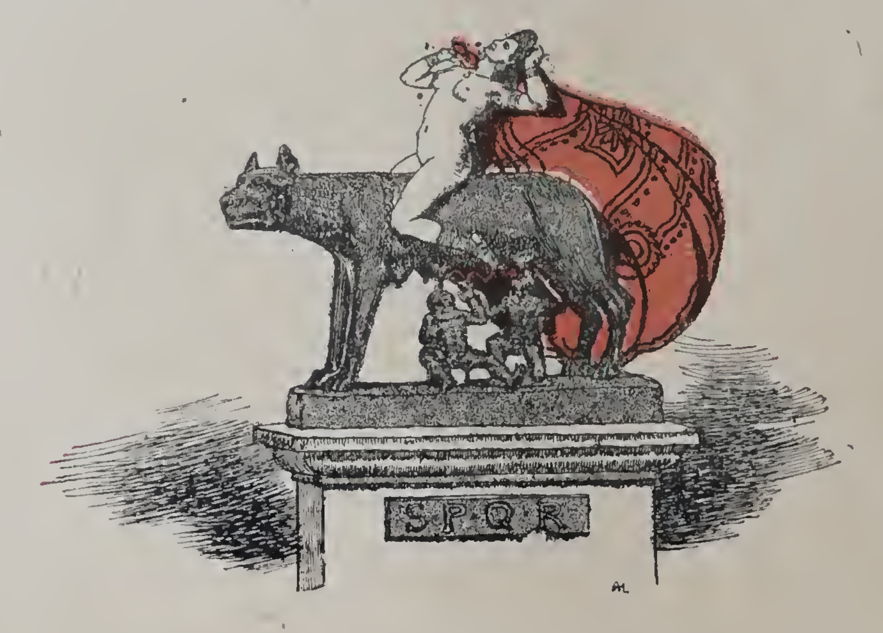
MESSALINE

Sénèque, philosophe à la très bonne tête,
était chez Messaline, à l'heure du lever,
lasse du lupanar. « — Maître, je veux rêver.
Ébranle avec tes mots mon âme insatisfaite. »

Elle coule vers lui, déesse aux yeux en fête,
un long regard câlin qui veut le captiver :
Sénèque, en courtisan, comme un singe achevé,
de sa philosophie escalade le faîte.

De là, jetant sur tout l'éclair d'un vif flambeau,
il célèbre les dieux, puis le devoir, le beau,
le bien, le juste, — enfin, des songes dans la nue.

L'esclave égyptienne, au nid de ses amours,
lavait et parfumait l'Impératrice nue,
et Sénèque embrouillait le fil de son discours.



AVRIL

et

HIVER

(Diptyque)



I

L'ÉCHO DU FAUNE

LA NYMPHE :

L'aimé se fait attendre encore :
mon cœur est brûlé de désir.
Les jours et les nuits sans plaisir,
la solitude me dévore.
Je l'ai rêvé plus droit qu'un tronc de peuplier,
le souple adolescent aux prunelles limpides,
profondes comme l'onde. A ses lèvres avides
ma bouche de printemps rêve de se lier.

LE FAUNE :

Lier, *des jours, des nuits, nos lèvres !*
Mes mains cherchent, pour le saisir,
ton corps éperdu de désir,
mes mains en l'air, mes mains de fièvres.
Souvent je t'aperçus au sommet d'un rocher,
tes cheveux d'or épars sur tes blanches épaules;
à pas lents et furtifs, j'ai suivi, sous les saules
ta grâce de printemps, sans oser l'approcher.

LA NYMPHE :

M'approcher ! *Quelle voix étrange*
redit des mots neufs pour mon cœur ?
Écho, ce n'est pas toi ma sœur ?
L'écho répète, mais ne change.
Mystérieux amant aux paroles de miel,
veux-tu cueillir enfin les fleurs épanouies
de la nymphe aux yeux bleus, couleur des ancolies?
Voix, es-tu de la terre, ou descends-tu du ciel ?

LE FAUNE, *apparaissant superbe, en ses poils de bouc :*

Du ciel — *je ne viens pas, ô blonde*
qui fait plus éclatant le jour :
Faune d'avril en mal d'amour,
épris d'une nymphe de l'onde,
de l'or de tes cheveux il me faut la moisson!
Non l'Écho, — mais Éros, en quête d'un calice,
avant de me montrer, usant d'un artifice,
à l'Écho j'empruntai ce masque de chanson.

LA NYMPHE, qui s'abandonne peu à peu à l'étreinte du faune, — et, à la fin, toute, partout.

Ta chanson de ruse a su plaire .
Cypris, aux jeux où Sa Beauté,
promet trois fleurs de volupté,
requiert l'adresse et le mystère.
L'artifice était bon qui te livre mon corps,
chèvre-pieds dont la voix me trouble de promesses,
et tu peux, maintenant, tuer de tes caresses
la nymphe qui rêvait d'une étreinte aux bras forts.



II

LA NYMPHE GELÉE

LE FAUNE, *au bord de l'eau glacée, cherche, des yeux, la nymphe du printemps.*

La nymphe du printemps, au creux de la fontaine,
qui, d'un bruissement clair, égayait les roseaux
dans la neige s'est tue. Où sont-ils les oiseaux
dont l'ombreuse vallée, hier encore, était pleine ?

Entraînant avec toi les chants de la forêt
pour nous laisser la bise, ô nymphe, es-tu partie ?
De la fleur d'Aphrodite, en ta robe blottie,
à présent voudrais-tu me cacher le secret ?

Ici de n'ouïr plus ta chanson si câline,
les arbres semblent morts, — et de ne pas te voir,
de ne plus admirer, penchés sur ton miroir,
tes yeux bleus reflétés dans l'onde cristalline.

Moi, le faune amoureux qui guettais ta beauté,
sous l'implacable gel je cherche ton visage.
N'est-ce point toi qui dors? N'est-ce pas ton image,
ton ombre qu'aperçoit le sylvain attristé?

O Pan, Père Puissant Aux Sèves Éternelles,
Tu la réveilleras pour des printemps pareils
au printemps disparu? Dès les premiers soleils,
je te sacrifierai deux jeunes tourterelles.

Sous la blanche paroi figée entre tes bords,
écoute ma syrynx célébrant nos ivresses,
ô nymphe, et maudissant les jalouses déesses
qui, d'infrangible glace, emprisonnent ton corps.





L'ERREUR MORTELLE

Dans l'atrium de son palais, couchée sur des coussins de pourpre et vêtue d'une robe d'Asie, couleur de flamme, où de chimériques oiseaux volent entre les branches d'arbres d'argent, d'or et d'antimoine, LUXURIA, langoureuse, les yeux peints d'ocre et de bleu, la tête coiffée d'une tiare d'or, où sont serties des gemmes d'argent, les cheveux sablés de poudre de lapis, parle à son esclave favorite, Lagella, et lui donne des ordres.

LUXURIA :

Quand Félix va venir, Lagella, je le recevrai seul et je veux que nul n'ose troubler notre entrevue. C'est lui que, maintenant, j'aime. Félix a des yeux de caresse ardente, et ses regards brûlent. Je veux me consumer à cette flamme d'amour. Je n'ai pas encore goûté la joie que distillent ses lèvres. Je veux arder de fièvre amoureuse entre les bras musclés du nouvel amant dont je rêve.

LAGELLA :

Selon tes ordres, ô divine voluptueuse, Félix sera conduit, seul, auprès de toi. Et tous, esclaves et puissants, seront écartés pour laisser libres vos caresses.

(Lagella sort.)

LUXURIA :

Viendra-t-il bientôt, mon bien-aimé ? Ses cheveux bruns et fins, délicieusement, chatouilleront mes seins, où je veux — après l'amour — laisser reposer, longtemps, sa tête d'éphèbe amoureux où brillent les éclairs des yeux et la pourpre de sa bouche.

LAGELLA, rentrant :

J'ai transmis tes ordres, Luxuria. Mais le chef des gardes demande ce qu'il doit répondre à ton amant d'hier, le Patrice Honorius, quand il viendra tantôt, vers la septième heure.

LUXURIA

Il m'ennuie. Je suis lasse de ses étreintes monotones. Sa présence m'irrite... Eh bien, que sa tête, grimaçante encore du baiser du glaive, me soit apportée...

(Lagella sort.)

LUXURIA rêveuse :

Pour l'amant nouveau j'ai parfumé mon corps des plus odorantes essences. Le désir ardent de Félix, de sa langue ignorée, de ses étreintes inconnues, me brûle,

Les yeux grands ouverts, renversée sur les coussins pourpres, Luxuria songe au plaisir prochain, jouit presque, cérébralement, le spasme qu'elle espère. Lagella, qui vient de revenir, l'évente avec un flabellum de plumes de flamants roses.

Des pas lourds sonnent au dehors, sur les dalles du patium, et des gardes asiatiques paraissent, vêtus de mailles de fer den-

telées et dorées, armés de lances en forme de faulx découpées en arêtes de poissons.

Le bourreau s'avance entre eux, présente aux yeux de Luxuria une tête brune d'éphèbe adolescent. Les cheveux dégouttent de sang, et les prunelles sont comme figées, sous les paupières demi-closes.



LUXURIA, penchée pour regarder, les mains aux genoux, les prunelles fixes, contemple la face décapitée vers qui, tout à coup, elle lève les bras. Avec un cri déchirant :

Homme stupide ! *(D'un geste furieux, elle menace les gardes immobiles en face d'elle !)* O mortelle erreur ! On a tué le baiser que j'attendais !

Sanglotant, elle tombe à la renverse sur les coussins de pourpre, où éclatent les broderies d'or de sa robe et son visage, pareil à une fleur de jasmin, perdue dans du sang.

COLOMBE D'APHRODITE

(Diptyque)

I

PHALLOS

(L'amant, en chlamyde vert tendre, à la poupe de la nef, aux voiles brunes, tient une colombe qu'il doit lâcher en prononçant le nom d'Eros) :

A l'entour de Cythère et ses temples antiques,
sur la mer, en tous sens, volaient des pigeons blancs :



ils emportaient des vœux et des parfums mystiques
pour la Victorieuse aux yeux pers et troublants.

J'ai capturé l'un d'eux dans sa course éperdue,
un oiseau de Cypris qui fuyait vers Paphos;
un message j'ai mis dessous son aile aiguë
et je lui dis : « Va-t'en ! où te conduit Eros ! »

(*La colombe part dans le* **ciel bleu.**)

Veillez, brune Smyrnéenne !
l'oiseau, trouvant le chemin,
sans doute viendra demain.
Veillez, dès l'aube prochaine !

Je vais à l'Occident gagner des talents d'or,
à Carthage, en Sicile et dans la péninsule,
en y vendant des pots irisés d'un décor
que des esclaves juifs peignent dans l'ergastule.



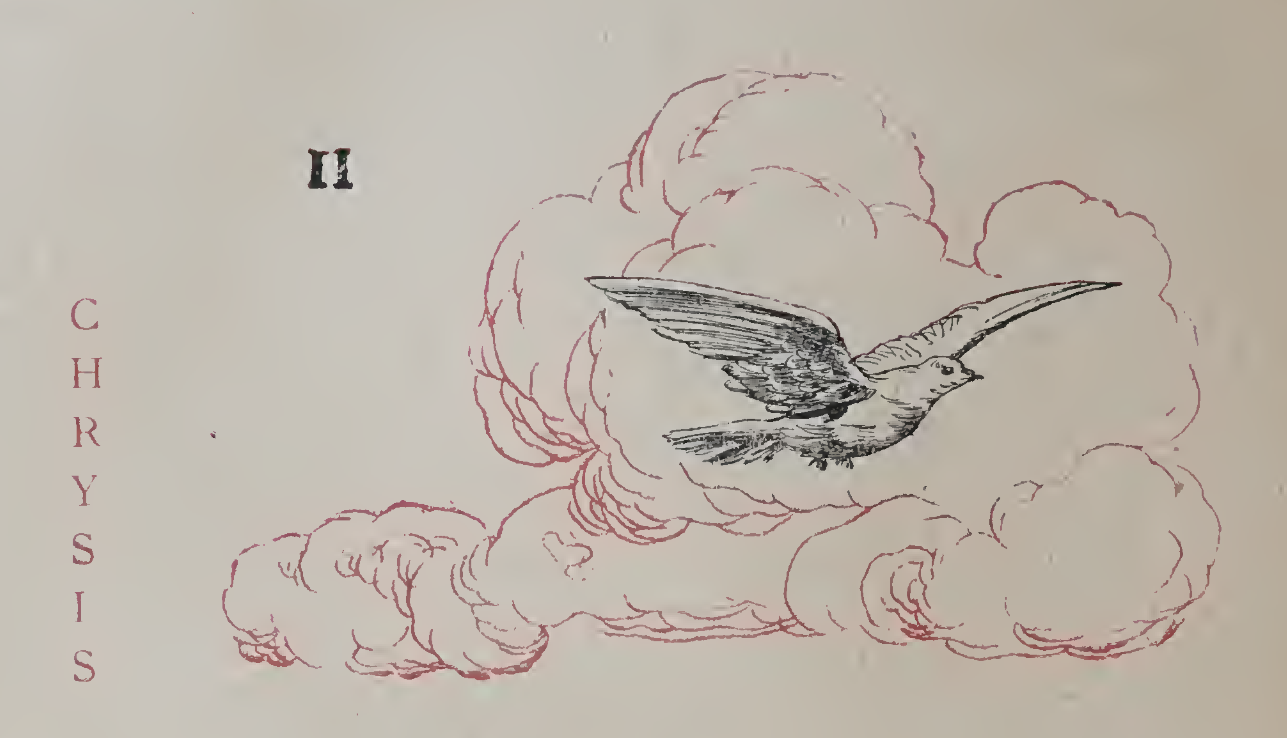
Et, pour les fiancés, j'emporte des anneaux;
à Tanagra, j'ai pris un lot de statuettes,
des danseuses surtout, rieuses et fluettes;
pour les femmes, des fards athéniens, — ***nouveaux.***

Butiner ses rouges lèvres,
les fleurettes de ses seins,
l'énerver de baisers mièvres,
et fléchir l'arc de ses reins !



II

CHRYSIS



(L'amante, en haut d'une terrasse au bord de la mer, à la colombe qui se perche sur son doigt en battant des ailes)

Te faisant déserter Amathonte et Cythère,
il t'a pris dans ses mains l'amoureux oiseleur.
Mais Cypris est clémente et n'a point de colère
qu'il mande vers ma bouche une vivante fleur.
Je la voyais, là-bas, sur l'océan des vagues,
des îles du baiser vers Chypre s'en venant.
Colombe, t'a-t-il dit le secret de nos âmes,
celui qui sur les flots vogue vers le ponant ?



Dès l'aube, tu t'es posée
sur le toit de la maison;
moi, j'écoutais la chanson
du matin dans la rosée.



(Chrysis a découvert, dans le battement d'ailes, la petite correspondance; elle la lit):

« O maîtresse aux yeux bleus, de la couleur du flot,
je garde dans mon cœur la soif de tes délices,
et ton sexe est, pour moi, l'astre du matelot,
depuis que de ta chair je goûtai les calices.
A ta beauté je voue un amour immortel :
au retour, tes joyaux prouveront la richesse
de l'amant animé d'une active tendresse
qui rêve de parer ton corps comme un autel. »

(Approchant la colombe de ses lèvres.)

Je baise au bec, pour sa peine,
l'oiseau, gentil sur ma main,
qui, ce billet sous sa penne,
a retrouvé le chemin.



BÊTISE

ou

SAGESSE

Caïus Gracchus était un noble et bon jeune homme,



descendant des Tribuns,

très riche et trop savant,
de bonte, de justice et d'idéal rêvant,
un type original, — si ce n'est fou, tout comme.



On le vit, une fois, dans un temple de Rome,
crier aux dieux de rompre un silence énervant
et de lui répondre. Or, ainsi qu'auparavant,
sur leurs socles, les dieux, toujours, dormaient leur somme.

Alors, plein de dégoût et ne croyant à rien,
il voulut s'étourdir. Prodigue de son bien,

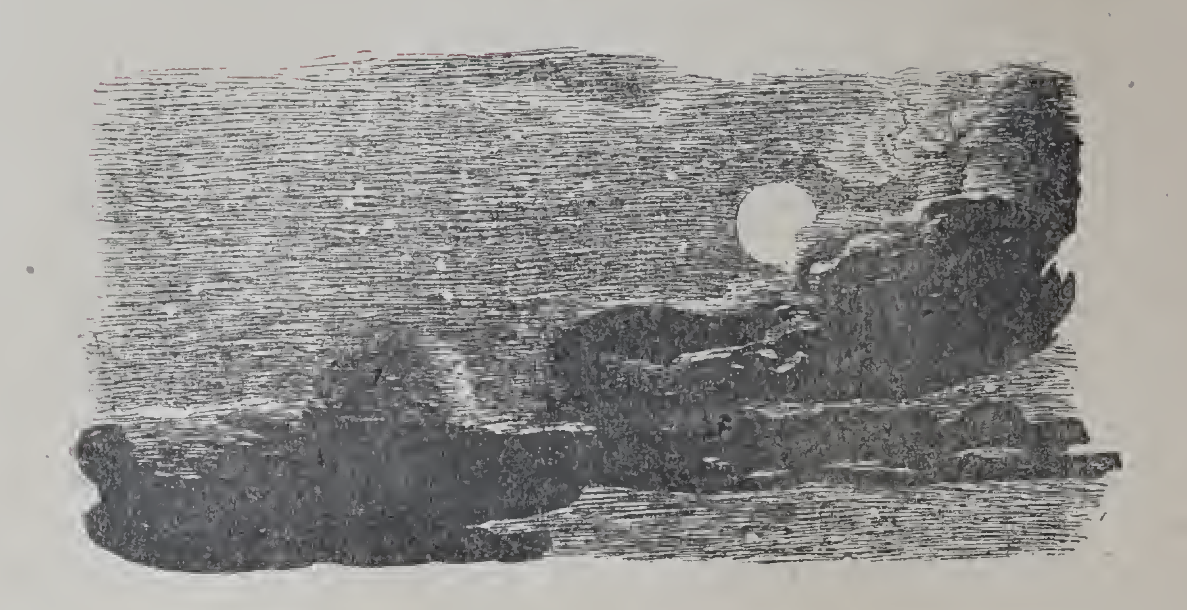


il chanta, festoya, le front ceint de verveines.

Puis, un soir, au bain, — las de sa vie et du bruit du monde, — il redevint,



en se coupant les veines,



âme éparse et sans nom — dans la brillante nuit.



LIVRE SIXIÈME



LA MORT DE MESSALINE

BOUFFONNERIE TRAGIQUE

en dix Tableaux, avec Ballet Nuptial.



I. — LES AMANTS SOUVERAINS

Sur un lit de drap d'or, où des pétales de roses, effeuillés et meurtris, embaument, tandis que fument des cassolettes d'encens, parfums auxquels se mêle une odeur d'amour, Messaline nue, ou presque, aux bras de Silius, soupire de joie, pâmée.

MESSALINE, *retrouvant peu à peu ses sens, balbutie, tandis que ses doigts énervés pétrissent la chair de Silius et que sa bouche se tend vers sa bouche.*

Mon amour, tu es plus beau qu'Apollon..., plus fort qu'Hercule... Encore! Encore!...

SILIUS, *l'air préoccupé, soucieux, attise de ses caresses, des lèvres et des mains, l'amante lasse et jamais rassasiée.*

Tu es heureuse?... Moi aussi, Messaline, je goûte le plus exquis des bonheurs auprès de toi...

MESSALINE, *elle repousse les mains de son amant.*

Non!... plus!... Je ne veux plus... Tout à l'heure! (*Elle ramène un peu sur elle sa palla et entoure de ses bras le cou de Silius et cache son visage dans son cou qu'elle bécote. Puis, elle relève les yeux, étire ses membres et demeure accoudée parmi les pétales épars, les yeux dans les yeux de Silius dont elle écarte les cheveux sur le front, d'un geste tendre.*) Qu'as-tu, Sili? Tu sembles soucieux. Tu es triste? A quoi songes-tu?... Tu es heureux, ne le disais-tu pas, à l'instant?

SILIUS.

Oui, Lina, heureux, grisé de toi... Tu m'as bu, et c'est moi qui suis ivre.

MESSALINE.

Alors?

SILIUS.

Mais notre joie ne pourra durer toujours. Tu m'aimes, mais tu cesseras, un jour, de m'aimer. D'autres, un jour, viendront qui me supplanteront dans ton cœur et dans ta chair.

MESSALINE.

Coquet! Tu sais bien que personne ne supplante mieux que toi!

SILIUS.

Messaline. Ecoute! Sommes-nous donc libres de nous aimer? Ton mari, le divin empereur Claude, est le seul à Rome qui ignore notre passion. Un mot d'un délateur et nous sommes perdus. Nous faut-il donc attendre, — nous qui sommes beaux et jeunes, que ce souverain imbécile meure lentement? Perdrons-nous donc le meilleur de notre vie à nous ronger de craintes odieuses, à redouter qu'il apprenne notre amour,... que l'exil, la mort viennent nous séparer à jamais?

MESSALINE, *hésitante.*

Il est si bête, mon adoré ! Aimons-nous ! Aimons-nous ! et rions. S'il apprend quoi que ce soit, jamais il ne croira que ce qu'il me plaira de lui persuader. Deux mots, une flatterie de la main : l'Empereur est plus doux que l'agneau bêlant et la colombe réunis.

SILIUS.

Tu comptes sans ses colères soudaines. Tu peux être absente du Palatin, au moment où il faudrait-nous défendre... Et puis, cette pensée m'est odieuse que toi, mon aimée, tu doives caresser ce vieillard immonde; ce gaga, qu'il soit ton mari.

MESSALINE, *éclatant de rire.*

Oh ! toutes mes caresses n'en font pas seulement un homme. Tu peux être tranquille, de ce côté là. Il se contente de peu... Que fais-tu donc ? Tu te rhabilles.

SILIUS.

Je mets seulement ma tunique... (*Comme animé d'une décision soudaine.*) Pourtant, il suffit d'un ordre pour qu'il nous fasse mourir. Chacun de nos baisers, Messaline, est pareil à ces papillons sinistres qui voltigent aux bords de l'Erèbe et autour des portes infernales.

Il repose sa tête sur le cœur de Messaline, en lui entourant le ventre nu de son bras.



MESSALINE, *mélancolique.*

Peut-être. La Mort fait sentinelle au seuil de l'Amour... La nature n'est-elle pas la plus belle en automne, Silius ? Et c'est le crépuscule de l'année, avant la nuit, la mort des choses, dans l'hiver. Qu'importe!... Pourtant... (*Elle baise longuement la boucke de Silius.*) je ne veux pas mourir... pas encore, oh, non!

SILIUS.

Alors, suis mes conseils, Lina. Crois ton amant dévoué. Notre secret est un voile trop faible qu'un soufle de bise déchirera un jour ou l'autre. Seule, l'audace peut nous sauver des dangers sans nombre qui nous guettent, partout, dans l'ombre.

MESSALINE.

Que veux-tu dire, mon amant... Ah! que tu es un bon amant!

SILIUS.

Epouse-moi, Messaline... Divorce d'avec Claude Ahénobarbe, cet idiot couronné. Pour toi, j'ai rompu mon mariage avec Junia Silana. Je n'ai pas eu d'enfants; ton fils Britannicus deviendra mon fils. Ta puissance n'en sera point diminuée, et nous ne craindrons plus rien.

MESSALINE, *elle est devenue très grave, ne caresse plus Silius. Froidement, elle fixe ses regards sur ses yeux, comme pour sonder ses pensées.*

Fripouille! Oui, tu règnerais à sa place. Je comprends. (*Avec un sourire désabusé.*) Peut-être aussi, ne pouvant monter plus haut, cesserais-tu de m'aimer. Tu me rejetterais comme une poire blette.

SILIUS, *indigné.*

Oh! peux-tu concevoir une pareille pensée! Par Pollux! (*D'une voix attendrie.*) Ne t'ai-je pas prouvé mon amour, mille fois, Messalina? T'ai-je laissé le droit d'en douter? (*Il reste silencieux quelques instants et cajole son impériale maîtresse.*) Nous avons toutes les chances en notre faveur. Tous ceux qui savent quels liens nous unissent, tous les complices de notre adultère, nous aideront. Ce n'est ni Geta, le préfet du prétoire, prêt à tout, ni aucun des officiers du palais qui nous opposeront des obstacles. Leurs intérêts sont les nôtres, si nous osons.

MESSALINE, *hochant la tête, avec appréhension.*

Non, Silius, je ne veux pas commettre ce crime. Assez d'ignominies m'ont été reprochées... Le peuple est injuste envers Messaline.

SILIUS.

Nous serions unis pour toujours et tout puissants l'un et l'autre. Ensemble, nous serions les souverains de Rome et du monde entier. L'amour, devant nous, éclairerait de sa torche le chemin de notre vie. Nous serions les seuls maîtres de la volupté, du bonheur!... Nos maîtres!

MESSALINE, *elle frissonne sous les titillations spéciales que Silius lui prodigue ardemment.*

Oui, toujours! Tu serais mien à jamais, et moi, je serais tienne. Nul ne prévaudrait contre notre pouvoir... Nous serions amants, époux, devant la loi et les prêtres. Mais, pour faire cela, Silius, il faut avoir des âmes fortes. (*Elle se tait un moment; Silius l'étreint. Soupirs.*)

SILIUS, *câlin.*

Tu veux, Lina, dis?

MESSALINE, *radieuse.*

Eh bien oui! C'est une jouissance à avoir... Claude doit quitter Rome, après-demain. Il va, pour plusieurs jours, à Ostie, surveiller le débarquement des grains. Il y célébrera des sacrifices, s'amusera, fera des orgies avec ses favoris et des courtisanes. Pendant ce temps, nous célébrerons nos noces. (*Ils s'embrassent passionnément.*) Le Sénat est plein de tes amis. Les prétoriens te proclameront empereur et dieu, mon bien-aimé.

SILIUS.

Claude abdiquera. Le pouvoir pèse lourdement sur ses épaules caduques.

MESSALINE.

Il a peur de son ombre.

SILIUS, *exalté de reconnaissance.*

Messalina, quels heureux jours nous vivrons ensemble! Que ne te devrai-je pas, ma Beauté!

MESSALINE, *distraitement, rend à Silius son baiser, puis éclatant d'un rire qui gonfle sa belle poitrine et agite tout son corps.*

Non, écoute, Silius, c'est bien plus drôle! J'ai une idée... Être adultère, c'est trop facile!... (*Riant de plus belle.*) Ce pauvre Claude! Il est si bête!... Tu sais, mon adoré, que le Grand Augure Salicius n'a rien à me refuser... Oh! ne fais pas cette vilaine figure!... Il y a longtemps que c'est fini, et nous sommes convenus de ne pas être jaloux de nos plaisirs... ou de nos affaires

SILIUS.

Que veux-tu faire de cet aruspice?

MESSALINE.

L'Empereur aime la science des augures, sur laquelle il a fait un rapport au Sénat.

SILIUS.

Après?

MESSALINE.

C'est un moyen d'amener Claude à servir nos projets. Oui, je veux que lui-même consente à notre mariage. Je veux qu'il me dote et divorce volontairement d'avec moi. As-tu compris?

SILIUS.

C'est qu'il t'aime. Jamais il ne consentira.

MESSALINE.

Claude n'a ni affection ni haine que je ne lui ai suggérée ou prescrite... Ça n'est pas si difficile que tu crois?... Je sais le prendre...

SILIUS.

Messalina! je suis jaloux.

MESSALINE.

...le flatter... Les dieux m'inspireront. (*Elle rit. Ils se caressent, s'énervent et recommencent.*)

II. — LE MAUVAIS PRÉSAGE

CLAUDE, MESSALINE; puis, SILIUS, — CARULLÈS, le vréteur.

Claude est couché à demi sur un lit de repos, d'or, recouvert de peaux de léopards et de panthères, où traînent des coussins de pourpre. Il est en tunique violette qui laisse voir les fanons de son cou. L'Empereur semble préoccupé; son visage est bouleversé par une frayeur visible. Messaline entre, et, tendrement, l'embrasse avec des minauderies.



MESSALINE.

Tu m'as fait appeler, ô mon auguste époux?

CLAUDE, *bégayant.*

Cert... certainement. Toi... toi... toi seule, Mess... Messalina, peux me consoler (*Il bégaye de plus en plus.*) dans l'affreuse si... si... situation où... où... je me trou... trou... trouve, vis-à-vis des dieux.

MESSALINE.

Tu n'as rien à craindre des dieux? N'es-tu pas dieu toi-même, non seulement par la pourpre dont tu es revêtu, mais par ton intelligence?

CLAUDE.

Tu... tu... es bien gentille, Messalina.

MESSALINE.

Ton discours sur l'accession des hommes supérieurs de tous les peuples au gouvernement de l'Empire, sur l'amitié qui doit, après nos guerres, unir vaincus et vainqueurs, ce discours, Claude, est d'une politique si profonde, d'une éloquence si haute que, sorti même de la bouche d'un affranchi, il mériterait d'être inscrit sur des tables de bronze. « Toutes les choses que l'on regarde comme les plus anciennes, Pères conscrits, ont été nouvelles dans un temps. Rome prit d'abord ses magistrats parmi les patriciens, ensuite parmi les plébéiens, puis chez les Latins, enfin parmi les autres nations de l'Italie. Pourquoi nous en tenir là ?... Les premiers citoyens de la Gaule chevelue ont droit, à leur tour, aux honneurs publics. Qu'ils nous apportent leur or et leurs ressources, au lieu de les garder, séparés de Rome... » Je te sais par cœur, grand maître, bien plus éloquent que Cicéron... Un simple pois chiche, à côté de toi... Et il n'a pas conquis, comme toi, la Bretagne!

CLAUDE.

Sans... Sans... doute.

MESSALINE.

Tu n'es pas qu'un grand orateur et un grand général... Tu es bon. Tu as décidé que le meurtre d'un esclave par son maître serait considéré comme un homicide... N'est-ce pas toi encore qui as fait construire l'aqueduc amenant à Rome l'eau de l'Anio novus ?... Tes bienfaits sont allés jusqu'à augmenter l'alphabet de trois lettres nouvelles.

CLAUDE.

On pou... pou... On pourra s'exprimer... plus... plus... facilement... Mais il ne s'agit pas de cela...

MESSALINE.

De quoi, mon adoré ?

CLAUDE.

D'un présage.

Messaline s'assied auprès de lui, sur le lit de repos et le cajole comme un enfant peureux qu'il faut rassurer.



CLAUDE.

Il y avait un hi... hi... hibou sur le Palatin... Une sale bête de hi... hi... hibou qui chantait le soir, ...toute la nuit... J'espère bien qu'à cette heure, il est mort, bien mort... J'ai donné des ordres pour qu'il fût pris et tué.

MESSALINE. *jouant la frayeur.*

Un présage de mort ! Castor et Pollux ! Il faut consulter le grand augure, Salicius... Il nous dira cela tout de suite, du moins après le sacrifice.

CLAUDE.

Il sort d'ici avec Vettius Valens. Ils ont sacrifié un taureau blanc... Et sais-tu ce qu'ils ont lu dans ses entrailles ? C'est épou... épouvan... épouvantable !

MESSALINE, *frissonnante.*

Ciel ! que me dis-tu ? Je dois mourir !

CLAUDE.

Non, pas toi ! (*Il se frappe la poitrine.*)

MESSALINE.

Pallas ?... Narcisse ?... Geta, le préfet des gardes ?

CLAUDE.

Non, tu n'y es pas... C'est... c'est... c'est... le mari de Messaline ! Tu n'as point d'autre mari que moi, n'est-ce pas ? Par conséquent (*Il fait un geste qui le désigne lui-même*), je suis un homme mort.

MESSALINE, *éclatant en sanglots.*

Oh ! ne me dis pas des choses pareilles. Tu veux donc me faire périr à petit feu... Je veux partager ton bûcher...

CLAUDE.

Ça, je te le défends. (*Attendri.*) Ma pauvre petite Messaline! Qu'est-ce que tu vas faire, quand tu seras veuve?

MESSALINE, *cachant sa tête dans la poitrine de l'Emperenr, sanglote plus fort.*

Claude!

CLAUDE.

Il y a pourtant un remède.

MESSALINE, *relevant la tête.*

Dis vite, mon chéri.

CLAUDE.

Je peux tromper Jupiter.

MESSALINE.

Comment ça?

CLAUDE.

Le grand Aruspice m'a dit : « Voilà un moyen : c'est qu'un autre passe pour être ton mari pendant quelques jours. Quelqu'un qui ferait semblant... » Mais je ne sais pas à qui faire jouer ce rôle. Il faudrait un homme dévoué, qui fît tout cé qui est nécessaire pour berner les dieux.

MESSALINE, *rêveuse.*

Oui, un garçon sérieux... et de bonne famille. Sans cela, Jupiter ne voudrait pas croire à mon nouveau mariage.



CLAUDE, *inquiet.*

Mais tu sais, mignonne; ne va pas t'amuser, par dévouement, à te livrer à lui. C'est pour la frime, tu comprends... Et, le présage une fois conjuré, je reprends mes droits.

MESSALINE, *câlinant le vieillard.*

Oui, voyons! C'est sûr, ça! Seulement, mon aimé, il va falloir être bien sage! (*Elle soupire.*) ...ne pas nous aimer, tout ce temps-là.

CLAUDE, *la bouche baveuse.*

Justement, je pars pour Ostie. Je ne t'emmène pas, cette année... à cause du présage. (*Messaline réprime la joie soudaine de ses yeux et un sourire.*)

MESSALINE.

Tu as quelqu'un en vue?

CLAUDE.

Que veux-tu dire?

MESSALINE.

Hé, pour me marier!

CLAUDE.

Je cherche...

Un annonciateur paraît et annonce le noble **Caïus Silius.**

MESSALINE.

C'est un gentil patricien. Voilà notre affaire. (*Claude fait un signe d'assentiment.*)

CLAUDE.

Ah ! ce cher ami ! Viens, Caïus ! que je te serre contre ma poitrine.

SILIUS.

Comme tu es bon, mon souverain !

CLAUDE.

Assieds-toi là, près de nous. (*Il lui fait une petite place sur les coussins.*) Je parlais de toi, tout à l'heure, à l'Impératrice.

Messaline et Silius se regardent. Derrière le dos de Claude qui embrasse le jeune homme, ils se serrent les doigts.

SILIUS, *à Messaline.*

Déesse ! Je veux t'offrir mes hommages avant...

CLAUDE, *obligeant à se rasseoir Silius qui se levait pour saluer l'Impératrice.*

Reste-là !... Entre nous, pas de cérémonies... (*Gravement.*) — Silius ! Veux-tu me rendre un grand service ?

SILIUS.

Tout ce qui est en mon pouvoir, Claude, pour te satisfaire.

CLAUDE.

Con... Consentirais-tu à épouser Messaline ?

SILIUS, *jouant l'ahurissement.*

Épouser Messaline ! (*Il regarde Claude, puis l'Impératrice, d'un air interrogateur et stupéfait.*)

CLAUDE.

Cela t'étonne?... Eh bien, mon cher ami, tu me sauverais la vie. Ah! mais, ce n'est pas pour te la donner!... C'est pour faire croire à Jupiter que tu es son mari. Ah! Caïus, si tu fais cela et que tu n'en meures pas...

MESSALINE.

Je sais, Silius, que tu nous es dévoué.

SILIUS.

Je comprends mal. Quel dévouement y a-t-il là-dedans?

CLAUDE.

Voilà... Si tu es le mari de Messaline, le présage te concerne.

SILIUS.



Quel présage? Je n'y suis pas le moins du monde.

MESSALINE, *montrant par la fenêtre les jardins, aux flancs de la colline.*

Le hibou qui chantait ces dernières nuits, dans les jardins du Palatin, annonçait, à ce que prétend le grand Augure, la mort prochaine du mari de Messaline.

SILIUS, *avec chaleur*

C'est ma vie, César, que tu me demandes. Elle t'appartient : prends-la!

CLAUDE, *l'embrassant.*

Je n'attendais pas moins de toi. Tu iras aux Champs-Élysées, tout de suite. Je te ferai faire des funérailles somptueuses.

SILIUS.

Aux frais de l'État.

MESSALINE.

Il faut nous mettre en règle le plus tôt possible.

SILIUS, *à Messaline.*

Je suis à toi.

MESSALINE.

C'est beau ! C'est grand, ce que tu fais là, Caïus !

CLAUDE.

Et vraiment digne d'un personnage consulaire ! Mais comme tu peux en mourir, je veux doter ton épouse... Je lui donnerai un million de sesterces sur le trésor public. Ça fait que, si tu es seulement malade, si tu en réchappes, tu seras l'un des hommes les plus riches de Rome.

SILIUS.

Seigneur, tant de générosité me confond. (*A part.*) Vieille crapule, va !

MESSALINE.

Il faut rédiger l'acte sur l'heure... Les sacrés prodiges, on ne sait jamais, Claude... surviennent quand on les attend le moins.

CLAUDE, *avec des hochements de tête qui approuvent*

Silius ! Fais semblant d'être son mari, dès maintenant !

Messaline et Silius se regardent et retiennent une énorme envie d'éclater de rire. Silius se serre contre elle et fait le geste d'entourer de ses mains la taille de Messaline

CLAUDE, *de plus en plus bègue.*

Ah ! mais non ! Pas comme ça ! C'est... C'est... C'est trop !...

MESSALINE.

C'est pour Jupiter. Ses yeux ne sont-ils pas, en ce moment, sur nous ?

CLAUDE.

Non ! Je ne veux pas qu'il te baise ainsi...

MESSALINE.

Un mari, pourtant...

CLAUDE.

Ça m'embête, là...

SILIUS.

Jupiter nous surveille. Hâtons-nous... Si tu allais mourir !



CLAUDE.

Mou... mou... mou... mourir ! Jamais de... de... de... de la vie ! (*Il frappe sur un gong. Paraît un esclave.*) Va chercher tout de suite... cours !... le préteur Carullès... Qu'il vienne avec son scribe. Fais-le se hâter.

L'ESCLAVE.

Précisément, il est dans l'atrium, attendant que César veuille bien recevoir sa visite.

CLAUDE, *ioyeux.*

Ça, c'est de la chance. Qu'il entre !.. Jupiter n'y verra goutte... Silius !... mon bon Silius !... tu es un loyal ami.

Entre Carullès, avec deux esclaves portant une table, des stylets, des tablettes, des pinceaux, un rouleau de parchemin vierge et de la cire. Le sceau de Rome pend à son cou.

MESSALINE, *bas à Silius.*

Ça y est ! Un million de sesterces... C'est l'à compte.

SILIUS.

Merci ! ma déesse !

Tandis que Claude, solennel, bégaye des ordres, ils s'embrassent profondément, lèvres mêlées.

CLAUDE.

C'est pour le maria... a... age de ma femme, préteur.

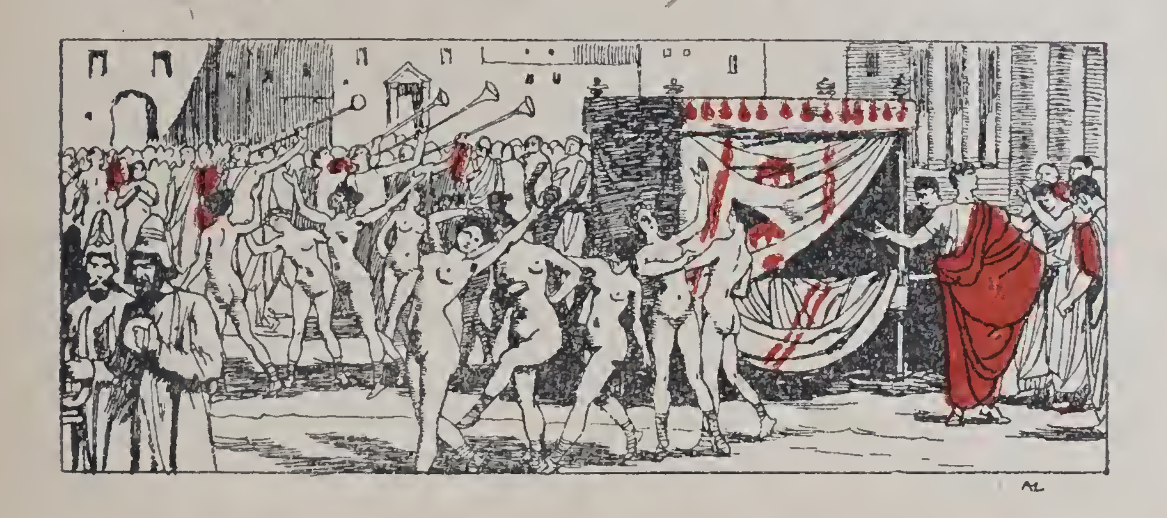
III. — MARIAGE DE MESSALINE ET DE SILIUS

Le départ du fiancé.

Devant la maison de Caïus Silius, à mi-côte du Quirinal, les invités, les amis du consul désigné, s'empressent. Ils viennent chercher l'époux.

Résonnent, en fanfares sonores, les trompettes de bronze et d'argent et les buccines. La foule clame sa joie sur le passage des sénateurs, des magistrats populaires, hurle, selon son habitude, quand elle voit apparaître quelqu'un de ceux à qui l'on attribue des mesures

vexatoires ou de trop sales infamies. Sur le seuil enguirlandé de roses, l'époux se tient, parmi ses intimes, en tunique safranée, avec la toge de pourpre des amis de César.



On le félicite. Des danseuses nues, aux sexes clos d'un bijou d'orfèvrerie gemmée, tourbillonnent, portant des fleurs symboliques. Silius monte en litière. Le cortège s'ébranle parmi les cris d'hymen et les vivats, pour se rendre à la Maison palatine, — où il doit se rencontrer avec l'Impératrice.

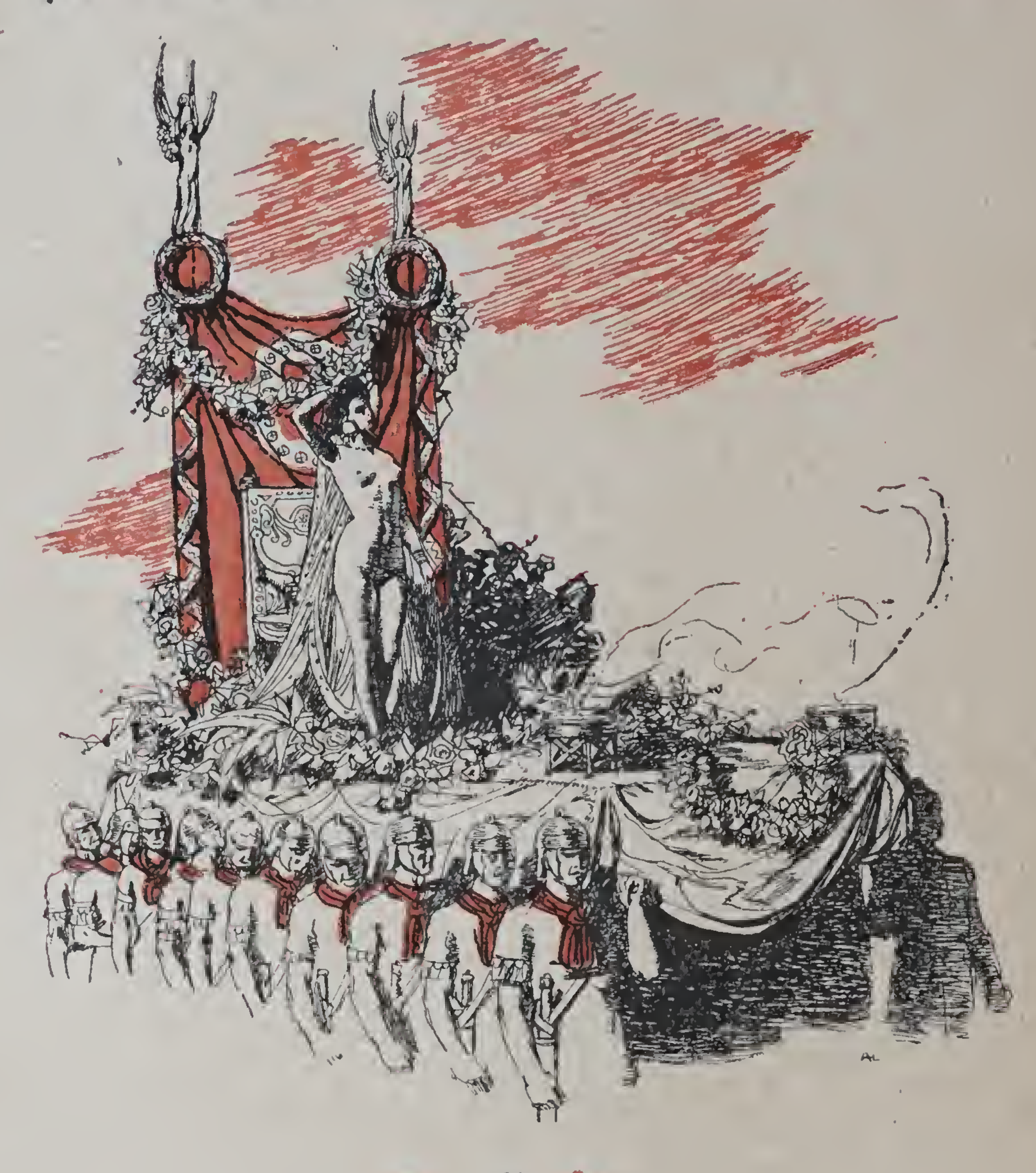
Devant et derrière le cortège du consul très aimé les danseuses et les danseurs, grecs, numides ou d'Asie — vêtus de gazes lamées et coiffés de mitres d'or, d'argent ou d'antimoine — marchent en dansant et virevoltent, tandis que vibrent les violes, les lyres et les flûtes, que les trompettes et les buccines, de temps à autre, résonnent triomphalement et que strident les sistres et des tambours à grelots, agités par des Ibériennes aux noirs cheveux, aux yeux de flammes.

Et tous, sur le passage de Silius, l'acclament : « Hymen Io, Hymen Io, Hyménée !... »

La mariée.

SUR LE PALATIN. — Les deux cortèges de Silius et de Messaline, venus chacun de leur côté, sont arrivés en même temps devant le temple de Jupiter où, en haut des marches, les vestales attendaient les époux.

Messaline était portée sur les épaules de vingt soldats numides, sur un large pavois, fleuri, par-dessus les draps d'amphitapus, de toutes les corolles connues au monde, pavois merveilleux formant un reposoir et un autel. Assise, au milieu, sur un trône d'or, l'Impératrice est nue voilée à peine d'une tunique améthyste, dont la couleur symbolise son rang et sa divinité. Un énorme scarabée d'or ouvragé, dont les yeux, les antennes, les élytres et les ailes éployées étaient faits de pierres précieuses, retient seul, sur l'épaule droite, ce voile léger, fleuri d'iris jaunes et violets, où transparaît son corps merveilleux fleuri d'un iris noir.



Alors, — tandis que dansaient éperdument sur la place les troupes d'histrions et de ballerines, — Messaline se dressa, parmi les clameurs du populaire, le jaillissement de toutes parts de chants et de cris d'hymen, laissa glisser sa tunique, et, sur son piédestal d'hommes et de fleurs, apparut splendide et vivante statue. Son corps, aux sveltes plénitudes, aux courbes gracieuses, se détachait sur les roses, pareilles à des bouches, aux roseurs délicates, aux pourpres ardents, aux blancheurs pâmées, — sur le mauve des iris et le bleu suave des myosotis, semblant des yeux minuscules et intenses, grands ouverts, au bas de ce marbre frissonnant et qui l'admiraient. Des clochettes de fuchsias comparables à des essaims de ballerines en miniature, aux multicolores jupes teintées de nuances vives ou apâlies; d'orgueilleuses tiges de glaïeuls d'or, rouges, safranées ou roses, ou bleues et constellées de tâches de sang; des clématites en touffes neigeuses et des lilas violets, des ancolies et des anémones, des branches de syringas, des fleurs de magnolias écloses en coupes, entouraient Messaline, l'encensaient de parfums.

Tout ce qui n'était pas Elle tombé à ses pieds, elle était toute nue et déesse. Des milliers de spectateurs enthousiastes saluèrent l'Impératrice nue, Flore et Vénus tout ensemble, et les voix de la foule clamaient :

— Ave, diva Messalina, Regina florum! Salut, divine Messaline, Reine des fleurs!

Ses seins étaient plus beaux que les plus fraîches des pivoines blanches et rosées. Sa bouche saignait d'un rouge vivace au point d'éteindre l'incarnat des boutons de grenadiers fleuris. Ses yeux d'or et d'améthystes paraissaient faits de pétales délicats et lucides des orchidées de l'Inde, baignés de lumière. Sa poitrine, marmoréenne, ses hanches renflées harmonieusement, ses cuisses longues, fermes et grasses, ses genoux lisses et blancs, ses pieds et ses mains rosés, toutes ces magnificences palpitantes et vivantes, gonflées de sève amoureuse, semblaient d'une Olympienne qui, dans Rome, escortée des merveilles de la nature, serait descendue. Ave, diva! Regina florum!

La dot.

Quand le Flamine de Romulus, Dial, — vêtu de la lœna blanche à longs poils, qu'attachait près de la gorge une broche d'or gemmée d'une grosse améthyste, et coiffé de la calotte à touffe de laine où s'érige, pointu, l'apex en bois d'olivier, — eût béni le mariage,

le préteur compta à Silius le million de sesterces.



Des esclaves le chargent en un coffre sur le dos d'une mule, que deux affranchis conduisent vers la maison de Silius, où est le Foyer.

L'orgie nuptiale.

AUX JARDINS DE LUCULLUS. — Sur des triclinia, les invités des nouveaux époux boivent et mangent. Des bêtes entières, rôties, sont dépecées par les esclaves. On apporte des paons, des faisans parés de leurs plumes. Messaline s'amuse, très contente. Une truie, debout au milieu de marcassins de lait, domine la table. Et les faces ivres rient sous les couronnes de fleurs. Quelques jeunes femmes sont,

déjà, à demi-nues. Et des parfums vaporisés tombent du velum avec des pétales de roses effeuillées.

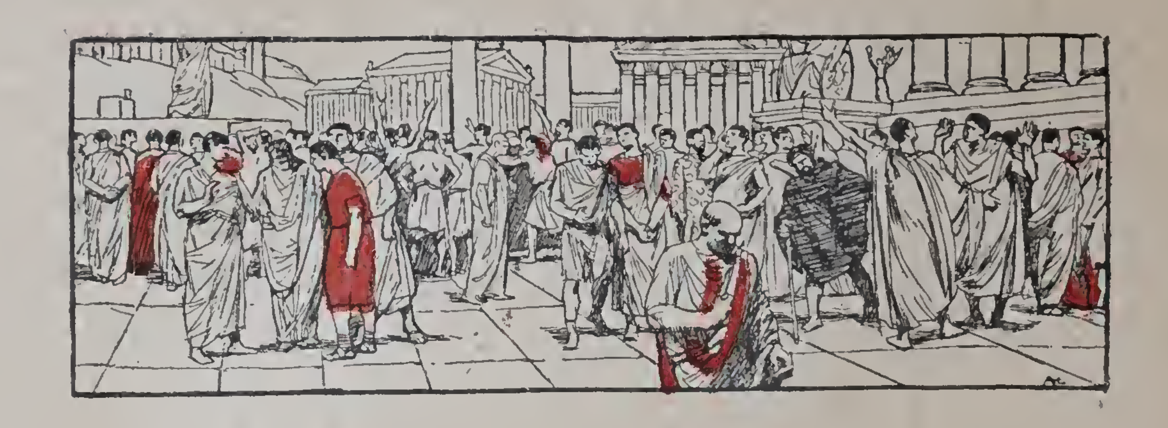
Des gladiateurs, par trois couples, combattent avec le glaive et le bouclier. Trois successivement tombent, baignant dans leur sang. Et tous applaudissent et s'exaltent. Des comédiens clament des vers. Enfin, des danseuses grecques mêlées à de sveltes négresses aux petits seins raides, — nues, blanches et noires, mais belles, — viennent en longues théories et portant d'immenses guirlandes odorantes. Elles dansent, en s'offrant avec des poses lascives. Hommes et femmes, excités jusqu'à la folie d'amour, s'enlacent. De ci, de là, des esclaves vigoureux emportent une Augustane qui s'abandonne et dont les voisins de lit sont trop ivres pour l'étreinte.

Messaline, à présent, plus luxurieuse que jamais, célébrait, dans le palais, le simulacre d'une vendange parmi la splendeur de l'automne. Autour des pressoirs foulant les raisins, des cuves d'où coulait le vin nouveau, des femmes ceinturées de peaux de bêtes s'ébattaient, sacrifiaient, bacchantes en folie. Luxuria, elle-même, les cheveux épars agitait un thyrse, le caressait, tandis que Silius, couronné de lierre, dirigeait le chœur lascif du balancement de sa tête et du frappement de ses cothurnes.

Enfin, vers la douzième heure, les époux partent pour la maison nuptiale, tandis que les invités encore debout, brandissent des torches, jettent parmi les hoquets des : — « Hymen! Io! Hyménée! » Mais l'orgie continue, et bientôt des patriciennes brament, vautrées sur les coussins en des poses d'offrande de plaisir, à qui ne répliquent plus leurs amants exténués, crient : — « Adventant asini ! » Tout à coup, on amène les ânes demandés.

Or, dans les jardins, où l'orgie du palais débordait, Vettius Valens, un jeune aruspice, distingué et protégé par l'Impératrice, était grimpé sur la cime d'un arbre, d'où il indiquait, par un geste érotique, ce que faisaient en ce moment les nouveaux époux. Alors, plusieurs lui demandèrent, tout à coup, ce qu'il apercevait de là-haut, et l'aruspice, en gaîté, clama parmi les rires :

— Je vois venir d'Ostie une tempête épouvantable.



IV. — LES AFFRANCHIS

Sur le Forum. On cause des affaires publiques. Autour des rostres et devant le temple de la Concorde, les citoyens se pressent en groupes nombreux. Par moments, des toges pourpres d'Augustans tachent la blancheur générale de la foule, ainsi que les robes prétextes, bordées seulement de rouge.

MARCHINIUS, TULLIANUS, CORMIS, VERO, sénateurs; AVICIUS TURO, 60 ans, patricien en prétexte; MISON, consul; CESONINUS, patricien; CHARMIS, tribun du peuple; CARULLÈS, préteur; NARCISSE, PALLAS, CALLISTE, affranchis; CARILLO, SEVERNINUS, parasites; BELILIA, courtisane; sénateurs, licteurs, esclaves qui rôdent, courtisanes, citoyens, etc., etc.

Les sénateurs sortent du temple de la Concorde. Certains montent en litière; d'autres se mêlent à la foule, causent avec les uns et les autres, affables avec affectation.

CARILLO, *saluant Avicius Turo.*

Noble seigneur, j'ai écouté ta harangue sur les mœurs avec l'attention qu'on doit au génie.

AVICIUS TURO.

Cela veut dire que tu as faim ?

CARILLO.

Grâce aux libéralités de César, aucun citoyen n'est réduit aux extrémités des mauvais jours. Cependant, tu es si généreux...

TURO.

Je t'invite à dîner. (*Il s'éloigne précipitamment et se mêle au groupe formé par Marchinius, Tullianus, Cormis et le consul Mison.*)

CORMIS, *du haut des rostres.*

...Car il faut que chacun vive de tous; c'est la loi! Et tous de chacun. On vous l'a promis, citoyens; Augustüs Claudius veille d'ailleurs, et, d'Ostie débarqueront à Rome le blé; l'huile, le sarrazin dus au peuple.

CARULLÈS, *abordant Mison.*

Prends garde, consul; tu assistais à l'orgie. Si Claude le sait, avant que Silius...

AVICIUS, *non loin, dans un groupe.*

Malédiction! L'empereur est trahi; le peuple ne sait auquel entendre. Silius... (*Il hoche la tête*), il vaut mieux que Claude... Pourquoi s'endort-il dans les débauches? Du moins, moi, personnellement, je suis en dehors de toutes les intrigues. Je déplore seulement les débordements de cette époque ignoble... Les dieux interviendront.

MARCHINIUS.

Je crains moins les dieux que l'empereur vivant et ses colères. Silius n'est pas sorti de la maison Palatine, depuis trois jours. L'Empire est plein du bruit de leurs fêtes impudiques.

CORMIS, *railleur.*

Tu étais cependant aux Jardins de Lucullus, Marchinius Salvator

MARCHINIUS.

Nous avons été trompés; mais nous étions de bonne foi, je le jure!

VERO.

Tout le sénat est compromis, si l'Empereur ne reconnaît pas cette union et renonce au divorce.

TULLIANUS.

Prévenir César est dangereux.

CARULLÈS.

Silius a des amis. Geta, le préfet du prétoire, est son intime.

TURO.

Il faudrait savoir ce qu'en pensent les soldats. A présent, la force armée l'emporte sur la toge! Hélas!

BELILIA, *frôlant Turo.*

Si tu as des chagrins ou des soucis, viens chez moi. Il vaut mieux respirer le parfum de ma chair que peser et comparer l'or et les glaives, comme vous faites tous.

MARCHINIUS.

Qui crois-tu le meilleur des deux princes, petite fille de joie?

BELILIA.

L'empereur est dieu, soit. Mais il est vieux comme toutes les divinités. Silius est jeune, et c'est un homme.

Deux tribuns militaires — précédés de leurs licteurs — traversent le Forum.

TULLIANUS, *inquiet.*

Ils vont au camp.

MARCHINIUS, *anxieux.*

C'est aussi la route d'Ostie.

MISON, *tremblant.*

Silius n'est pas avec eux. Sont-ils pour ou contre l'époux nouveau de Messaline?

Narcisse, essoufflé, surgit de la voie Palatine. On l'assaille de questions. Il sourit.

TURO.

Tu as des nouvelles de César?

NARCISSE.

J'en attends. Toi, Marchinius, tu es des amis de l'Augusta. Que dis-tu?

MARCHINIUS.

Sait-on le destin?

NARCISSE, *railleur.*

Tu n'es pas homme à le conjurer, bien sûr!

Pallas surgit d'entre les colonnes d'un temple. Narcisse le rejoint avec Calliste, autre affranchi de l'empereur, qui sort d'un groupe de chevaliers. Tous trois, à l'angle du temple de la Concorde, tiennent conseil à voix basse.

PALLAS.

Ils sont transis de peur, ces nobles.

NARCISSE.

Le sénat n'ose voter aucune loi, nul senatus-consulte. Personne ne conduit ces législateurs poussifs. C'est un mauvais attelage sans aucun cocher.

CALLISTE.

Que faudrait-il donc faire, d'après toi, Narcisse?

PALLAS.

Silius n'est qu'un sensuel. Il oublie tout dans les bras de Messaline. Des présents, des promesses, une décision ferme l'auraient rendu possible.

CALLISTE.

Mais enfin, quelle solution te paraît sage?

NARCISSE.

Etre fidèles au pouvoir qui nous sert et que nous servirons jusqu'au bout.

CALLISTE.

Soit! Messaline n'a pensé à rien. Pensons pour elle et pour Claude. Il serait furieux, s'il savait.

PALLAS.

Eclairons sa justice... Mais s'il ne veut pas nous croire?... S'il se fâche ?

CALLISTE.

Il faut lui faire peur.

NARCISSE.

Et lui montrer sa force. Il a le manche; nous le dirigerons. Mais hâtons-nous.

PALLAS, *montrant le Palatin.*

Elle lui persuadera ce qu'il lui plaira de dire. Entre deux baisers, au giron de Messaline, Claude est comme un homme ivre.

NARCISSE.

Je briserai la conque!... Au revoir. Et pas un mot.

V. — CLAUDE A OSTIE

Claude, ivre, est vautré parmi des coussins; une couronne de roses ceint son front; à ses pieds, Colpurnie et Flavie chantent doucement des mélopées érotiques. Césonia, Mérysta, Cléopâtre, Axie tâchent de réveiller ses sens engourdis. D'autres courtisanes encore, par ordre de l'affranchi Narcisse, le familier de Claude, le harcellent de leurs propos ironiques.

AXIE.

Tu ne souffriras pas plus longtemps le scandale qui déshonore ton règne!...

CLAUDE, *laissant tomber la coupe qu'il portait à ses lèvres.*

Quel scandale?

CALPURNIE.

Quoi, tu ne sais rien? Tu es le seul dans Rome! César Auguste!

CLAUDE.

Tu m'embêtes, je ne veux rien savoir.

FLAVIE, *s'interrompant de chanter.*

Messaline s'amuse.

CLAUDE.

Moi aussi.

FLAVIE.

Non, toi tu fais semblant... Et puis, quand même cela serait, tu es le maître, tandis qu'elle te doit soumission et obéissance.

CLAUDE.

Enfin, de quoi est-elle coupable ?...

MÉRYSTA.

Tu ne te fâcheras pas ?

CLAUDE.

Non, je suis trop fatigué.

CALPURNIE.

Ce soir, mais demain ?... Lorsque ta colère se réveille, elle est terrible !

CLAUDE.

Vous en avez trop dit pour ne point aller jusqu'au bout... Je n'ai jamais châtié les courtisanes ; nous n'avons plus qu'elles pour relever notre règne.

CÉSONIA.

Écoute donc !... On se moque de toi !

CALPURNIE.

Messaline t'a joué, mon cher, une comédie indigne, et tu as coupé dans toute cette histoire.

CLAUDE.

J'ai coupé !... Moi !...

MÉRYSTA.

Sais-tu ce que l'Augusta a osé faire ?...

CALPURNIE, *avec volubilité.*

Lorsque les mets et les vins miellés d'épices ont exaspéré ses sens, elle se dépouille de tous ses vêtements, et, tandis que des esclaves femmes soufflent dans des trompettes d'argent, elle se livre à Silius.

CÉSONIA.

Et Silius la livre à ses amies.

CALPURNIE.

Oui, pour mieux recommencer après. Mais Silius ne pouvant les contenter toutes, elles réclament Priape à grands cris. Le triclinium retentit de leur gaîté lascive et multiple.

AXIE.

Vrai, nous n'en faisons pas autant.

CÉSONIA

Ce n'est pas tout. Hier, les amants de Messaline se sont déguisés en singes pour lui plaire.

CALPURNIE.

Ce n'était point assez, elle demandait un âne !

CLAUDE, *bégayant et bavant.*

A... Allons, vous... vous... exagérez! Un âne!...

MÉRYSTA.

Tu crois, sans doute, qu'un bouc aurait suffi?...

CLAUDE, *complètement ivre.*

Ah! ah! ah! j'aurais voulu voir ça!

CALPURNIE.

C'est un spectacle que tu pourras t'offrir comme tous tes sujets. Et puis, si tu doutes de nos paroles, demande à Narcisse de te renseigner... On s'est moqué de toi aujourd'hui, hier, toujours...

CÉSONIA.

Écoute encore : Messaline, avec d'autres femmes, est allée insulter la déesse de la Pudeur et salir son piédestal, tu peux t'imaginer comment, après une orgie plus compliquée que les autres... Ensuite, elles se couchèrent toutes nues et s'embrassèrent avec frénésie, pour attirer les passants.

CLAUDE, *retrouvant un peu de lucidité.*

Ce n'est pas vrai!

CALPURNIE.

Pas vrai?... Veux-tu d'autres détails?... Interroge Narcisse qui est ton ami véritable. Il est prêt à te demander pardon de t'avoir caché l'adultère de Messaline avec les Rufus, Calpurnianus, Mnester, Césoninus, Virgilianus et tant d'autres. Mais, dès aujourd'hui, si tu laisses faire, tu n'es plus le maître de l'Empire. Messaline t'a répudié, César; son mariage avec Silius a eu pour témoins le peuple, le Sénat et l'armée : si tu n'agis promptement, Rome est à son nouvel époux.

CLAUDE.

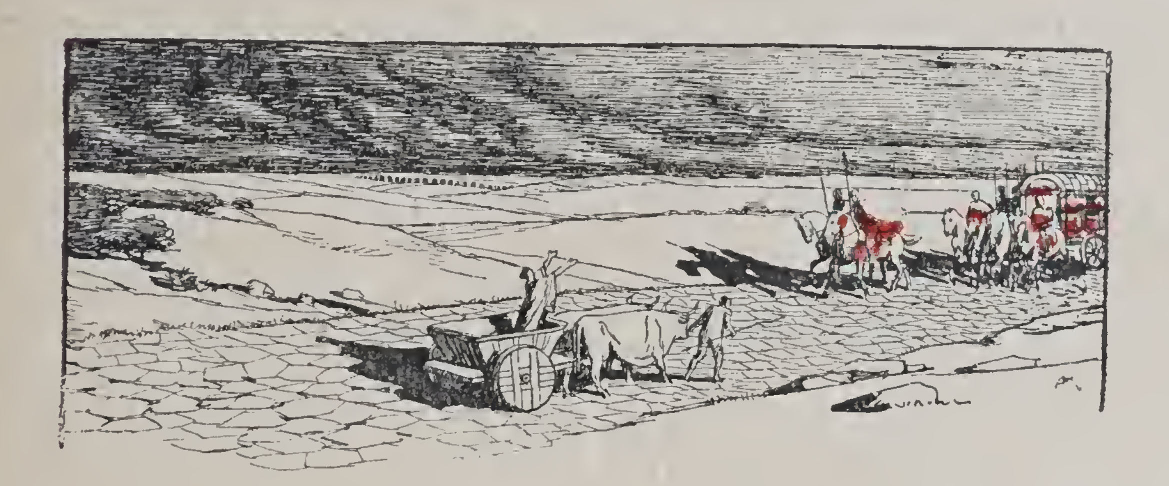
Ce n'est pas possible... Mais, à tout hasard, je vais faire tuer tous ceux que l'on soupçonne d'avoir eu Messaline.

CALPURNIE.

Halte-là ! César Auguste, tu dépeuplerais Rome !

VI. — LA ROUTE D'OSTIE

Messaline, cependant, avertie par la rumeur publique, et conseillée par la grande prêtresse Vibidia, a quitté Rome pour tâcher de reprendre Claude et de se disculper à ses yeux. Elle avait traversé la ville à pied, accompagnée seulement de trois personnes, si grande était la solitude faite autour d'elle, en un instant, par la tempête. C'est, partout, une horreur soudaine de ses hontes, sans aucune miséricorde. Enfin, elle a séduit le conducteur d'une charrette de fumier



et, juchée sur les immondices, elle va à la rencontre de l'Empereur sur le chemin d'Ostie. Mais Narcisse, Pallas et Calliste, les trois affranchis, veillent au salut de l'État. Et, tandis que Messaline, à l'abord du cortège auguste, se lamente et prend les dieux à témoin de la pureté de sa conduite, ils occupent l'attention du maître indécis.

MESSALINE, *levant les bras au ciel.*

Je suis la mère d'Octavie et de Britannicus, je suis ta Messaline!... O Claude! jette vers moi un regard favorable... Nos enfants ne sont donc pas près de toi?... Je leur ai ordonné pourtant de venir se jeter dans les bras de leur père...

NARCISSE, *à l'empereur.*

Ton estomac est délabré par les orgies d'Ostie, nous te ferons, ce soir, des tétines de truie et des gélinottes aux croupions savoureux... Et, pendant le dîner, un aretalogus extraordinaire te fera rire.

CLAUDE.

Je voudrais un paon rôti avec des oursins roses dans le ventre!

MESSALINE, *pleurant.*

Je suis celle que tu as si tendrement pressée dans tes bras et qui, seule, sait ranimer tes désirs chancelants...

CALLISTE, *répondant à une demande de Claude.*

Non, pas de palourdes au garum, tu sais que tu as failli mourir d'une indigestion, la dernière fois qu'on en mit sur ta table.

MESSALINE.

De quels sombres projets t'entretient cet espion?... Ne l'écoute pas, il fera ton malheur et le mien... Ah! Narcisse, Calliste, Pallas, ces trois compères sont tes âmes damnées!... Ils te détournent de moi! Claude! Claude! je te donnerai les baisers dont tu as envie!... Je verserai dans ta coupe le vin de Cécube et de Falerne que tu aimes tant! Nous nous griserons ensemble comme par le passé!

CLAUDE.

Que... que... dit... dit... cette femme?

NARCISSE.

Elle veut te faire goûter d'un vin empoisonné!

CLAUDE.

Mais c'est Messaline!... je crois? Ma chè... chè... ma chère...

NARCISSE.

Oui, c'est l'épouse coupable, la créature dégradée qui a souillé ta couche... Ne l'écoute pas, ou tu es perdu!

CLAUDE, *toujours bégayant.*

J'ai... J'ai... bien mal à la tête!... Pourquoi Largus Cécina et Vitellius me dérobent-ils la vue... vue... de l'Impératrice?... Malgré ses forfaits, elle est agréable à con... templer... Et puis, non, vous avez raison, les courtisanes d'Ostie m'ont trop fatigué... Une tétine de truie bien grosse, dans du miel de Lybie, fera mieux mon affaire.

La litière impériale continue son chemin au milieu des soldats qui dressent, avec des plaisanteries suburranes, leurs piques contre la charrette de Messaline. Le cortège entre dans la ville, et Claude somnole doucement, lorsque la prêtresse Vibidia fait entendre, près des jardins de Lucius et de Caïus, un long hululement.

VITELLIUS, *militairement.*

Bon, voici maintenant la vieille chouette. Nous n'en finirons jamais!...

CLAUDE, *se réveillant en sursaut.*

Malheur sur moi! C'est le hibou vengeur qui, la semaine dernière, chantait la nuit sur le Palatin. (*Il cache sa tête sous son manteau de pourpre.*)

VIBIDIA.

Père sans entrailles!... Tu as renvoyé tes enfants, Britannicus et Octavie!... Époux sans cœur!... Tu n'as pas écouté leur mère, la bonne Messaline!... Tu entendras, du moins, les conseils de la Vestale sacrée qui n'a pas craint de braver les huées de la populace pour te crier : « Casse-cou!... Où vas-tu?... Où vas-tu?... »

VITELLIUS.

Arrière, vieille sandale! cothurne hors d'usage! nous en avons assez!... L'Empereur n'est plus dans les langes, il sait ce qu'il fait... Retourne à ton réchaud et que le feu sacré ranime en toi d'autres ardeurs que celles de la révolte!

VIBIDIA.

Malheur! Malheur!... sur ceux qui méconnaissent mes fonctions divines...

CLAUDE, *épouvanté.*

Nous avons peut-être tort, tout de même?...

NARCISSE.

Ne vois-tu pas que cette femme est un homme qui a pris les vêtements sacrés!...

CLAUDE.

Un homme!... Tu crois?

NARCISSE, *aux prétoriens.*

Écartez l'impudique pour que nous puissions enfin, par la Voie Triomphale, gagner la maison de Silius!...

CLAUDE.

Alors, tu dis que c'est un homme habillé en femme?...

NARCISSE.

Oui, qui voudrait sauver l'Augusta... Un de ses derniers amants!

Là-dessus, Narcisse et Pallas, plus corrects, assurent à l'Impératrice, toujours sur son chariot de fumier, que l'Empereur lui donnera la faculté de se disculper ; à la Grande Vestale, qu'elle doit, en attendant, retourner à ses fonctions sacrées. — Et le cortège passe.

VII. — LA MAISON DE SILIUS

Maintenant, Claude est devant la demeure de Silius. A coups de hache, on en a brisé les portes. L'Empereur tout engourdi, avec un vague mal aux cheveux, contemple, dès le seuil, les dépouilles des Césars. D'abord, il a vu, dans le vestibule, la statue du père de Silius dont un sénatus-consulte avait proscrit les images; il retrouve des meubles précieux, des objets d'art, de grand prix, disparus du palais des Césars et offerts au beau patricien, par l'Impératrice, en récompense de ses baisers et de sa félonie.

CLAUDE.

Voici la vasque de porphyre où Auguste et Tibère prenaient leurs bains de siège, assaisonnés de nard et de vin de Chio pour lui donner du ton, avant les brûlants combats...

NARCISSE.

Voici le cratère d'or où tu bus la liqueur de Tasos, mêlée de cantharide, quand tu voulus donner un héritier à l'Empire... (*A Vitellius, qui assiste à tous ces événements sans rien dire.*) Parle un peu, censeur! Tu as l'air de ne rien savoir!...

VITELLIUS, *mécaniquement.*

O crime! ô forfait!

CLAUDE.

Ce souvenir m'attendrit!... (*Il pleure.*) C'est ainsi qu'est né Britannicus.

NARCISSE, *l'entraînant dans l'atrium et le thalamus.*



Au contraire, il devrait te faire bondir de rage!... Quoi! tes plus doux et tes plus chers trésors sont ici, chez ton rival..., toutes tes richesses familiales!

CLAUDE.

C'est, ma foi, vrai!... Il faut sévir... Plus de pi... pi... pitié!

NARCISSE.

Je suis heureux de te voir dans ces viriles dispositions... Oui, plus de pitié pour la femme adultère! Plus de honteuse complaisance pour ceux qui méconnaissent ton rang et ton pouvoir. Tu es venu, tu as vu!... A toi de vaincre! César!... Nous vaincrons... (*A Vitellius.*) Parle donc, abruti!

VITELLIUS, *remonte.*

O facinus! O scelus!... (O crime! O forfait!)

VIII. — LE CAMP DES PRÉTORIENS

Claude, enflammé de courroux, s'est rendu au camp des prétoriens. Des émissaires ont annoncé son arrivée et les dix mille soldats, qui campent sous les tentes de cuir, ont pris les armes.

CLAUDE, *très ému.*

Mes amis, mes... bons bons... amis..., je me sou... sou... viens toujours que je vous dois mon é... élévation au trône... Dans les troubles qui suivirent la mort de Caligu... gula...

UN SOLDAT.

C'est moi qui t'ai découvert caché, dans le palais, derrière une tapisserie, et le premier, je t'ai salué empereur. Je t'ai conduit dans ce camp.

CLAUDE.

Je vous ai promis et donné à chacun, plus tard, quinze mille sesterces. Est-ce vrai, mes bra... braves?

LES PRÉTORIENS.

C'est vrai, César. Eh bien, que veux-tu de nous, maintenant?

CLAUDE.

Ca... ca... camarades! On se moque de votre Empereur qui... qui... par faiblesse ou bonté d'âme, a laissé faire jusqu'à présent. Mais... mais... (*Tout d'une traite.*), le moment des représailles est venu. Des factieux ont usurpé le pouvoir; êtes-vous d'avis de les mettre à mort?...

LES PRÉTORIENS, *même ceux qui n'ont pas entendu.*

Oui! oui! A mort! A mort!

CLAUDE.

Il s'agit de très grands personnages.

LES PRÉTORIENS.

Tant mieux! A mort! A mort!

NARCISSE.

Allez chercher Silius et traînez-le, avec ses complices, au pied de notre tribunal.

Tandis que de nombreuses turmes de cavaliers se répandent dans les rues de Rome, le bourreau dispose et apprête le billot.

CLAUDE, *au bourreau.*

Tu me sembles ché... ché... chétif pour ton état ?

LE BOURREAU.

Oh! la force ne prouve rien, l'adresse est tout. Je sais décoller un homme comme pas un!... Il y a le tour de main, Divinité !

CLAUDE.

Tu peux aussi faire sou... sou... souffrir ?

LE BOURREAU.

Certes, mais ça ne m'amuse plus; ils font tous la même grimace!... C'est inouï, combien les hommes ont peu d'imagination dans la mort!

CLAUDE.

Pour cette fois, tu iras lentement et...

NARCISSE.

Point du tout, l'important est d'en décapiter le plus possible. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de se distraire. Pour les jeux habituels, n'as-tu pas tes esclaves?... Tiens, voici Pompeius Urbicus et Saufellus Trogus... Un seul bourreau ne suffira pas!

Sur un signe de Claude, des soldats s'emparent des deux coupables et les décapitent. Après eux, viennent Titius Proculus, le garde du corps donné (ce qui n'était pas une sinécure, certes) par Silius à Messaline; Decius Calpurnianus, le préfet du guet; Sulpicius Rufus, intendant des jeux; Vettius Valens et le grand Aruspice. Toutes les têtes de ces hommes suspects roulent aux pieds de l'Empereur qui contemplent ces exécutions d'un œil atone. C'était le tour de Césoninus, un beau garçon charmant. Voilà que vingt prétoriens superbes intercèdent; et ses vices le sauvent. Claude est un peu écœuré par la vue et l'odeur du sang, quand le bourreau fait avancer l'histrion fameux, Mnester, qui déchire ses vêtements, se disculpe presque, se lamente avec quelque éloquence. Claude, ébranlé, penche vers la clémence.

NARCISSE.

Tu ne vois pas, Divinité, qu'il joue encore la comédie?

Mnester est exécuté malgré ses hurlements discourtois, qui allongèrent son supplice. Et c'est, maintenant, Traulus Montanus, un jeune chevalier romain, de mœurs très régulières, mais de corps attirant. Messaline l'avait appelé et renvoyé dans la même nuit, le trouvant trop bête, et, d'ailleurs, passant vite du désir au dégoût.

Juncus Virgilianus, sénateur, se traînait aux pieds de Claude, implorant sa grâce; et, voyant tous ces cadavres tronqués auxquels il allait ressembler, ses dents claquaient de terreur si bien qu'il ne pouvait quasi prononcer une parole: « Cé... Cé... Cé,.. César! Pi... pi.,. ! pi... pi... pitié! » Narcisse indulgent, on ne sait pourquoi, opinait de la tête.

CLAUDE.

Non!... Il m'aga... ga... ga... gace... Je n'aime pas qu'on bé...bé... bé... bégaie plus que moi... *(Le sénateur perd la tête.)* Et Silius?

NARCISSE.

On vient de l'arrêter en plein Forum, le voici.

SILIUS, *avec hauteur.*

Que me reproche-t-on?...

CLAUDE.

Ce qu'on... qu'on... te reproche?... Vraiment, la question est singulière!... Tu as volé la statue de mon père, les reliques des Auguste et des Tibère!... Tu m'as dévalisé... Tu t'es assis sur mon trône et tu as cou... cou... cou... couché dans mon lit!... Tu as pris mon Empire et ma femme! Tu t'es vau... vau... vautré dans ma pourpre!...

SILIUS.

C'est bien, je suis prêt!...

CLAUDE, *qui étrangle de rage.*

Scélérat! Bandit! Chien! Pourceau!...

SILIUS.

Cocu!... (*D'un geste, il ordonne inutilement au bourreau d'essuyer le billot, rouge en effet du sang et des caillots de ses prédécesseurs dont les têtes et les corps, séparés, gisent autour. Surmontant un peu de dégoût, il s'agenouille avec grâce.*)... Je meurs en beauté!...

CLAUDE.

Cocu!... Toi aussi, Silius!... Je suis bien con... con... tent, j'ai le dernier mot.

Le sang gicle, la moelle du cerveau de Silius jaillit sur les genoux de l'Empereur, qui fait, mentalement, une comparaison libertine.

IX. — POUSSÉE DE DÉSIR

Claude, pour se remettre de tant d'émotions, est rentre dans son palais et s'est fait servir des choses délicates et réconfortantes. Mais les pâtés véhéments, les venaisons assaisonnées au basilic et au gingembre, les sauces pimentées, les vins sucrés et cuits, chargés de canelle et de musc, ont attisé ses sens, et il arde tout à coup pour l'indigne Messaline. Il se dit que ses méninges en ébullition valent bien celles de Silius et que l'Impératrice, pour cette fois, n'aura rien à regretter.

CLAUDE, *les yeux brillants, les phalanges agitées d'un léger tremblement.*

Qu'on... qu'on... me cherche Messaline!

NARCISSE.

Quoi! tu veux?...

CLAUDE.

Pourquoi pas?... Une quinzaine d'hommes ou seize, pour l'avoir subornée, ont eu la tête tranchée : elle a suffisamment expié ainsi des errements passagers... Je veux que cette « pauvre Messaline » vienne se justifier!... Je me sens en verve, ce soir... Et puis, posséder une femme dans les pleurs, est d'un ragoût particulier.

NARCISSE.

Dans les pleurs?... Tu ne connais pas Messaline!... Elle a dû violer les centurions pendant qu'on décapitait ses amants...

CLAUDE.

Ils sont chez Pluton; c'est un compte réglé; n'en parlons plus... Messaline est ardente et experte... Je ne suis vraiment à la hauteur qu'avec elle!... Un doigt de ce vieux Falerne me mettra complètement en forme!

NARCISSE, *lui retirant la coupe qu'il va porter à ses lèvres.*

Tu as assez bu, Divinité, et tes prunelles papillottent!...

CLAUDE.

Je veux une fa... fa... femme! Narcisse!

NARCISSE.

Il n'en manque pas dans le palais!

CLAUDE.

Non, je veux la mienne; elle a une façon...

Il frappe violemment la table.

NARCISSE, *faisant semblant de céder.*

Eh bien, je vais te la chercher... Tiens, bois! en attendant, Divinité Suprême...

Il met à la portée de l'Empereur des vins de Tasos, de Cécube et de Chio, dans l'espoir qu'Il se grisera lourdement et ne songera plus à Son caprice amoureux.

X. — LE DERNIER SPASME

Messaline s'est réfugiée dans la salle de verdure où a eu lieu son festin nuptial. Elle pleure et rugit, se tord les bras, se frappe le front contre le sol, et du sang poisse sa longue chevelure dénouée. Domitia Lepida, sa mère, l'entoure de ses bras et cherche à la consoler.

MESSALINE.

Il faut mourir!... Eheu!... Eheu!...

LEPIDA.

Ta carrière est terminée; mais ne donne point au peuple le spectacle d'une frayeur indigne de toi. Pour le nom de Messala que tu as si vaillamment porté jusque dans l'amour et le crime, marche dignement au trépas... Les femmes qui meurent jeunes sont aimées des dieux.

MESSALINE.

Je préfère être aimée des hommes!

LEPIDA.

Tu blasphèmes, ma fille!

MESSALINE.

Oh! les baisers sur les lèvres rouges!

LEPIDA.

On s'en lasse comme de tout... Et puis, c'est toujours la même chose.

MESSALINE.

Ce n'est pas la même chose, quand on a de l'imagination... La volupté est en nous, et non dans les autres.

LEPIDA.

Avec l'âge, on ne ressent plus rien... Allons, du courage, voici un stylet... N'attends pas le bourreau!

MESSALINE *prend l'arme en pleurant et essaie de s'en frapper.*

Je ne peux pas!... Me tuer pour ce fantoche! Si seulement je pouvais le voir, il ne résisterait pas à mes câlineries... Viens, par la petite porte, je me glisserai jusque dans le triclinium et, avec mes mains sur les yeux de Claude, je lui ferai : coucou!

LEPIDA.

Je crains que ça ne réussisse plus!

MESSALINE.

Tu verras, maman.

Elle entraîne Lepida, et va disparaître avec elle par le passage secret, mais les centurions accourent de tous côtés et s'emparent des deux femmes qui tombent à genoux.

LE TRIBUN, *chargé de l'exécution.*

Messaline, Claude nous a ordonné de mettre fin à tes jours!

MESSALINE, *regardant le tribun avec des yeux chargés d'épouvante, de douleur et de passion.*

Tu ne feras pas cela! beau tribun.

LE TRIBUN.

Hélas!

MESSALINE.

Je te caresserai si gentiment! (*L'étreignant.*) Tiens! goûte mon baiser!

LE TRIBUN, *tendant les lèvres.*

C'est de l'ambroisie!...

MESSALINE.

Et ma langue?...

LE TRIBUN.

Un piment divin!...

MESSALINE.

Dans ce bosquet, personne ne nous verra, et nous fuirons par la grille...

NARCISSE, *arrivant.*

Qu'est-ce encore?... Je le disais bien qu'elle violerait les centurions et le tribun!...

MESSALINE.

Grâce!... Pour toi aussi, j'aurai des caresses!

NARCISSE.

Oh! moi, je préfère les beaux garçons de la milice impériale.

MESSALINE.

Fi!

NARCISSE.

Tu ne peux pas savoir ce que c'est!... Alors, n'en parle pas. Tribun, donne-lui ton épée. Il faut en finir.

LE TRIBUN.

Laisse-moi l'emmener... Nous nous cacherons bien loin...

NARCISSE.

Non, elle reviendrait... Je t'ordonne de la frapper au cœur, sinon, je te tuerai de ma propre main.

LE TRIBUN, *ému*

Voilà mon arme... Adorable Messaline, j'aurais préféré t'en montrer une autre aussi rigide, mais plus courtoise...

MESSALINE, *prosternée et appuyant son sein sur l'arme.*

Que la volonté des dieux s'accomplisse!

Mais elle ne bouge pas. Narcisse alors, par derrière, appuyant son genou contre la croupe de Messaline et, la main sur son épaule, d'un coup brusque, la pousse sur le glaive qui s'enfonce dans elle, — et en fait un fourreau (en latin : vagina) pour la dernière fois.



NARCISSE.

Bah! la pointe est un peu plus longue, voilà tout!

Un hurlement. C'est fini.

XI. — APPARITION SUR LE SEUIL : NÉRON!

Claude, ivre de Chio, de Cécube et de Falerne, attend Messaline dans le triclinium. Il a sa couronne de roses à l'envers et, — devant lui une diatreta magnifique, coupe de cristal taillé, à l'ornementation en relief précieusement ajourée et sertissant des rubis, — s'évente avec un pan de sa tunique.

CLAUDE.

Pour un soir que je me sens en verve, on me fait bien attendre!... Messalina! Messalina! Ma petite Impératrice chérie!... Viens me faire dans le cou...cou les cha...cha...touilles que tu sais! Je n'irai pas me coucher avant d'avoir honoré Vénus, j'en jure par le... le... phallus sacré de Tibère que ce gueux de Silius m'a volé!...

NARCISSE, *entrant.*

Comment! Il n'est pas ivre-mort!

CLAUDE.

Narcisse, amène-moi Messaline!...

NARCISSE, *frappant un grand coup.*

Messaline s'est tuée dans les jardins de Lucullus!

CLAUDE.

C'est dommage, j'aurais été tout à fait remarquable!

NARCISSE.

Tu le seras avec une autre.

CLAUDE.

Non, elle seule relevait... mon cou...cou...rage affaibli.

CALLISTE.

Nous avons ton affaire, et te garantissons le succès.

CLAUDE.

Voyons ?... brune, blonde ?...

PALLAS.

Une fleur de ieunesse, éclose sur la tige illustre des Césars.

NARCISSE.

Brune, souple, élégante... Mais, tiens ! la voici... A tout hasard, je l'avais avertie.

Julie Agrippine — la fille de Germanicus et, par conséquent, la nièce de Claude, la mère de Néron par un premier mariage avec Caïus Domitius Ahenobarbus, petite-fille d'Octavie et du grand Empereur, Auguste — s'est approchée du souverain avec une émotion feinte. Elle le cajole ardemment, l'étreint, le baise aux lèvres ; puis, s'agenouillant, soulève sa tunique de safran bordée de pourpre.



CLAUDE.

Que fais-tu ?...

AGRIPPINE.

Je sais toutes les caresses et veux que tu ne regrettes rien.

CLAUDE, *se laissant faire, puis haletant.*

C'est aussi bon qu'avec Messaline!... Ah!

Et, tandis que Claude s'abandonne, pâmé, —un enfant soulève le rideau qui ferme le triclinium, debout sur le seuil, il regarde, un instant, l'Empereur — et sa mère en train de lui gagner l'Empire :

c'est Néron.



Tristitiis mutatis, comme a dit Tacite. « On n'avait fait que changer de tristesses. » La suite de l'Orgie latine dans l'histoire des Césars de la décadence, Néron, Othon, Vitellius, etc., des Augustes et des Augustules.


FIDIS
ORGIÆ



TABLE DES MATIÈRES



LIVRE PREMIER

LA DANSEUSE DE TANAGRA

LIVRE DEUXIÈME

ANCILLA DOMINI

LIVRE TROISIÈME

L'IMPÉRATRICE NUE

LIVRE QUATRIÈME

LES MARTYRS

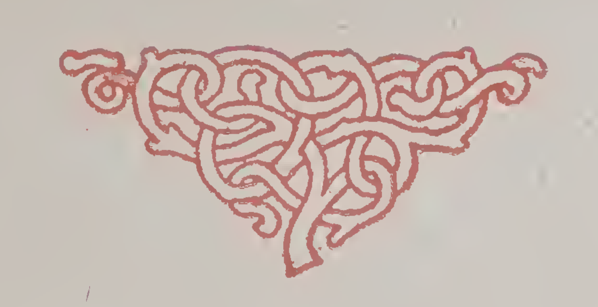
LIVRE CINQUIÈME

INTERLUDE

LIVRE SIXIÈME

LA MORT DE MESSALINE







17551. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.











G, de Malherbe, imp.